

IMRE KERTÉSZ The refus

WILHELM'S SEND

IMRE KERTÉSZ

LE REFUS

roman traduit du hongrois par Natalia Zaremba-Huzsvai en collaboration avec Charles Zaremba

Ouvrage publié sous la direction
de Martina Wachendorff

Ouvrage traduit avec le concours
du Centre national du livre

La traductrice remercie le CNL
pour l'aide qu'il lui a accordée

Titre original A Kudarc
Editeur original :
Szépirodalmi kiadó, Budapest
© Imre Kertész, 1988
publié avec l'accord de
Rowohlt-Berlin Verlag GmbH, Berlin

© ACTES SUD, 2001
pour la traduction française
ISBN 2-7427-4207-7
Photographie de couverture
© Sylvia Piachy

Le vieux se tenait devant le secrétaire. Il réfléchissait. C'était le matin. (Vers dix heures, à peu près.) A cette heure-là, le vieux avait l'habitude de réfléchir.

Comme il avait beaucoup de soucis, le vieux, il avait matière à réflexion.

Mais il ne réfléchissait pas à ce à quoi il aurait dû réfléchir.

On ne peut pas savoir exactement à quoi il réfléchissait. On voyait seulement qu'il réfléchissait, pas ses pensées. Peut-être ne réfléchissait-il pas du tout. Mais c'était le matin (vers dix heures, à peu près) et il avait pris l'habitude de réfléchir à cette heure-là. Il avait acquis une si grande expérience en matière de réflexion qu'il était capable de donner l'impression de réfléchir même quand il ne le faisait pas, lui-même s'imaginant réfléchir. C'est la vérité, inutile de l'embellir.

Donc, le vieux se tenait devant son secrétaire en réfléchissant (plongé dans ses réflexions).

A cet endroit, il nous paraît inévitable de dire quelques mots du secrétaire.

Ce secrétaire était un descendant direct de la bibliothèque d'angle dont les deux ailes occupaient le coin sud-ouest de la pièce qui donnait sur la rue par son mur ouest, placées très précisément l'une, le long du mur orienté nord-sud, depuis l'angle sud de la fenêtre jusqu'au coin, l'autre, le long du mur orienté est-ouest, depuis la commode également jusqu'au coin, vers l'ouest, en longeant une avancée du mur d'environ cent vingt centimètres, dont jamais personne n'a pu expliquer la fonction (on eût dit une annexe de la bibliothèque) et qui était couverte (on eût dit par pudeur) de contreplaqué (particulièrement mal collé), pas jusqu'au plafond, mais au moins jusqu'à la hauteur de la bibliothèque, à savoir bien deux mètres.

Dès lors qu'on s'est embarqué dans ces explications, il n'est plus possible de passer sous silence le fait que la bibliothèque citée ci-dessus avait été fabriquée avec les coffres à linge de deux

convertibles grâce à l'imagination fertile d'un menuisier des environs, tandis qu'un tapissier installé un peu plus loin avait utilisé le tissu du convertible pour en recouvrir deux divans modernes lesquels, bien que retapissés depuis, se trouvaient toujours respectivement dans les coins ouest et est du mur nord de la pièce.

On a peut-être déjà signalé que c'était le matin. (Vers dix heures, à peu près.) On a maintenant la possibilité de compléter le tableau en précisant d'autres circonstances : c'était une belle matinée de fin d'été (début d'automne) douce, un peu brumeuse mais radieuse.

Pendant que le vieux réfléchissait, debout devant son secrétaire, à cette heure relativement matinale

— il était dans les dix heures —, il eut la tentation passagère de fermer la fenêtre.

Mais il n'eut pas le cœur de le faire, tellement cette matinée de fin d'été (début d'automne) était belle, douce, un peu brumeuse mais radieuse.

C'était comme si le vieux debout devant son secrétaire et tout ce qui l'entourait avaient été recouverts d'une cloche de verre bleuté.

Cette comparaison, comme d'ailleurs toutes les comparaisons judicieuses, est censée favoriser, par le foisonnement des associations d'idées, l'appréhension de la scène par les sens. Il faudrait s'imaginer, sous la cloche hermétiquement close, le vacarme et les effluves crachés par les innombrables bouches d'une me à grande circulation, parce que c'est sur une telle rue que donnait la fenêtre derrière laquelle, légèrement en retrait vers le sud — ou si on le regarde de face, à gauche —, le vieux se tenait et réfléchissait.

C'était une rue abominable.

Le vieux l'appelait le Ravin du Mensonge.

En réalité ce n'était qu'une ruelle. (Selon la dénomination officielle.)

Mais coincée entre deux artères principales, cette rue perpendiculaire allégeait — que pouvait-elle faire d'autre ? — la circulation de ces deux artères.

Sur le bord du trottoir, suivant une ligne nord-sud, se dressaient différents panneaux de signalisation (autant de symboles criants de vanité), tandis que l'extrémité sud, qui était le point d'intersection de la bifurcation d'une artère principale et de trois rues secondaires, était fermée par un feu tricolore qui se comportait comme si cette rue eût effectivement été une rue secondaire : à savoir que sur les bolides qui grondaient, vrombissaient, tremblaient et piaffaient d'impatience — parmi lesquels se trouvaient des véhicules de toutes les tailles, depuis des nains minuscules jusqu'à de gigantesques remorques (avec les émanations et vibrations de cylindres correspondantes) (ces dernières étant en général proportionnelles à la taille du véhicule, mais parfois étrangement contradictoires) — il n'en laissait passer que deux ou trois avant de repasser au rouge.

Officiellement, le tramway ne roulait pas dans cette rue.

Mais en fait, tous les tramways qui circulaient dans chacune des rues principales passaient sans vergogne dans cette petite ruelle coincée entre les deux artères principales en sortant du dépôt ou en y rentrant.

Le Ravin du Mensonge râlait, rugissait, cliquetait, hurlait, s'égosillait comme une marmite en ébullition, au milieu des gaz tantôt noirs, tantôt — avant la tombée de la nuit (et avant l'arrivée de l'hiver) (parce que nous n'avons pas encore dit un seul mot des cheminées) — seulement bleutés, blafards, jusqu'à à trois heures et demie du matin lorsqu'apparaissait dans une course folle à l'extrémité nord de la rue l'avant-coureur du troupeau d'autobus qui seraient bientôt lâchés de leur garage (et avec eux les gaz noirs du nouveau jour), soulevant son arrière-train vide, telle une jument en chaleur.

Cette rue orientée nord-sud (ou sud-nord) était bordée par une quinzaine d'immeubles qui, malgré leur nombre relativement restreint, portaient les marques de toute une époque historique, la ligne du temps se matérialisant d'une façon particulière dans l'espace, selon une direction sud-nord.

La première moitié des années quarante tombait au milieu du côté est de la rue.

Ces années étaient marquées par la guerre, les constructions érigées alors en toute hâte étaient bâclées, à cause des investissements précipités et des pénuries dues à la guerre.

Le vieux habitait une garçonnière au deuxième étage de l'un de ces immeubles d'Etat (entrée, chambre, salle de bains, kitchenette, vingt-huit mètres carrés en tout, pour un loyer de cent vingt forints par mois, augmenté au rythme de la hausse des prix, mais n'atteignant toujours que trois cents forints aujourd'hui), il y était déclaré provisoirement depuis des dizaines d'années au titre de conjoint (vu qu'il était domicilié dans l'appartement de sa mère, au titre d'ayant droit, bien qu'il n'y eût jamais habité, même pas provisoirement, mais considérant que la vieille dame pouvait atteindre l'extrême limite de la vie humaine, ce qui était après tout inévitable...) (en un mot, suite à cet événement inévitable l'appartement ainsi libéré deviendrait grâce à cette ruse la propriété du vieux) (si cette ruse, que la loi coutumière laissait présager, était approuvée par l'administration) (et bien que l'appartement ne comportât qu'une pièce, il est vrai grande, il était tout confort, situé dans là ceinture verte, si bien que ce logement où le vieux était domicilié mais n'avait jamais habité, même pas provisoirement, lui convenait indubitablement mieux, ne fut-ce qu'en tant que monnaie d'échange).

Comme l'ameublement de l'appartement — celui où le vieux habitait, avec une déclaration provisoire certes, mais de façon permanente — se limitait aux objets absolument indispensables, nous pouvons espérer que ceux qui seront mentionnés ici comme étant indispensables entre tous ne s'avéreront pas inutiles, du moins dans le contexte de notre récit.

Le couloir orienté est-ouest (en partant de la porte d'entrée) menait dans la pièce principale par une porte en verre cathédrale (ou plus précisément par son absence, car à cause du manque d'air elle était constamment ouverte) que divisait en son milieu une planche peinte, le côté sud donnait dans la kitchenette, plus à l'ouest, le couloir était délimité par les portes qui s'ouvraient sur la salle de bains, et encore plus à l'ouest, un pan de mur de quatre-vingts

centimètres de longueur environ cédait la place à une patère (avec porte-chapeaux).

Le mur nord du couloir était recouvert sur toute sa longueur, depuis un montant de porte jusqu'à l'autre, d'un joli rideau en polyester derrière lequel un astucieux agencement de patères et d'étagères s'efforçait de faire oublier les deux affreuses armoires de taille inégale qui autrefois se trouvaient là, tenant longuement tête à l'antipathie tenace de la femme du vieux, et qui, selon la nature supposée des choses, ne s'étaient pas perdues, mais transformées en cette fameuse structure astucieuse de patères et d'étagères et en un morceau d'armoire d'environ sept centimètres sur sept (qui mérite d'être mentionné à cause du sceau en cire qu'on peut voir dessus) (mais l'inscription est devenue pratiquement illisible à cause des couches de peinture jaunie qui se sont succédé pendant tant d'années) qui se trouvait toujours au moment de notre histoire dans l'une des boîtes en carton du vieux (il ne savait plus laquelle).

Nous voilà donc à la porte en verre cathédrale que divisait en son milieu une planche peinte et par laquelle (ou plus précisément — par son absence vu qu'à cause du manque d'air elle était constamment ouverte) nous pouvons entrer dans la pièce principale.

Cette pièce (dont le côté ouest donnait sur la rue) était occupée dans son coin sud-est par un poêle en faïence au nord duquel, plutôt à l'ouest, en comptant les espaces adéquats, se trouvaient deux fauteuils (type Maya II, matériaux utilisés : hêtre, laque, sangles pp, mousse polyuréthane, tissu d'ameublement, qualité conforme à la norme hongroise 8976/4/72 et 8977-68, TENIR A LABRI DE L'HUMIDITE), entre lesquels (légèrement au nord-ouest par rapport au poêle) se dressait la courbe élancée d'un lampadaire (avec un abat-jour changé environ tous les cinq ans), puis encore plus loin vers le nord-ouest se trouvait une chose minuscule, bancale, avec des pieds d'allumettes, censée être selon son certificat de qualité une mini-table d'enfant, qualité supérieure, bois dur premier choix, stratifié, collé, mais qui, compte tenu de son usage, était plutôt une espèce de table basse.

Après le fauteuil qui se trouvait au nord du poêle (en comptant l'espace adéquat) il y avait un nouvel espace (plus petit), puis la porte

en verre cathédrale, plus précisément, vu qu'à cause du manque d'air cette porte était constamment ouverte, son absence, puis le battant en verre cathédrale de la porte, puis un espace, et après cet espace, déjà dans le coin nord-est, la largeur de l'un des divans, puis le coin de la pièce, ensuite, le long du mur nord de la pièce, la longueur du canapé, une commode basse, un espace, puis arrivait l'autre canapé, dont la longueur occupait déjà le mur ouest de la pièce, s'étendant dans le sens nord-sud jusque sous la fenêtre où, encore plus vers le sud, après un espace, se trouvait une table (très exactement *la* table, la seule table proprement dite de l'appartement) qui s'étendait loin vers le sud, presque jusqu'au coin sud-ouest de la pièce que le meuble qui n'est plus tout à fait inconnu au lecteur attentif empêchait d'atteindre.

Notre tâche sera beaucoup plus facile si nous partons du fauteuil qui se trouve à l'ouest du poêle (en comptant un espace), à savoir en longeant le côté sud de la pièce ; parce que là, on a un seul espace plus à l'ouest, une commode basse (copie exacte et jumelle de celle d'en face), puis un espace, plus loin une avancée du mur (dont personne n'a jamais ou expliquer la fonction), et pour finir, déjà dans le coin sud-ouest de la pièce, l'hybride d'étagère et de secrétaire, ce centaure d'étagère et de secrétaire (si on ose s'enliser dans une telle confusion d'idées et d'images) devant lequel, par une belle matinée de fin d'été (début d'automne), douce, un peu brumeuse mais radieuse qui le recouvrait, lui et son entourage telle une cloche de verre étanche, le vieux réfléchissait debout.

Afin d'éviter que ne se fixent certaines idées qui se sont sûrement déjà formées, il faut apporter quelques éclaircissements sur la façon objective que nous avons eue jusque-là d'employer les mots.

Le secrétaire, par exemple, n'était pas un vrai secrétaire ; ou, pour prendre un autre exemple, la ruelle du vieux (le Ravin du Mensonge, comme il disait) n'était pas une vraie ruelle ; de cette manière, le vieux non plus n'était pas un vrai vieux.

Il était vieux, bien sûr (c'est pourquoi on l'appelle le vieux).

Mais quand même : ce n'est pas parce que le vieux était vieux qu'il était vieux, à savoir que ce n'était pas un vieillard (bien qu'il ne fût pas jeune non plus) (c'est pourquoi on l'appelle le vieux).

Le plus simple serait probablement de dire son âge (si nous n'avions pas horreur de certitudes aussi douteuses qui changent d'une année à l'autre, d'un jour à l'autre, voire d'une heure à l'autre) (qui sait sur combien d'années, de jours, d'heures s'étend notre histoire) (et dans quel sens) (par conséquent nous nous retrouverions dans une situation où nous ne pourrions plus assumer la responsabilité de nos affirmations hâtives).

Faute de mieux, fondons-nous sur une observation nullement originale :

Quand on porte une bonne cinquantaine d'années sur les épaules, soit on se plie, soit on reste debout et on s'accroche (à l'hameçon du temps, dirait-on) (lequel hameçon bien sûr nous tire sans cesse vers l'extérieur, vers le désert de l'autre rive, vers l'abstraction obscure et aride, nous arrachant aux couleurs juteuses et aux formes palpables) puis une durée s'installe, elle semble ne pas être là, fait miroiter un mirage, faisant croire que tout n'est pas encore décidé (c'est-à-dire comme si la ligne n'était pas assez solide) (bien que nous sachions tous qu'elle l'est, cependant le fait que, pour mieux nous ferrer, on nous donne un peu de mou fait immédiatement naître de faux espoirs) (surtout si on a déjà réussi une fois à casser le fil) (mais n'anticipons pas).

Si donc par la suite nous maintenons — et nous le maintenons —, que le vieux était vieux, alors l'emploi de ce mot (qui ne vient pas de l'apparence du vieux, pas plus que la connaissance hautaine de la teneur des registres d'état civil qui voit par-delà les apparences) doit être justifié autrement.

Rien n'est plus simple.

Le vieux se sentait — et on ne peut pas nier qu'il avait toutes les raisons pour cela — comme un vieux à qui plus rien ne-peut arriver, rien de nouveau, ni de bon ni de mauvais (l'un-peu-mieux et l'un-peu-pire ayant toutefois des chances inégales) (bien qu'essentiellement, cela ne change rien à l'essentiel) : comme quelqu'un à qui tout est déjà arrivé (même ce qui pourrait encore ou aurait pu arriver), qui a déjoué — provisoirement — la mort, vécu — définitivement — sa vie, reçu de modestes récompenses pour ses péchés et de sévères punitions pour ses vertus, et n'est dorénavant

plus qu'un nom permanent sur la liste grise — dressée on ne sait ni où ni selon quelle inspiration — des personnes considérées en surnombre ; mais qui, envers et contre tout, se réveille tous les matins avec l'idée d'exister quand même (ce qui n'est pas une sensation si désagréable) (qu'elle pourrait l'être) (s'il prenait toujours tout en considération) (ce qu'il ne faisait jamais).

Par conséquent rien ne nous permet de penser que c'étaient là les choses auxquelles le vieux réfléchissait quand il réfléchissait debout devant son secrétaire.

Non : c'était tout simplement le matin, dans les dix heures, et à cette heure-là, le vieux avait l'habitude de réfléchir.

C'était son mode de vie.

Chaque jour, à dix heures (à peu près), il se mettait soudain à réfléchir.

C'était voulu par les circonstances ; avant dix heures il ne pouvait pas commencer à réfléchir, en revanche, s'il s'y mettait plus tard, il se faisait des reproches à cause du temps perdu (ce qui entraînait à son tour une perte de temps supplémentaire ou, dans les cas extrêmes, l'empêchait carrément de réfléchir).

Ainsi donc à dix heures (à peu près), pour ainsi dire automatiquement et tout à fait indépendamment de l'intensité de sa réflexion — et même de la réalité de celle-ci (il avait acquis une si grande expérience en matière de réflexion qu'il était capable de donner l'impression de réfléchir même quand il ne le faisait pas, lui-même s'imaginant réfléchir), le vieux réfléchissait debout devant son secrétaire.

Car à dix heures (à peu près) le vieux restait seul dans l'appartement (ce qui pour lui était une prémissse de la réflexion) après que sa femme était partie sur le long chemin qui la menait jusqu'à un bistrot de banlieue où, en tant que serveuse, elle gagnait sa vie (et parfois aussi celle du vieux) (quand le sort en décidait ainsi) (et il l'avait fait plus d'une fois).

Il avait fini ce qu'il avait à faire dans la salle de bains.

Il avait bu son café (dans le fauteuil à gauche — en comptant l'espace adéquat — du poêle en faïence).

Il avait fumé sa première cigarette (en marchant de long en large entre la fenêtre donnant vers l'ouest et la porte d'entrée fermée, à l'est) (un peu en crabe dans le rétrécissement créé par le rideau en polyester qui couvrait le mur nord du couloir et la porte ouverte de la salle de bains) (laquelle porte, il faut le savoir, était toujours ouverte, pour aérer, vu que la salle de bains manquait encore plus d'air que le couloir...).

Telles étaient donc les prémisses — même si ce n'étaient pas les causes (mais les conditions en tout cas) — du fait que le vieux, à dix heures (à peu près) de cette belle matinée de fin d'été (début d'automne), douce, un peu brumeuse mais radieuse, se tenait devant son secrétaire et réfléchissait.

Comme il avait beaucoup de soucis, il avait matière à réflexion.

Mais le vieux ne réfléchissait pas à ce à quoi il aurait dû réfléchir.

On ne peut néanmoins pas dire que son souci le plus immédiat, celui donc auquel il aurait dû réfléchir, ne lui traversait même pas l'esprit.

Au contraire.

“Je me tiens là, devant le secrétaire et je réfléchis, pensait le vieux, au lieu de faire enfin quelque chose.”

Mais oui : il y avait longtemps qu'il aurait dû se mettre à écrire un livre, c'est la vérité, inutile de l'embellir.

Car le vieux écrivait des livres.

C'était sa profession.

Ou, pour être plus précis, les circonstances avaient fait que c'était devenu sa profession (puisque il n'en avait pas d'autre).

Il avait déjà écrit plusieurs livres, surtout son premier : ce livre (comme à époque l'écriture n'était pas encore sa profession et qu'il l'avait écrit pour son bon plaisir, disons) lui avait demandé une bonne dizaine d'années de travail et il lui avait fallu encore deux années de péripéties avant de le voir imprimé ; son deuxième livre ne lui demanda déjà plus que quatre ans ; quant aux suivants (vu que

réécriture des livres était devenue sa profession, ou, pour être plus précis, les circonstances avaient fait que c'était devenu sa profession (puisque'il n'en avait pas d'autre), il leur consacrait juste le temps nécessaire à leur écriture, ce qui dépendait essentiellement de leur épaisseur, parce que (dès lors que les circonstances avaient fait que c'était devenu sa profession) il devait s'appliquer à écrire de préférence de gros livres, dans son propre intérêt bien compris, compte tenu du fait que les gros livres rapportent plus que les minces, lesquels, vu qu'ils sont peu épais, ont des honoraires plus minces (en fonction de leur épaisseur) (et indépendamment de leur contenu) (selon le décret du ministère de la Culture en collaboration avec le ministre des Finances, le ministre du Travail, le président de l'Office national de répartition des matériaux et des prix ainsi qu'avec la Fédération nationale des syndicats, numéro 1/1970. III. 20. MM portant sur les conditions des contrats d'édition et les honoraires).

Ce n'est pas que le vieux brûlât de l'envie d'écrire un nouveau livre.

Mais il y avait assez longtemps qu'il n'en avait pas publié.

Si cela continuait ainsi, on oublierait jusqu'à son nom.

Ce qui, en soi, ne lui faisait ni chaud ni froid.

Mais, et voilà le hic, cela devait quand même le déranger dans une certaine mesure.

Encore quelques petites années, et il atteindrait la limite d'âge : il pourrait alors devenir un écrivain retraité (à savoir un écrivain qui par ses livres a mérité le droit de ne plus écrire) (bien qu'il puisse continuer à le faire s'il en a envie, bien sûr).

C'était là le but réel — s'il ne tenait pas compte des abstractions nébuleuses et s'accrochait à ce qui est dur et palpable — de son activité littéraire.

Pour pouvoir ne plus écrire de livres, il devait en écrire encore quelques-uns.

Le plus possible, de préférence.

Si donc il ne perdait pas de vue le but réel de son activité littéraire (à savoir devenir un écrivain qui par ses livres a mérité le droit de ne

plus écrire), il pouvait craindre qu'en sombrant dans l'oubli son nom n'exerçât une influence négative, proportionnelle à l'oubli, sur les facteurs qui déterminent la retraite (il est vrai qu'il n'avait pas de renseignements précis sur ces facteurs, mais il tenait le raisonnement, non dépourvu de logique, selon lequel les honoraires pour un gros livre étant plus élevés, plusieurs livres assuraient nécessairement une retraite plus élevée) (ce qui, comme nous l'avons déjà mentionné, n'était, par manque d'informations précises, qu'une supposition du vieux, peut-être pas totalement dépourvue de logique).

Si bien que le vieux était agacé par l'idée — alors qu'en soi cela ne lui faisait ni chaud ni froid — qu'on oublierait jusqu'à son nom.

Par conséquent, bien qu'il ne brûlât pas de l'envie d'écrire un nouveau livre, il y avait longtemps qu'il aurait dû se mettre à écrire.

Seulement, il n'avait pas d'idées. (Ce qui lui était déjà arrivé auparavant, certes, mais ne se produisait régulièrement que depuis que l'écriture des livres était sa profession) ou plutôt, pour être plus précis, depuis que les circonstances avaient fait que c'était devenu sa profession (puisque n'en avait pas d'autre).

Pourtant il n'était question que d'un livre.

N'importe quel livre, pourvu que c'en fût un (le vieux savait depuis longtemps déjà qu'il importait peu que le livre qu'il écrivait fût bon ou mauvais, cela ne changeait rien à l'essentiel) (quant à ce qu'il considérait comme essentiel, il le savait ou trop bien ou pas du tout) (nous devons déduire cela du fait que, bien qu'il réfléchît debout devant son secrétaire, cette idée, entre autres, lui avait traversé l'esprit, mais il ne manifestait en aucune manière la volonté d'éclaircir l'essentiel de cette notion — c'est-à-dire de l'essentiel — au moins pour son usage personnel).

Mais il n'avait pas la moindre idée.

Bien qu'il eût fait vraiment tout ce qui était en son pouvoir (puisque, comme nous l'avons vu, en ce moment aussi il réfléchissait debout devant son secrétaire).

Ces derniers jours, il avait passé en revue ses anciennes voire très anciennes idées, les esquisses, les fragments qu'il gardait dans une

chemise portant l'étiquette "Idées, esquisses, fragments" : mais soit ils étaient inutilisables, soit il n'y comprenait pas un mot (pourtant c'était lui-même qui avait écrit ces notes, longtemps voire très longtemps auparavant).

Il avait effectué de longues promenades dans les collines de Buda (promenades de réflexion, comme il disait).

En vain.

Maintenant que toutes les idées, esquisses, fragments et promenades (les promenades de réflexion, comme il disait) avaient échoué l'un après l'autre, il lui restait ses bouts de papier.

Il y avait longtemps qu'il n'avait pas vu ses papiers.

Il ne voulait pas les voir.

Il les avait bien cachés au fin fond de son secrétaire pour ne pas risquer de les voir.

Le vieux devait être dans une situation fort embarrassante pour après les avoir placés d'abord dans un heureux concours de circonstances (que, pour les raisons qu'on connaît, on peut plutôt qualifier d'impossible), puis dans les idées, esquisses, fragments et promenades de réflexion, placer tout à coup ses espoirs dans ses bouts de papier.

A ce point du récit, il est à craindre que si on ne se détache pas quelque peu du raisonnement du vieux, on ne verra pas par la suite avec une clarté suffisante la différence subtile mais non négligeable qui existe entre les idées, esquisses et fragments d'une part, et les bouts de papier d'autre part.

Nous ne serons peut-être pas obligé de nous lancer dans de longues explications.

En effet, seules les personnes qui ont des raisons sérieuses et impératives à cela notent des idées, des esquisses et des fragments ; par exemple ceux qui, comme le vieux, ont pour profession d'écrire des livres (ou, pour être plus précis, ceux pour qui les circonstances ont fait que c'est devenu leur profession) (puisque'ils n'en ont pas d'autre).

En revanche, des bouts de papier, tout le monde en a.

Peut-être pas beaucoup, mais certainement au moins un : un bout de papier sur lequel on a écrit un jour quelque chose, vraisemblablement quelque chose d'important, pour ne pas l'oublier, puis qu'on range avec beaucoup de soin, pour ensuite l'oublier.

Une feuille qui garde des poèmes d'adolescent.

Une feuille sur laquelle on cherche une issue pendant une période de troubles.

Eventuellement tout un journal.

Un projet de maison.

Le budget d'une année difficile.

Le début d'une lettre.

Un message : "Je reviens tout de suite", qui par la suite a pu s'avérer fatidique.

Ou au moins une facture, une consigne de lavage arrachée à un vêtement, au dos de laquelle on découvre des lettres minuscules, étranges, à peine lisibles — sa propre écriture.

Le vieux avait un dossier rempli de tels papiers.

Nous avons peut-être déjà dit qu'il les gardait au fin fond de son secrétaire, pour ne pas risquer de les voir.

Mais s'il voulait juste le contraire — c'est-à-dire les avoir sous les yeux — alors il devait commencer par sortir du secrétaire la machine à écrire, quelques dossiers, dont celui intitulé "Idées, esquisses, fragments", puis deux boîtes en carton qui contenaient divers objets (utiles et inutiles) (en tout cas ces qualificatifs ne pouvaient prendre de contenu précis que dans des situations concrètes) (ainsi le vieux ne pouvait jamais savoir avec certitude lesquels parmi tous ces objets étaient utiles ou inutiles) (d'autant plus que plusieurs années étaient passées sans qu'il eût soulevé le couvercle des deux boîtes et jeté un coup d'œil aux objets, utiles ou inutiles, qui s'y trouvaient).

C'est donc de cette manière que le dossier de taille standard, d'une couleur grise ordinaire, référence MNOSZ 5617, qui contenait ses papiers se retrouva quand même sous ses yeux.

Sur le dossier gris était posée en guise de presse-papiers une pierre grise, d'un gris plus foncé, (oblongue) (ou plate) (ou arrondie) (selon le côté où on la regarde), bref une pierre grise aux formes irrégulières, à propos de laquelle on ne peut rien dire de rassurant (par exemple, que c'est un parallélépipède) (ou peu importe, mais quelque chose qui réconcilie si bien l'esprit humain avec les objets, sans qu'il les comprît en réalité, dès lors qu'ils correspondent au moins à la construction d'une figure, et qu'on peut les considérer comme classés) puisque cette pierre avec ses arêtes, coins, pics, arrondis, rainures, fissures, saillies et bosselures existantes ou disparues était irrégulière, comme seule peut l'être une pierre dont on ne saura jamais si c'est un morceau détaché d'un rocher ou si, au contraire, c'est le vestige d'un bloc plus important, lequel bloc à son tour faisait partie d'une unité encore plus grande (comme le rocher par rapport à la montagne) (finalement chaque pierre nous entraîne dans des réflexions paléontologiques) (ce qui n'est pas notre but) (mais il est difficile de résister) (surtout quand on a affaire à une pierre qui oriente notre imagination en faille) (vers des origines, des fins, des densités et des unités finales) (ou plutôt originelles) (pour nous renvoyer en définitive à notre ignorance impuissante) (mais parée de la soi-disant dignité du savoir concernant, comme beaucoup d'autres choses, cette pierre, dont on ne saura jamais si c'est un morceau détaché d'un rocher ou, au contraire, le vestige d'un bloc plus important).

Ainsi donc la situation présentée au début du récit et à laquelle nous nous sommes tenu jusqu'à présent — non par entêtement, mais à cause de la lenteur des décisions du vieux — s'était modifiée et se présentait désormais comme suit :

Le vieux se tenait devant les portes ouvertes de son secrétaire, dans la partie haute à moitié vidée duquel on voyait un classeur gris sur lequel était posée en guise de presse-papiers une pierre, également grise mais plus foncée, et il réfléchissait :

“Je crains, pensait-il, que je finirai par sortir mes papiers.”

Ce qu'il finit par faire.

Puis, comme pour mettre de l'ordre (quelle autre raison pourrait-on invoquer) (si on ne tient pas compte du manque de place) (ou

pour sceller l'irrévocabilité de sa décision), il remit dans la partie haute du secrétaire la machine à écrire, quelques dossiers, entre autres celui qui était intitulé "Idées, esquisses, fragments", ainsi que les deux boîtes en carton qui contenaient divers objets (utiles et inutiles).

Ce ne sera donc peut-être pas l'effet d'un verbiage excessif de rendre compte à nouveau ci-dessous, le plus brièvement qu'il nous sera possible, de la nouvelle modification de la situation dépeinte au début de notre récit, laquelle s'était déjà modifiée une fois :

Le vieux lisait assis devant son secrétaire *"Août 1973.*

Ce qui est arrivé, est arrivé : je n'y peux plus rien. Je ne peux pas changer mon passé, pas plus que le futur qui en découle implacablement et que je ne connais pas encore..."

"Bon Dieu !" s'exclama le vieux.

... J'erre sans but sur les chemins étroits de mon présent, tout comme dans mon passé ou dans mon futur.

J'ignore comment j'en suis arrivé là. Mon enfance, je l'ai tout simplement gaspillée. Il y a sûrement des explications psychologiques profondes au fait que j'étais un si mauvais élève au collège. (Tu n'as même pas l'excuse d'être bête, répétait souvent mon père, parce que tu as de la jugeote.) Plus tard, à quatorze ans et demi, à la suite d'un concours de circonstances infiniment stupides, j'ai fixé pendant à peu près une demi-heure le canon d'une mitrailleuse chargée pointé sur moi. Décrire ces circonstances en langage normal, disons, est impossible. Qu'il me suffise de dire que je me trouvais dans la cour étroite d'une caserne de gendarmerie, au milieu d'une foule qui suait la peur et exhalait on ne sait quelles bribes de pensée, et le seul trait général que je partageais avec ces gens était d'être juif. C'était une nuit d'été limpide embaumant le parfum des fleurs, là-haut, la pleine lune brillait. L'air était rempli d'un bourdonnement sourd et régulier : les unités de la Royal Air Force qui avaient vraisemblablement décollé de leur base en Italie et volaient vers des destinations inconnues, et si par hasard elles faisaient tomber une bombe sur la caserne ou sur ses environs, nous risquions de nous faire massacrer par les gardiens de la paix, pour ainsi dire. Quant aux

corrélations impossibles et raisons idiotes qui auraient motivé cet acte, je les trouvais, tant à l'époque que par la suite, complètement secondaires. La mitrailleuse reposait sur un support semblable à un trépied gracile de caméra. Derrière, sur un promontoire, un gendarme à la moustache en croc plissait les yeux avec indifférence. Une drôle de pièce en forme d'entonnoir était fixée à l'extrémité du canon, pareille au moulin à pavot de ma grand-mère. Nous attendions. Le bourdonnement s'amplifiait jusqu'à devenir un grondement, puis redevenait un bourdonnement, l'intervalle de silence permettant à un nouveau bourdonnement de s'amplifier. Tombera, tombera pas —telle était la question. Un fol enjouement de parieurs s'emparait petit à petit des gendarmes. Comment pourrais-je exprimer avec des mots la gaieté inattendue que, passé mon premier étonnement, je ressentis à mon tour ? Il me suffisait de reconnaître l'insignifiance de la mise pour pouvoir, dans une certaine mesure, apprécier le jeu. Je compris le simple mystère de ce qui m'était donné dans l'univers : n'importe où, n'importe quand, je peux être tué. Il est possible que ce..."

“Putain de merde !” s'écria le vieux, interrompant sa lecture et se soulevant de son siège vers le secrétaire.

La cause de cet incident particulier résidait dans un événement auquel il ne s'attendait pas, bien qu'on ne puisse pas le qualifier d'inattendu (puisque il se produisait systématiquement tous les jours), et la répétition fréquente dudit événement n'avait rien perdu, comme nous avons pu le voir, de l'effet élémentaire et singulier qu'il produisait sur le vieux (au contraire, pourrait-on dire).

A l'évidence, nous ne pouvons pas tarder à en donner une explication satisfaisante.

Cependant, nous ne cachons pas que cette obligation est quelque peu embarrassante.

Parce qu'on ne fournirait pas d'explication suffisante aux paroles qui avaient jailli de la gorge du vieux, au léger spasme qui avait serré son estomac, à la petite nausée qui était remontée comme une sorte d'ascenseur dans sa poitrine et sa gorge avant de l'étourdir en heurtant sa nuque si, se limitant aux simples faits, on se contentait de dire que quelqu'un avait allumé-la radio à l'étage au-dessus.

Ce n'est pas sans arrière-pensée (et même, nous avouons que nous avons à l'idée de rendre plus aisée notre situation de narrateur) que nous laissons de côté les papiers du vieux et qu'à leur place, nous ouvrons ce volume pas trop gros, relié de toile verte que, ces derniers temps, le vieux feuilletait souvent et avec profit, rendant un hommage appuyé aux lignes suivantes (page 259) (page à laquelle le livre à reliure de toile verte s'ouvrait en quelque sorte tout seul quand le vieux le prenait sur l'étagère fixée au-dessus du divan qui se trouvait dans le coin nord-est de la pièce) (quoique, pour être sûr de tomber infailliblement dessus, il eût placé le signet de soie synthétique jaune juste à cette page) (sur laquelle se trouvaient les lignes ci-dessous) (auxquelles le vieux rendait un hommage appuyé) (et qu'à présent, comme penché au-dessus de son épaulé, nous lisons à notre tour) :

Il existe un être à première vue parfaitement inoffensif, tu ne le remarques pratiquement pas ; et déjà tu l'oublies. Mais s'il se niche à ton insu dans ton oreille, il commence à se développer, il éclôt, et j'ai déjà vu des cas où il avait atteint le cerveau, l'avait envahi et continuait à proliférer comme ces pneumocoques qui pénètrent par la truffe des chiens.

Cet être, c'est le voisin.

En effet.

Le vieux l'appelait Oglütz.

L'Etre-Sans-Silence.

Ce n'était ni une femme, ni un homme, ni un animal, encore moins un être humain.

Le vieux l'appelait Oglütz.

Mais soit à cause d'un abus de radio et de télévision, soit à la suite d'un dérèglement hormonal (l'explication de ce dernier résidait peut-être dans l'abus de radio et de télévision) (bien qu'on ne puisse pas négliger le rôle d'une nourriture trop copieuse), l'Etre avait proliféré non seulement dans le cerveau du vieux, mais également dans les vingt-huit mètres carrés qui se trouvaient au-dessus de sa tête.

Le vieux habitait en dessous d'un cyclope féminin qui se nourrissait de bruits. (Encore que le cyclope eût deux yeux, deux petits yeux de rhinocéros.)

Le vieux était ballotté à longueur de journée par les vagues incessantes de ce bruit confus. A chaque fois qu'elle rentrait dans sa tanière, il entendait le claquement monstrueux de sa porte ; des chutes rapides, d'innombrables roulements : peut-être, supposait le vieux, jetait-elle alors par terre le butin qu'elle avait rapporté ; le rythme saccadé de grondements sourds : elle dresse des ours, disait le vieux : l'un de ses fauves domestiques n'allait pas tarder à rugir : soit la radio, soit la télévision.

Le vieux l'appelait Oglütz.

Il n'y avait rien à faire.

Il fallait se résigner.

Autrefois, dans la nuit des temps, le vieux s'était livré à sa merci : il lui avait avoué être gêné par le bruit (il l'avait même priée de l'atténuer).

Depuis, elle l'épiait sans relâche.

Elle connaissait désormais ses habitudes.

Elle attendait qu'il tapât la première lettre sur sa machine à écrire.

Elle sentait infailliblement à quel moment il se tenait devant son secrétaire et réfléchissait.

Il n'y avait rien à faire.

Il fallait se résigner.

Les longues années avaient développé chez le vieux des réflexes de défense automatiques (comme lorsque, par exemple, il ouvrait son parapluie sous la pluie).

Les phrases citées plus haut, extraites du livre pas trop gros, relié de toile verte (auxquelles le vieux rendait un hommage appuyé), font également partie de ces réflexes de défense.

Cette consolation et ce raffermissement foncièrement spirituels ne vaudraient pas grand-chose sans l'imposante collection de boules de cire à boucher les oreilles qui occupait le coin arrière gauche — sud-

ouest — du compartiment inférieur du secrétaire (et qu'il n'était pas toujours possible de se procurer puisque c'était un produit étranger) (OHROPAX Geräuschschützer, VEB Pharmazeutika Königsee) (c'est pourquoi le vieux en constituait de telles réserves — durant les périodes où elles étaient disponibles, si bien que ses boules de cire) (comme la honte d'un certain Joseph K.) (lui survivraient vraisemblablement), et dans cette réserve de la partie avant du compartiment supérieur du secrétaire, deux boules de cire étaient constamment prêtes à l'usage dans leur capsule cylindrique, pour pouvoir en cas de besoin (et ce besoin se manifestait presque toujours avec une régularité d'horloge) être ramollies entre les doigts du vieux et se retrouver dans ses oreilles.

Pendant qu'il les ramollissait entre ses doigts, le vieux disait encore à voix basse une phrase plus ou moins longue — comme ça, sacrifiant automatiquement à la vive émotion que ces paroles éveillaient autrefois (comme la piété qui, à force de répétitions, se perd dans les rituels, cédant la place à l'accomplissement distrait d'une obligation) —, la longueur, ou plutôt la brièveté de la phrase, dépendant toujours de la saison : en hiver, il proférait une phrase plus longue qu'en été, ce qui s'explique par un phénomène physique simple, à savoir que dans la chaleur, la cire se ramollit plus rapidement que dans le froid.

Donc, par cette belle matinée de fin d'été (début d'automne) douce, un peu brumeuse mais radieuse, lentement et en articulant, le vieux dit en tout et pour tout : "Putain de ta malheureuse tante nazie.. et déjà il s'enfonçait dans les oreilles la cire soigneusement ramollie et roulée en boule entre ses doigts, mettant ainsi hors d'état de nuire Oglütz, le Ravin du Mensonge — le monde entier en quelque sorte (en conséquence de quoi la situation modifiée se modifiait encore un peu, au sens où le vieux poursuivait sa lecture avec deux bouchons de cire dans les oreilles) :

le simple mystère de ce qui m'était donné dans l'univers : n'importe où, n'importe quand, je peux être tué. Il est possible que cette découverte, pas spécialement originale, m'ait un peu troublé ; il est possible qu'elle ait laissé en moi une trace plus profonde qu'elle n'aurait dû : car tant d'hommes ont vécu la même vérité de masse, au

même moment, au même endroit, ou bien à un autre moment, ailleurs dans le vaste monde. J'étais peut-être un enfant trop sensible et je n'ai pas su par la suite me défaire de ma sensibilité : on peut supposer qu'un court-circuit s'est produit en moi, une panne dans l'assimilation métabolique de mon vécu, bien que fondamentalement, mon expérience soit aussi normalement abjecte que celle de n'importe quelle âme normale. Bien des années après, et bien des années avant, j'ai su que je devais écrire un roman. J'attendais dans le couloir neutre d'une administration, j'étais totalement apathique, j'entendais un bruit neutre : des pas. Tout s'est passé en un seul instant. Quand je pense à cet instant, dont je suis par ailleurs incapable de me souvenir, il me semble que si j'avais su en garder la clarté, la teneur en quelque sorte distillée, alors je tiendrais entre mes mains ce qui m'a toujours le plus intéressé : le secret de mon existence. Mais les instants passent et ne se répètent pas. Donc, je me suis imaginé que je devais rester fidèle au moins à cette inspiration : je me suis mis à écrire un roman. Je l'ai écrit, puis je l'ai déchiré ; je l'ai réécrit, je l'ai déchiré à nouveau. Les années passaient ainsi. J'écrivais sans cesse, et à un moment j'ai senti que j'étais enfin tombé sur le roman qui correspondait à mes possibilités. J'écrivais mon roman et en même temps, je fabriquais des comédies musicales plus débiles les unes que les autres pour gagner ma vie (trompant ainsi ma femme qui, les soirs de "mes premières", attendait dans la pénombre de la salle que j'apparaîsse devant le rideau dans le vacarme des applaudissements, vêtu du costume gris confectionné à cet effet, et elle croyait que notre vie allait se désembourber des hauts-fonds où elle s'était échouée) ; mais moi, après m'être rendu au bureau compétent de la Caisse nationale d'épargne pour prendre les honoraires non négligeables qui m'étaient dus pour mes élucubrations, je filais à la maison avec une mauvaise conscience de voleur pour me remettre à mon roman, et l'enthousiasme qui s'emparait alors de moi a fait que, ces dernières années, je n'ai pas pu offrir de nouvelles comédies à mon public qui désirait s'amuser, ni des honoraires à moi-même..."

"Tiens", dit le vieux en se levant.

Il se mit à marcher — les boules de cire ramollie dans ses oreilles rendant ses pas aussi feutrés que ceux d'une panthère — de long en large entre la fenêtre qui donnait sur l'ouest et la porte d'entrée fermée, à l'est (un peu en crabe dans le rétrécissement créé par le rideau en polyester qui couvrait le mur nord du couloir et la porte ouverte de la salle de bains) (laquelle porte, il faut le savoir, était toujours ouverte, pour aérer, vu que la salle de bains manquait encore plus d'air que le couloir).

“Ça commence comme une confession, marmonna-t-il. Ce n'est pas mauvais, mais ça peut le devenir. Le problème, c'est qu'il est sincère. Ce n'est pas très heureux. Et puis le sujet non plus n'est pas bon.”

Oui : dès lors qu'il devait écrire un livre (n'importe quel livre, pourvu que c'en fût un) (le vieux savait depuis longtemps qu'il importait peu que son livre fût bon ou mauvais, cela ne changeait rien au principe), il fallait au moins que le sujet du livre fût bon.

Jusqu'alors, ses sujets n'avaient certes pas été bons.

Les rares fois qu'il y pensait, le vieux en voyait la cause dans un probable manque d'imagination (ce qui est assez handicapant si l'on considère que sa profession était d'écrire des livres) (ou plutôt, pour être précis, les circonstances avaient fait que c'était devenu sa profession) (puisque n'en avait pas d'autre).

Et donc — qu'aurait-il pu faire d'autre ? — il puisait en général ses sujets dans sa propre expérience.

Or, cela gâchait ses meilleurs sujets.

Mais cette fois-ci, il voulait être vigilant.

“Quelle connerie, pensa-t-il, d'avoir ressorti mes papiers. Le mieux serait de les remballer.”

“Sauf que, poursuivit-il sa réflexion, maintenant, ils m'intéressent.”

“C'est ce que je craignais”, ajouta-t-il (en pensée).

Et à juste titre, parce que maintenant nous pouvons décrire le retour à la situation durablement modifiée — que ses cent pas de

long en large n'avaient fait que modifier passagèrement —, à savoir que le vieux lisait, assis devant le secrétaire.

“... avec une mauvaise conscience de voleur... offrir... à mon public... Cela ne m'avance pas. En définitive, c'est une histoire : elle peut être développée, abrégée, mais n'explique rien, comme toutes les histoires. Mon histoire ne me permet pas de savoir ce qui m'est arrivé : c'est pourtant ce dont j'aurais besoin. Je ne sais même pas si c'est juste maintenant que mes yeux s'ouvrent ou, au contraire, se voilent. En tout cas, en ce moment, tout m'étonne. L'appartement où je vis, par exemple. Il occupe vingt-huit mètres carrés au deuxième étage d'un immeuble pas trop laid, de taille humaine, à Buda. Une pièce, une entrée qui donne sur la salle de bains et la kitchenette. Il y a aussi des objets, des meubles, tout ça. Mis à part les changements que ma femme trouve parfois nécessaires, tout y est comme hier, comme avant-hier, comme l'année dernière ou il y a dix-neuf ans, quand...”

“Dix-neuf ans !” s'ébroua le vieux.

“... il y a dix-neuf ans, quand nous avons emménagé, non sans certaines difficultés. Cependant, ces derniers temps une espèce de menace sournoise émane de tout cela et me plonge dans l'embarras. Au début, je ne savais qu'en penser : comme je l'ai dit, je ne trouve rien de nouveau ou d'inhabituel dans cet appartement. Je me suis longtemps creusé la tête avant de comprendre que ce qui avait changé n'était pas ce que je voyais ; le changement réside dans le fait même de *voir*. Oui : jusqu'à présent, je n'ai jamais vu l'appartement que j'occupe depuis dix-neuf ans.

“Dix-neuf ans”, dit le vieux en hochant la tête. “... pourtant, le mystère n'est pas là, quand j'y pense. Pour le type que j'étais autrefois, il y a encore quelques mois de cela, cet appartement était en tout cas un lieu fixe, quoique contingent, où il écrivait ses romans. Le bonhomme avait à faire, il avait un but précis, peut-être même une mission, allez savoir : en un mot, quelle que fût la lenteur avec laquelle il faisait son travail, il était toujours pressé. Il regardait les objets comme à travers la vitre d'un train, furtivement, quand ils passaient devant ses yeux. Tout au plus leur utilité lui laissait-elle une impression passagère : il les prenait dans les mains et les

reposait, marchait dessus, les tirait, les poussait, les terrorisait, régnait sur eux en maître absolu. A présent qu'ils ne sentent plus la puissance de ma main, ils se vengent : ils se montrent, s'accumulent devant moi, étalement leur immuabilité. Comment pourrais-je comprendre la panique qui s'empare de moi à leur vue ? Cette chaise, cette table, la courbe élancée de ce lampadaire et l'abat-jour roussi aux environs de l'ampoule qui pend avec soumission, à présent, ils s'entassent autour de moi et me cernent avec une humilité sournoise, comme des sœurs indulgentes et endeuillées après une défaite. Ils veulent me convaincre que rien ne s'est passé ; alors que j'ai l'impression d'avoir vécu quelque chose parmi eux, disons : une aventure — celle de l'écriture — et que je crois avoir parcouru un chemin qui a changé ma vie. Mais rien n'a changé et il est clair à présent qu'avec mon aventure, j'ai justement perdu toute chance de changement. Ces vingt-huit mètres carrés ne sont plus la cage d'où mon imagination s'envolait chaque jour et où je rentrais le soir pour dormir : non, désormais le cadre réel de ma vie réelle est cette cage où je me suis emprisonné moi-même.

Il y a encore autre chose : l'étrangeté des matins. Autrefois, je me réveillais dès l'aube ; j'épiais avec inquiétude la lumière qui filtrait par les fentes des volets, j'attendais de pouvoir me lever. En prenant le thé du petit déjeuner, je n'échangeais que quelques paroles contraintes avec ma femme ; j'attendais en secret le moment où j'allais enfin rester seul pour, après la routine de la salle de bains, me jeter sur les feuilles de papier qui m'attendaient obstinément et m'opposaient toujours la même résistance. Or maintenant, mû par une contrainte singulière, comme si je m'excusais, je fais la conversation à ma femme pendant le petit déjeuner ; elle se réjouit du changement mais n'en soupçonne pas la raison ; et quand elle part, je constate que mes pensées l'accompagnent avec anxiété.

Arrivé à ce point, le vieux crut entendre sonner le téléphone ; mais, ayant délogé l'une des boules de cire, il se rendit compte que ce n'étaient que les bruits d'Oglütz et du Ravin du Mensonge qui se déchaînaient autour de lui, avec peut-être une fréquence plus élevée que d'habitude : expliquons par ce trouble passager le fait qu'il dut

chercher la suite et que, comme le montre la solution de continuité, il dut sauter quelques lignes de texte :

"... J'ai l'impression que toutes sortes de pièges s'ouvrent sous mes pieds, j'accumule les erreurs ; tout ce que je perçois, tout ce qui m'entoure ne sert qu'à m'attaquer, à me plonger dans le doute, à saper ma réalité.

Je me demande à quel moment ont commencé ces désagréments. Je ne sais pas pourquoi : il semble qu'il soit apaisant de trouver un commencement, un point d'appui dans le temps, même arbitraire, qu'on peut ensuite nommer cause. Tous les problèmes semblent simples dès que nous pensons en avoir trouvé la cause. Je crois que je n'ai jamais vraiment cru à mon existence. J'avais pour cela, comme je l'ai indiqué plus haut, une raison fondamentale, on pourrait dire objective. En écrivant des romans, mon handicap était payant : il était devenu mon outil de travail, je l'usais dans mes activités quotidiennes, et quand je m'étais bien fatigué à le transformer en mots, il ne m'occupait plus. Le problème a resurgi quand j'ai terminé mon roman. Je me souviens encore comment j'ai écrit les dernières pages. Cela s'est passé il y a trois mois et demi, par un après-midi prometteur de mai. Je sentais que je tenais la fin. Tout dépendait de ma femme. En principe, elle devait aller le soir chez une amie. Je l'observais pendant le déjeuner : peut-être était-elle fatiguée, peut-être n'en avait-elle plus envie... Par chance, je suis resté seul. Une soudaine diarrhée m'a empêché de me jeter tout de suite sur mes papiers. J'ai attribué ce symptôme énervant au *motus animi continuus* lequel est, comme nous l'apprend Cicéron, l'essence de la rhétorique. Ce n'est rien d'autre qu'un certain état d'excitation de l'esprit, qui, du moins chez moi, agit sur tout l'organisme, et donc par là même sur le système digestif. Finalement, j'ai pu m'asseoir à la table ; j'ai écrit le texte aussi vite que je pouvais faire courir ma plume. J'ai même écrit la dernière phrase : j'avais fini. Ensuite, pendant des jours entiers, j'ai essayé de bricoler le texte, ajouter quelque chose ça et là, corriger un mot, en effacer un autre. Et puis plus rien : c'était fini, terminé. Je suis tombé dans une certaine hébétude. Ce avec quoi je m'étais amusé pendant de longues années s'était visiblement brisé. Je ne m'en suis rendu compte que par la

suite. Jusqu'alors, j'avais cru travailler, m'attelant à la tâche jour après jour avec la hargne forcée appropriée qu'à présent j'ai perdue. Mon labeur quotidien a produit cette montagne de papiers. Et je suis resté dépouillé, les mains vides. Je me suis retrouvé face à mon cauchemar immatériel et informe : le temps. Il tendait vers moi sa bouche bêtement béante, et je n'avais rien à lui fourrer dans le gosier."

“Tu as travaillé ? lui demanda sa femme en rentrant du bistrot où, en tant que serveuse, elle gagnait sa vie (et parfois aussi celle du vieux) (si le sort en décidait ainsi) (et il l'avait fait plus d'une fois).

— Bien sûr, répondit-il.

— Tu as avancé ?

— J'ai fait aller, dit le vieux.

— Qu'est-ce que tu veux manger ?

— J'ai le choix entre quoi et quoi ?”

Elle le lui dit.

“N'importe”, décida-t-il.

Un peu plus tard, le vieux et sa femme étaient assis devant le secrétaire et mangeaient (prenant en considération les circonstances déjà mentionnées) (par conséquent, si nous disons que le vieux et sa femme déjeunaient devant le secrétaire, il faut comprendre que, bien que faisant face au secrétaire, ils étaient assis à table, plus précisément à *la* table, à la seule table proprement dite de l'appartement) (et ils déjeunaient).

Pendant le repas, la femme du vieux racontait toujours ce qui lui était arrivé au bistrot dans la journée.

L'inventaire était pour bientôt : la direction craignait un déficit (non sans raison, vu qu'il y avait trop de vols) (et de surcroît, ils s'y prenaient comme des amateurs, en particulier la Vieille) (officiellement : la gérante) (bien que certains membres du personnel ne se privent pas non plus) (mais de toute manière, ils n'avaient pas autant de possibilités que la direction) (surtout la —) (que les serveuses appelaient dans leur jargon le rata) (et donc, avec le rata que consomment surtout les enfants dont les parents qui ne

voulaient ou n'avaient pas la possibilité de faire la cuisine et qui par conséquent payaient chaque semaine la cantine, c'est-à-dire dans le jargon, le rata) (bien que — et la femme du vieux n'omettait jamais de le constater — elle n'eût jamais rencontré de parents qui aient vérifié ce que mangeaient leurs enfants ni s'ils mangeaient quoi que ce soit) (quoique malgré tout, les enfants grandissaient et avec le temps ils deviendraient indubitablement des adultes qui condamneraient peut-être leurs enfants à la cantine car ils n'auraient pas le temps de s'amuser à faire la cuisine) (selon la loi de la vie qu'un esprit éminent mais extrêmement douteux a nommée l'éternel retour) (et remarquons que là, comme pour beaucoup d'autres questions, il n'avait pas raison non plus) ; bref, en ce qui concernait l'inventaire prévu, des allusions obscures et des soupçons clairement formulés circulaient déjà.

“En plus, ajouta la femme du vieux, ça va saigner avec le planning.”

En effet, elle ne travaillait que le matin.

Bien que le bistrot fût ouvert tard le soir (et à ces heures tardives, il était peuplé de clients qui se transformaient alors en grands seigneurs extrêmement généreux).

Selon les justes principes de l'égalité des chances — et comme le prévoit également le droit du travail — les employés du bistrot se partageaient à parts égales les clients du matin, de midi (selon le jargon, les mangeurs de rata), ceux qui disposaient de peu de temps, d'une part, et ceux qui se transformaient aux heures tardives en grands seigneurs extrêmement généreux, d'autre part.

Pourtant, la femme du vieux — à sa propre demande confirmée par écrit — ne travaillait que le matin (pour permettre au vieux de travailler le matin dans ses vingt-huit mètres carrés) (et aussi parce qu'elle ne souffrait pas ces grands seigneurs extrêmement généreux aux heures tardives mais qui étaient en général ivres morts ou avaient le vin bagarreur).

Par conséquent, selon les justes principes de l'égalité des chances, et comme le prévoit également le droit du travail, les heures de service auxquelles la femme du vieux avait droit le soir (y compris

leurs avantages non négligeables) étaient attribuées automatiquement à une certaine M^{me} Boda ; et on peut probablement expliquer par l'habitude prise, et aussi peut-être par un penchant plus marqué pour une application, disons, instinctive du droit que pour les principes équitables de la nature humaine (comme les prévoit également le droit du travail), le fait que cette certaine M^{me} Boda (prénommée Ilona) ne considère plus ce dont elle bénéficie depuis très longtemps comme un avantage, mais comme un dû.

C'est en prenant tout cela en considération qu'il faut estimer l'effet produit par la demande que la femme du vieux avait formulée ce jour-là, à savoir qu'elle souhaitait travailler aussi le soir.

“Pourquoi ? demanda le vieux.

— Parce que je ne gagne presque rien, et que maintenant tu ne vas rien gagner non plus, puisque tu dois écrire un livre.

— C'est vrai”, dit le vieux.

Le soir, le vieux dit :

“Je vais faire un tour.

— Ne rentre pas trop tard, dit sa femme.

— D'accord. Je vais réfléchir un peu.

— Je voulais encore te dire quelque chose.

— Oui ? dit le vieux en s'arrêtant.

— Ça m'est sorti de la tête.

— La prochaine fois, écris-le pour ne pas oublier.

— Ce serait bien de partir en voyage.

— Oui, ce serait bien, effectivement”, dit le vieux en hochant la tête.

Rentré de sa promenade (promenade de réflexion, comme il disait), il lui demanda :

“Personne ne m'a appelé ?

— Qui aurait pu t'appeler ?

— C'est vrai”, concéda le vieux.

“Putain de ta danseuse oranaise sourde de mère...”, dit lentement le vieux avec une articulation toute didactique en s’enfonçant dans les oreilles la cire qu’il avait consciencieusement roulée entre ses doigts, mettant ainsi hors d’état de nuire Oglütz, le Ravin du Mensonge — le monde entier pourrait-on dire :

Oui, si j’avais été conséquent, je n’aurais peut-être jamais achevé mon roman. Mais du moment que je l’ai terminé, ce n’était pas conséquent de ma part d’être étonné de le voir achevé. C’est pourtant ce qui est arrivé. Je n’affirme pas que j’ignorais qu’en écrivant un roman, j’en obtiendrais un tôt ou tard, puisque pendant de longues années tous mes efforts avaient concouru à son achèvement. Je le savais, bien sûr, comment aurais-je pu ne pas le savoir, sauf que j’avais omis de m’y préparer. J’étais trop absorbé par l’écriture du roman pour en considérer les conséquences. Et je me suis retrouvé avec plus de deux cent cinquante feuillets devant moi et cette liasse, cet objet attendaient de moi une action. Je ne savais absolument pas ce qu’il fallait faire pour publier un livre ; j’étais parfaitement étranger à ce métier, je ne connaissais personne, ma prose, comme on dit, n’avait jamais encore été publiée. J’ai commencé par le faire taper à la machine, puis je l’ai mis à grand-peine dans mon unique classeur à levier, que je m’étais d’ailleurs procuré d’une manière pas tout à fait irréprochable lors d’une visite chez ma mère, dans cette entreprise renommée d’import-export où la vieille dame travaillait comme sténodactylo pour compléter sa retraite. Ensuite, avec mon dossier sous le bras, je suis allé voir un éditeur dont je savais qu’il publiait également les romans des auteurs hongrois contemporains, pour ainsi dire. J’ai frappé à une porte sur laquelle était écrit “ Secrétariat ” et j’ai demandé à l’une des dames qui fonctionnaient là, entourée de l’aura mystérieuse et tellement indéfinissable de la responsabilité, si je pouvais déposer un roman. Sur sa réponse affirmative, je lui ai donné le dossier et j’ai encore eu le temps de la voir le placer parmi d’autres dossiers qui s’empilaient sur une table. Ensuite, je suis allé me baigner à Római-part.

“Mon Dieu !” dit le vieux.

“... je suis allé me baigner à Római-part, parce que j’avais l’espoir — et je n’ai pas été déçu — que le temps certes ensoleillé mais frais et

venteux éloignerait les foules qui viennent patauger dans les piscines, et là, dans l'eau froide, j'ai nagé mille mètres au rythme d'endurance."

“Mon Dieu !” dit le vieux.

“... Deux bons mois plus tard, j'étais assis chez un type dont j'ignore la fonction dans cette maison d'édition. Je l'avais déjà vu une semaine auparavant, car selon les propos de la secrétaire, il devait me donner des “ explications relatives à votre roman ”. Mais il n'avait jamais entendu parler ni de moi ni de mon roman.

“ Quand l'avez-vous déposé ? m'a-t-il demandé.

— Il y a deux mois.

— Deux mois, ce n'est pas long ”, m'a-t-il assuré.

C'était un homme au visage grisâtre, maigre, l'air surmené et névrosé, avec des lunettes teintées. Sur son bureau s'amoncelaient des papiers, des livres, un agenda, une machine à écrire, un manuscrit couvert de corrections — à l'évidence, un roman. Je me suis vite sauvé. Je serais volontiers allé directement à la piscine de Római-part ...”

“Mon Dieu !” dit le vieux.

“... mais comme on était déjà en plein été, je n'avais aucun espoir de pouvoir nager.

La fois d'après, il s'est montré plus éloquent. Il savait qui j'étais et que j'avais écrit un roman, tout en avouant ne pas l'avoir lu. Il m'a prié de prendre place. Le fascisme, me dit-il assis à côté de sa machine à écrire d'où je voyais dépasser un papier à en-tête, était un grand et terrible sujet sur lequel on avait déjà...”

“Ah bon !” dit tout haut le vieux en se mettant à fouiller fébrilement dans le dossier, jusqu'à trouver dans cette montagne de papiers une feuille de papier à en-tête.

C'était une très ordinaire lettre officielle, avec date (27 juillet 1973), référence (laissée en blanc), objet (non indiqué), numéro (482/73), sans apostrophe. Le vieux se mit à lire :

“Nos lecteurs ont lu votre manuscrit et selon leur avis unanime... Nous pensons que vous n'avez pas réussi à donner une expression

artistique à votre expérience vécue, bien que le sujet soit terrible et bouleversant. S'il ne devient pas... le héros est bizarre, c'est le moins qu'on puisse dire... Nous comprenons à la rigueur que le héros adolescent ne saisisse pas immédiatement ce qui se passe autour de lui (la réquisition des STO, le port obligatoire de l'étoile jaune, etc.) mais nous ne pouvons plus nous expliquer pourquoi, arrivé au camp de concentration, il voit... Les phrases de mauvais goût se succèdent... Il est également incroyable que la vue des fours crématoires... éveille en lui " l'impression d'une farce de potache- alors qu'il sait qu'il est dans un camp d'extermination, simplement parce que sa qualité de juif suffit pour le faire tuer. Son comportement, ses remarques déplacées... et c'est avec irritation... aussi la fin du roman, puisque le comportement du héros... ne lui permet pas de porter un jugement moral.

"Ah bon !" remarqua tout haut le vieux.

Il était assis devant son secrétaire et réfléchissait.

"Il faudrait que je relise ce livre", pensa-t-il.

"Mais, poursuivit-il sa réflexion, pour quoi faire ? Je n'ai nulle envie de lire des histoires de camp de concentration."

"Quelle connerie d'avoir ressorti tous ces papiers", ajouta-t-il (en pensée).

Sur ce, il resta assis devant son secrétaire et se remit à lire :

"... grand et terrible sujet... papier à en-tête... assis à côté de sa machine à écrire d'où je voyais dépasser un papier à en-tête... un grand et terrible sujet sur lequel on avait déjà beaucoup écrit. Puis il a ajouté comme pour me rassurer qu'il ne prétendait nullement que le thème fût complètement épuisé. Ensuite il m'a expliqué que selon les méthodes de travail de leur maison d'édition, trois lecteurs devaient lire un manuscrit " avant de décider de son sort ". Il a pris un air confidentiel : il n'était pas dans leurs habitudes d'initier les auteurs à la " cuisine interne " de la maison, mais il considérait qu'il n'était pas exclu qu'il serait peut-être lui-même le troisième lecteur de mon roman. Et il s'est tu. Soudain, il me demande :

" Un peu amer, peut-être ?

- Quoi donc ?
- Votre roman.
- Mais oui ", réponds-je.

Visiblement embarrassé par ma réponse, il me dit :

“ Ne prenez pas ce que je viens de dire pour argent comptant : ce n'est pas un jugement, puisque ; je n'ai pas encore lu votre roman. ”

A mon tour d'être embarrassé : tout indiquait que si d'aventure il trouvait mon roman amer, il ne lui plairait sans doute pas. Et cela constituerait à l'évidence un mauvais point qui n'en favoriserait pas la publication. C'est alors seulement que j'ai vu que j'étais en face d'un humaniste professionnel : or les humanistes professionnels voudraient croire qu'Auschwitz est arrivé uniquement à ceux auxquels il est arrivé précisément à cet endroit-là, en ce temps-là, mais que ceux auxquels il n'est pas arrivé précisément à cet endroit-là et en ce temps-là, c'est-à-dire la plupart des autres, les gens — l'Homme ! — eh bien, il ne leur est rien arrivé du tout. C'est-à-dire que l'éditeur aurait voulu lire dans mon roman que, malgré et *justement* malgré le fait que cela m'était arrivé à cet ! endroit-là en ce temps-là, Auschwitz ne m'avait pas sali. Sauf qu'il m'avait sali. Il est vrai, d'une autre façon que ceux qui m'y avaient emmené, mais je suis moi aussi devenu sale : voilà qui est essentiel, à mon avis. Je dois cependant admettre, comment pourrais-je faire autrement, qu'il est à craindre que celui qui prend mon roman dans les mains avec de bonnes intentions et se met à le lire innocemment risque d'être quelque peu mêlé à cette saleté.

Je comprends donc très bien qu'un humaniste professionnel soit irrité par mon roman. Je suis moi aussi irrité par les humanistes professionnels, parce qu'à travers leurs attentes, ils aspirent à mon anéantissement : ils veulent invalider mon expérience.

Sauf qu'il est arrivé quelque chose à cette expérience qui, à ma grande stupeur, a tourné à mon désavantage : dans l'intervalle, elle s'est transformée au fond de moi, allez savoir comment, en une conviction esthétique inébranlable. La différence entre mon point de vue et celui de cet homme découlait clairement de la différence de nos convictions personnelles : mais tout était gâché parce que, du

moins symboliquement, mon roman se trouvait entre nous. J'avais l'impression que mes opinions personnelles révélées au grand jour par mon roman devenaient des facteurs funestes pour mon histoire. De surcroît, à l'histoire qui, dans ce cas précis, avait conféré à mon roman sa forme objective, venaient s'ajouter des facteurs certes moins élevés mais nullement négligeables, comme les perspectives financières..."

“Hé ! hé !” fit le vieux, déridé.

“... la question de mon avenir, mon statut social, pour ainsi dire.”

“Hé ! hé ! hé !” fit le vieux, amusé.

“... Soudain, je me suis retrouvé dans une situation particulière et, vu mon manque de prévoyance, surprenante : j'étais devenu le prisonnier de ces deux cent cinquante feuillets que j'avais écrits moi-même.”

“Eh oui”, dit le vieux tout haut.

“... écrits moi-même.”

“Eh oui”, dit-il encore une fois.

“... Je crois pas qu'à l'époque j'aie déjà vu clairement ce qui...”

Le téléphone sonnait.

Cette fois-ci, cela ne faisait pas de doute.

Le vieux ne se leva cependant pas tout de suite, il se contenta de déloger la boule de cire dans l'une de ses oreilles.

Effectivement.

“Vous ne me dérangez pas du tout”, dit le vieux (au téléphone).

Il se tenait dans le coin sud-est de la pièce, un peu au nord-ouest du poêle en faïence, à côté de la mini-table d'enfant (qualité supérieure, bois dur premier choix, stratifié, collé) (mais qui, compte tenu de son usage, était plutôt une espèce de table basse).

“... et j'ai tout de suite pensé à vous, disait la voix sourde de femme qu'il entendait à travers la boule de cire délogée. C'est un livre juste pour vous : à peine deux cent quarante pages et un délai de six mois. Mais si vous en avez vraiment besoin, vous pouvez retarder la remise de deux mois.”

A savoir que le vieux faisait aussi des traductions.

Il traduisait de l'allemand (parmi les différentes langues étrangères, c'était celle qu'il connaissait le moins mal, répétait-il).

Mais là, il devait écrire un livre.

Par ailleurs, il est vrai qu'il devait aussi gagner de l'argent (une somme modeste, mais assurée).

Cependant, il n'avait pas la moindre idée du livre qu'il devait écrire.

S'il acceptait la traduction, il ferait d'une pierre deux coups : il gagnerait de l'argent (une somme modeste, mais assurée) et n'aurait pas à écrire de livre. (Provisoirement.)

“Bien sûr, certainement”, dit-il au téléphone.

Il entendit à travers la boule de cire délogée la voix féminine assourdie lui dire :

“Alors je vous envoie le livre et le contrat.”

Il entendit alors (à travers la boule de cire délogée) sa propre voix assourdie répondre :

“Bien sûr, certainement. Merci.”

“J'ai fait une connerie en acceptant”, pensa-t-il ensuite (en replaçant la boule de cire dans son oreille).

“Mais j'ai accepté”, ajouta-t-il (en pensée) (comme s'il n'avait pas eu le choix) (alors qu'on a toujours le choix) (même quand il n'y en a pas) (et c'est toujours nous-mêmes que nous choisissons, comme on peut le lire dans une anthologie française) (que le vieux gardait sur l'étagère fixée au-dessus du fauteuil placé au nord du poêle en faïence qui occupait le coin sud-est de la pièce) (mais alors qui est celui qui choisit en nous, pourrait-on se demander) (à juste titre).

“... et, vu mon manque de prévoyance... Soudain, je me suis retrouvé dans une situation particulière et, vu mon manque de prévoyance, surprenante : j'étais devenu le prisonnier de ces deux cent cinquante feuillets que j'avais écrits moi-même.”

“Eh oui”, dit le vieux.

“Je ne crois pas qu’à l’époque j’aie déjà vu clairement ce qui n’est toujours pas clair à mes yeux : à savoir dans quel piège, dans quelle incroyable aventure je m’étais embarqué. Si j’ai bonne mémoire, j’avais eu un mauvais pressentiment fugace. Il me semble que, par nature, je ne peux me libérer d’une captivité qu’en me jetant immédiatement dans une autre. J’avais à peine terminé mon roman que je pensais déjà à écrire autre chose. Aujourd’hui au moins, je me doute à quoi tout cela était bon : à éviter de penser à la menace du lendemain. Si j’avais réussi à me trouver une nouvelle tâche, j’aurais pu à nouveau confondre mon temps et les événements qui s’y produisaient avec ma volonté attelée à différents objectifs : ainsi, l’infini aurait pu à nouveau s’étendre devant moi, bien que je n’eusse provoqué que des diffractions dans la perspective réelle.

Mais je ne savais pas encore quoi écrire. En soi, j’aurais pu trouver cela louche. Pour être sincère, jamais aucune de mes tâches ne m’avait paru aussi importante que l’écriture de mon roman, née d’une nécessité qui balayait toute possibilité de réflexion posée ; et je savais, avec un certain regret, que cela appartenait définitivement au passé.

Finalement, c’est un incident de circulation insignifiant qui m’a donné l’impulsion. J’ai toujours été un adepte des longues promenades pendant lesquelles je mets de l’ordre dans mes idées. Je privilégie alors es endroits sereins, propices à la méditation, les berges du Danube, les collines de Buda où parfois je m’arrête tout net, cédant au charme du panorama qui s’étend soudain devant moi, dans le lointain bleuté : la plaine urbaine de Pest ; de-ci de-là, une tour, une coupole, un toit ou des rangées de fenêtres renvoient l’éclat du soleil et, au milieu, le ruban scintillant du fleuve qu’enjambent les arceaux des ponts. Derrière moi se dressent le flanc compact et gris-vert de la colline, des villas, des blocs, le sourire de foyers paisibles, un émetteur de télévision. Ce jour-là, je m’en souviens, l’air était chaud et suffocant, le ciel était blanc, le soleil pesait impitoyablement sur ma nuque. Le temps d’arriver sur une route dont les voies étaient séparées par un terre-plein, j’étais en nage. Ma tension, mon irritation dues à la chaleur, à un mal de tête sourd et à mon indécision étaient poussées à leur paroxysme par mille détails de la

route : la sirène d'une ambulance qui hurle soudain à mon oreille ; l'explosion de haine inexplicable d'un chien qui surgit derrière une clôture, les aboiements frénétiques, rauques et acharnés qui accompagnent mes pas ; un type à l'air idiot avec son chapeau de paille, sa chemise à manches courtes, et sur le ventre, accrochée à une sangle en cuir, une radio de poche qui semble équipée de tous les instruments d'un bateau-espion moderne et dont les hurlements stridents me poursuivent ; un camion qui déboule, déversant sur moi une douche noire et étouffante qui me fait éternuer et larmoyer, en un mot, rien que des impressions insignifiantes mais dont l'accumulation, liée à certains troubles psychiques, pousse les gens des grandes villes à des excès imprévisibles, à des perversions particulières, des pensées anarchistes, à jeter des bombes. Je traversais justement la route en biais, de manière absolument non réglementaire, pour être franc. J'entendais bien un autobus arriver derrière moi, mais après toutes ces misères où j'avais toujours été perdant, un entêtement bizarre s'était emparé de moi : va chier, passe à côté ou alors écrase-moi, pensais-je. Klaxon, crissement de pneus : j'ai sauté comme une sauterelle qu'on veut écraser. Une pluie de jurons s'abat sur moi depuis la portière ouverte du chauffeur. Je hurle à mon tour. Nous remplissons l'air indifférent d'une cacophonie stérile de gros mots. Je crois que cela nous a fait du bien à tous les deux : nous avons pu décharger notre colère impersonnelle.

Resté seul sur le bord de la route, j'ai constaté sereinement que j'étais un tricheur : j'avais osé prendre le risque uniquement parce que j'avais une confiance absolue dans le chauffeur.

Bien sûr, il aurait pu m'écraser, par faute professionnelle, disons. Mais je sais très bien que les chauffeurs d'autobus sont d'excellents conducteurs. Il aurait également pu m'écraser parce que la loi lui aurait donné raison : c'est moi qui traversais en dehors des clous. Mais je sais bien, sans connaître personnellement ce chauffeur, que, dans certaines circonstances, les gens n'aiment pas tuer. Passer sur des corps mous, c'est le privilège des chars. Tuer est une chose, massacrer en est une autre. C'est ainsi qu'une de mes anciennes idées

m'est revenue à l'esprit : un projet, de préférence pas trop long, sur la communicabilité esthétique de la violence."

“Eh oui”, dit le vieux en hochant la tête.

“Quelle connerie...”

“... de préférence pas trop long, sur la communicabilité esthétique de la violence.”

“Grands dieux !”

“Il faudrait marcher un peu.”

“C'est ce que je vais faire.” Il remit le dossier dans le secrétaire et plaça dessus la pierre grise, d'un gris plus foncé, qui faisait office de presse-papiers.

En même temps, il sortit le tube de verre de devant du compartiment inférieur du secrétaire puis délogea les boules de cire de ses oreilles.

Oglütz.

Putain de...”, commença le vieux.

Ça ne vaut pas la peine, mais j'y vais quand même”, pensa-t-il ensuite.

Dans les différentes stations de la passion, le vieux avait déjà traversé cet état passager où l'on essaie de surmonter sa situation en échafaudant des théories universelles. Ainsi, à un moment, le vieux avait constaté qu'Oglütz (et c'est peut-être à partir de cette constatation que le vieux avait affublé Oglütz de ce nom) incarnait une nouvelle qualité de l'existence, à savoir l'être spectateur (ou auditeur) (ou auditeur-spectateur) (radicalement différent, par exemple, de l'être esthète) (de nos jours de toute façon très peu réalisable) (considérant qu'Oglütz regardait) (ou plutôt écoutait) (ou plutôt regardait et écoutait) (tant en prose qu'en musique, uniquement des produits, de distraction, disons : jeux, variétés, publicités, séries, reportages, éventuellement sur la nature ou la vie des animaux) ; et bien qu'on puisse douter qu'une telle qualité d'existence soit à tout point de vue satisfaisante, il ne fait aucun doute qu'elle est très commode : car au lieu de vivre une vie diversifiée, on la voit se dérouler constamment devant soi — sur un

écran, certes, et on ne peut que s'en réjouir ou s'en attrister, mais on ne peut pas l'influencer, la diriger, y intervenir, en assumer les conséquences ; mais dans cette mesure — et justement dans cette mesure (et non dans ce qui se déroule sur le petit écran) — ne ressemble-t-elle pas à la vie de certains d'entre nous, et en définitive (et non sans nostalgie), le vieux aurait pu s'imaginer un être spectateur (ou plutôt auditeur) (ou plutôt spectateur-auditeur) chimiquement pur, qui ne douterait pas jusqu'à son dernier souffle, quand la mort viendrait l'arracher à son écran, d'avoir vécu une vie bien remplie, aventureuse et diversifiée...

“Tu as travaillé ?

— Bien sûr.

— Tu as avancé ?

— J'ai fait aller.

— J'ai oublié ce que je voulais te dire.

— La prochaine fois, écris-le.

— Ce serait bien d'aller quelque part en voyage.

— Personne ne m'a appelé ?

— Qui aurait pu t'appeler ?

— C'est vrai.”

“... En fait, me disais-je pour commencer, j'ai toujours été irrité par le fait que le sang, la volupté et le diable sont représentés ensemble, comme on le voit dans certaines œuvres d'art. Mon expérience ne correspond pas du tout à l'image extraordinaire, étrangère à la nature humaine, d'un perpétuel sabbat de sorcières en habits de fête, pourrait-on dire, que ces œuvres présentent à propos de certains événements et périodes historiques. Le meurtre — au-delà d'un certain degré, d'une certaine quantité et d'une certaine durée — est finalement un travail fatigant, monotone et pénible dont la continuité n'est pas garantie par la bonne ou la mauvaise volonté des participants, leur empressement ou leur écœurement, leur enthousiasme ou leur répugnance — bref, par l'humeur du moment

des individus, ni même par leurs prédispositions — mais par l'organisation : c'est un travail à la chaîne, le fonctionnement d'un mécanisme clos qui ne permet pas de reprendre son souffle. Et puis, nul doute, pour la représentation tragique, c'est raté. Que deviendraient les personnalités grandioses, exceptionnelles, uniques par leur passé épouvantable ? Richard III fait le voeu de devenir un scélérat, en revanche, les tueurs d'un système totalitaire agissent au nom du bien commun.

Par ailleurs, continuais-je ma réflexion, prenons la communication froide, objective et sans passion des seuls faits. Sauf que cela ne nous rapproche guère de notre sujet. Le problème avec les faits, si importants soient-ils, c'est qu'il y en a trop et qu'ils ont tôt fait d'éroder l'imagination. Au lieu de s'y familiariser ^{et} de se fondre dans leur monde, ce qui est finalement une exigence absolue de la communication esthétique, on les regarde d'un œil de plus en plus indifférent. L'accumulation d'images de meurtre est aussi mortellement ennuyeuse et épuisante que le travail lui-même. Comment l'horreur peut-elle être un objet esthétique si elle ne contient rien d'original ? Au lieu d'une mort exemplaire, les faits ne peuvent montrer que des monceaux de cadavres.

Ces jours-là, je lisais justement le récit de la mort de trois cent quarante juifs hollandais dans les carrières de Mauthausen. A l'arrivée du convoi, le lieutenant Emstberger fait comprendre à Glas, un détenu politique qui est secrétaire de baraque, que selon les ordres, ils ne doivent pas rester en vie plus de six semaines. Glas émet des réserves : condamné à trente coups de bâton, il est remplacé par un droit commun. Le lendemain, les juifs hollandais sont menés à la carrière. Au lieu de prendre les cent quarante-huit marches de pierre, ils doivent descendre par des éboulis abrupts. Tout au fond, on leur met une planche sur les épaules et, dessus, des blocs de pierre trop gros. Dès la première marche, les pierres glissent des planches et écrasent les pieds de ceux qui se pressent derrière. Chaque accident entraîne des coups. Plusieurs juifs hollandais se jettent du haut de la falaise dès le premier jour. Puis, neuf à douze personnes sautent ensemble en se tenant par la main. Les employés civils de la carrière adressent une réclamation aux SS : ils se

plaignent de ce que les lambeaux de chair et de cervelle qui recouvrent les rochers “ offrent un spectacle horrible ”. Une équipe de travail nettoie les pierres avec de l'eau sous pression : désormais, des détenus fonctionnaires montent la garde et toute infraction entraîne un châtiment exemplaire. On peut dire que le désir de mort est puni de mort. Et même ceux qui ne veulent pas mourir sont tués. Tous sont massacrés en trois semaines au lieu de six.

J'ai refermé et reposé le livre avec l'impression que ce fait, sur lequel j'étais tombé par hasard dans les quatre cents pages remplies de faits (qui ne sont peut-être qu'une infime fraction des dizaines de milliers de pages que nécessiterait la liste complète des faits) : que donc ces trois cent quarante morts dans la carrière trouveraient dignement leur place parmi les symboles de l'imagination humaine, à une seule condition : celle de n'avoir pas eu lieu. Mais comme elles ont eu lieu, il est difficile de se les imaginer. Au lieu de devenir un jouet, l'imagination s'avère être un fardeau pesant et immobile, comme les blocs de pierre de Mauthausen : les gens ne veulent pas s'écraser dessus. D'autre part, on peut ainsi rester en retrait de son temps : vivre sa vie sans s'enrichir des expériences de son temps. Mais, me disais-je, la monotonie maniaque de ces expériences est peut-être ce contre quoi l'imagination lutte sans cesse. J'ai lu à l'époque *Le Grand Voyage*, où j'avais trouvé un mannequin, la belle et blonde Sigrid qui, comme je le lis dans le livre, semblait n'être là que pour faire oublier le corps et le visage d'Ilse Koch, ce corps trapu et droit, planté tout droit sur des jambes droites, fermes, ce visage dur et net, incontestablement germanique, ces yeux clairs, comme ceux de Sigrid (mais ni la photographie, ni les bandes d'actualités tournées à ce moment-là et depuis lors reprises, montrées de nouveau dans certains films, ne permettaient de voir si les yeux clairs d'Ilse Koch étaient, comme ceux de Sigrid, verts, ou bien d'un bleu clair, ou d'un gris acier, plutôt d'un gris d'acier), ces yeux d'Ilse Koch posés sur le torse nu, sur les bras nus du déporté qu'elle avait choisi pour amant, quelques heures plus tôt, son regard découpant déjà cette peau blanche et malsaine selon le pointillé du tatouage qui l'avait attirée, son regard imaginant déjà le bel effet de ces ignés bleuies, ces fleurs ou ces voiliers, ces serpents, ces algues marines, ces longues chevelures de femmes, ces roses des vents, ces

vagues marines, et ces voiliers, encore ces voiliers déployés comme des mouettes glapissantes, leur bel effet sur la peau parcheminée, ayant acquis par quelque traitement chimique une teinte ivoirine des abat-jour recouvrant toutes les lampes de son salon, où, le soir tombé, là même où elle avait fait entrer, souriante, le déporté choisi comme instrument de plaisir, doublement, dans l'acte même du plaisir, d'abord, et ensuite pour le plaisir bien plus durable de sa peau parcheminée, convenablement traitée, ivoirine, zébrée par les lignes bleutées du tatouage donnant à l'abat-jour un cachet inimitable, là même, étendue sur un divan, elle rassemblait les officiers de la Waffen-SS, autour de son mari, le commandant du camp, pour écouter l'un d'entre eux jouer au piano quelque romance, ou bien un vrai morceau de piano, quelque chose de sérieux, un concerto de Beethoven, qui sait — [1]

J'interromps ma lecture. Voilà, le sang, la volupté et le diable concentrés en un seul personnage, voire en une seule phrase. Pendant que je lis, il me propose des formes définitives : je peux les placer sans aucun effort dans l'arsenal tout prêt de mon imagination historique. Une Lucrèce Borgia de Buchenwald ; un grand criminel digne de la plume de Dostoïevski, qui a réglé ses comptes avec Dieu ; un spécimen féminin de la cohorte nietzschéenne des superbes garces blondes, avides de butin et de triomphe qui “ *reviennent à l'innocence de leur conscience de prédateurs...* ”.

Oui, oui : nos pensées sont toujours prisonnières des douces rêveries innocentes des intellectuels, des visions simplistes qui, à une époque plus équilibrée, ont attribué une grandeur audacieuse à la perversité, mais ne se soucient jamais assez des détails. Il y a là une disproportion insurmontable : d'une part, les adresses enivrées à l'aurore, la transvaluation de toutes les valeurs et la sublime immoralité, d'autre part, un convoi avec son chargement humain qu'il faut faire disparaître au plus tôt, si possible sans accrocs, dans des chambres à gaz de capacité toujours trop faible. Que vient faire là l'effort désespéré et abstrait de l'esprit ? Il est trop solitaire, trop délicat, il souffre trop, il est trop peu commun, il n'est pas grégaire, corporatif _ il est trop *immoral* : pourtant il faut ici de la morale, une *morale du travail* simple, compréhensible, bien utilisable. Le Dr

Linden, conseiller ministériel, posa une question pratique au SS-Gruppenführer Globocnik : " Trouvez-vous, monsieur Globocnik, qu'il soit judicieux d'enterrer les corps plutôt que de les incinérer ? Il se peut qu'une génération future ne comprenne pas tout !" A quoi Globocnik répondit : " Messieurs, si la génération suivante devait être lâche et ramollie au point de ne pas comprendre notre grande mission, alors évidemment, tout le national-socialisme n'aurait servi à rien. Moi, au contraire, je suis d'avis d'enterrer des plaques de bronze sur lesquelles serait gravé que nous avons eu le courage de réaliser cette œuvre gigantesque et nécessaire. "

Oui, poursuivais-je ma réflexion, c'est peut-être là que se cache le diable : non dans le fait que l'homme tue, mais dans celui que les vertus indispensables au crime deviennent pour lui l'ordre du monde. J'ai pris dans ma bibliothèque un recueil de documents et je l'ai feuilleté à la recherche de la photo d'Ilse Koch. Ce visage quelconque, peut-être autrefois pourvu d'une certaine attirance féminine, mais pour l'occasion morose, empâté et porcin, ne pouvait pas me convaincre que j'étais en train de regarder une personnalité somme toute de grande envergure qui avait dépassé le bien et le mal et dont la vie s'était déroulée sous le signe d'un défi permanent et déterminé à toute morale. D'autant plus qu'Ilse Koch ne s'opposait pas à l'ordre moral — bien au contraire, elle le représentait ; et c'est une grande différence. Je n'ai trouvé dans le livre rien qui prouve un penchant particulier pour la musique, surtout pour Beethoven, ni qu'elle se serait donnée à des détenus. Elle choisissait ses amants Parmi les officiers — le Dr Hoven, médecin du camp, le " beau Waldemar ", ainsi que le Hauptsturmführer Florstedt —, ce qui correspondait à sa logique.

L'expression de son inventivité se limitait aux usages en vigueur. Les têtes réduites, les objets décoratifs en peau humaine tannée ornaient de nombreux bureaux administratifs et villas d'officiers à Buchenwald — Ilse Koch en possédait aussi quelques-uns. Peut-être en avait-elle plus que les autres : elle y avait droit, finalement, elle était la femme du commandant, la " commandante ". En règle générale, elle possédait plus, toutes choses confondues, que les femmes des subordonnés : une plus grande villa, un intérieur plus

riche, plus de privilèges. Son imagination que, quelques années auparavant, sténodactylo dans une manufacture de tabac et de cigarillos, elle nourrissait d'on ne sait quelles lectures, l'a poussée à se baigner dans du madère et à se faire construire une écurie de quatre mille mètres carrés ; mais tout ceci ne porte pas la marque d'une révolte morale solitaire. Il ne lui est jamais venu à l'esprit l'idée que si Dieu n'existe pas, alors tout est permis ; au contraire, elle avait besoin plus que tout d'un dieu, un dieu qui transforme en commandement tout ce qu'il lui permet. Cela ne fait pas de doute : l'ordre moral que proposait Buchenwald était le meurtre ; c'était néanmoins un ordre et il lui convenait. Elle n'a jamais transgressé sa logique : là où tuer est un lieu commun, on ne tue pas par révolte, mais par zèle. Tuer peut être une vertu au même titre que ne pas tuer. La Vue de tant de cadavres, de tant de tortures lui procurait sûrement de temps en temps des moments exceptionnels d'exaltation en même temps que de gratitude et de fierté servile.

Mais n'était-ce pas son *rôle* ? ruminais-je. Ne se peut-il pas qu'une situation déterminée — la situation d'épouse de commandant de camp — aille de pair avec des sentiments et des actes déterminés ? Que *n'importe qui* d'autre aurait nécessairement assumé cette situation avec des sentiments et des actes similaires, à quelques nuances près, ou non, se trouvant soudain dans une autre situation, également déterminée, comme par exemple Glas, le prisonnier politique qui a refusé d'assumer sa situation concernant la mort des trois cent quarante détenus, se retrouvant ainsi dans un commando disciplinaire ? Une situation a créé Buchenwald ; Buchenwald a créé, parmi de nombreuses autres situations, celle d'épouse du commandant du camp ; cette situation a créé lise Koch qui a, pour ainsi dire, donné sa vie pour cette situation, contribuant à créer Buchenwald, désormais inimaginable sans elle. Combien y avait-il encore de situations rien que dans le monde totalitaire de Buchenwald ? J'ose à peine poser cette question latente mais incontournable : finalement, quelles mains avaient fabriqué les presse-papiers à partir de têtes, les abat-jour et les reliures de livres en peau humaine tannée ?...

J'ai rangé la photo d'Ilse Koch : je ne saurai jamais ce qu'elle pensait elle-même de sa vie de " commandante ". Comme elle n'en a rien dit, elle s'est exclue de la communicabilité. Je ne connaîtrai pas ses impressions quotidiennes, ses journées ordinaires parmi les tâcherons du crime. Je ne peux pas éclaircir ce qui a pesé le plus lourd dans son bilan, la volupté ou l'ennui, l'ambition réalisée ou les agaçantes petites frustrations, je ne peux pas deviner sa névrose personnelle, sa psychose obsessionnelle — en un mot, le secret de sa personnalité. Je peux la considérer comme une vulgaire sadique qui a élu domicile à Buchenwald où elle a enfin pu donner libre cours à ses horribles instincts. Mais je peux aussi penser, si on préfère, que c'était une âme plus complexe : peut-être essayait-elle de mettre en ordre sa situation inattendue et inconcevable avec des actes encore plus inattendus et inconcevables afin de se la rendre plus crédible et habitable et de voir jour après jour se confirmer combien l'invivable est vivable, combien l'incroyable est naturel...

Cependant tout cela n'a pas la moindre importance : Ilse Koch se trouve dans une moyenne qu'on peut tracer entre elle et sa situation, dans une formule où elle-même peut ne pas figurer. Oui : son personnage devient communicable si on l'abstrait, si, en quelque sorte, on ne tient pas compte d'elle-même. Plus on lui donne d'importance, plus on minimise ce qui l'entoure, c'est-à-dire la réalité d'un monde organisé pour tuer ; car ce qu'on lui attribue découle de l'essence même de ce monde.

C'est peut-être cela, pensais-je, l'absence d'essence : voilà la tragédie. Sauf que, d'autre part, toute communication qui s'en tient à un personnage représentatif fait naufrage. Parce que les personnages tragiques vivent dans l'univers du destin, or la perspective de la tragédie, c'est l'éternité ; en revanche, l'univers des systèmes totalitaires est un monde clos et déterminé par des situations, leur horizon se limite au temps historique de leur durée. Comment serait donc communicable une expérience qui ne peut et ne veut justement pas devenir expérience en soi, parce que l'essence de ses situations, à la fois trop abstraites et trop concrètes, est une personnalité contingente et remplaçable à tout moment, qui n'a par rapport à cette situation ni commencement, ni suite, ni analogie daucune sorte

— et qui est donc invraisemblable au vu de la raison ? Peut-être, me demandais-je, faudrait-il bâtir une structure, une machine tournante, un piège semblable à un labyrinthe mais en réalité à sens unique, où les figurines mues par une unique force mécanique courraient sans relâche et se retrouveraient emprisonnées, comme des souris électroniques. Tout bouge, tout grince, tous se bousculent jusqu'à ce que la machine explose : alors, après un moment d'étonnement, de stupéfaction, tous se dispersent. Mais il reste encore le secret, la découverte du principe de fonctionnement de la machine, trop simple et trop humiliant pour qu'ils puissent l'entendre : à savoir que la machine puisait la force qui les faisait courir dans l'énergie de leur propre course...

Mais j'arrête avant d'être, comme on dit, emporté par ma plume. Pourquoi est-ce que je fouille dans ces vieux cahiers, dans cette imposante quantité de notes accumulées sur ces feuilles cornées, pourquoi est-ce que je recopie le squelette de ce travail jamais achevé ? Comme symptôme, pour caractériser mon état de l'époque. Car je me contentais de réfléchir à ces choses ; clamer au grand jour le simple fait de penser ne m'était jamais venu à l'esprit. J'avais écrit mon roman par conviction, mais je ne voulais convaincre personne. J'écrivais mes comédies sans aucune conviction, mais elles me rapportaient de l'argent. Et là, il s'agissait d'un travail intellectuel : se pencher sur les choses, se forger une opinion avec la supériorité du connaisseur et, sûr de soi, entrer en scène avec cette opinion — pour cela, je devais posséder le supplément de conviction nécessaire pour convaincre les autres. Par conséquent, il faut croire qu'une fois mon roman achevé, une sorte de changement s'est opéré en moi ; ou, du moins, que j'avais une certaine tendance à ce changement.

Oui : en dissimulant soigneusement mon objectif, petit à petit, sournoisement, avec ruse, je me suis appliqué à m'installer définitivement dans une idée fausse. Finalement, j'aurais pu y trouver une raison, quand j'y pense. Il est clair que je voulais forger une conséquence nécessaire de mon acte irrémédiable, c'est-à-dire du roman dont l'écriture m'avait pris plusieurs années, et j'avais oublié que le roman lui-même était peut-être justement le fruit de mes incertitudes. J'ai l'impression que, du moins en secret, je

commençais à considérer mon destin comme un destin d'écrivain ; et même si je ne le clamais pas ouvertement, je commençais déjà à habiller mes pensées selon les exigences absolues de la publication, eu égard à moi-même, et de l'écoute, eu égard aux autres.

Qui sait où tout cela m'aurait mené. Ces jours-là, j'étais à deux doigts de considérer ma vie à venir comme une source intarissable de pensées à exposer en place publique ; couchant immédiatement par écrit les résultats de mes méditations ; démarchant les maisons d'édition et les rédactions avec le double de cet acte triomphal pour ensuite épier sur le visage des gens, voir dans leur vie, les changements induits par mes écrits. Au milieu de la fanfare assourdissante des déclarations importantes, des opinions des initiés et des avis intangibles, j'aurais joué ma propre partition de trompinette. Ma main lâchée sur la feuille blanche aurait glissé comme une folle sur le patin de mon stylo à bille. J'aurais écrit comme si j'avais voulu éviter une catastrophe, sans doute celle de ne pas écrire. J'aurais donc écrit pour ne surtout pas rester sans écrire ; j'aurais écrit pour à tout moment maîtriser le temps, pour oublier ce que je suis : un produit de déterminations, un naufragé de hasards, une victime de la biologie électronique, un homme maussade surpris par son propre caractère."

Le vieux était assis devant le secrétaire et ne faisait rien.

Il ne réfléchissait pas.

Ne lisait même pas.

“Quelle connerie d'avoir ressorti tous ces papiers”, pensait-il.

“... De ce point de vue, en tout cas uniquement de ce point de vue, la lettre que j'ai eue deux jours après ma dernière visite chez l'éditeur est arrivée au bon moment.”

“Aha !” dit le vieux en reprenant la très ordinaire lettre officielle qu'il avait déjà parcourue superficiellement (avec en-tête, en date du 27 juillet 1973, référence laissée en blanc, objet non indiqué, numéro 482/73, sans apostrophe) qu'à présent nous pouvons lire dans toute sa longueur comme si nous nous penchions par-dessus l'épaule du vieux :

“Nos lecteurs ont lu votre manuscrit et selon leur avis unanime, nous ne pouvons pas envisager la publication de votre roman. Nous pensons que vous n’avez pas réussi à donner une expression artistique à votre expérience vécue, bien que le sujet soit terrible et bouleversant. Si le roman ne devient pas pour le lecteur une expérience bouleversante, c’est en premier lieu à cause des réactions pour le moins bizarres du héros. Nous comprenons à la rigueur que le héros adolescent ne saisisse pas immédiatement ce qui se passe autour de lui (la réquisition des STO, le port obligatoire de l’étoile jaune, etc.) mais nous ne pouvons plus nous expliquer pourquoi, arrivé au camp de concentration, il considère que les crânes rasés qu’il voit sont “louches”. Les phrases de mauvais goût se succèdent : “Leur visage n’inspirait pas vraiment confiance : oreilles décollées, nez proéminent, petits yeux enfoncés brillants de ruse. Effectivement, ils avaient l’air d’être des juifs, à tous points de vue.”

Il est également incroyable que la vue des fours crématoires éveille en lui “une impression de plaisanterie, d’une espèce de blague de potache” alors qu’il sait qu’il est dans un camp d’extermination, simplement parce que le fait d’être juif suffit pour le condamner à mort. Son comportement, ses remarques déplacées sont repoussantes et blessantes pour le lecteur qu’irrite également la fin du roman, où le héros, malgré son comportement et son insensibilité, se permet de porter un jugement moral, de se poser en accusateur (par exemple, les reproches qu’il adresse à la famille juive qui habite dans son immeuble). Sans parler du style. La plupart des phrases sont maladroites, lourdes, et l’on trouve malheureusement trop souvent des expressions telles que : “à peu près en réalité”, “tout naturellement et à part ça”.

C'est pourquoi nous vous renvoyons votre manuscrit.

Veuillez agréer, Monsieur, nos salutations distinguées.”

“... Cette lettre m'a au moins procuré une matinée riche en émotions : j'y pense encore aujourd'hui avec une certaine nostalgie. J'étais un peu surpris, mais pas plus qu'on peut l'être quand on se cogne la tête à une saillie du mur dont on sait depuis longtemps qu'elle est trop basse et que, tôt ou tard, on s'y cognera. Si au moins j'avais pu y trouver un peu de passion et de clairvoyance, ne serait-ce

que celle de la colère et de l'injustice, c'est-à-dire un sentiment et une compréhension dignes du sujet !

Ensuite, je me rappelle avoir trouvé très drôle leur attitude, cette assurance avec laquelle ils s'étaient en quelque sorte approprié le but de mon entreprise qui pour moi-même demeurait problématique et dont les motivations étaient loin d'être claires, pour l'anéantir tout de suite après ; cette lettre supposait, si je l'avais bien lue, que j'avais écrit mon roman dans le seul but de le voir atterrir dans une maison d'édition où l'on prend des décisions concernant cette sorte de marchandise. Le comique de cette disproportion absurde a même fait trembler mon diaphragme. Car c'est indéniable : j'avais effectivement apporté mon roman chez un éditeur. Mais ce n'était qu'un temps d'arrêt provisoire dans une suite d'événements dépassés depuis par le temps et d'autres événements, comme par exemple cette lettre. Et alors ? Je le demande : cela a-t-il effacé mon travail ? Au contraire : cela l'a scellé ; car, et cette circonstance fondamentale n'a pas échappé à mon attention aux aguets, ce geste de rejet est la première preuve effective, on peut dire authentique, de l'existence réelle de mon roman. Oui, j'ai pu me dire que le temps amorphe que j'avais derrière moi avait reçu grâce à cette lettre un contour déterminé ; que ma situation ne m'avait jamais encore semblé si simple, résumable en une seule phrase : j'avais écrit un roman qui — vraisemblablement par manque de compétence et de courage, et aussi, à l'évidence, par mauvaise foi et par stupidité — avait été refusé.

J'ai peut-être, ou plutôt je le sais maintenant : j'ai certainement fait une erreur en m'arrêt..."

On sonne ?

Le vieux délogea la boule de cire d'une oreille.

“C'est déjà la deuxième fois !” s'indigna la mère du vieux.

Elle traversa d'un pas étonnamment preste (et quelque peu combatif), compte tenu de son grand âge, l'entrée orientée est-ouest, passa à côté de la porte en verre cathédrale (laquelle était ouverte à cet instant-là, comme toujours, à cause du manque d'air dans l'entrée), et se retrouva devant le secrétaire (prenant en

considération les circonstances qu'on sait) (qu'il serait donc inutile de rappeler) (si bien qu'on se contentera d'une simple précision : quand nous disons que la mère du vieux s'est retrouvée devant le secrétaire, il faut comprendre que, bien qu'elle se soit retrouvée en face du secrétaire, elle se tenait en réalité devant la table, plus précisément *la* table, la seule table proprement dite de l'appartement) et (en échangeant en un clin d'œil ses lunettes de vue contre des lunettes de lecture) elle se mit à lire.

Le vieux n'aimait pas qu'on lût ses manuscrits inachevés.

“Je n'aime pas, dit-il, qu'on lise mes manuscrits inachevés.

— Pourquoi, fit sa mère, c'est un secret ?

— A vrai dire..., dit le vieux en se grattant la tête.

— Je vois que tu t'occupes à nouveau de tes affaires personnelles, dit-elle.

— Oui, avoua-t-il.

— Ils ont refusé ton roman ? demanda-t-elle avec sans nul doute plus de sévérité que de malice.

Je ne l'ai pas encore écrit, marmonna-t-il.

Mais je lis là que tu as écrit un roman qu'on t'a refusé !

— C'était un autre roman. Tu ne serais pas plus à l'aise dans le fauteuil ? tenta le vieux.

— Et ça, c'est quoi ? demanda sa mère en prenant sur le rebord du dossier gris la pierre également grise (mais d'un gris plus foncé) qui servait de presse-papiers.

— Une pierre, dit-il.

Je le vois bien. Je ne suis pas encore sénile, Dieu merci. Tu en as besoin pour quoi faire ?

— En fait, je n'en ai pas vraiment besoin, grommela-t-il.

— Alors à quoi ça te sert ?

— Je ne sais pas, dit-il. C'est là.”

Elle était assise dans le fauteuil situé au nord du poêle en faïence, derrière la mini-table d'enfant (qualité supérieure, bois dur premier

choix, stratifié, collé) (mais qui, compte tenu de son usage, était plutôt une espèce de table basse) :

Il y a certaines choses, dit-elle, que je n'ai jamais comprises chez toi.

— Tu ne veux pas un café ? essaya-t-il.

— Mais si. Par exemple, dit-elle en jetant un regard circulaire dans la pièce, depuis le centaure de bibliothèque et de secrétaire (si on ose s'enliser dans une telle confusion d'idées et d'images) fait à partir d'un ancien coffre à linge qui se trouvait dans le coin sud-ouest de la pièce jusqu'au divan relativement moderne qui occupait le coin nord-est, tu es capable de renoncer à toutes tes exigences rien que pour ne pas devoir travailler.

Mais je travaille, bredouilla-t-il (la conscience pas vraiment tranquille) (car il y avait longtemps qu'il aurait dû se mettre à écrire un livre, vu que c'était sa profession) (ou, pour être plus précis, les circonstances avaient fait que c'était devenu sa profession) (puisque'il n'en avait pas d'autre).

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, dit-elle. Mais pourquoi ne prends-tu pas un emploi ? Ça ne t'empêcherait pas d'écrire.

Je ne sais rien faire ; tu as oublié de me faire apprendre un métier qui rapporte bien.

— Tu as au moins le sens de l'humour, dit-elle.

— Autrefois, il me faisait vivre, se rappela-t-il. Alors pourquoi est-ce que tu n'écris pas plutôt des comédies ? demanda-t-elle.

— Parce que je ne veux pas que les gens rient. J'envie leur rire.”

“Il faudrait changer le joint”, pensa le vieux en préparant le café.

“Tu ne me demandes même pas pourquoi je suis venue ?” demanda sa mère.

Effectivement : elle ne venait guère le voir, c'est plutôt lui qui rendait visite à sa mère (une fois par semaine, le dimanche soir entre sept heures et neuf heures et demie) (et ils meublaient les intervalles avec des conversations téléphoniques au cours desquelles le vieux obtenait des informations sur la santé de sa mère, ainsi que sur les événements) (importants ou non) (mais toujours significatifs) (qui la

concernaient elle-même) (ou ses affaires personnelles et objets usuels) (lesquels événements acquéraient leur importance du fait qu'ils lui arrivaient précisément à elle) (ou à ses affaires personnelles et objets usuels) (comme le chauffe-eau, le tapis mural, le robinet de la cuisine, etc.).

“Bref, poursuivit-elle, j’ai enfin une proposition sérieuse pour mon annonce.”

Car, comme le laissaient entendre ses propos, elle avait passé une annonce.

Cette annonce faisait miroiter une chambre (une seule chambre, certes, mais spacieuse, dans la ceinture verte, tout confort) en viager.

En effet, la mère du vieux vivait de sa retraite (ou plutôt, pour être précis, elle ne pouvait pas en vivre).

Pour compléter sa retraite, la vieille dame travaillait quatre heures par jour comme sténodactylo dans une entreprise renommée d’import-export.

Avec le temps, non seulement le vieux mais aussi sa mère étaient devenus vieux (bien qu’elle eût vieilli plus lentement, dans une moindre mesure et avec plus de réticence que lui) (mais elle devait admettre les symptômes du vieillissement) (comme le mal au dos quand elle tapait à la machine) (c'est Pourquoi elle avait cessé de taper à la machine).

Néanmoins cela ne changeait rien au fait qu’elle avait besoin de deux mille forints de plus par mois (pour compléter sa retraite).

Mais le vieux n’avait pas deux mille forints de plus par mois (il les avait souvent en moins).

Ainsi donc, l’annonce faisait miroiter une chambre (une seule chambre, certes, mais spacieuse, dans la ceinture verte, tout confort) en viager (c'est-à-dire l’appartement où le vieux était déclaré à titre d’ayant droit, bien qu’il n’y eût jamais habité, même pas provisoirement) (et maintenant, il devrait donc se faire enregistrer dans l’appartement où il était déclaré provisoirement à titre de conjoint, mais qu’il occupait depuis des dizaines d’années) (cédant la place au débirentier qui, en tant que tel, serait certes domicilié à titre

permanent mais, par entente amiable, n'habiterait même pas à titre provisoire dans l'appartement de la mère du vieux) (attendant dans son logement actuel — qui ne répondait vraisemblablement pas à ses exigences — que la vieille dame atteignît, comme on pouvait le lui souhaiter, l'extrême limite de la vie humaine, ce qui était malgré tout inévitable...) (en un mot, qu'à la suite de cet événement finalement inévitable, l'appartement désormais libre lui revînt) (ce qui pour les deux parties — le débirentier et la crédirentière) (en mettant dans la balance les frais probables et les années à prendre en compte) (pourrait s'avérer, considérant le résultat final à l'échelle humaine, une transaction équitable, raisonnable et rentable).

“Bref, il faut que tu signales ton départ, dit sa mère.

— D'accord, dit le vieux.

— Et le plus vite possible ; pas comme tu le fais d'habitude pour tes affaires.

— D'accord, dit le vieux.

— Tu ne voudrais pas que je me retrouve dans le besoin pour mes vieux jours, ajouta-t-elle.

— Pour rien au monde, dit-il.

— Je n'y peux rien, poursuivit-elle. Tu aurais dû arranger ta vie autrement.

— Sans aucun doute, admit-il.

— Je voulais vous laisser l'appartement.

— Ne t'en fais pas, maman, dit-il. Il était bon, mon café ?

— Ton café est toujours trop fort pour moi.”

“Eh bien, ma journée est fichue”, pensa le vieux quand sa mère fut partie.

“Il faudrait que je change le joint de la cafetière”, pensa-t-il encore.

“Mais où diable sont les joints ?” pensa-t-il ensuite (comme il ne les trouvait pas) (à leur place habituelle) (c'est-à-dire à l'endroit qu'il s'imaginait être leur place habituelle).

Le vieux se retrouva devant son secrétaire avec un morceau de bois plat et carré dans la main.

Il avait trouvé ce morceau de bois de sept centimètres sur sept, d'un côté brut, de l'autre couvert de plusieurs couches de peinture blanche (jaunie avec le temps) dans l'une des deux boîtes en carton où il gardait divers objets (utiles et inutiles) parmi lesquels il s'était figuré pouvoir dénicher des joints de cafetière.

Mais à leur place, il y avait un morceau original (qui mérite d'être mentionné pour le sceau en cire qu'on voyait dessus) (toutefois l'inscription était devenue pratiquement illisible à cause des couches de peinture jaunie qui s'étaient succédé pendant tant d'années) de l'une des deux affreuses armoires de taille inégale qui avaient longtemps lutté avec succès contre l'antipathie tenace de la femme du vieux.

“Je leur avais pourtant dit d'épargner le sceau !” pensa le vieux (contrarié).

Par conséquent, au point de notre récit où le vieux se tient devant son secrétaire avec dans la main un morceau de bois (qui mérite d'être mentionné pour le sceau en cire qu'on voyait dessus), on ne peut distinguer dans la suite de lettres placées en cercle que SÛR, précédées d'une éminence en forme de point puis SCE ainsi que, plus loin, avec un Peu de bonne volonté AT, voilà tout ce qui restait de l'inscription originale (SÛRETÉ D'ÉTAT • SCELLÉ) qui, comme l'indique sa signification, était censée garder la porte de l'armoire sous scellé (sans exclure cependant que l'armoire pût être forcée par son dos en contre-plaqué) (ce qui s'était d'ailleurs produit) (car, indépendamment des preuves ultérieures, désormais évidentes, quelle autre explication trouver au fait qu'un soir d'été, la femme du vieux) (qui n'était pas encore la femme du vieux) (et le vieux n'était pas encore vieux) (et même, ils ne se connaissaient pas encore) (bref, ce soir-là, la future femme du vieux essayait en vain d'ouvrir sa propre porte avec sa propre clé et, comme elle voyait de la lumière à l'intérieur, elle fut obligée de sonner) (sinon comment expliquer que la femme inconnue, petite, trapue, avec une physionomie quelque peu porcine qui ouvrit alors la porte portât la robe de chambre, raccourcie et ajustée à son corps, de la future femme du vieux, ce qui n'échappa pas à son attention durant le bref instant où elle se présenta à la femme inconnue qui, avec une exclamation outrée)

(“Quoi ? ! Vous êtes encore en vie ? !”) (lui ferma immédiatement la porte au nez) (en conséquence de quoi — il n'y avait rien d'autre à faire — la femme du vieux) (qui n'était alors pas encore la femme du vieux) (et ils ne se rencontraient que plus tard) (confrontée à la perspective peu réjouissante de passer dans la rue cette nuit d'été) (et le lendemain était encore plus incertain) (retourna là d'où elle était venue) (c'est-à-dire à la Sûreté d'Etat) (où elle fut obligée de demander à l'officier qui l'avait libérée — avec son papier officiel — de l'accueillir pour la nuit, faute de mieux, dans son ancienne cellule où elle retrouverait sûrement son ancienne couche et son ancienne couverture) (laquelle demande s'avéra totalement irréalisable, puisqu'elle avait déjà été libérée une fois, avec son papier officiel) (si bien que l'officier ne put lui proposer que le fauteuil en cuir qui se trouvait dans un coin de la pièce, tandis qu'il passa la nuit à libérer des détenus — avec leur papier officiel — et le matin) (usé, épuisé par cette nuit de libération, maigre et jaune de tabac) (comme l'un de ces innombrables mégots qui avaient débordé de son cendrier pendant les libérations de la nuit) (il se rendit avec elle au bureau compétent de la mairie pour savoir comment pourrait être attribué un appartement scellé par la Sûreté d'Etat) (lequel fait aurait dû par nature être considéré comme un *secret d'Etat*) (par conséquent le caractère illégal de la procédure, et déjà la seule divulgation de l'adresse permettait de soupçonner un délit de corruption) (qui ne s'avéra jamais) (et la femme du vieux ne put rentrer en possession de son appartement qu'au bout d'un an de procédure judiciaire) (on peut désormais dire sans réserve que c'était la femme du vieux, car) (bien que le vieux ne fût pas encore vieux) (et que sa femme ne fût pas encore sa femme) (au moins ils se connaissaient déjà) (et même vivaient en ménage) (pour autant qu'on pût nommer ménage leur ménage, bien sûr).

C'était la raison pour laquelle, aujourd'hui encore, à ce point de notre récit, le vieux était irrité par le fait que, malgré tous ses avertissements, le scellé (qui se trouvait sur le morceau de bois qu'il tenait dans sa main) n'avait pas été épargné.

“Après tout, un souvenir, c'est un souvenir”, s'irritait-il encore.

“De toute manière, il n'est resté rien d'autre de tout ça que ce morceau de bois”, s'irritait-il toujours.

“C'était assez pénible”, se dit-il, et son visage s'illumina soudain (comme sous l'effet d'un souvenir) (lequel était lié à cet instant comique) (quoique assez pénible) (bien que ces deux éléments ne s'excluent nullement) (et même, leur présence simultanée est souvent la clé de toute vraie distraction) (à supposer qu'on soit capable d'apprécier le comique d'un instant assez pénible) (par exemple quand il s'avère qu'on ne possède aucune preuve matérielle d'un événement de notre vie qu'on considère comme décisif qui n'existe de ce fait que dans nos souvenirs invérifiables) (bref, l'illumination du visage du vieux était liée à cet instant à la fois drôle et assez pénible).

En effet, des années plus tard — donc il y a de cela des années (de nombreuses années) — il se dit que sa femme pourrait, à tout hasard (au sens strict du terme, c'est-à-dire en vue d'une situation purement hypothétique, mais il n'y a pas de mal à s'y préparer quand même) (s'il est logiquement soutenable de se préparer à quelque chose dont on n'a pas la moindre idée), donc qu'elle pourrait à tout hasard engager une procédure de réhabilitation (comme il convient et comme c'est l'usage) (si on ne veut pas que le simple fait de notre châtiment nous soit reproché comme un crime).

Arriva un inspecteur de police.

Il se présenta.

Il s'assit (non dans l'un des fauteuils situés au nord et à l'ouest du poêle de faïence) (puisque ces fauteuils n'existaient pas encore) (mais sans doute dans le fauteuil en osier avec les tresses défaites sur le cadre, qui avec deux autres sièges sans dossier et aux tresses pareillement défaites, une table coloniale au vernis écaillé, deux *divans*) (au milieu de l'un d'eux, une pile de livres remplaçait un ressort fatigué) (et les deux couvertures qui tenaient lieu de tapis) (constituaient alors l'ameublement de l'appartement).

Il demanda la lettre de levée d'écrou.

C'est alors qu'eut lieu l'épisode mentionné plus haut, à la fois drôle et assez pénible, où le vieux (qui alors n'était pas encore vieux) et sa

femme jetaient des regards désemparés, ouvraient avec affolement les tiroirs, fouillaient sous les piles de linge, jusqu'à ce qu'il fût clair que la seule preuve objective de sa libération (et surtout de la détention provisoire qui l'avait précédée) — à savoir la lettre de levée d'écrou — s'était selon toute vraisemblance perdue dans un meublé (ou sur les routes qui l'avaient menée d'un meublé à l'autre).

Pas de problème, dit l'inspecteur (un homme grand, bien intentionné, en gabardine), il ferait des recherches, il retrouverait le dossier.

Quelques jours plus tard, l'homme (grand, bien intentionné, en gabardine) se manifesta : il avait trouvé le dossier.

Il s'assit.

Il était embarrassé.

“Mais madame, dit-il, vous étiez innocente.

— Bien sûr, confirma la femme du vieux (qui n'était pas encore vieux).

— Il n'y a même pas de procès-verbal d'interrogatoire, poursuivit l'inspecteur, seulement des prolongations de la détention provisoire. Aucun chef d'accusation n'a été retenu contre vous.

— Effectivement, confirma la femme du vieux (qui n'était pas encore vieux).

— Comment dire... Pas même une fausse accusation.

— Non.

— C'est tout le problème, madame, dit l'inspecteur (un homme grand, bien intentionné, en gabardine) d'un ton découragé. Car, voyez-vous... Comment dirais-je... Nous ne pouvons réhabiliter que s'il y a eu procès, jugement ou au moins mise en accusation. Mais dans votre cas... Comprenez-moi bien... Comme il n'y en a aucune trace dans vos papiers, vous n'en portez pas les conséquences, votre casier judiciaire est vierge... En un mot, il n'y a rien à réhabiliter.

— Et cette année de prison ?” demanda la femme du vieux (qui n'était pas encore vieux).

L'inspecteur eut un geste d'impuissance et baissa les yeux : on voyait qu'il considérait l'affaire comme un cas de conscience.

Il resta encore un peu assis dans le fauteuil dont les tresses se défaisaient sur le cadre.

“On a eu du mal à le consoler” — ce souvenir amusa le vieux (en pensée).

“... si simple, résumable en une seule phrase... ma situation ne m'avait jamais encore semblé si simple, résumable en une seule phrase : j'avais écrit un roman qui — vraisemblablement par manque de compétence et de courage, et aussi, à l'évidence, par mauvaise foi et par stupidité — avait été refusé.

J'ai peut-être, ou plutôt je le sais maintenant : j'ai certainement fait une erreur en m'arrêtant à cette constatation. J'aurais dû aller plus loin, jusqu'à une conclusion définitive qui aurait empêché tout retour. Si à l'époque j'avais saisi et endossé le rôle contenu dans cette situation, je ne serais jamais arrivé là où j'en suis aujourd'hui. Puisque pour un écrivain, il n'y a pas de couronne plus précieuse que l'aveuglement de son époque à son égard ; et l'aveuglement accompagné de mutisme est une pierre précieuse de plus. Mais bien qu'ayant écrit un roman et ne pouvant même pas imaginer avoir une autre occupation, je n'avais vraiment jamais pensé que c'était ma profession. Quoique ce roman fût pour moi plus nécessaire que tout, je n'avais jamais réussi à me convaincre que *moi* j'étais nécessaire. Visiblement, je ne pouvais pas dépasser les limites de ma nature, et ma nature est tempérée comme les cieux sous lesquels je vis. Mes sentiments étaient effrayés par l'honneur funeste de l'échec. D'autant plus que ce sentiment a cédé la place à un autre sentiment beaucoup plus évident que tout ressentiment de nature purement abstraite : la culpabilité, quand j'ai montré la lettre à ma femme.”

“Il ne faudrait peut-être pas.. poursuivit le vieux.

“... Ce changement a été si subit que j'en ai été moi-même surpris. J'étais incapable de dire d'où cela venait : avais-je un sentiment de culpabilité parce qu'on m'avait refusé mon roman ou, plus généralement, parce que j'avais écrit un roman ; ou, pour être plus précis, aurais-je eu un sentiment de culpabilité si, par hasard,

l'éditeur m'avait informé que mon roman était accepté. Je l'ignore et désormais, je ne le saurai jamais ; mais je sentais, stupéfait, que des travaux sournois se déroulaient dans quelque coin perdu de mon cerveau : comme si des fortifications se construisaient, derrière lesquelles des arguments dispersés se regroupaient pour passer à l'attaque au moment voulu. Mais ma femme, avec une maîtrise de soi silencieuse... Je connais son petit sourire muet... Elle n'a pas prononcé le reproche qui soulage... Et je sentais se dissiper l'importance de tous les romans et éditeurs du monde, puis celle de mon auto-justification. J'étais profondément blessé : j'ai avalé mon déjeuner en grommelant.

Je soupçonnais peut-être alors déjà ce que je perdais. Aujourd'hui, avec le recul, je peux le mesurer plus précisément : non seulement ma vérité, mais aussi mon confort. Je le dis : ou je saisissais le rôle contenu dans cette situation, ou je le rejétais, tout dépendait de cela. En le rejetant, je rejétais en même temps le destin pour laisser place au temps et à l'émerveillement constant. Tant que mon destin était avec moi, c'est-à-dire tant que j'écrivais mon roman, je ne connaissais pas de tels soucis. Celui qui vit sous le charme du destin se libère du temps. Bien sûr, le temps continue à passer, mais son contenu est sans importance : il sert uniquement à accomplir le destin. Il ne reste pas beaucoup de chances : il suffit de savoir échouer et d'attendre. Moi, j'ai su le faire. Comme j'avais reçu la lettre, la chose aurait pu devenir plus facile pour moi : le temps se serait accompli, si on préfère, je n'aurais plus rien eu à faire. Le destin, puisque c'est justement sa nature, m'aurait privé de tout avenir valable et donc pensable. Il m'aurait figé dans l'instant, il m'aurait plongé dans l'échec comme dans un chaudron rempli de poix, me cuisant ou me pétrifiant, peu importe. Mais je n'ai pas été assez circonspect. Si bien qu'il n'y a eu que l'effondrement discret d'une illusion : cette illusion, à savoir moi-même comme produit de mon imagination créatrice, n'existe plus, pour ainsi dire ; voilà, c'est tout.

Pourtant ce n'est pas ce que j'avais prévu. Oh, mon projet était vraiment simple, je n'y voyais rien de déraisonnable. Du moment que j'avais retrouvé ma liberté, je désirais juger moi-même mon roman,

décider s'il était vraiment bon ou mauvais. La procédure semblait des plus réalisables. Le lendemain matin, après que ma femme est partie au travail, j'ai pris et posé devant moi le classeur à levier, puis, avec un empressement serein et dans une expectative quelque peu solennelle, je l'ai ouvert pour lire mon roman. Après environ une heure et demie de lutte acharnée, j'ai été obligé d'admettre que j'avais entrepris une tâche impossible. Au début, j'avais été content de trouver quelques phrases bien tournées, des adjectifs bien trouvés. Mais j'ai bientôt remarqué que mes yeux fuyaient, que je devais sans cesse revenir en arrière, parce que mes yeux ne faisaient que balayer des pages devenues vides, dénuées de sens. Je me suis d'abord réprimandé, j'ai essayé de me concentrer ; puis au contraire, je me suis relâché, je me suis fait du café, j'ai fait une pause. Rien à faire : j'étais pris de bâillements irrépressibles. J'ai dû avouer que je m'ennuyais : à chaque ligne, je savais à l'avance quelle serait la suivante, je prévoyais toutes les tournures, je connaissais à l'avance chaque alinéa, chaque phrase, et même chaque mot, le raisonnement n'avait pour moi rien de nouveau, rien de surprenant. On ne peut pas lire un roman de cette façon.

Depuis, j'ai beaucoup réfléchi à ce phénomène. J'étais tombé dans un piège, pas de doute. Pour pouvoir porter un jugement objectif sur mon roman, il fallait que je le considère avec des yeux étrangers : j'ai donc essayé de le lire avec les yeux d'un autre — sans penser que cet autre regard, imaginaire, n'était aussi que mon propre regard. J'avais essayé de tricher — ça n'a pas marché. Je ne peux à l'évidence pas sauter par-dessus moi-même pour ensuite considérer froidement, avec une certaine distance, mon ombre restée sur l'autre rive. Je ne saurai jamais si mon roman est bon ou mauvais. D'accord, je m'y résigne. J'ai surtout compris que cela ne m'intéressait même pas. Il est comme il est parce qu'il ne peut pas être autrement — j'ai au moins compris cela en le relisant ; il est ce qu'il est et, en tant que tel c'est un objet fini que je ne peux plus modifier, ce qui ne serait d'ailleurs pas possible.

Mais, et c'est le hic, pourquoi cet objet n'est-il plus *le mien* ? En d'autres termes, du moment que je suis incapable de le faire avec les yeux d'un autre, pourquoi ne puis-je pas lire mon *propre* roman avec

mes *propres* yeux ? Par exemple, il y a dans le roman un train qui roule vers Auschwitz. Le héros du récit, un garçon de quatorze ans et demi, est accroupi dans l'un des wagons à bestiaux. Il se lève et se fraie un chemin jusqu'à la fenêtre. Juste à ce moment-là, le soleil d'été point à l'horizon, rouge, funeste. Pendant que je lisais, je me suis rappelé avec précision les difficultés que j'avais eues à écrire ce passage et le suivant. Sous ma main, sur le papier, les événements de ce matin d'été torride ne voulaient absolument pas se dérouler. Ici, dans la pièce où je peinais sur le texte, il faisait inhabituellement sombre, de ma table, je voyais un matin brumeux de décembre. Il devait y avoir un problème de circulation dans la rue, les tramways passaient sans cesse avec fracas sous ma fenêtre. Soudain, avec une rapidité surprenante, les phrases se sont formées, elles ont permis au train d'arriver et au héros du récit, le garçon de quatorze ans et demi, de sauter enfin de la pénombre étouffante du wagon à bestiaux sur la rampe d'Auschwitz brûlée de soleil. Alors que je lisais ce passage, les souvenirs me sont revenus et j'ai constaté que les phrases s'organisaient comme je l'avais imaginé ; oui, mais pourquoi ne m'est pas revenu ce qu'il y avait eu *avant* ces phrases, l'histoire brute, ce matin réel d'Auschwitz ? Pourquoi ces phrases ne contenaient-elles à mes yeux qu'une histoire *imaginaire*, un wagon à bestiaux imaginaire, un Auschwitz imaginaire et un garçon de quatorze ans et demi imaginaire — alors que j'avais moi-même été ce garçon ?

Que s'était-il donc passé ? Qu'est-ce que les lecteurs de la maison d'édition entendaient par " expression artistique de l'expérience vécue " ? Oui : qu'était-il arrivé à mon " expérience vécue ", comment avait-elle pu s'estomper sur mon papier et en moi-même ? Pourtant, je l'avais : je l'avais vécue deux fois, une première fois — de façon invraisemblable — dans la réalité, une seconde fois — d'une façon beaucoup plus réelle — plus tard, quand je m'en suis souvenu. Entre ces deux moments, elle a hiberné. Lorsque j'ai su que je devais écrire un roman, elle ne m'est même pas venue à l'idée. J'ai peiné avec différents romans avant de les jeter les uns après les autres : aucun ne me semblait être un roman que je pourrais écrire. Puis soudain, elle a surgi de l'ombre, comme une idée. Je me suis retrouvé en possession d'un matériau qui a enfin donné une réalité définie à mes visions enfiévrées mais jusqu'alors dispersées et qui a commencé à

mûrir et à gonfler en moi comme une pâte épaisse, molle et informe. J'étais pris d'une ivresse particulière ; je vivais une double vie : mon présent — au ralenti, à contrecœur — et mon passé au camp de concentration — avec la réalité aiguë du présent. L'empressement avec lequel je m'y étais plongé était presque effrayant : aujourd'hui, je ne pourrais plus expliquer la volupté particulière que j'en éprouvais. J'ignore si ce plaisir est lié au souvenir en soi, indépendamment de son objet, car je ne peux pas dire qu'il est dans un camp de concentration soit une partie de plaisir ; mais le fait est que la moindre impression suffisait alors pour me replonger dans mon passé. Auschwitz était en moi, dans mon estomac, comme une boulette non digérée : ses épices me remontaient aux moments les plus inattendus. Il me suffisait de voir un paysage désolé, une friche industrielle, une route brûlée de soleil, des piliers de béton sur un chantier de construction, de sentir l'odeur âpre du goudron et des échafaudages, pour que de nouveaux détails, données et ambiances s'éveillent en moi avec la force de l'immédiateté. Pendant un certain temps, je me suis réveillé tous les matins dans la cour entre les baraquements d'Auschwitz. J'ai mis du temps à comprendre que cette image était due à un stimulant olfactif permanent. En effet, quelques jours auparavant, j'avais acheté un nouveau bracelet pour ma montre. Or, je la pose toujours sur une étagère basse à côté de mon lit. Le cuir du bracelet avait dû garder du tannage et autres apprêts cette odeur particulière qui me rappelait le chlore et la lointaine puanteur des cadavres. Par la suite, il m'a servi d'excitant : quand mes souvenirs se tarissaient, quand ils se terraient paresseusement dans les recoins de mon cerveau, je les faisais resurgir grâce au bracelet — je l'ai, pour ainsi dire, reniflé jusqu'à la corde. Mais je ne reculais devant aucun moyen ni aucune peine : j'ai mené mon combat contre le temps et je lui ai extorqué mon butin. Je me suis rassasié de ma propre vie. J'étais riche, lourd, mûr, j'étais arrivé au seuil d'une métamorphose. Je me sentais comme un poirier sauvage qui aurait envie de donner des pêches.

Sauf que plus mes souvenirs étaient vivaces, plus ils semblaient lamentables sur le papier. Tant que je me souvenais, j'étais incapable d'écrire ; mais dès que j'ai commencé à écrire mon roman, j'ai cessé de me souvenir. Non que mes souvenirs aient brusquement disparu,

mais ils avaient changé. Ils étaient devenus une sorte de contenu de tiroir où je puisais un billet convertible à chaque fois que je le trouvais nécessaire. Je faisais mon choix : j'avais besoin de ceci, non de cela. Les faits de ma vie, mon “ expérience vécue ” m'embarrassaient, limitaient et rendaient plus difficile mon travail — l'écriture de ce roman, dont ils étaient à l'origine une condition d'existence et qui s'en est nourri jusqu'au bout. Mon travail, l'écriture du roman, revenait à atrophier systématiquement mon expérience dans l'intérêt d'une formule artificielle — ou, si l'on préfère, artistique — que sur le papier, et exclusivement sur le papier, je pouvais juger comme conforme à mon expérience. Mais pour pouvoir écrire mon roman, je devais le considérer comme tout roman en général, c'est-à-dire comme un produit composé de signes abstraits, une œuvre d'art. Sans m'en rendre compte, j'avais pris mon élan et sauté, passant d'un seul bond du personnel à l'objectif, au général ; et maintenant, je regarde avec stupéfaction autour de moi. Pourtant, il n'y a pas de quoi être étonné : je sais que j'avais déjà effectué ce saut quand j'ai commencé à écrire mon roman. J'avais beau essayer de revenir à mes intentions premières, j'avais beau penser que mon ambition s'orientait uniquement vers ce roman, ne lorgnait sur rien d'autre, et ne dépassait pas les pages de ce manuscrit : un roman, ne serait-ce que par sa nature, ne peut être considéré comme tel que s'il contient un message. Moi aussi je voulais faire passer un message, sinon je n'aurais pas écrit de roman. Communiquer, à ma façon, selon mes idées, communiquer le matériau qu'il m'est possible de transmettre, mon expérience, moi-même, car tendu et alourdi par son poids comme une mamelle gonflée qui attend la traite libératrice, j'aspirais à communiquer... Sauf que, peut-être naturellement, je n'avais pas pensé à une chose : on ne peut jamais se communiquer à soi-même. *Moi*, je n'avais pas été emmené à Auschwitz par le train du roman, mais par le vrai.

Effectivement : je n'avais pas pris en compte ce détail. Alors que je m'étais retiré dans ma vie privée, et même la plus privée qui fût (mes “ affaires privées ”, comme dit ma mère) ; que je m'étais coupé de tout le reste pour pouvoir tranquillement fouiner dans mon propre univers mental ; que je faisais tout pour que personne ne vienne me déranger dans mon affairement solitaire : je me suis mis à écrire avec

zèle et ingénuité — pour les autres. Car je le vois clairement aujourd'hui, écrire un roman signifiait écrire pour les autres, y compris ceux qui le refuseraient.

Sauf que je n'arrive pas à me faire à cette idée. Si tel avait été mon objectif, j'aurais tout raté : j'aurais dû écrire autre chose, un produit plus utilitaire, par exemple une comédie. Mais je persiste à affirmer que tel n'était pas mon but ; il ne l'est devenu qu'en cours d'écriture, à mon insu et sans mon consentement et même sans que je m'en rende compte. Qu'avais-je à faire de ces autres pour lesquels j'écrivais peut-être mon roman, mais qui ne m'étaient même pas venus à l'idée pendant que j'écrivais ? Quel hasard, et même quel hasard imprévisible, ne prouvant rien, presque malheureux, que nos préoccupations communes — mon roman et leur distraction — s'accordent ? !... Et bien que ce fût une absurdité, dans la pratique — uniquement dans la pratique — c'est à cela que je tendais ; et maintenant, je dois dire que je n'ai pas atteint mon but, ce but qui n'a jamais été mon but. Mais alors quel était mon but, le sens initial de mon entreprise ? Vraiment, je ne m'en souviens pas ; peut-être n'y avais-je jamais réfléchi, c'est possible ; et je ne le saurai plus jamais, parce que le sens s'est perdu, allez savoir où, pendant la réalisation.

Je me lève. Mes pieds se mettent en marche instinctivement, par réflexe, dans l'appartement. Je traverse la pièce, je continue vers l'entrée par la porte ouverte, mon épaule droite heurte la porte ouverte de la salle de bains, j'arrive au fond de mon appartement. Là, je fais demi-tour, j'évite la porte ouverte de la salle de bains, mon épaule droite heurte l'armoire de l'entrée, je passe dans la pièce, j'arrive à la fenêtre, demi-tour. Une longueur fait environ sept mètres. Une cage relativement agréable. De long en large, de long en large ; demi-tour à la porte, demi-tour à la fenêtre. Voilà ce que faisait régulièrement le type, l'écrivain, le bonhomme que j'étais autrefois, il y a quelques mois encore. C'est alors qu'il avait ses idées les plus remarquables. *Moi*, je n'ai pas matière à réflexion. Mais petit à petit, quelque chose se forme en moi. Si je fais abstraction du léger vertige dû à la promenade et des autres sensations éventuelles, je découvre une impression définissable. Je crois que ma situation y prend corps. Ce serait difficile à exprimer avec des mots car,

justement, cela se situe au-delà des mots. Je ne pourrais pas le formuler par une affirmation, ni même par une négation. Je ne peux pas dire par exemple que je ne suis pas, puisque ce n'est pas vrai. Je ne pourrais définir ma situation, pour ne pas dire mon activité, qu'avec un mot qui n'existe pas. Je pourrais en donner une approximation si je disais, par exemple : j'inexiste. Oui, tout en englobant mon existence, ce verbe signalerait la qualité négative de cette existence — si, comme je le dis, il y avait un tel verbe. Mais ce n'est pas le cas. Je peux donc dire avec une certaine mélancolie : j'ai perdu mon verbe.

J'en ai assez de marcher : je m'assieds. Je m'enfonce profondément, je me niche dans le fauteuil. Je me recroqueville comme dans un utérus brob-dingnaguien. J'espère peut-être ne jamais avoir à en sortir, ne jamais devoir naître. A quoi bon ? Et puis j'ai un peu peur de cet inconnu qui finira quand même par s'extirper de là. Dans un certain sens, ce ne sera pas celui auquel j'étais habitué jusqu'à présent. Il ne peut en être autrement, puisqu'il a accompli son œuvre, rempli sa mission : il m'a poussé à la faillite. Il a transformé ma personne en objet, délayé mon secret impénétrable en généralité, distillé ma réalité indicible en signes — le tout transplanté dans un roman que je ne peux pas lire : il m'est étranger, comme il m'a rendu étranger le matériau — une partie incomparablement importante de ma vie — dont il procède. Il me manquera, et peut-être... pourquoi le nier, celui qui a réalisé tout cela me manquera peut-être aussi. Oui alors que je suis assis dans le fauteuil, je ressens soudain une impression étrange : une impression glaciale et aride d'irréversibilité, comme lorsque le dernier invité s'en va après une grande fête. Je suis resté tout seul. *Quelqu'un* est parti, laissant presque un vide physique dans mon corps et, avec un sourire narquois, il me fait un signe d'adieu du coin le plus éloigné de la pièce. Impuissant, je le regarde partir, je n'ai pas la force de le retenir. Et je ne le veux pas : je ressens à son endroit une colère tendre mais déterminée, qu'il aille au diable, il m'a bien eu..."

“Il m'a eu, dit le vieux, il m'a bien eu, l'animal.

— Tu as travaillé ?

— Bien sûr.”

Rebondissement au bistrot : la Vieille — officiellement : la gérante — s'était précipitée vers le comptoir et avait arraché les bons de commande des clous (afin de contrôler la femme du vieux) (pour vérifier si elle avait remis les fiches de toutes les consommations qui se trouvaient sur son plateau) (comme si, disons, elle ne l'avait pas toujours fait) (laquelle supposition s'est avérée n'être rien de plus qu'une manifestation criarde) (et impuissante) (puisque la femme du vieux les avait) (comme toujours) (remis).

“Si je voulais voler, s'indignait la femme du vieux, elle pourrait toujours arracher les fiches après moi. Je pourrais sortir la moitié de la cuisine sous son nez sans qu'elle s'en aperçoive.

— C'est sûr, acquiesça le vieux. Et pourquoi ne le fais-tu pas ? demanda-t-il distraitemment en mangeant sa soupe.

— Je ne sais pas ; parce que je suis bête”, dit-elle.

D'ailleurs (dit-elle) c'était visiblement le seul résultat de la déclaration qu'elle avait faite ce jour-là (à savoir qu'elle souhaitait aussi travailler le soir) ; et si l'on pouvait trouver une explication à cette logique particulière (et nullement logique) en vertu de laquelle sa collègue M^{me} Boda, Ilona de son prénom, détournait désormais la tête pour ne pas lui dire bonjour, il était plus difficile (et même carrément impossible) de comprendre pourquoi la Vieille, officiellement : la gérante, partageait son ressentiment (à moins que la clé du mystère ne fût à chercher dans le chaos des heures de tourmente, lorsque la Vieille trouvait une tâche urgente à faire à la cave, comme mettre un tonneau en perce ou autre chose, et y envoyait le barman) (toujours le soir à l'heure de pointe) (et alors, avec une abnégation visible et ne ménageant pas sa peine, elle se mettait elle-même avec son tablier blanc au robinet derrière le comptoir) (comme le capitaine à son gouvernail secoué par la tempête) (et alors, comme tous les collègues, la dénommée M^{me} Boda lui remettait directement la fiche en échange des consommations) (si toutefois elle la remettait) (ce dont on ne pourrait s'assurer à cent pour cent qu'en arrachant à l'instant les fiches de leur clou) (ce qui en revanche était le droit exclusif de la Vieille, officiellement : la gérante).

Voilà pourquoi il y a un déficit, remarqua le vieux (avec perspicacité), il y a des vols.

— C'est possible, dit sa femme.

— Je vais faire un tour", dit ensuite le vieux.

Le vieux était assis devant le secrétaire.

C'était le matin.

(De nouveau.)

Il traduisait.

Il traduisait de l'allemand (parmi les différentes langues étrangères, c'était celle qu'il connaissait le moins mal, répétait-il).

... *antwortete nicht*, lut le vieux dans le livre (qu'il traduisait).

... *il ne répondit pas*, tapa-t-il sur la feuille introduite dans sa machine à écrire (sur laquelle il traduisait).

“Et merde... !”

Il s'étira, se souleva de sa chaise vers le secrétaire.

“...putain de ta néandertalienne d'aïeule barbue sur son arbre perchée”, grommela le vieux en s'enfonçant dans les oreilles la pâte à modeler soigneusement roulée.

“Il faudrait que je change de boules”, pensa le vieux.

“Elles sont vieilles”, pensa-t-il encore.

“Elles sont desséchées”, poursuivit-il (en pensée).

“Elles me font mal”, et il arrangea la cire dans ses oreilles.

“Mais si elles ne me font pas mal, j'entends tout”, il était énervé.

“Comme ça, peut-être... ”, il cessa de triturer les boules.

Il n'entendait rien. (Relativement.)

“Parfait”, et son visage s'éclaircit.

“Allons, allons, au travail maintenant”, et son visage s'assombrit.

La traduction assure des revenus modestes mais certains (disait le vieux).

En traduisant, il fait d'une pierre deux coups : il gagne de l'argent (une somme modeste, mais assurée) et n'a pas à écrire de livre. (Provisoirement.)

Et d'ailleurs, il n'avait pas la moindre idée du livre qu'il devait écrire.

... *antwortete nicht.*

... *il ne répondit pas.*

“Ça colle”, acquiesça-t-il.

Il n'avait pas vu ses papiers depuis des jours.

Il ne voulait même pas les voir.

Il les avait cachés au plus profond de son secrétaire pour ne pas risquer de les voir.

Sein Blick hing an dem Daumen, wie festgesogen.

“Festgesogen”, répéta-t-il en se grattant la tête.

Der Blufleck unter dem Daumennagel batte sich jetzt deutlich vorwärts bewegt. Er war vom Nagelbett abgelöst, ein schmaler Streifen sauberes neues Nagelhorn batte sich hinterdreingeschoben.

“C'est quoi, ce Nagelhorn ?”

Le vieux aurait pris son dictionnaire (s'il avait su quel dictionnaire prendre, vu qu'il en avait deux) (plus Précisément trois) (à savoir qu'à droite de sa machine à écrire il avait à sa disposition un *Dictionnaire pratique* pour lequel il n'avait même pas à tendre la main) (sauf qu'en général le mot qu'il cherchait ne s'y trouvait pas) (et un *Grand dictionnaire*, dans lequel il finissait en général par le trouver) (et ainsi, un point de vue strictement économique voudrait qu'il prît tout de suite ce dernier) (sauf que cela exigeait une torsion pénible du tronc, considérant que les deux volumes de ce dictionnaire colossal qui pesaient en tout au moins cinq kilos ne trouvaient pas à côté du livre à traduire, des feuilles de papier blanches ou déjà noircies, de la machine à écrire, ainsi que du *Dictionnaire pratique*, de place sur la table) (pour être tout à fait

précis, sur *la table*, la seule table proprement dite de l'appartement) (mais sur le produit de menuiserie, qualité supérieure, bois dur premier choix, stratifié, collé, transporté du coin sud-est de la pièce à côté de la chaise du vieux pour la durée de la traduction et dont la fonction avait été ainsi modifiée) (en conséquence de quoi, le vieux consultait en général les deux dictionnaires pour chaque mot) (et parfois trois volumes) (comme par exemple maintenant, il regarda d'abord, plein d'espoir, dans le *Dictionnaire pratique*, puis, quelque peu irrité, dans le premier tome, de A à L, du *Grand dictionnaire* et enfin, franchement énervé, il prit le deuxième, de M à Z ; et notons incidemment qu'il ne trouva le mot dans aucun des trois) (ce qui le révolta mais ne le désespéra point, puisque le sens du mot était parfaitement évident) (s'il y réfléchissait un peu) (ce qui, à moins qu'il n'eût plus d'autre échappatoire, ne lui venait pas à l'idée) (surtout pendant qu'il traduisait).

Sein Blick hing..., lut le vieux.

Son regard, tapa-t-il, *se fixa sur son pouce, comme...*

“Festgesogen”. Il se gratta la tête.

... *s'il ne pouvait l'en arracher.*

“Pas génial.” Il se gratta la tête.

“Et puis inexact.” Il se gratta encore.

“ Son regard était accroché à son pouce, comme s'il y était collé, essaya le vieux : ce serait plus juste comme ça.”

“Mais l'image n'est pas nette.”

“Bien qu'elle soit plus expressive, hésita-t-il ; mais un peu forcée”, constata-t-il enfin.

“Et d'ailleurs, maintenant, c'est écrit.”

“Il faudrait effacer et retaper.”

“Pas la peine.”

Der Blutfleck...

L'hématome remontait visiblement. Il avait quitté le lit de l'ongle et à sa place apparut la courbe étroite et fraîche d'une lunule pure à la racine de l'ongle.

“Ça peut aller”, estima le vieux.

“C'est un peu plus verbeux que l'original”, estima-t-il encore.

“Mais l'allemand peut être assez ramassé”, poursuivit-il son estimation.

“Par ailleurs, je suis payé à la page”, conclut-il. *Die Natur. Etwas von mir repariert sich. Langsames Wachstum, unbeirrbar. Löst sich ab, wie die Zeit, une Nichtmehrwissen. Was vorher wichtig war – schon wieder vergessen. Ebenso : leere Zukunft – das auch. Zukunft : was niemand sich vorstellen kann (une mit dem Wetter) und das doch kommt.*

“Ça au moins, c'est facile”, se réjouit le vieux.

“Je n'ai pas besoin de dictionnaire”, constata-t-il (avec malice).

La nature, tapa-t-il rapidement. Quelque chose en moi, une partie de moi se rétablit. Processus lent, inexorable. Cela se détache, comme le temps, comme l'oubli, comme le ne-plus-savoir. Ce qui était important sombre à présent dans l'oubli. Tout comme l'avenir vide. L'avenir : ce que personne ne peut s'imaginer (comme le temps qu'il fera) mais qui arrive quand même.

“Pas mauvais, ce texte.” Le vieux était enthousiaste.

Le roman n'est pas mal non plus.”

“Du travail de pro.” Le vieux était jaloux.

Toujours aussi jaloux : “Voilà comment il faut écrire un roman : matériau contingent, construction objective, technique soignée, trois pas de recul, pas d'autobiographie, rien de personnel, l'auteur n'existe même pas.”

De plus en plus jaloux : “Problème d'intérêt général, revenus assurés.”

*Comme l'avenir vide
que personne ne peut imaginer
et qui arrive quand même.*

Le regard du vieux était accroché au texte comme s'il y était collé.

“Un instant !”

Le vieux se leva d'un bond, sans aucune raison visible (c'est-à-dire extérieure) (à moins que quelque chose d'invisible) (et donc d'intérieur) (l'y eût poussé) (une idée soudaine, par exemple), et il prit sur l'étagère fixée au-dessus du divan qui occupait le coin nord-est de la pièce un volume pas trop gros, relié de toile verte (le même que, ces derniers temps) (comme on l'a déjà mentionné plus haut) (il feuilletait souvent et avec profit, rendant un hommage appuyé à certaines lignes de la page 259) (que nous n'avons pas omis de citer et qu'il serait donc superflu de répéter) (d'autant plus superflu qu'à ce point de notre récit, le vieux) (feuilletant rapidement le livre) (cherchait à l'évidence autre chose, à l'évidence à une autre page) (mais laquelle, lui-même l'ignorait, à l'évidence).

"Et aujourd'hui encore écrire m'est difficile, car j'ai déjà dû écrire beaucoup de lettres, de sorte que ma main est fatiguée", lut-il.

“C'est ça”, se réjouit-il.

"De la même façon qu'on s'est longtemps trompé sur le mouvement du soleil, on continue de se tromper sur le mouvement de ce qui vient", poursuivit-il (ou, plus précisément, il revint en arrière) (puisque cette dernière ligne se trouvait avant la précédente).

"... il venait tout juste d'entrer en eux, car ils juraient", continua-t-il (plus précisément, il revint en arrière).

“dans leur effroi désorienté”

“Et voilà qui est nécessaire”,

“Parfaitement”, dit le vieux.

"Il est nécessaire — et c'est peut-être dans cette direction que se fera peu à peu notre développement — que rien d'étranger ne nous advienne, rien d'autre que ce qui nous appartient depuis longtemps. Il a déjà fallu repenser tant de notions de mouvement, on apprendra aussi à reconnaître graduellement que ce que nous appelons destin sort des hommes, loin d'entrer en eux du dehors. C'est seulement parce que tant de gens ne se sont pas imprégnés de leur destin, tant qu'il vivait en eux, et parce qu'ils n'ont pas reconnu ce qui sortait d'eux ; ils le trouvaient si étrange qu'ils pensaient dans leur effroi désorienté, qu'à coup sûr, il venait tout juste d'entrer en

eux, car ils juraient n'avoir auparavant jamais trouvé de semblable en eux. De la même façon qu'on s'est longtemps trompé sur le mouvement du soleil, on continue de se tromper sur le mouvement de ce qui vient. L'avenir est fixe, cher monsieur Kappus, et c'est nous qui nous mouvons dans l'espace infini."

Le vieux restait immobile, le livre entre les mains. Après un certain temps, il bougea quand même (si ce n'est dans un espace infini, mais au moins pour remettre le livre à sa place) (sur l'étagère fixée au-dessus du divan qui occupait le coin nord-est de la pièce).

“Je crains, pensa-t-il pendant ce temps, que je vais ressortir mes papiers.”

“Ce serait une connerie”, pensait-il encore devant la porte ouverte du secrétaire, dans le compartiment supérieur duquel (d'où il avait précédemment sorti sa machine à écrire pour faire sa traduction) on voyait quelques dossiers, dont celui qui portait l'inscription “Idées, esquisses, fragments”, deux boîtes en carton qui contenaient divers objets (utiles et inutiles), et, derrière, un dossier gris sur lequel se trouvait en guise de presse-papiers une pierre également grise, quoique d'un gris plus foncé (et qu'on ne voyait pas).

“Je Peux encore changer d'avis”, se dit-il (comme s'il pouvait vraiment changer d'avis) (mais aussi comme s'il avait le choix) (mais comme s'il savait pertinemment qu'il ne l'avait pas) (même si on a toujours le choix) (et même si c'est toujours soi-même qu'on choisit, selon l'anthologie française déjà mentionnée) (que le vieux gardait sur l'étagère fixée au-dessus du fauteuil qui se trouvait au nord du poêle en faïence qui occupait l'angle sud-est de la pièce) (car c'est en cela que consiste notre liberté) (bien qu'on puisse se demander comment un tel choix peut être nommé liberté) (vu que nous n'avons pas d'autre choix que nous-mêmes).

En conséquence de quoi, le vieux eut tôt fait de feuilleter à nouveau ses papiers, mais cette fois assis sur le divan du coin nord-ouest de la pièce — en partie peut-être à cause du caractère provisoire de cette occupation, soulignant le fait qu'il ne s'agissait que d'une pause passagère, fugace, dans un travail plus important, en partie parce qu'il ne pouvait pas s'asseoir à sa place habituelle

devant le secrétaire (plus précisément derrière la table) (encore plus précisément derrière *la* table, la seule table proprement dite de l'appartement), puisqu'elle était occupée par les accessoires de son travail important (le livre à traduire, les feuilles de papier blanches et celles qu'il avait déjà noircies, la machine à écrire ainsi que le *Dictionnaire pratique*) :

“... Ce changement... dans le... irrémédiabl... Je suis resté seul... dépossédé... Sans passé, sans destin, sans douces illusions, dépossédé de tout, je regarde devant moi. Je vois un brouillard épais, gris, infranchissable, je sens que je dois le franchir, mais je ne sais pas par où aller. Tant pis, je ne bougerai donc pas, c'est lui qui viendra vers moi, il me traversera et poursuivra sa route, me laissant en arrière. C'est le temps, on l'appelle l'avenir. Parfois je l'épie avec angoisse, d'autres fois je l'attends avec espoir, comme un rayon de soleil un jour de brume. Bien que je sache pertinemment que tout cela n'est qu'un éblouissement et qu'à présent aussi je me berce d'illusions, je fuis, comme lorsque sur la fusée de mes objectifs, je m'étais jeté dans l'infini : ce n'est pas l'avenir qui m'attend, mais seulement l'instant suivant, puisqu'il n'y a pas d'avenir, rien que la continuation d'un éternel présent. On ne peut pas manquer un seul instant, tout au plus dans les récits. La prévision de mon avenir est la qualité de mon présent. Oui, je suis la météo ; et c'est justement ce dont je suis le moins sûr — à savoir moi-même.

Si je pouvais dire que je me suis trompé ! Sauf que je ne sais pas si je ne suis pas moi-même une erreur. Parfois, mes pieds ne se limitent pas à mon appartement et m'emmènent sur mes habituels chemins de méditation. Je m'intéresse à la nature — que pourrais-je faire d'autre ? J'observe avec une morne satisfaction son agonie automnale, je respire profondément l'odeur revigorante de la mort. Ces jours-ci, alors que je descendais de la colline, j'ai vu deux vieux. Ils se tenaient au pied d'un mur de pierre, le visage tourné vers la faible source de chaleur : ils prenaient le soleil. Ils étaient serrés si fort contre les pierres certainement tièdes que j'ai tout d'abord pris leurs têtes grises dépassant de ce mur gris pour des pierres, des sculptures étonnamment réalistes. Ce n'est qu'arrivé plus près que j'ai vu qu'ils étaient vivants. L'un avait une tête de bétail, des yeux

pareils à de la gélatine fondu, et le bout de son nez de mouton était rouge ; l'autre avait un visage un peu plus arrondi, mais sa bouche dont les coins remontaient en un demi-sourire sous sa moustache grise en brosse lui donnait aussi l'air d'un faune. J'ignore pourquoi ils ont tant attiré mon attention. Je croyais voir sur leurs deux visages une même expression, indéfinissable, mais totalement identique : une expression involontaire qui ne se rattachait ni à l'instant, ni à leurs paroles, quoi qu'ils aient pu dire, mais prenait sa source en profondeur, comme dans le murmure des canalisations de leur être. Quand je suis passé à côté d'eux, ils se sont tus, comme s'ils avaient eu un secret — non, au contraire, comme s'ils avaient eu quelque chose à dire et que c'était justement ce qu'ils voulaient cacher mais qui était gravé sur leur visage, comme les ruines d'une défaite, et qu'ils montraient bon gré mal gré à leurs frères humains, plus ou moins comme un avertissement, plus ou moins par faiblesse, un peu par malice, en tout cas de manière inconvenante et en quémandant un peu d'attention. Oui, si la mort est une absurdité, comment la vie pourrait-elle avoir un sens ? Si la mort a un sens, à quoi bon vivre ? Où ai-je perdu ma salutaire impersonnalité ? Pourquoi ai-je écrit un roman et surtout, oui, surtout, pourquoi y ai-je placé toute ma confiance ? Si je trouvais une réponse à cela...

Je vais voir ma mère à intervalles réguliers. Parfois, elle me raconte l'histoire d'une jeune femme qui avait un fils. En général, je l'écoute poliment, dissimulant discrètement mon ennui. Mais depuis un certain temps, je me surprends à lui prêter attention, et même à guetter ses paroles : je l'écoute comme si j'attendais qu'elle dévoile soudain un secret. Après tout, cet enfant, c'était moi autrefois. Comme dit le proverbe, l'enfant est le père de l'adulte. Peut-être vais-je surprendre, chez ce gosse sournois qui mettait de la mauvaise volonté à développer toute faculté, un mot, un geste, un signe quelconque qui indiquerait son action future — l'écriture d'un roman. Oui, j'en suis là, ou, si l'on préfère, je suis tombé si bas : je me contenterais de n'importe quoi, de mon thème astral, du code irréfutable de ma molécule d'ADN, des secrets de mon groupe sanguin ; n'importe quoi, dis-je, que je pourrais approuver ou à quoi je pourrais me résigner faute de mieux et me dire : cela devait arriver, je suis né pour cela — comme si je ne savais pas qu'on naît

pour rien, mais que si on réussit à rester en vie assez longtemps, on finit inévitablement par devenir quelque chose.

Je prends un livre sur l'étagère. Le volume exhale une odeur de renfermé — la seule trace dans l'atmosphère d'une œuvre achevée et d'une vie accomplie qu'on puisse léguer est une odeur de livre. Je lis : *"Je suis venu au monde le 28 août 1749 à midi, avec les douze coups de l'horloge, à Francfort-sur-le-Main. La constellation était propice : le Soleil, dans le signe de la Vierge, était justement au zénith ; Jupiter et Vénus lui montraient un visage amical, Mercure n'était pas hostile non plus, tandis que Mars et Saturne restaient neutres ; seule la Lune..."* — eh oui, c'est ainsi qu'il faut naître ; en homme de l'instant — de l'instant où naissent on ne sait combien d'êtres humains sur la terre. Sauf que les autres n'ont pas laissé derrière eux d'odeur de livre : et donc ils ne comptent pas. L'ordre cosmique a préparé pour une seule naissance cet instant propice. Le génie, le grand créateur descend sur la terre comme un héros mythique. Un lieu inoccupé le désire avec impatience, sa venue est attendue depuis si longtemps que la terre en gémit presque. A présent, il suffit d'attendre la constellation la plus bénéfique qui le guidera à travers les difficultés de la naissance, ainsi que dans ses débuts mal assurés et ses années d'hésitations, jusqu'à l'instant lumineux où il pénétrera dans le royaume de la renommée. Rétrospectivement, contemplant sa vie du sommet de sa carrière, il n'y verra plus de place pour le hasard, elle apparaîtra comme l'incarnation de l'inéluctable. Tous ses gestes, toutes ses pensées sont importants car ils portent les marques de la Providence, chacune de ses déclarations est pleine des signes symboliques d'un développement exemplaire. *"Le poète, dira-t-il plus tard, doit avoir une origine, il doit savoir d'où il vient."*

Je crois qu'il a raison : c'est effectivement la chose la plus importante.

Ainsi donc, quand je suis venu au monde, le Soleil était dans le signe de la plus grande crise économique jamais connue, depuis l'Empire State Building jusqu'aux aigles de l'ancien pont François-Joseph, du haut de tous les points élevés du globe, les hommes se jetaient à l'eau, dans le vide, sur le pavé, selon les circonstances ; un

chef de parti du nom d'Adolf Hitler m'a montré un visage extrêmement hostile d'entre les pages de son livre intitulé *Mein Kampf* la première loi hongroise antijuive, appelée *numerus clausus*, était au zénith de ma constellation, avant d'être remplacée par les suivantes. Tous les signes de la terre (je ne sais rien des signes du ciel) témoignaient du caractère superflu voire déraisonnable de ma naissance. De surcroît, j'étais arrivé comme un fardeau pour mes parents : ils s'apprêtaient à divorcer. Je suis la matérialisation de l'amour d'un couple qui ne s'aimait plus ; peut-être le fruit d'une nuit conciliante. Et hop, d'un coup j'ai été là, par la grâce de la nature, avant qu'aucun d'entre nous n'ait pu y réfléchir correctement. J'étais un enfant bien portant, j'ai eu mes quenottes, j'ai commencé à marcher, ma raison s'est épanouie : je commençais à prendre la mesure de mes matérialisations foisonnantes. J'étais le petit garçon commun de mon papa et de ma maman lesquels n'avaient désormais plus rien en commun ; pensionnaire de l'internat privé où ils m'avaient placé en attendant de régler leur divorce ; élève de cette école, petit citoyen de l'Etat. Avant les leçons, je récitais cette prière : " Je crois en un seul Dieu, je crois en une seule Patrie, je crois en la résurrection de la Hongrie. " Je lisais sur le mur la légende de la carte aux frontières rouge sang : " Petite Hongrie n'est pas un pays, grande Hongrie, c'est le paradis. " J'annonnais aux leçons de latin : " *Navigare necesse est, vivere non est necesse.* " " J'apprenais aux cours de religion : " *Shema yisroel, adonaï elohénou, adonaï ehod.* " On prenait possession de ma conscience, elle était cernée de toutes parts : on m'éduquait. Avec des paroles aimables ou avec des avertissements sévères, tout doucement j'étais amené à maturité pour être supprimé. Je ne me suis jamais défendu, je me suis toujours efforcé de faire tout mon possible : avec une bonne volonté quelque peu indolente, je sombrais dans la névrose de ma bonne éducation. J'étais un membre — modestement appliqué, aux résultats pas toujours impeccables — du complot silencieux qui se tramait contre ma vie.

Assez ; cela ne sert à rien de chercher mes origines : il n'y en a pas. Je suis tombé dans un courant que je croyais être un début à cause d'un illusoire sentiment inné du temps. J'ai une ou deux anecdotes et quelques souvenirs personnels, comme tout le monde. Qu'est-ce que

cela signifie ? A une température adéquate, ils se fondent dans une masse commune sans laisser de traces, ils s'unissent avec le matériau inépuisable qu'on produit dans les hôpitaux et qu'on fait disparaître dans les fosses communes ou, dans le meilleur des cas, dans la production. En recherchant mes origines, je ne vois qu'une colonne compacte, sans fin : la marche de mon siècle ; dans la chaleur abrutissante du troupeau, aveuglé, vacillant puis reprenant mon élan, j'avance moi aussi en trébuchant. A un moment donné, qui sait pourquoi, je suis sorti du rang : je me suis arrêté. Je me suis assis au bord du ravin et j'ai vu la route que j'avais parcourue. Serait-ce là ce que les littérateurs appellent le " talent " ? J'ai peine à le croire. Je n'ai donné le moindre signe de quelque talent ou originalité que ce soit dans aucun de mes gestes, de mes mots, de mes manifestations — sauf dans le fait d'être resté en vie. Je ne me suis pas rêvé dans des histoires inventées ; je ne savais même pas quoi faire de ce qui m'était arrivé. Pas une seule fois je n'ai entendu l'appel de la vocation, l'ensemble de mes expériences n'a pu me convaincre que de mon inutilité, jamais de mon importance. Je ne possède pas le verbe qui sauve ; je ne me suis intéressé ni à la perfection ni à la beauté, je ne sais même pas ce que c'est. Je considère l'aspiration aux honneurs comme un onanisme de vieillard, et l'immortalité, tout simplement ridicule. Je ne me suis pas mis à écrire mon roman pour avoir une activité officielle. Si j'étais un artiste, j'amuserais ou j'instruirais les gens ; mon œuvre les intéresserait, et non ce pour quoi je l'ai produite.

Si j'écarte tout cela, je ne trouve qu'une seule explication à ma passion entêtée : j'ai peut-être commencé à écrire parce que je voulais prendre ma revanche sur le monde. Pour prendre ma revanche et obtenir de lui ce dont il m'a exclu. Mes glandes surrénales, que j'ai rapportées intactes d'Auschwitz, produisent peut-être trop d'adrénaline. Et pourquoi pas ? En fin de compte, l'imagination possède une force qui peut inhiber l'agressivité en un instant et produire un équilibre, une paix provisoire. C'est peut-être ce que je voulais, oui : rien qu'en imagination, certes, et avec des moyens littéraires, prendre en mon pouvoir la réalité qui, d'une manière très réelle, me tient en son pouvoir ; changer en sujet mon éternelle objectivité, être celui qui nomme et non celui qui est

nommé. Mon roman n'est rien d'autre qu'une réponse au monde, le seul type de réponse que, visiblement, je suis capable d'apporter. A qui aurais-je pu adresser ma réponse puisque, comme on le sait, Dieu est mort ? Au néant, à mes frères humains inconnus, au monde. Ce n'est pas devenu une prière, mais un roman.

N'exagérons pas : c'est déjà de la littérature. Il s'avérera encore que j'ai un certain talent pour l'écriture : rien ne me ferait plus honte. Je n'ai pas commencé à écrire parce que j'étais doué, au contraire : quand j'ai décidé d'écrire un roman, j'ai décidé en même temps d'être doué. J'en avais besoin, il fallait que je termine mon travail. Je devais m'efforcer d'écrire un bon livre non par vanité, mais eu égard à la nature même de la chose, pour ainsi dire. Je ne pouvais pas faire autrement : en moi, la nécessité de répondre s'était mystérieusement concentrée en liberté, comme un gaz chauffé sous haute pression. Qu'aurais-je pu faire de ces impressions informes et insupportables ? Parfois, la vérité se transforme en une simple question de savoir-faire. Puisqu'un mauvais roman peut aussi être liberté, sauf qu'elle ne peut alors pas s'exprimer, et c'est justement le livre qui l'en empêche. Aujourd'hui au moins, je le sais : j'ai beau tirer la bride du destin d'écrivain, son ironie diabolique me retient. Quelle qu'ait été ma motivation initiale, je ne peux justifier cette affaire à caractère privé que si je propose quelque chose aux autres. Dans ma main vengeresse, levée pour frapper, j'ai soudain trouvé un roman et, avec une révérence profonde, j'ai essayé d'en faire un cadeau de Noël à tout le monde.

Voilà l'histoire. En l'absence de toute certitude, il fallait que je me convainque que j'existaient malgré tout. J'avais répondu aux tentatives de meurtre à retardement, réelles ou symboliques, soit par une apathie neurasthénique, soit par l'agressivité. J'ai compris relativement vite, vu que je suis un être pensant, que j'étais plus vulnérable que le monde extérieur. Je me suis mis à écrire par faiblesse et par impuissance, par désarroi et finalement aussi par une sorte de vague espoir. C'est tout : voilà la réponse à ma question. Et là-dessus, je pourrais terminer ces notes.

Sauf que quelque chose en moi se dresse contre la fin. Mes notes se terminent, mais moi je continue : les mots s'épuiseront et je

resterai perplexe, face aux instants, aux heures, aux jours qui se succèdent. Tiens, j'ai choisi la même thérapie, qui a donné les mêmes effets, que lorsque j'ai commencé à écrire mon roman. Non que je cherche une solution — la vie, je le sais bien, n'a pas de solution —, mais je considère que la simple énumération des symptômes ne suffit pas. La constatation ne m'est d'aucun secours : étant le malade, ce n'est pas le diagnostic qui m'intéresse, mais la douleur, le processus, la maladie même. "Des détails, surtout des détails", comme dit Ivan Karamazov, l'instigateur, quand il questionne Smerdiakov, l'assassin. Ne surtout pas terminer, puisque rien ne finit jamais : il faut continuer, écrire encore, oui, avec l'assurance, avec la volubilité écoeurante d'une conversation entre deux assassins. Bien que ce que j'ai à dire soit d'une objectivité aride, réduit à la mécanique du crime, et à une donnée statistique qui serait super..."

Téléph... ?

"... flue comme l'écriture d'un livre..."

"Putain de... !

— Je croyais que tu n'étais pas là !"

Comme un rayon laser qui transperce une pomme de terre cuite (comparaison ratée tant visuellement que logiquement) (en effet, pourquoi un rayon laser irait-il transpercer une pomme de terre cuite ?) (mais c'est ce qui était passé par la tête du vieux, et nous n'avons pas le droit de trouver quelque chose de mieux) (ou de moins bon) (à la place du vieux) (pour autant bien sûr que nous voulons rester le chroniqueur fidèle de son histoire) (or n'est-ce pas là notre but ?), la voix pleine de reproches de la mère du vieux transperça ses boules de cire.

— Et où j'aurais pu être ? dit le vieux, agacé.

— Avec toi, on ne sait jamais !... Figure-toi que ma petite étagère en verre s'est cassée, celle où je garde mes cactus, les pots sont tombés, il y en a un qui s'est cassé et la terre s'est répandue sur le plancher. Qu'est-ce que je dois faire ?

— Donne un coup de balai, proposa le vieux.

— Des idées comme ça, j'en ai aussi ! et le rayon laser fendit le crâne du vieux. Je voudrais savoir où je pourrais trouver une nouvelle étagère en verre.

— Chez un vitrier, risqua-t-il.

— Un vitrier ! Comme gi les vitriers couraient les rues par ici !... Tu n'en connaîtrais pas un bon ?

— Non, dit-il.

— Bien sûr que non. Qu'est-ce que tu sais, toi ? !

— Eh bien, il y a quand même..., s'indigna-t-il.

— Tu ne demandes même pas comment a eu lieu l'accident ?

— Mais si, mais si, s'empressa-t-il de dire.

— Je voulais essuyer la poussière de l'image qui est suspendue au-dessus ; et je suis montée si maladroitement sur la chaise que ma robe de chambre s'est accrochée à un coin de l'étagère. Je crois qu'elle s'est déchirée... Je n'ai pas encore regardé...

— A ton âge, on ne sautille plus sur les chaises, conseilla-t-il.

— Sans blague ! et une grenade explosa dans l'oreille du vieux. Je sais toute seule ce qu'il faut faire à mon âge... Mais depuis que je ne peux plus aller au travail à cause de mon dos, je peux me payer une femme de ménage une seule fois par semaine ! Et toi, je peux toujours te demander de venir faire la poussière !

— Effectivement, reconnut le vieux.

— Tu vois ! Tu t'es occupé de ton certificat de domicile ?

— Non, fit-il, effrayé.

— Parce que tu avais tellement de choses à faire toute la semaine, n'est-ce pas ?

— Pas mal, oui, s'emporta-t-il. J'avais un délai à tenir : je fais une traduction.

— Tu tombes de plus en plus bas : d'abord tu écrivais des pièces, ensuite un roman et maintenant, des traductions.

— Je serai bientôt sténodactylo, fit-il, agacé.

— Ce que tu seras, c'est ton problème. En tout cas, tu n'as plus beaucoup de temps pour te décider. Tu ne rajeunis pas non plus.

— Encore heureux, grommela-t-il.

— Mais il faut que tu arrange ton certificat de domicile dans les meilleurs délais pour que je puisse signer le contrat de viager.

— D'accord, dit-il.

— Je les connais, tes “ d'accord ”. Tu remets tout à la dernière minute. C'est pour ça que tu en es là où tu es”, dit la mère en guise d'au revoir.

“C'est foutu pour aujourd'hui”, pensa le vieux.

“Il faudrait arrêter”, pensa-t-il encore.

“Je veux dire, tout ça”, poursuivit-il (en pensée).

“... J'ai arrêté tout ça..”

“N'est-ce pas”, s'illumina (quelque peu) le vieux.

“... j'ai décidé d'aller faire un tour...”

“Sage décision”, approuva le vieux.

“... et je me suis retrouvé dans l'île Margit...” “Quelle connerie”, se renfrogna le vieux.

“... et qui vois-je assis sur la terrasse, dans le doux bruissement des feuilles qui tombent ? Je veux bien être damné si ce n'est Árpád Sas avec un type...”

“Manque de pot”, marmonna le vieux.

“... deux perroquets bariolés sous les marronniers, deux chemises colorées, deux têtes significatives, travaillées. Je m'apprête à les éviter...”

“Hé-hé”, se réjouit le vieux.

“... mais c'est trop tard : Árpád Sas m'a aperçu...”

“Et toc”, ricana le vieux.

“... et il m'invite à sa table avec de grands gestes : “Ah, le roi du monde ! Par ici, mon prince, nous n'attendions que vous !”

J'enjambe les jardinières de fleurs qui servent de clôture et je lui demande sur mon ton le plus amical :

“Et si tu allais au diable ?”

Il ne répond pas : il lorgne d'une façon quelque peu solennelle vers l'autre type qui s'est levé à mon approche en arborant un large sourire. C'est un grand échalas, tout en longueur, les cheveux poivre et sel, des lunettes rondes, à la vue de ses dents de cheval jaunes qui dépassent de sa moustache sombre et de sa petite barbe, des bribes de souvenirs décantés depuis longtemps commencent à s'agiter en moi, comme le marc au fond d'une tasse de café.

“Alors ? Alors ?” me demande-t-il avec un léger accent étranger.

Enfer et damnation ! comme disent chez Jules Verne les capitaines de bateaux anglais :

“*Mynheer Van de Gruyn, le planteur de cacao hollandais !* m'écrié-je.

— Imbécile ! fait dans un éclat de rire Gerendás, né Grün. Tu n'as pas changé en dix-sept ans !”

Voilà qui est discutable. Mais ce n'est pas le bon moment. Au lieu de cela, j'émets différents sons qui vont de l'heureuse surprise à la franche camaraderie. Je rentre vite dans mon rôle, comme dans des pantoufles oubliées depuis longtemps et soudain retrouvées. Je joue mon propre rôle, ou plus précisément celui du bon vieux copain dont Gerendás a gardé l'image. Dieu sait qui c'était ; Dieu sait ce qui m'a incité à m'efforcer de rester fidèle à une vieille photo qui n'était sans doute déjà plus fidèle à l'époque où elle a été prise : peut-être notre éternelle crainte que, finalement, notre image ne disparaîsse définitivement.

Par chance, je suis suffisamment informé. Sas, que je rencontre de temps en temps dans la rue, au cinéma, au bridge, mais surtout à la piscine de Római-part, me donne toujours des nouvelles : Grün a du succès à la télé hollandaise ; Grün publie l'une après l'autre ses nouvelles humoristiques ; un film de production allemande a été tourné sur un scénario de Grün ; en rentrant de Londres, Sas s'était arrêté à Amsterdam où Grün possède une villa en banlieue avec un jardin où il cultive des tulipes. Le visage de Sas était à la fois satisfait

et malicieux : sa satisfaction s'adressait à Grün, sa malice, à lui-même et bien sûr à moi. Sas s'est bâti une image métaphysique du monde d'où il a cependant banni la métaphysique, vu qu'il croit aux biens de consommation et non en un dieu. Par conséquent, il vit dans une vallée de larmes — en tout cas, en vertu de son libre arbitre : il s'y est condamné lui-même, sans doute par pusillanimité, mais il est apaisé par le fait qu'il existe, même en tant qu'occasion manquée, un autre monde plus lumineux, où il peut de temps en temps faire des escapades, dès que possible, aux frais de l'Etat.

“Toi, tu ne vas jamais nulle part, me reprochait-il régulièrement.

— Moi, non, lui réponds-je conformément à la vérité.

— Pourquoi ? me demande-t-il.

— Je ne peux de toute façon pas me fuir moi-même ”, lui dis-je alors.

Ou bien : “ On peut découvrir le monde dans une cellule de prison ; c'est même le meilleur endroit pour ça. ”

Ou encore une autre fois : “ Je n'aime pas qu'on présente constamment comme étant nôtre un monde dont nous sommes exclus. ”

“ Tu parles en flamand, dit-il. Je dis flamand, parce que c'est la seule langue dont je ne comprenne pas un traître mot. ”

Mais je vois qu'il est vexé et ça me suffit. Sinon, Sas dirige une rubrique dans un hebdomadaire illustré, il représente en tant que traducteur les grandes langues occidentales, et en tant que chroniqueur et éditorialiste, la ligne nationale, avec discrétion, habileté, sensibilité et intelligence. Il m'a signalé que Grün allait venir et qu'il désirait me voir, comme une relique de sa vie passée. Et à présent, ils étaient justement en train d'envisager de me téléphoner.

Pour fêter l'événement, je commande un café.

Ensuite, je pose les quelques questions qui me semblent devoir être posées dans ce cas-là. *Mynheer Gruyn* fait le modeste : il a certes réussi deux ou trois choses, mais il n'a pas encore vraiment fait carrière, sur quoi Sas laisse échapper un bref éclat de rire. A-t-il une famille ? Oui : une femme et une fille de cinq ans.

“ Je ne l'avais pas dit ? me demande Sas.

— Si bien sûr, simplement, je vérifie ”, dis-je pour me tirer d'affaire.

Je sens avec angoisse que je n'aurai bientôt plus de questions à poser. Heureusement, Grün prend la relève : Sas lui dit que j'écris des comédies à succès ; il aimerait en voir une.

“ Elles ne sont pas à l'affiche en ce moment ”, dis-je pour m'excuser.

Alors il me dit qu'il aimerait bien les lire.

Je le dissuade : “ Pas la peine, elles sont mauvaises. ”

Grün éclate alors d'un long rire gras, me donnant une bonne tape dans le dos de sa main ossue ; il croit sans doute que je plaisante.

“ Toujours le même, halète-t-il, ravi.

— Personne, depuis la mer Jaune jusqu'à l'Elbe, ne s'est débrouillé comme lui, dit Sas avec un sourire paternel, fier de moi.

— C'est toi qui le dis, dis-je avec la même bienveillance.

— Mon vieux, dit Gerendás soudain grave, chez nous, en Occident, les bonnes comédies sont très recherchées. ”

C'est alors seulement que je me rends compte que je me trouve en plein quiproquo.

“ Je n'écris plus de comédies, dis-je.

— Et quoi alors ? ” demande *mynheer Peeperkorn*.

Je ne sais pas ce qui m'a pris : visiblement, j'ai soudain envie de m'exprimer. Peut-être l'ai-je fait par perplexité : finalement, je suis avec des confrères. Mais il se peut que j'aie pensé au bon conseil de Gœthe selon lequel, pour préserver nos œuvres poétiques de l'usure, il est préférable de parler aux spécialistes bienveillants de leur genèse, leur donnant ainsi une valeur historique.

“ J'ai écrit un roman, dis-je avec modestie.

— Ah ! s'enthousiasme Van de Gruyn.

— Et tu ne m'en as pas dit un seul mot ? ! fait Sas en me lançant un regard vexé.

— Il paraîtra quand ? dit Gerendás, abordant le côté pratique.

— Tout est là : il ne paraîtra pas, dis-je,

— Comment ça ?

— Refusé par l'éditeur.

— Aha, oui ”, fait *mynheer* Gruyn avec une intonation un peu étrangère tandis qu'une expression distante se peint sur son visage.

Sas, pour sa part, en semble d'autant plus animé : il veut savoir quel est cet éditeur, pourquoi il a refusé. Je réponds que je ne connais pas la raison, mais que j'ai reçu une lettre idiote où il apparaît clairement qu'ils ont mal compris mon roman ou qu'ils n'ont pas voulu le comprendre, parce que, dis-je, ils ont pris toutes les trouvailles pour des hasards, les audaces pour des maladresses, et toute la logique du roman pour une aberration.

“ De quoi parle ton roman ? ” demande Sas.

Allez savoir pourquoi, mais le fait est que je suis embarrassé.

“ De ce dont parle tout roman, dis-je prudemment, de la vie. ”

Sauf qu'on ne peut pas se débarrasser de Sas aussi facilement :

“ Laissons là tes habituelles réflexions philosophiques de haut vol, m'arrête-t-il. Je te demande de quoi il est concrètement question dans ton roman concret. Il se passe aujourd'hui ?

— Non, dis-je.

— Quand alors ?

— Eh bien... pendant la guerre.

— Où ça ?

— A Auschwitz ”, dis-je dans un souffle.

Silence.

“ Bien sûr, remarque Van de Gruyn avec une compassion réservée, comme s'il parlait à un lépreux à moitié guéri, tu as été à Auschwitz.

— Oui, dis-je.

Tu as perdu la tête, dit Sas, revenu de sa première stupeur. Un roman sur Auschwitz ? ! Aujourd'hui ? ! Qui va le lire ?

- Personne, dis-je, puisqu'il ne paraîtra pas.
- Tu t'attendais peut-être à ce qu'on te saute au cou ? demande-t-il.
- Pourquoi pas ? C'est un bon roman, dis-je.
- Bon ? Qu'est-ce que ça veut dire, bon ? ”

Je bredouille : “ Eh bien quoi ? Bon, c'est bon. Un truc qui repose sur lui-même... Je veux dire... Bon, *an und für sich*, pour ainsi dire.

- *An und für sich...* ”

Sas regarde Gerendás comme s'il traduisait mes paroles, puis il dirige à nouveau vers moi sa tête élégante, étroite, au nez pointu qui, avec ses paupières mi-closes, ses bacchantes jaunâtres entourant son visage rougeaud, rappelle un vieux renard fatigué. *"An und für sich*, répète-t-il modestement. Mais bon *pour qui* ? Qu'est-ce qu'on peut en faire ? Où est-ce que tu vis, sur quelle planète ? me demande-t-il, de plus en plus accablé. Personne ne connaît ton nom dans le métier et toi, tu te ramènes avec un roman, et en plus, quel sujet... ”

Myneher Gruyn essaie d'arrondir les angles :

“ Sacré Sas, il n'a pas changé. Il a toujours été... comment dire... *asses ponem* — ravi d'avoir trouvé le mot qu'il cherchait. Tu te souviens quand... ”

Mais plus moyen d'arrêter Sas ; et moi non plus, d'ailleurs. J'entends l'abolement furieux de ma propre voix :

- “ Alors je n'ai pas le droit d'écrire un bon roman ?

— Très exactement, se réjouit Sas. Je n'aurais pas pu le formuler de manière plus pertinente. Ce n'est pas de toi qu'on attend un bon roman, mon vieux. Quelle assurance as-tu de pouvoir écrire un bon roman ?... Et même s'il était vraiment bon, admettons : qu'est-ce qui te le garantit ? Mon vieux, un professionnel ne va pas se contenter de croire ses propres yeux. Il ne connaît pas ton nom, dit-il en comptant sur ses doigts, tu n'as pas de piston, le sujet n'est pas dans l'air du temps, personne n'a besoin de toi comme as d'atout : tu veux quoi exactement ?

- Et si, dis-je, quelqu'un remet un roman, disons, génial ?...

— Tu parles sûrement de toi, affirme Sas.

— Supposons, admets-je.

— Premièrement : il n'y a pas de roman génial, m'explique patiemment Sas. Deuxièmement : s'il y en a quand même un, c'est d'autant plus grave. C'est un petit pays ; nous n'avons pas besoin de génies, mais de citoyens honnêtes et travailleurs qui...

— D'accord, d'accord, l'interrompt Van de Gruyn venant à mon secours, mais du moment qu'il a fait ce roman... Tu pourrais peut-être, risque-t-il prudemment, me le passer... Je reste encore deux semaines, je pourrais le parcourir...

— Ça me ferait une belle jambe ! dis-je. Traduis-le et publie-le en Hollande !”

Myneher Gruyn a l'air étonné :

“ Je ne fais pas de traductions, dit-il. Même moi, j'ai encore besoin parfois d'aide en néerlandais. ” Il s'énerve et parle de plus en plus mal le hongrois. “ C'est vraiment... comment dire... *absurdity* ! Par ailleurs (il retrouve petit à petit ses esprits), chez nous, en Occident, pour les romans, ce n'est pas facile non plus : il y a des pros, n'est-ce pas, qui savent comment il faut faire. Un tel sujet, pour faire du business avec, eh bien, il faut quelque chose de plus ! Avec Anne Frank, les Hollandais ont déjà... euh...

— Réglé le problème, dis-je, me précipitant à son secours.

— Eh bien, pas tout à fait, mais si tu ne peux pas... apporter quelque chose de nouveau... Et chez nous en Occident, ce n'est pas bon pour un roman d'avoir déjà été refusé une fois... Sauf si (une vague réflexion se dessine sur son visage) la *personality* de l'auteur est telle que...

— Je ne vais pas me faire enfermer rien que pour devenir chez vous une attraction éphémère ! dis-je.

— Ne te fais pas d'illusions ! se hâte de m'apaiser Sas. De nos jours, il n'est pas si facile de se retrouver en prison à cause d'un livre !

— C'était le bon vieux temps, dit *myneher Gruyn* en éclatant d'un rire soulagé. Vous vous rappelez quand...

— Aujourd’hui, ces choses se déroulent d’une manière beaucoup plus civilisée, poursuit Sas imperturbablement.

— Oui, tout le monde me le dit, renchérit le *myneher*. Vous avez bien évolué : les vitrines sont jolies, les gens sont bien habillés... Mais où sont toutes ces jolies filles d’autrefois ? !

— Elles sont là, dit Sas, sauf que tu ne les remarques pas : toi non plus, tu n’es plus le fier hussard que tu étais il y a dix-sept ans, mon vieux...”

En un mot, mon histoire est enfin finie, comme un disque usé. Sas me prodigue quelques bons conseils : écrire des nouvelles, essayer de mettre un pied dans les revues littéraires ; de cette manière, on s’habituerà à mon nom, on se mettra même à le citer. Je dois ensuite me joindre à un groupe littéraire, peu importe lequel, ce genre de chose étant de toute façon imprévisible, dit-il.

“ Un groupe littéraire, m’instruit-il patiemment, c’est comme une vague ; soit elle s’élève, soit elle retombe, mais elle charrie toujours ses alluvions, que ce soit sur la crête ou dans le creux, et elle finit toujours par arriver dans un port. ” Il cite quelques exemples d’écrivains qui sont arrivés à bon port, les uns lentement, les autres plus vite. Certains sortent du rang en chemin, se suident, quittent le métier ou se retrouvent à l’asile ; d’autres en revanche réussissent, vingt ou trente ans plus tard, il s’avère que ce sont de grands écrivains et ce, grâce aux œuvres dont on n’a jusqu’alors fait aucun cas : dès lors, s’ils sont encore en vie, on les cajole, on les fête, on les gâte, et on ne peut rien y faire, pas plus qu’on a pu empêcher leur mise à l’écart antérieure.

“ Ou bien, poursuit-il, il faut taper dans le mille. C’est-à-dire qu’il faut dénicher le problème qui à un moment donné se trouve dans l’air du temps : dans ce cas-là, il peut arriver qu’on s’arrache un écrivain jusqu’alors inconnu parce que, dit Sas, son livre tombe à pic pour quelqu’un ou pour quelques-uns et sert d’argument ou de contre-argument, de prétexte à scandale ou d’étendard. ”

Le *myneher* dit que chez eux, en Occident, les choses ne sont guère différentes, bien que le marché du succès y soit incontestablement plus libre. Mais qu’est-ce qu’il ne faut pas

inventer pour que ce marché s'ouvre aux assaillants ! Il y en a qui se déshabillent aux réceptions de la reine ; d'autres battent des records de vitesse, divorcent et se remarient sans cesse, entrent dans des sectes suspectes ou se font amener à l'hôpital avec une overdose pour avoir au moins par ce biais leur nom dans les journaux. Lui-même — *mynheer* Van de Gruyn — en a marre de ses nouvelles humoristiques, de se répéter sans cesse. Il a un sujet de roman sérieux. Il en a déjà parlé à son agent. Ce dernier n'a rien eu à redire, sauf qu'il lui a soumis deux contrats. L'un pour ses habituelles histoires humoristiques, mais avec ses honoraires habituels majorés d'un tiers ; l'autre pour un roman, pour une somme de misère, avec en plus une clause selon laquelle l'agent a le droit de rompre ce malheureux contrat à la présentation de la première moitié du manuscrit.

“ Je ne dis pas qu'un jour je ne le signerai pas ; mais pour l'instant, je ne peux pas me le permettre.

— C'est comme ça, remarque Árpád Sas : on ne fait pas toujours ce qu'on veut.

— Ou alors il faut en payer le prix ”, renchérit le *mynheer*.

Ils ne me parlent plus depuis un bon bout de temps. Je ne suis qu'un benêt assis entre eux, ils conversent agréablement par-dessus ma tête, comme deux hommes expérimentés et intelligents.

D'ailleurs je ne leur prête plus vraiment attention. La terrasse s'est remplie, le soleil d'automne semble aussi faible et distrait que mon attention dissipée. Des bribes de conversations se mêlent au bavardage de Sas et de Gerendás. Les assiettes s'entrechoquent, de temps en temps, un autobus passe avec fracas dans la rue. A gauche, il y a un type d'un certain âge avec une moustache à la d'Artagnan, une cravate aux motifs décidément gais, en face de lui se trouve une dame soignée au sourire appliqué.

“ *I like some pictures*, dit le type avec un regard significatif, son sandwich au saucisson à la main.

— Aï laïque ze miouisque ”, dit la dame avec un sourire qui allait beaucoup plus loin que sa phrase en anglais approximatif.

Un aboiement me déchire les oreilles : “ Pour autant que je me souvienne, il y avait deux paquets ficelés ensemble. ” C'est un petit homme entouré de quelques vieilles dames décorées comme des arbres de Noël : avec ses immenses oreilles, son visage flétri et ses rares cheveux dressés en crête au sommet de son crâne, il ressemble à un ouistiti en colère.

J'entends incidemment Sas se faire inviter à Amsterdam au printemps prochain.

“ Il se peut que je ne serai justement pas chez moi, dit le *mynheer*. Je dois aller en Amérique au printemps. Mais naturellement, l'une de nos chambres d'ami... ”

La moustache de d'Artagnan se trempe dans le bain de mousse blanche d'une bière.

Une cacophonie stridente et criarde s'élève à la table des vieilles dames :

“ Tu veux toujours avoir raison ! glapit l'une d'entre elles, rouge, la tête tremblante d'indignation.

— Oui, et j'ai parfaitement raison ! ” jappe le vieux mâle dominant. Soudain, les vieilles se soumettent : le silence se fait. Le vieux les regarde en renâclant, le bas de son dentier sursaute, menaçant, et retombe à sa place.

A notre table, la conversation roule sur la petite voiture anglaise de Sas, pour laquelle il aurait besoin à l'occasion de pièces de rechange. Il découle de la suite qu'il pourrait essayer de traduire et de placer l'un des recueils humoristiques et apolitiques de Gerendás :

“ J'apprendrai au moins le néerlandais : j'ai déjà traduit du norvégien. Si je suis bloqué, tu me donneras un coup de main ”, dit-il joyeusement.

Je regarde autour de moi : tout bouillonne, les mots bruissent de toutes parts, comme sur les fils invisibles de poteaux télégraphiques invisibles, idées, propositions, projets et espoirs sautent d'une tête à l'autre, comme des arcs électriques. Oui, je suis resté en quelque sorte à l'écart de cette grande production et consommation générale, de ce gigantesque métabolisme du monde ; et à cet instant, j'ai

compris que c'était ce qui avait décidé de mon sort. Je ne consomme pas et je ne suis pas consommable.

“ Il faut que j'y aille ”, dis-je en me levant.

Ils ne m'ont pas vraiment retenu.

“Maintenant, je suis chez moi.”

“C'est fini”, s'étonna le vieux.

“Terminé.”

“Pourtant, ils l'ont quand même publié.”

“Deux ans plus tard.”

“En 4 900 exemplaires.”

“18 000 forints.”

“Tu as travaillé ?

— Bien sûr.

— Tu as avancé ?

— J'ai fait aller.

— Qu'est-ce que tu veux manger ?

— Je ne sais pas ce qu'il y a.”

Sa femme le lui dit.

“Peu importe”, décida le vieux.

Dénouement au bistrot : il y avait des spéculations à propos de qui allait rester et qui partir, racontait la femme du vieux.

Parce que l'inventaire avait eu lieu : il n'y avait pas de déficit, mais de l'excédent (ce qui est en général louable, mais lorsque l'excédent dépasse un certain excédent, c'est pour le moins blâmable) (vu qu'un excédent si important ne peut provenir que d'un tort causé systématiquement aux clients pendant une longue période).

La Vieille — officiellement : l'ancienne gérante — avait précipitamment déposé sa demande de départ à la retraite, ce qui de toute façon était d'actualité depuis longtemps, demande que l'entreprise s'était empressée d'accepter (dans un esprit d'équité générale) (et aussi dans l'espoir d'éviter l'étalage au grand jour) (ce

qui — à savoir le grand jour — apporterait sans doute à l'entreprise plus de préjudice qu'un excédent dépassant un certain excédent) (l'excédent étant en fin de compte et malgré tout un bénéfice) (qu'il faut juste savoir comptabiliser) (bien sûr).

Ceci étant dit, la conséquence habituelle de ce genre d'événement pas spécialement rare (à savoir la chute d'un gérant) est que le personnel est également muté dans d'autres magasins, en général pires, rarement comparables, exceptionnellement meilleurs (bien que la majeure partie du personnel) (selon les formulations claires du droit du travail) (ne soit pas responsable de l'inventaire, n'ayant de surcroît pas accès à ses résultats) (mais l'ombre du crime est allongée et tombe sur tout le monde) (surtout sur ceux qui n'ont rien commis).

Comme ce n'était pas un secret, il était d'autant moins étonnant que la grande dame blonde, taciturne, au visage impassible — officiellement : la nouvelle gérante —, nimbée d'un nuage où se mêlent des odeurs d'eau-de-vie de cerise et de parfum, une cigarette au coin des lèvres, fût déjà en train de préparer dans son bureau la liste noire ; secret qui n'en était pas un d'autant plus que c'était en présence de plusieurs personnes, entre autres de la femme du vieux, qu'elle avait dit elle-même qu'elle "ne travaillait pas avec un personnel malhonnête", par conséquent tout était incertain, la seule certitude était que M^{me} Boda (prénommée Ilona) restait — en vertu soit d'une imprévisible sympathie personnelle, soit d'un facteur plus prévisible (par exemple la prévoyance de la nouvelle — officiellement — gérante, selon lequel le destin pouvait faire en sorte qu'elle) (officiellement : la nouvelle gérante) (ait peut-être aussi de l'excédent et dans ce cas-là) (peut-être justement le soir, à l'heure de pointe) (elle se mettrait elle-même dans sa blouse blanche derrière le comptoir) (dans l'esprit de l'ordre, peut-être pas absolument indispensable, que le sinistre penseur déjà cité plus haut a nommé éternel retour) (mais qui est naturellement) (en tout cas nous l'espérons) (toujours démenti par la vie).

“Maintenant, je peux toujours voir, où est-ce que je me retrouverai, dit la femme du vieux pour terminer son récit (en guise de conclusion).

— Ah, oui, dit le vieux plus tard, ma mère a téléphoné.

— Qu'est-ce qu'elle voulait ?” demanda sa femme.

Le vieux le lui raconta dans les grandes lignes.

“Comme ça nous n'avons plus aucun espoir de changer éventuellement d'appartement, dit-elle.

— C'est vrai, pas beaucoup, dit-il. Momentanément, ajouta-t-il (en toute hâte).

— On va rester dans ce trou jusqu'à la fin de notre vie, dit-elle.

— Qu'est-ce que je peux faire ? dit-il. Je sors, je vais me promener”, ajouta-t-il (un peu plus tard).

Le lendemain matin, la femme du vieux était assise sur le bord du canapé qui occupait le coin nord-ouest de la pièce, en chemise de nuit, chaussons, les cheveux hirsutes et, les yeux encore embrumés de sommeil, elle dit :

“J'ai fait un rêve bizarre. Je ne me souviens pas des détails. En gros, continua-t-elle, je travaillais dans un immense établissement hôtelier. Il y avait six étages et des murs en briques rouges, comme — attends un peu... —, comme une prison. Bien sûr. Il y avait de la grande musique à chaque étage, surtout de la musique tzigane. Moi j'étais de service à la terrasse, au dernier étage. Il y avait beaucoup de monde. Je portais les grands plats lourds en pyrex, j'avais toujours douze bouteilles de bière sur mon plateau. La cuisine était au rez-de-chaussée, il fallait tout monter, et le personnel était peu nombreux. On était débordés, les gens à table criaient, les cendriers débordaient de mégots, les boissons renversées coulaient par terre des nappes couvertes de taches de gras. Il y avait une luminosité bizarre, rougeâtre, comme parfois en été au coucher du soleil. Je courais d'un client à l'autre, j'étais en nage, mais je sentais en même temps que je n'avais plus rien de commun avec tout ça.

La mère Boda est passée à côté de moi avec un grand fracas, dans une espèce de tenue hongroise. Elle avait un gilet rouge, une coiffe sur la tête, une jupe tricolore sur son cul énorme. Le plateau qu'elle

portait était si grand qu'elle croulait sous son poids. A bout de souffle, elle m'a demandé : "Et en hiver, pendant une tempête de neige, comment faites-vous ? " Je lui ai répondu : " Ça c'est votre problème. " J'ai alors remarqué que sa coiffe avait glissé presque sur son oreille, elle transpirait en dessous à grosses gouttes et son maquillage rouge et noir dégoulinait sur son visage. Je me suis mise à rire si fort que j'ai dû m'asseoir et poser mon plateau par terre. J'ai défaits mes lacets — j'avais mes habituelles chaussures de travail montantes — parce qu'il y avait quelque chose qui me faisait très mal aux pieds. C'était une pièce de dix forints qui avait dû glisser dans ma chaussure au milieu de cette pagaille. Sur ce, un type se met à crier vers moi. " Je vais faire régner l'ordre ici, je vais vous inscrire dans le carnet de réclamations ! " Je savais qu'il était lieutenant, mais je ne savais pas de quel commandant il tenait lieu. Je lui dis : " Monsieur, je m'en fous complètement, j'ai déjà mon arrêt de mort ! " et je lui montre le papier. Il le prend, le lit, et, pendant qu'il lit, il écarquille bizarrement les yeux, on dirait qu'ils veulent lui sortir de la tête. Il me dit alors : " Comme ça c'est différent. " Il se lève d'un bond, fait claquer ses talons, il fait comme s'il voulait saluer, mais il finit par faire un geste de la main. Puis il me fait un clin d'œil un peu triste.

Sur ce est arrivée, qui sait d'où, la nouvelle gérante blonde. Pâle comme un linge, la cigarette au coin de la bouche, elle me siffle à l'oreille : " On ne peut pas se défiler. Je n'ai pas de personnel, tu dois finir la journée. " Je sentais même les relents d'eau-de-vie de sa bouche, comme dans la réalité. Je lui ai dit : " J'en ai rien à foutre de toi non plus, moi, je suis libre, j'ai déjà ma condamnation ! " J'ai ôté mon tablier et je l'ai jeté à ses pieds, l'argent tintait dans la poche. Je savais qu'il n'y avait plus rien après. Jamais de la vie, je ne m'étais sentie aussi légère. Je me suis approchée de la rampe. J'ai vu une foule immense se presser en bas : tout le monde voulait rentrer, manger et boire, et ils arrivaient de loin en colonnes longues et noires, comme des fourmis. La nuit tombait. L'immeuble grouillait, bourdonnait sous mes pieds, comme une *ruche*. Il y avait de la musique, on mangeait, on buvait, il y en avait par-ci par-là qui s'étaient déjà soûlés et qui beuglaient. Les serveurs couraient comme des fous, ils posaient vite les plats et les boissons, puis vite, redescendaient dans la cuisine invisible qui déversait la nourriture,

mais le plus bizarre est que je savais qu'il n'y avait pas de personnel et tout ça allait durer jusqu'à ce que les chefs fassent cuire l'excédent...

Je ne raconte pas comme je le voudrais !..

Il y a beaucoup de détails, dont je ne me souviens même plus...

Je dois m'habiller : je finirai par être en retard...

C'était un mauvais rêve, mais ce n'était pas si mauvais que de se réveiller", dit la femme du vieux pour terminer son récit (en guise de conclusion).

Un peu plus tard, le vieux se tenait devant son secrétaire et réfléchissait au fait de ne pas réfléchir ce jour-là.

Pour réaliser ce projet (si toutefois on peut nommer projet un but négatif et réalisation le fait de l'atteindre) (de surcroît, ce but qui ne demandait au vieux aucun effort particulier, puisque) (comme on l'a peut-être déjà dit) (il avait acquis une si grande expérience en matière de réflexion, qu'il était capable de donner l'impression de réfléchir même quand il ne réfléchissait pas, lui-même s'imaginant réfléchir), il sortit du coin arrière droit — nord-ouest -du compartiment inférieur du secrétaire une espèce de coffret, un étui beige, d'aspect rugueux, peut-être en cuir de porc.

Sur le côté extérieur (et en même temps indubitablement supérieur) du coffret (d'aspect rugueux), on pouvait lire au milieu d'un sceau rond stylisé, en relief, plus beige que beige (on pourrait dire brun) le sigle MEDICOR (peut-être l'abréviation judicieuse d'un laboratoire ou d'un fabricant d'instruments médicaux) (si on peut se fier à la logique pure, cependant) (en l'absence de point d'appui mieux adapté) (et comme le vieux ne savait absolument pas quand, comment et pourquoi ce coffret s'était retrouvé en sa possession) (on peut difficilement supposer autre chose), chacun de ses deux compartiments contenait un jeu de cartes (un rouge et un bleu, chacun de cinquante-deux cartes) (et donc en tout cent quatre) (cartes rouges et bleues) (chaque carte portant au dos, en plus bleu

que bleu ou plus rouge que rouge, le sceau stylisé avec au milieu le sigle MEDICOR) (toujours de la couleur adéquate) (cela va de soi).

Le vieux sortit le jeu bleu (parce qu'il était moins usé).

Après les avoir brièvement battues, il posa, une par une et toujours de droite à gauche, quatre fois treize (et donc en tout cinquante-deux) cartes devant soi sur la table (plus précisément sur *la* table, la seule table proprement dite de l'appartement).

Cette activité montrait que, si étonnant que ce fût, il s'apprêtait à jouer au bridge.

Parce que, pour jouer au bridge, il faut quatre personnes (ni plus, ni moins).

Le bridge est un jeu de réflexion anglais, disait le vieux (à ceux qui ne suivaient pas).

Le principe, la spécificité du bridge, consiste en ce que les deux partenaires assis face à face jouent contre les deux autres (d'où le nom de bridge) (qui signifie pont) (bien que cette explication simpliste) (tout comme l'origine anglaise du jeu) (soit remise en cause) (par les chercheurs hongrois) (en accord avec ceux d'autres nationalités).

Si bien que le vieux représentait à lui tout seul — que pouvait-il faire d'autre ? — les trois personnes manquantes, c'est-à-dire toute la partie, en termes techniques, les déclarants au même titre que la défense ; ce qui présentait incontestablement des avantages, comme la diminution significative des difficultés de compréhension entre les partenaires, mais aussi des inconvénients, à savoir que le vieux était gêné par les cartes découvertes ; c'est à cela qu'on peut attribuer le fait qu'au lieu d'assurer son contrat, d'ailleurs facile à réaliser, de quatre cœurs par une impasse dans les couleurs rouges, dont il prévoyait le succès, il tenta de s'assurer l'avantage dans les couleurs noires et fit une de chute (bien qu'en tant que défense, il l'eût prévu) ; par conséquent, il ne restait qu'une question décisive, à savoir s'il devait s'identifier avec le déclarant qui avait chuté ou avec la défense qui avait gagné (après une brève hésitation, le vieux se décida pour la défense victorieuse) (de toute façon, il était vexé de n'avoir pas réussi le contrat de quatre cœurs facile à tenir), avant de

remettre le jeu de cartes dans son coffret, et ce dernier à sa place (dans le coin arrière droit — nord-ouest — du compartiment inférieur du secrétaire), de refermer le secrétaire et de laisser retomber son bras — désormais inactif ; à la suite de quoi, finalement, la situation par ailleurs accoutumée, traditionnelle, presque rituelle pourrait-on dire, s'est de nouveau installée, à savoir :

Le vieux se tenait devant le secrétaire. Il réfléchissait. C'était le matin. (Vers dix heures, à peu près.) A cette heure-là, le vieux avait l'habitude de réfléchir.

Comme il avait beaucoup de soucis, le vieux, il avait matière à réflexion.

Il y avait longtemps qu'il aurait dû se mettre à écrire un livre — c'est la vérité, inutile de l'embellir.

N'importe quel livre, pourvu que ce fût un livre (le vieux savait depuis longtemps qu'il importait peu quel livre il écrirait, bon ou mauvais, cela ne changerait rien au fond).

Et donc d'un geste impatient (comme s'il n'avait dorénavant vraiment plus de temps à perdre), il sortit du compartiment supérieur du secrétaire le dossier portant l'inscription "Idées, esquisses, fragments", puis, en tâtonnant parmi les nombreuses feuilles et bouts de papier (comme quelqu'un à qui il serait égal de tirer un as de pique ou un deux de trèfle) (plus précisément, peut-être, quelqu'un qui sait bien qu'il ne peut tirer ni l'as de pique ni le deux de trèfle, vu qu'il a lui-même battu les cartes) (ce qui détermine à l'avance celles qu'il a dans les mains) (tout en conservant les possibilités, jamais équivalentes, d'en avoir de plus ou moins bonnes) (et en ce sens laissant quand même un certain champ d'action au thème astral du moment), il tira du milieu de l'amas de papier une feuille de bloc-notes aux bords déjà quelque peu jaunis.

Sur cette feuille (aux bords déjà quelque peu jaunis) se trouvait, écrite au feutre vert (qu'il n'utilisait plus depuis longtemps), la note suivante (ou plutôt l'idée, l'esquisse ou peut-être le fragment) :

"Köves a déposé deux fois une demande de passeport et elle a été rejetée trois fois ; bien que cela puisse être la conséquence d'une

erreur administrative, Köves y voit une signification symbolique et décide de partir quoi qu'il arrive."

"Eh bien voilà, marmonna le vieux. C'est bien formulé."

"Je m'en souviens."

"Je n'avais pas de recommandation de l'employeur."

"C'était il y a longtemps", s'éloigna-t-il du sujet (en pensée).

"Mais qu'est-ce que je peux bien faire de ça ?" revint-il au sujet (en pensée).

"Quoique ce ne soit pas une mauvaise idée", pensa-t-il ensuite.

"Elle contient des éléments intéressants."

"Ça pourrait servir de point de départ."

"Ce qui compte, c'est où on arrive."

"Mais où arrive Köves ?"

Le vieux était assis devant son secrétaire et pensait (vraisemblablement à la question qu'il s'était posée lui-même) (comme on l'a dit plus haut) (de savoir où arrivait Köves).

Le vieux s'adressa (et à son visage qui s'éclairait petit à petit, on voyait qu'il pressentait la réponse) la question suivante : "Où peut bien arriver Köves ?" Sur ce, il sortit sa machine à écrire (du compartiment supérieur de son secrétaire) (dans lequel compartiment ne se trouvaient que quelques dossiers, deux boîtes en carton et, derrière, un dossier gris sur lequel était posée, en guise de presse-papiers, une pierre également grise, mais d'un gris plus foncé), et tout en haut de la feuille qu'il introduisit derrière le rouleau, au milieu de la ligne et en lettres capitales (comme on écrit un titre) (disons le titre d'un livre) (en général), il tapa :

LE REFUS

— et en dessous, après un instant de réflexion, il écrivit :

CHAPITRE PRE

"Putain de merde !"

Le vieux s'interrompit et se souleva à moitié de sa chaise, tendant la main vers le secrétaire.

“Que le grand-père des béliers l'empale sur son plantoir de corne sept fois entortillé... grommela-t-il avec une articulation toute didactique pendant qu'il s'enfonçait dans les oreilles les boules de cire ramollies entre ses doigts, mettant ainsi hors d'état de nuire Oglütz, le Ravin du Mensonge — on pourrait dire, le monde entier.

CHAPITRE PREMIER

L'arrivée

Les oreilles de Köves bourdonnaient lorsqu'il reprit ses esprits ; il avait dû s'endormir, risquant de manquer le moment exceptionnel où il plongerait du haut de la voûte étoilée dans la nuit de la terre. Pendant que l'avion décrivait des cercles, une poudre de points lumineux clignotants apparaissait à l'horizon qui chavirait ; on eût dit une flotte naviguant sur l'océan obscur. Mais c'était la terre ferme ; cette ville présentait-elle donc une image si pitoyable ? Köves pensa à sa ville, Budapest, qu'il avait quittée. Et bien qu'il fût en vol depuis seize heures déjà, il ressentit pour la première fois, comme une légère ivresse, la certitude de la distance qui le séparait des méandres familiers du Danube, des ponts illuminés, des hauteurs de Buda, de la couronne lumineuse du centre-ville. Maintenant aussi, il apercevait tout en bas un ruban qui scintillait faiblement : sans doute une rivière enjambée par quelques arceaux chichement éclairés, probablement des ponts ; et comme l'avion descendait, il put voir que d'un côté du cours d'eau, la ville s'étalait sur une plaine, tandis que de l'autre, elle se hissait sur des collines.

Köves n'eut pas la possibilité de faire d'autres observations : l'avion avait atterri et les activités routinières — ouvrir sa ceinture, lisser rapidement ses vêtements froissés, dire un au revoir judicieusement bref à son voisin anglais qui faisait le tour du monde au nom d'une multinationale, et Köves avait profité pendant le voyage de sa grande expérience des avions — le troublerent quelque peu puisqu'en définitive, c'était la première fois de sa vie qu'il avait survolé des continents et, de surcroît, il était le seul à descendre à cet endroit. Et puis, toute la fatigue du voyage s'abattit sur lui d'un coup : il avait hâte qu'on lui prît ses bagages — il ne s'agissait

pourtant que d'une seule et unique valise, quant à ce dont il pourrait encore avoir besoin, il se le procurerait sur place grâce à son ami, un homme célèbre et aisé, s'en remettant lui-même aux bons soins des employés.

Mais il attendait en vain ; personne ne venait à sa rencontre, l'aéroport était sombre et semblait totalement abandonné. Que se passait-il ? Une grève ? Une guerre avait éclaté et c'était le black-out ? Ou était-ce simplement de la négligence et laissait-on les étrangers se débrouiller pour trouver leur chemin ? Köves fit quelques pas hésitants dans la direction où son regard discernait au loin des contours un peu plus nets, probablement les bâtiments de l'aéroport ; mais bientôt, il dérapa — dans l'obscurité, il avait dû marcher hors de la dalle de béton — et en même temps, il eut l'impression de recevoir une gifle : un projecteur avait braqué impitoyablement sa lumière crue sur son visage. Il plissa les paupières avec colère. Le projecteur, semblant comprendre son indignation, s'abaisse rapidement et après avoir palpé son corps, le rayon de lumière se posa devant ses pieds, avança de quelques mètres sur le sol, revint en arrière et repartit en avant. Voulait-on de cette façon lui indiquer son chemin ? Quoi qu'il en fût, la manière était singulière ; il pouvait y voir aussi bien une marque de prévenance qu'un ordre : et pendant qu'il réfléchissait à cela, il se surprit à suivre, sa valise à la main, le rayon de lumière qui dansait devant lui.

Il dut parcourir une assez longue distance. La lumière du projecteur plongeait tout le reste dans une obscurité profonde, Köves remarqua cependant que des terrains envahis de mauvaises herbes et des pistes d'atterrissement se succédaient sous ses pieds. Ces dernières semblaient étroites et n'auraient peut-être pas convenu à l'un de ces appareils modernes géants dans lequel il était arrivé ; il se dit qu'elles avaient dû être construites récemment, ce qui expliquerait qu'elles étaient éloignées des autres. Ou peut-être, pensa-t-il encore, voulait-on empêcher le voyageur étranger de tout voir clairement de prime abord.

Le projecteur s'éteignit soudain ; il avait sans doute atteint son but ; et Köves se retrouva face à une entrée éclairée et à un homme,

plus précisément, une silhouette humaine qui se tenait à quelques marches au-dessus de lui, parce que l'éclairage de l'entrée tombait de sorte que Köves était à nouveau aveuglé par la lumière. Mais il y avait enfin quelqu'un ; et Köves ne lui adressa pas la parole pour la simple raison qu'il ne savait pas en quelle langue il devait lui dire bonsoir.

Mais l'autre vint à son secours :

“On est arrivé ?” lui demanda l'homme.

La question faisait plutôt un effet de paroles de bienvenue, avec toutefois un ton difficile à déterminer, peut-être un vague soupçon de malice qui pouvait n'être que le fruit de l'imagination de Köves.

“Oui, répondit-il.

— Eh bien, vous voyez”, dit l'homme sur ce même ton qui à nouveau laissa Köves perplexe, sans doute parce qu'il ne voyait pas le visage de son interlocuteur.

Il était strictement incapable de déterminer si c'était de l'ironie, voire une menace sous-jacente, ou une simple constatation. Cette incertitude le poussa à donner des justifications que personne n'attendait de lui :

“Je suis venu voir un ami, dit-il. Je ne l'ai pas prévenu à l'avance pour lui faire la surprise...

— Quel ami ? demanda l'autre.

— Un certain Sziklai... qui est devenu par la suite Stone... et actuellement il s'appelle Sassone, le célèbre scénariste et auteur de comédies^[2]” Et sentant enfin sous ses pieds la terre ferme des faits, il ajouta d'un ton beaucoup plus décidé : “Vous devez connaître son nom !

— Vous savez très bien qu'ici, nous ne pouvons pas connaître un écrivain de ce nom, dit l'autre.

— Non ?...,” demanda Köves, et comme la réponse n'arrivait pas, il dit : “Je ne le savais pas, mais j'en prends note.” Il se tut un instant, la lumière jaunâtre de l'entrée qui tombait sur lui allongeait bizarrement son ombre, faisant de la valise pendant au bout de son bras une entrave informe. Puis, d'une voix beaucoup plus basse que

précédemment, comme lorsque après un prologue badin on passe soudain aux confidences, il demanda : "Où suis-je ?

— Au pays", lui répondit-on. L'homme se tut un instant. Dans la fraîcheur de cette nuit de printemps, Köves vit la vapeur légère de son souffle — enfin une information incontestable sur sa réalité physique — quand il reprit la parole. Avec une aménité évidente, presque de la compassion, il demanda à Köves :

“Vous voulez repartir ?

— Comment ça ?” demanda Köves.

L'homme tendit le bras, semblant faire à Köves une proposition muette. Celui-ci se retourna : une rangée à peine perceptible de minuscules fenêtres scintillait au loin. C'était peut-être l'avion dans lequel il était arrivé. Et soudain, il ressentit une violente nostalgie pour la sécurité garantie du pont, la chaleur de son air conditionné, ses sièges confortables, sa société internationale, ses hôtesses souriantes, la magie insouciante des repas, et même pour son voisin anglais blasé et taciturne qui savait toujours d'où il partait et où il arrivait.

“Non, répondit-il, je crois que ça n'aurait pas de sens. Du moment que je suis là, ajouta-t-il.

— C'est comme vous voulez, dit l'homme. Nous ne vous forçons pas.

— Oui, reconnut Köves, j'aurais du mal à prouver le contraire.” Il resta pensif. “Et pourtant vous me forcez, dit-il. Comme le rayon de lumière que vous avez envoyé à ma rencontre.

— Il ne fallait pas le suivre, répondit l'autre du tac au tac.

— Bien sûr, dit Köves, bien sûr. J'aurais pu rester là-bas à la belle étoile jusqu'au lever du soleil, ou bien jusqu'à mourir de froid.” Il y avait là peut-être un peu d'exagération rhétorique, puisque c'était le printemps.

Un bref rire étouffé lui parvint de l'étage.

“Allons, venez, dit l'homme, passons aux formalités.”

Il s'écarta et Köves put enfin avancer et gravir les quelques marches.

Quelques faits antérieurs

Köves pénétra dans un hall vide et éclairé ; il se rendit compte à cet instant seulement à quel point la nuit l'avait induit en erreur : une fois à l'intérieur, l'éclairage ne lui parut plus aussi vif ; au contraire, il était plutôt chiche, des ampoules manquaient par endroits, l'ensemble créant une atmosphère assez désolée. En soi, l'endroit était certes vaste, mais pour un hall d'aéroport international, il faisait un peu provincial, impression que renforçaient les comptoirs abandonnés, les guichets vides et toute l'installation que Köves n'avait aperçue qu'au passage. Il put enfin découvrir l'apparence de l'homme avec lequel il avait discuté : en réalité, il ne voyait qu'un uniforme. L'homme semblait coulé dans sa tenue et ne faire qu'un avec elle, si bien que Köves eut presque l'impression — à l'évidence trompeuse, bien sûr, sans doute suggérée par sa fatigue — que cet uniforme existait depuis toujours et existerait toujours, taillant ses occupants provisoires à sa mesure.

Par ailleurs, il avait l'impression de connaître cet uniforme sans pour autant le reconnaître. "Ce n'est pas un soldat, se dit-il, perplexe, pas même un policier. Ni même un..." "Une pensée à laquelle il n'aurait pas pu trouver de nom précis lui traversa l'esprit. En tout cas, il décida qu'il avait affaire à un officier du service des douanes : en définitive, rien — pour l'instant du moins — ne venait contredire cette hypothèse.

Dans l'intervalle, l'homme lui avait demandé de le suivre. Il le fit entrer dans une pièce qui donnait directement sur le hall, meublée en tout et pour tout d'une longue table derrière laquelle se trouvaient trois chaises. Le douanier, ainsi que Köves l'avait déjà baptisé en son for intérieur, se retrouva soudain derrière la table et s'installa en face de lui. L'observation était peut-être insignifiante, néanmoins il remarqua qu'il ne s'était pas assis sur la chaise du milieu, comme on aurait pu s'y attendre, mais sur l'une des deux autres. Köves dut lui donner ses papiers et poser sa valise sur la table.

"Veuillez sortir et prendre place, dit alors le douanier, on vous appellera."

Köves chercha où s'asseoir dans les environs ; il trouva un fauteuil pliant dont le siège en bois non rembourré ne faisait pas miroiter de grandes perspectives de confort. De là, il avait une vue sur tout le hall ; il remarqua qu'un changement s'était produit pendant son passage dans le bureau, concernant probablement l'éclairage : il faisait plus sombre, une partie des lampes avaient été éteintes, peut-être se préparait-on à fermer, comme semblait l'indiquer le personnel d'entretien qui, dans les coins les plus éloignés du hall, avait commencé à s'activer avec des mouvements lents et contrariés ; un homme en tablier bleu et casquette traînait un aspirateur, une espèce d'engin démodé que Köves n'avait pas vu depuis longtemps sur le tapis usé, décoloré, d'une longueur interminable, et le ronron poussif remplissait le hall d'une rumeur monotone. A présent que rien ne le gênait, à moins qu'il ne s'y fût déjà habitué, le hall lui parut en quelque sorte familier. Il eut l'impression, bien sûr absurde, d'être déjà venu ici, peut-être à cause de l'abondance de faux marbre qui couvrait les murs, le sol et tous les endroits possibles, des comptoirs, des lignes caractéristiques du mobilier : bref, à cause d'un goût particulier, marque d'un style qu'on considérait encore comme moderne dans les années cinquante mais qui s'est si facilement démodé au bout de quinze ou vingt ans. Ceci, ainsi bien sûr que l'épuisement qui s'emparait à nouveau de lui, lui avait suffi pour lui donner cette impression singulière d'avoir déjà vu ce qu'il voyait, d'avoir déjà vécu ce qu'il vivait.

Malgré cela, Köves ne savait pas ce qui allait se passer ; et soudain, un sentiment de légèreté, de résignation, presque de délivrance l'envahit ; il était à la fois prêt à affronter toutes les aventures — qu'arrive ce qui devait arriver, qu'arrive ce qui le saisirait, l'emporterait, l'engloutirait, donnerait une nouvelle orientation à sa vie : n'était-ce pas pour cela qu'il avait entrepris ce voyage ? En effet, là-bas, au-delà de la nuit ou encore plus loin, dans les espaces infinis, dans une autre dimension, qui sait, sa vie avait été un désastre, à quoi bon le nier. Comment et pourquoi c'était arrivé : il y avait belle lurette qu'il ne voulait plus y penser. Selon toute vraisemblance, il avait décliné petit à petit, avec opiniâtreté, croyant aller de l'avant, et donc sans s'en rendre compte : il avait vécu une certaine vie, se mêlant à certaines situations, faisant des choix ; et finalement tout

cela avait dessiné le visage de l'échec, il ne pouvait continuer de le nier. Cela avait peut-être commencé dès sa naissance — non, plutôt dès sa mort, plus précisément sa renaissance : en effet, Köves avait survécu à sa propre mort, il n'était pas mort à un moment où il aurait dû mourir, alors que tout avait été préparé pour cela, que c'était une affaire organisée, socialement menée à bien, réglée — il avait simplement refusé de se plier aux exigences, incapable de s'opposer à l'instinct naturel de survie qui agissait en lui et à la chance qui s'était présentée, et ainsi, défiant toute raison, il était resté en vie. Voilà pourquoi il était depuis lors constamment tourmenté par une pénible impression de précarité qui le faisait se sentir dans une cachette provisoire à attendre qu'on lui demande des comptes sur son omission ; et bien que lui-même, ainsi vraisemblablement que la structure délicate de son esprit, ou de l'esprit en général, n'en eussent pas clairement conscience, cela avait empoisonné sa vie ultérieure et tous ses actes, encore qu'il n'eût pas non plus clairement conscience de cela, n'en voyant jamais que le stupéfiant résultat. En un mot, il avait erré tel un exilé dans sa vie anonyme comme dans un costume trop ample qui n'aurait pas été taillé pour lui et qu'on lui aurait prêté pour d'obscures raisons, jusqu'au jour où il eut une illumination. Celle-ci s'imposa à lui dans l'aile courte d'un couloir en L éclairé au néon (où il s'était retrouvé à la suite de circonstances absolument secondaires), en une dizaine de minutes à peine (alors qu'il y attendait tout autre chose), et d'où (après avoir réglé son problème secondaire) il ressortit dans la rue avec une tâche clairement définie. Fondamentalement, cette tâche — que bien plus tard, par exemple dans le contexte policé et international d'un avion, en compagnie de son voisin anglais qui connaissait le monde, Köves aurait honte de s'avouer à lui-même — consistait à écrire un roman. Cependant, il s'avéra bientôt qu'il ne remplissait pas les conditions requises pour cette tâche : par exemple, il ne savait pas en quoi consistait le travail d'écriture ; il voyait seulement dans les grandes lignes quelle sorte de roman il devait écrire, nullement dans les détails, alors qu'un roman se compose en premier lieu de détails particuliers ; de plus, il n'avait pas idée de ce qu'est un roman, en termes généraux ; il ne savait pas pourquoi certains individus écrivaient des romans, pourquoi lui-même en écrirait un, quel était

l'intérêt de tout cela en général et dans son cas en particulier, qui il était en fait, et ainsi de suite : autant d'interrogations dont chacune pouvait remplir toute une vie. Finalement, au bout de dix ans, le roman fut achevé ; pendant ce temps, Köves s'était retiré du monde. Comme l'écriture de son roman ne lui permettait plus d'amuser les gens, les revenus occasionnels qu'il tirait de l'industrie du spectacle baissèrent dangereusement ; sa femme fut obligée de se sacrifier et de prendre un emploi et il souffrait de la voir se résigner à un sort auquel elle ne pouvait rien changer ; quant à lui, enfermé alors dans sa chambre, très précisément dans l'unique pièce de leur appartement, perdu dans le monde des signes abstraits, il ne savait pour ainsi dire plus comment l'on vivait à l'extérieur. Il dépensa ses dernières économies à faire taper son manuscrit par une dactylo de première classe connue dans la profession et à le faire relier sous une couverture glacée, mais l'éditeur le lui renvoya purement et simplement. "De l'avis unanime de nos lecteurs, nous ne pouvons pas envisager la publication de votre roman" ; "Nous pensons que l'expression artistique n'est pas réussie, bien que le sujet soit terrible et bouleversant" ; "Si le roman ne devient pas pour le lecteur une expérience bouleversante, c'est en premier lieu à cause des réactions pour le moins bizarres du héros" ; "Les phrases sont de mauvais goût, maladroites", voilà en substance ce que disait la lettre jointe au manuscrit.

Köves ne fut nullement blessé par cette lettre ; il avait accompli la tâche qu'il s'était fixée et par conséquent, ils pouvaient lui écrire ce que bon leur semblait, il n'avait plus de doutes ; et que son roman bouleversât ou non le lecteur, Köves trouvait qu'il s'agissait là d'une question aussi importune que superflue qu'on essayait de lui imposer alors qu'il n'en avait rien à faire. Par ailleurs, la notion de "lecteur", de même que l'insistance maniaque avec laquelle la lettre de l'éditeur revenait sur cette notion nullement évidente et, du moins en ce qui le concernait, totalement abstraite, le travailla et finalement lui fit prendre conscience d'une situation particulière qui s'imposa soudain à lui comme une absurdité brutale, à savoir qu'il était écrivain. Mais Köves n'avait jamais pensé à cela, et même alors, il s'était vu autrement ; en tout cas, pas comme dans la lettre de l'éditeur qui l'excluait de ce misérable secteur professionnel tout en y lui

conférant une existence objective. Le fait est qu'il avait écrit un roman ; mais seulement comme il aurait sauté de l'avion dans le néant inconnu lors d'une catastrophe aérienne s'il avait vu dans cet acte sa seule chance de survie ; et il lui apparut soudain clairement que désormais — pour parler de manière figurative — il ne pourrait toucher le sol qu'en tant qu'écrivain, ou bien se perdre dans le néant. Et cela suscita en lui les questions et les pensées les plus singulières. Avant tout, celle de savoir s'il voulait vraiment cela : lorsqu'il s'était assigné une tâche à la suite de son illumination, son véritable but était-il de devenir écrivain ? Il ne s'en souvenait pas ; les années avaient balayé le souvenir de cet instant, l'illumination s'était transformée en un travail fastidieux, une sorte de besogne pourrait-on dire, sa signification se réduisant à un ordre inflexible qui l'incitait à accomplir sa tâche. Ainsi, pour élucider la question, il était nécessaire qu'il poursuivît ses réflexions. Il s'imagina, par exemple, que l'éditeur ne lui écrivait pas cette lettre-là, mais tout le contraire. Et même — il avait entendu dire que c'était déjà arrivé autrefois — qu'au petit matin, les lecteurs de la maison d'édition venaient personnellement chez lui avec à leur tête le lecteur en chef et l'assuraient s'être arraché son roman toute la nuit, l'avoir lu d'une seule traite et que, sans aucun doute, il bouleverserait les lecteurs jusqu'à la moelle ; et qu'ils allaient par conséquent le publier sur-le-champ. Et alors ? Un doute amer l'envahit. Que signifie un livre quand on pense que, chaque année, il en paraît au moins un million à la surface du globe, si ce n'est lus ? Que peut signifier le bouleversement passager du lecteur (Köves voyait le lecteur bouleversé qui, à la recherche de nouvelles émotions, va déjà chercher un autre livre sur son étagère), comparé à ces soirées que lui, Köves, avait consacrées à sa tâche, laissant sa vie se dégrader, se desséchant lui-même et accablant sa femme ? Et finalement comment pourrait-il se contenter du résultat pratique de son travail épuisant : ces honoraires de misère — pour faire les choses à fond, il avait dernièrement creusé cette question — équivalant à ce qu'il pourrait gagner en quelques mois en occupant n'importe quel emploi d'intérêt général dans l'industrie, que personne ne remettrait en cause et qu'aucun comité de lecture ne pourrait juger ?

Donc, rien n'était devenu plus évident à ses yeux que d'être dans une impasse, et d'avoir par-dessus le marché irrémédiablement gaspillé son temps. Il était définitivement écœuré par l'écriture ; comme dégrisé après dix ans d'ivresse ininterrompue, incapable désormais de comprendre pourquoi il s'était entièrement consacré à cette tâche insensée. Si au moins il en connaissait la raison, alors, lui semblait-il du moins, il aurait pu trouver quelque consolation dans la nécessité de s'y livrer. Comme tout le monde, il avait naturellement entendu dire que c'était le talent qui poussait les gens sur la voie de l'écriture. Mais pour Köves, cette expression ne contenait rien de compréhensible. Cela lui faisait la même impression que comme lorsqu'on dit de quelqu'un : un joli grain de beauté s'épanouit sur son visage. Ensuite ce grain de beauté peut dégénérer en vilaine inflammation voire en cancer ou bien rester un charmant ornement : c'est sans doute déjà une question de chance. Sauf que Köves ne s'était jamais trouvé d'anomalie, il n'avait jamais tiré aucune fierté d'une particularité innée, qu'elle fût malheureuse ou exceptionnelle. Le défaut devait se terrer ailleurs, pensait-il, plus profondément ; en lui, dans son environnement, son passé, qui sait, peut-être dans son caractère : dans tout ce qui lui était arrivé, dans toute l'évolution de sa vie à laquelle il n'avait pas suffisamment prêté attention. Si au moins il pouvait la revivre ; s'il pouvait recommencer, rêvait Köves, tout serait différent, à présent, il saurait où il fallait la rectifier, où changer son cours. Tout cela bien sûr, il le savait bien, était impossible ; c'est alors qu'il se décida de partir en voyage. Non qu'il voulût abandonner sa femme, sa maison, son pays, mais il sentait qu'il avait besoin de nouvelles motivations, il avait besoin de se baigner dans des sources étrangères pour se rafraîchir ; il aspirait au lointain pour être plus proche de lui-même, pour perdre tout l'ancien et acquérir du nouveau — en un mot, pour se retrouver et commencer une nouvelle vie sur de nouvelles bases.

Köves rêve. Puis on l'appelle

C'est un rêve, un de ces rêves qui reviennent sans cesse et que tout le monde fait parfois, qui avait poussé Köves à faire cela. Cela commençait par un vol plané, Köves était dans le néant, un néant scintillant, criblé de points brillants comme des étoiles ; mais c'était le néant et les nombreuses petites lumières l'égaraien plus qu'elles ne le dirigeaient. Puis il ressentit une angoisse, la conscience de ses propres limites dans les espaces infinis, la peur ; mais il ne craignait pas de se perdre, de se dissoudre et de se fondre dans le néant, au contraire : dans son rêve, il sentait nettement qu'il craignait de tomber sur quelque chose. Il cherchait quelque chose mais ne voulait pas le trouver ; plus précisément : il voulait trouver quelque chose, mais pas ce qu'il cherchait. Son angoisse croissait ; soudain, comme projetés en l'air par les rayons invisibles d'une espèce de fontaine diabolique, des lambeaux de choses jaillirent devant lui, des visages et des objets qu'il connaissait. Un visage qu'il aimait, un objet qu'il utilisait ou voyait quotidiennement, un vêtement qu'il mettait tous les jours. Il essayait en vain de les atteindre, de les prendre dans ses mains ; il lui semblait que ces objets et ces visages observaient ses gesticulations impuissantes avec une espèce de reproche et se présentaient à lui pour l'obliger à combattre et lui prouver qu'il était incapable de les attraper. Il avait l'impression d'être responsable de leur impuissance douloureuse, de leurs envols, de leurs plongeons, de leur émiettement : oui, il ressentait comme une faute le fait de chercher en vain à les attraper, de ne pas pouvoir maintenir tout ce qui aspirait à la chaleur de ses mains, il sentait nettement ce souhait, ainsi que le désir maladroit des objets inertes ; voilà pourquoi il les fuyait. Il finit par les semer, ils disparurent ; et il se retrouva dans une espèce de cavité : une grotte ou un tunnel. C'était bien, car le tunnel était sûr, obscur et chaud ; c'eût été bien de rester là, de se blottir dans le noir ; mais il était mû par un élan invisible qu'il ne pouvait pas maîtriser, plus loin, en avant, vers une lumière qui scintillait au loin. Le tunnel s'évasa soudain, prit les dimensions d'une place circulaire et Köves vit sur le mur d'en face des lettres de feu, pareilles au funeste présage biblique. A première vue, elles le remplirent de frayeur ; mais il constata bientôt qu'il n'y avait pas de problème particulier, il se trouvait dans un endroit qu'il connaissait bien, vraisemblablement quelque part au milieu du boulevard, et il

voyait clignoter en rouge, jaune et bleu les lettres d'une publicité moderne. Sauf que ces lettres changeaient si vite de couleur et même de forme, que — bien qu'il comprît qu'elles recelaient un message de la plus haute importance connu de tous excepté de lui — il ne put finalement en former le moindre mot. Et alors qu'il se cassait la tête, de plus en plus furieux, pour en découvrir la signification, les lettres furent prises de frénésie : elles se mirent à tournoyer avec une vitesse de plus en plus folle ; puis les lumières colorées se confondirent, se ternirent désespérément et à la fin, il ne vit plus qu'une boule qui luisait à peine, loin sous ses pieds — quant à lui, il était de nouveau dans le néant. C'est alors seulement qu'il remarqua à quel point cette boule ressemblait au globe terrestre ; et il y avait encore une image qui figurait dessus : pas le contour des continents et des océans, mais plutôt une sorte de dessin embrouillé, une ombre étrange qui changeait de forme comme un mollusque marin paresseux, revêtant des formes de plus en plus hideuses. Et il sentait avec horreur que ces ombres en mouvement constant, ces traits en formation devaient ressembler à quelque chose : non, plutôt à quelqu'un, de surcroît à un être incroyablement important auquel Köves ne savait plus s'il était lié par la crainte ou par l'attraction, mais qui — et cela, il en était désormais tout à fait sûr — jetait cette tache obscure et informe, cette ombre sur le globe opale. Il devait deviner qui cela pouvait être ; il réfléchissait de toutes ses forces ; et soudain, une voix qui faillit lui faire éclater les tympans prononça son nom.

Mais la voix avait dû être amplifiée à ce point par son rêve : ce n'était que le douanier qui l'appelait depuis la porte et il avait dû répéter son nom deux ou trois fois avant que Köves se rendît compte, honteux, qu'il s'était assoupi en attendant son tour ; il bondit sur ses pieds et suivit le douanier dans son bureau.

Contrôle de douane

Bien qu'encore un peu endormi, Köves remarqua quelques changements à l'intérieur. Et surtout — c'était peut-être un détail sans importance — il sentit dès sa première inspiration l'odeur âcre de fumée qui régnait dans la pièce ; désagréablement surpris, il plissa les yeux, l'air irritant lui donnait envie de tousser : il n'était pas habitué au tabac, ou alors, à du bon. Sinon, il y avait déjà trois hommes assis en face de lui : des douaniers occupaient les chaises de droite et de gauche, celui que Köves connaissait sur l'une et un inconnu sur l'autre, et il n'en avait que plus de mal à le décrire, car bien que sa physionomie fût différente de celle de son collègue, leurs uniformes et l'attention indifférente que reflétaient leurs visages étaient absolument identiques ; de plus, il savait lequel était son douanier pour l'avoir vu s'asseoir sur la chaise de droite. Quant à l'homme qui était au milieu, à première vue Köves l'aurait pris pour un soldat, s'il n'avait bientôt remarqué qu'à part son costume kaki, sa chemise de couleur militaire et sa cravate, rien ne corroborait cette hypothèse : ni épaulettes, ni ceinture, ni baudrier ; Köves en déduisit que ce ne pouvait pas être un militaire. Finalement, il décida que c'était également un douanier, mais sûrement d'une autre sorte — un douanier en chef. Et devant eux, posée en plein milieu de la table, il voyait sa valise.

Lorsqu'il entra dans la pièce Köves lança un "bonsoir" amical — il faut toujours être poli avec les douaniers — et se tint à leur disposition. Cependant, soit parce qu'ils n'avaient pas encore décidé ce qu'ils allaient lui demander, soit pour une tout autre raison dont il ne pouvait pas avoir la moindre idée, ils ne lui demandaient rien. L'un fumait une cigarette, l'autre feuilletait des paperasses, le troisième le dévisageait — ils se confondaient dans son regard embrumé et Köves finit par les voir comme une unique machine à trois têtes et six mains ; et il ne put attribuer qu'à l'épuisement qui troublait son esprit de s'être soudain pris à chercher une excuse, tel un homme qu'on a démasqué, dont on a découvert le secret — le secret ou la faute, peu importe — qui servirait à le confondre, puisque ce n'était pas encore clair pour lui-même.

“Je n'ai pas reçu la déclaration de douane, dit-il enfin, assez sèchement, comme pour rétablir la mesure et l'ordre des choses.

— Vous avez quelque chose à déclarer ? demanda soudain l'homme du milieu en levant la tête de ses documents.

— Je ne sais pas ce qu'il faut déclarer", répondit Köves avec une politesse glacée.

Ils énumérèrent quelques marchandises ; Köves réfléchit consciencieusement, se fit répéter certains points, à la manière d'un étranger respectueux qui justement parce qu'il les estime, ne surestime pas les autorités locales et peut encore se permettre de faire quelques manières pour souligner à la fois sa bonne volonté et son bon droit, puis il répondit qu'à sa souvenance, sa valise ne contenait aucun des articles susmentionnés. Il ajouta tout de suite qu'ils pouvaient cependant le vérifier s'ils le désiraient. A quoi il fut répondu que c'était à lui de connaître le contenu de ses bagages ; mais Köves leur demanda s'ils souhaitaient voir sa valise :

“Je l'ouvre ?” et, sans attendre de réponse, avec un zèle particulier que lui-même trouvait excessif mais qu'il ne pouvait plus maîtriser, comme si quelqu'un d'autre agissait à sa place, il se précipita sur sa valise pour ouvrir la serrure. Il s'était fatigué pour rien : elle était ouverte. Et quand il eut soulevé en toute hâte le couvercle, il trouva ses affaires à peu près rangées, mais pas dans l'ordre affectueusement attentionné où les avait mises sa femme.

Il fixait sa valise avec stupéfaction, comme si on y avait caché quelque chose d'indécent.

“Mais vous l'avez déjà fouillée ! s'écria-t-il.

— Evidemment”, acquiesça le douanier en chef. Pendant un court instant, il dévisagea Köves sans dire un mot, ce dernier crut voir un léger sourire passer sur son visage allongé et terne. “Vous faites toujours comme si vous étiez étonné”, ajouta-t-il, et Köves remarqua qu'il échangea un regard fugace avec son douanier à lui, il se dit que celui-ci avait déjà dû informer son chef de son comportement lors de leur précédent entretien.

Le silence se fit, Köves resta à sa place, hésitant, il cherchait une question qu'il ne trouva pas et au lieu de laquelle il finit par demander :

“Que voulez-vous faire de moi ?

— Ça dépend de vous, répondit immédiatement l'homme du milieu. Ce n'est pas nous qui vous avons appelé, c'est vous qui êtes venu", et Köves se dit qu'il avait déjà entendu son douanier dire quelque chose d'analogue ce même soir.

“Moi, bien sûr ; mais pourquoi est-ce que c'est si important ? demanda-t-il.

— Nous n'avons pas dit que c'était important, lui répondit-on. Mais si c'est important, ça ne l'est pas pour nous. Vous devez vous interroger vous-même, pas nous.

— A quel propos ? demanda Köves d'une voix que la fatigue rendait plaintive comme celle d'un enfant.

— A propos de ce qui vous amène ici." Ce n'était pas une question, pas même un ordre, pourtant Köves cherchait une réponse ; mais son cerveau épuisé lui fit faux bond ; et comme s'il avait reconstitué au hasard une image incohérente à partir de ses rêves fragmentaires, il finit par bredouiller :

“J'ai vu un rayon de lumière, je l'ai suivi.”.

Son esprit égaré avait dû trouver les mots justes, parce que sa réponse fut visiblement jugée satisfaisante :

“Continuez à le suivre.”

Le douanier en chef, radouci, hocha la tête avec une gravité énigmatique et silencieuse qui se communiqua aux douaniers assis à côté de lui mais, comme cela arrive aux subalternes, en exagérant quelque peu le modèle original ; et ainsi, une expression de solennité impitoyable se figea sur ces deux visages et Köves, du moins le sentait-il à cet instant, n'aurait pas été étonné de les voir se lever et saluer ou se mettre à chanter. Leurs regards glissèrent vers le douanier en chef, alors que leurs têtes restaient immobiles ; le chef ne broncha pas et poursuivit sur le même ton :

“Vos papiers sont en règle. Nous allons considérer que vous avez séjourné à l'étranger. Vous voulez sans doute poursuivre votre activité initiale. Vous trouverez dans cette enveloppe, dit-il en posant sur la table une enveloppe en papier brun, la clé de votre appartement et votre adresse. Considérez que vous récupérez un

objet que vous avez mis en dépôt chez nous. Votre valise reste ici. Nous vous ferons savoir où et quand pourrez la reprendre."

Il se tut. Puis d'une voix qui, outre une certaine habitude machinale, ne dénotait ni promesse ni refus, il ajouta encore :

“Bienvenue au pays !”

Son bras tendu désignait la porte.

CHAPITRE II

Réveil le lendemain. Faits antérieurs. Köves s'assoit

Bien qu'on lui eût désigné son logement, Köves ne passa pas le reste de la nuit dans son lit ; et quant à savoir précisément où, au premier instant qui suivit son réveil, après un sommeil vraisemblablement bref et léger qui néanmoins lui avait fait tout oublier, lui-même ne le savait peut-être pas précisément. Une lumière vitreuse emplissait le ciel ; ses membres étaient lourds, engourdis, son omoplate, meurtrie par le dossier d'un banc public, son cou, comme tordu — il est possible qu'il l'ait simplement appuyé pendant son sommeil contre l'épaule de l'inconnu assis à côté de lui, imposant, obèse avec un noeud papillon à pois.

“Alors, on est réveillé ?” demanda l'inconnu, et un large sourire amical éclaira sa face de lune.

Comme Köves le regardait d'un œil encore tout embrouillé de sommeil sans rien dire, il ajouta en guise d'explication :

“Tu as piqué un bon roupillon sur mon épaule.” A l'évidence, ils en étaient arrivés durant la nuit à se tutoyer. Non : Köves se rappela d'un coup que l'inconnu l'avait fait de prime abord, s'adressant à lui comme s'ils se connaissaient — il le prenait sûrement pour un autre — et Köves ne l'avait pas contredit, ne se souciant manifestement pas outre mesure de son identité. Il se souvenait à présent aussi que son nouvel ami avait prétendu être pianiste de bar et avoir quitté son lieu de travail, un dancing des environs (Köves fut alors sidéré en son for intérieur à l'idée qu'un dancing pût exister à cet endroit) pour venir sur ce banc aérer ses poumons après l'atmosphère enfumée du bar.

Combien de temps avait-il pu dormir ? Une minute ? Une heure ? Köves regarda nerveusement autour de lui : les rares lampadaires de la place étaient encore allumés — lampes à gaz à la flamme verte sur des poteaux en fer portant des ornements de fer forgé, comme au temps de sa plus tendre enfance —, les fenêtres des maisons lépreuses qui bordaient la place s'éclairaient déjà par endroits. Il entendait presque les gens se réveiller, s'affairer, s'agiter, se préparer en hâte, il s'attendait presque à voir les portes encore fermées s'ouvrir et les gens sortir des porches humides, affluer et se rassembler sur la place pour l'appel — il avait dû faire un rêve, ses pensées immotivées se nourrissaient sans doute encore de cela. Pourtant, il ressentit une angoisse pénible, l'impression d'avoir raté quelque chose : il avait déjà été appelé quelque part, il manquait quelque part, seul un silence définitif répondrait à la voix stridente qui hurlerait son nom.

“Il faut que j'y aille !” dit-il en se levant brusquement.

— Où ça ?” s'étonna le pianiste, et Köves se rappela combien de fois au cours des dernières heures cette voix étonnée, ou du moins semblant l'être, l'avait empêché de partir.

“Chez moi, dit-il.

— Pour quoi faire ?” Les yeux écarquillés, les bras ouverts, le pianiste avait l'air de ne pas du tout le comprendre, lui donnant à nouveau l'impression, comme plusieurs fois déjà, qu'il ne serait possible qu'au prix d'un effort extraordinaire de lui faire comprendre ses intentions, lesquelles n'en resteraient pas moins ridiculement tatillonnes.

“Je suis fatigué, dit-il sans assurance, comme pour s'excuser.

— Eh bien repose-toi !” dit le pianiste en tapotant de sa main grassouillette les planches fendillées du banc.

Köves, qui n'était peut-être pas vraiment éveillé, sentait sa résistance faiblir ; sa hâte anxieuse avait cédé la place à une douce torpeur.

“De toute manière, tu ne peux plus te coucher maintenant, lui expliqua le pianiste comme à un enfant, le temps de te mettre au lit et de t'endormir, le réveil sonnera déjà. Ou bien est-ce que tu ne

trouves pas la paix de l'âme si tu ne cours pas après un but ?" et Köves était presque gêné, à cause de sa lenteur d'esprit, il sentait qu'on pourrait le convaincre de n'importe quoi, pour peu qu'on y mît assez de patience ou d'autorité.

"Rassieds-toi un instant, poursuivit le pianiste. Regarde, dit-il en tirant de la poche de son manteau la flasque que Köves connaissait déjà, il y en a encore un peu au fond ; ça te fera retrouver tes esprits", et Köves obéit à nouveau, comme tant de fois au cours des dernières heures. Ces heures lui avaient laissé la vague impression d'un combat dont il n'aurait pas été l'un des acteurs, mais plutôt l'objet ; un objet qu'on remet volontiers le plus vite possible à l'ennemi pour qu'il ne vienne pas le disputer car, lui semblait-il, pour l'instant, ce n'était qu'un fardeau. L'épuisement qui handicapait sa raison, les expériences inclassables de cette nuit, et puis surtout ces bonnes gorgées brûlantes qu'il prenait dans la bouteille qu'on lui tendait sans cesse : voilà sans doute les raisons pour lesquelles Köves ne se rappelait que quelques bribes éparses de cette nuit-là alors même qu'il était en train de retrouver ses esprits.

En tout cas, il était venu de l'aéroport en ville en autobus ; il se rappelait qu'il avait essayé de rester éveillé, mais sa tête lourde lui retombait constamment sur la poitrine. Son but était aussi clair que vague : se retrouver le plus vite possible dans un lit pour enfin dormir à satiété, tout le reste pouvait arriver après. Il trouva son adresse exacte dans l'enveloppe, en haut d'un imprimé à l'allure officielle, déclaration de résidence ou papier d'identité : dans l'éclairage incertain de l'aéroport et dans sa hâte pour attraper l'autobus, Köves n'avait même pas essayé de s'en assurer, il avait seulement retenu qu'il devait le présenter à toute réquisition des autorités. Il avait l'impression d'avoir déjà marché dans cette rue — bien sûr, pas ici, où il n'avait pas encore vu, et encore moins arpenté, la moindre rue, mais là d'où il était venu : à Budapest, sa ville natale ; mais il passa assez facilement sur ce fait qui pouvait cependant devenir une source de malentendus, car il espérait trouver sa rue, dût-il prendre un taxi, il en avait les moyens.

L'autobus, une vieille guimbarde délabrée, bringuebalait terriblement : Köves voyait des usines, d'interminables faubourgs

désolés, des maisons en ruine ; puis plus rien ; un nouveau cahot le fit sursauter : l'autobus s'était engouffré dans des rues secondaires à peine éclairées, les fenêtres étaient sombres, une odeur d'insecticide émanait des maisons, les rues étaient désertes. Il se souvenait d'une large avenue avec des espaces vides entre les immeubles, puis un virage serré, puis soudain, il s'était retrouvé sur une place — si sa mémoire était bonne, on lui avait dit de descendre parce qu'ils étaient arrivés au terminus — où il regarda autour de lui avec une sorte d'approbation intérieure, comme s'il avait su précisément où il était arrivé.

Mais il se rendit bientôt compte que son sentiment contredisait le bon sens et, quand il se fut repéré plus précisément, il s'avéra qu'il était également en contradiction avec la réalité. Quoi qu'il en fût, Köves avait l'impression d'avoir déjà vu cette place, car au milieu de la nuit, n'importe quelle place centrale de n'importe quelle ville lui aurait paru familière au premier coup d'œil pour l'avoir vue dans ses rêves, au cinéma, dans des prospectus, des guides de voyage, aux sources mystérieuses de sa mémoire. Quant à la place à laquelle celle-ci ressemblait — plus précisément à laquelle il la comparait —, Köves l'avait vue pour la dernière fois à Budapest, avant de quitter la ville : c'était une place carrée, entourée de fiers immeubles, avec au milieu un petit parc où se dressait un imposant groupe de sculptures. Bien que cette place-ci fût carrée, c'était indéniable, elle l'était d'une autre manière, bien sûr ; des immeubles s'y dressaient aussi, l'éclairage chiche des lampadaires laissait deviner leur splendeur passée, mais quel spectacle lamentable ils offraient à présent ! Köves était stupéfait ; rien que des estropiés, de vieux invalides de guerre. Ce n'étaient que murs noircis, façades lépreuses, trous et fissures. Portaient-ils des traces de combat ? Une catastrophe naturelle les avait-elle frappés ? L'un des immeubles était comme aveugle, il lui manquait toute une rangée de fenêtres à un étage, à la place des portails décorés et des boutiques élégantes, il n'y avait plus que des porches muets et des vitrines condamnées. Köves voyait les statues au milieu de la place, les épaules et la poitrine du personnage principal, un homme assis, juché sur un haut piédestal, étaient couvertes de fientes ; il s'approcha pour le regarder dans les yeux, ce

regard lugubre lui indiquerait peut-être la route, mais la tête baissée fixait les ténèbres, silencieuse, impénétrable.

La place était déserte, nulle trace de taxi ou de transport de nuit ; Köves poursuivit sa route à pied avec une étrange assurance, comme mené par le souvenir ou des expériences de voyage, alors qu'il ne pouvait pas se vanter d'avoir beaucoup voyagé et que son souvenir ne pouvait pas le mener à un endroit où il n'était jamais allé. Il parcourait des rues, ses pas longeaient des pâtés de maisons ébréchés, pareils à des ivrognes titubants, et Köves se souvenait avoir tressailli lorsqu'un bébé s'était mis à pleurer derrière l'une des fenêtres, comme étonné qu'il y eût des enfants dans cette ville. Au coin de la rue, il ressentit à nouveau le faible espoir de s'être perdu. Mais à chaque fois, il arrivait précisément à l'endroit qu'il avait prévu et que, tout au plus, il ne reconnaissait pas tout de suite : par exemple, au lieu d'un immeuble, il trouvait à présent des ruines ou un terrain vague ; au lieu d'une rue caractéristique qu'il cherchait en vain, il en trouvait une autre, un peu différente, mais c'était finalement la même chose.

Dans son souvenir, ces minutes restèrent les plus éprouvantes : il marchait dans une ville étrangère dont il connaissait néanmoins les moindres recoins, drôle d'impression qu'il ne savait pas par quel bout prendre. Ses jambes avançaient au ralenti comme s'il marchait non sur de l'asphalte mais dans du bitume gluant. Il remarqua au bord d'un trottoir une colonne Morris qui portait une seule et unique affiche, et encore, rien qu'un fragment, plus de la moitié avait dû être arrachée ou partir en lambeaux à cause des intempéries. Il lut les grosses lettres — LA VILLE LUMIERE. Etait-ce une publicité ? un slogan ? une annonce de film ? un mot d'ordre ? En tout cas, la rue était obscure ; Köves pensa à son arrivée pleine d'espoir, le rayon de lumière qu'il avait suivi sans hésiter ; cela s'était passé peu de temps auparavant et pourtant il avait l'impression d'avoir déjà parcouru un chemin infini, d'être allé par monts et par vaux, passé du chaud au froid et d'avoir épuisé toutes ses forces dans son périple. Petit à petit, son étonnement s'estompa ; une faiblesse bienfaisante s'empara de lui ; et quand il effleurait une façade lépreuse, une vitrine condamnée, quand ses pas trouvaient leur chemin dans les rues

désormais familières, il était envahi par un sentiment insolite, mais en même temps si serein et presque intime, de déracinement qui murmurait à son esprit épuisé replongeant dans la torpeur, qu'il était effectivement chez lui.

A cet endroit, ses souvenirs devenaient fragmentaires voire errants comme ses pas ; il déboucha de nouveau sur une place ; il flânait sur une promenade poussiéreuse, entre des balançoires cassées, des châteaux de sable inachevés, des bancs d'autrefois oubliés là, lourds, grossiers, profonds : on pouvait le prendre pour un ivrogne en vadrouille — c'est du moins ce que laissait entendre la question pleine de sollicitude qu'on lui posa depuis un banc :

“Où tu vas comme ça dans la nuit, vieille branche ?” Et il ne put guère dissiper cette impression par sa réponse :

“Chez moi”, qui sonna comme une plainte sourde. L'homme qui lui avait adressé la parole — Köves ne distinguait qu'une vague tache sur le banc noyé dans l'ombre d'un arbre majestueux — hochait la tête avec un air d'empathie qu'il voulait grave, comme s'il avait su pertinemment que rien de bon n'attendait Köves à la maison.

“C'est encore loin ?” demanda-t-il. D'une voix un peu hésitante, à croire qu'il s'attendait à ce qu'on lui expliquât qu'il disait des inepties, il nomma la rue ; mais l'homme, hochant à nouveau la tête avec compassion, se contenta de dire :

“Oui, il y a encore une trotte.

— Mais ce sera plus court si je passe par la berge du Danube”, essaya Köves, semblant à nouveau s'attendre à être contredit, à s'entendre dire, par exemple, qu'il racontait des bêtises, qu'il n'y avait pas de berge du Danube par ici, que personne ne connaissait sa rue ; mais l'inconnu contesta seulement que le chemin mentionné constituât effectivement un raccourci :

“D'abord souffle un peu, mon gars !” proposa-t-il, et Köves, seulement pour quelques minutes, bien sûr, le temps de se ressaisir, s'assit lentement, lourdement à côté de lui sur le banc.

Suite

Quant à savoir à quoi ils passèrent ces quelques heures tous les deux sur le banc, abstraction faite de ses tentatives de plus en plus incertaines de partir (comme s'il n'avait pas seulement accepté mais carrément exigé d'être retenu par le pianiste), Köves aurait eu bien du mal à le dire. Evidemment, ils avaient discuté ; l'autre avait dû le distraire avec des histoires amusantes, parce qu'il se souvenait avoir ri. La flasque ne tarda pas à sortir de la poche du pianiste ; le bras levé, il la fit tourner dans sa main de manière à ce qu'un rayon faiblissant de la lune qui se couchait justement derrière un toit des environs tombât dessus :

“Du cognac”, murmura-t-il d'une voix pleine de respect amusé, presque avec dévotion.

D'ailleurs, il admit bientôt Köves dans son intimité ; il lui dit qu'il était pianiste dans un bar qui s'appelait *L'Etoile Lumineuse* :

“Je fais comme si tu ne le savais pas ; alors que tu viens chez nous, dit-il.

— Bien sûr, se hâta de confirmer Köves.

— Dernièrement, je te vois rarement, dit le pianiste en dévisageant Köves d'un air soudain soupçonneux, les yeux plissés. Qui tu es, toi, au juste ?” demanda-t-il, semblant regretter soudain de l'avoir invité à s'asseoir.

Embarrassé, Köves chercha en vain une explication ou une justification concernant son identité et se contenta de hausser les épaules :

“Qui veux-tu que je sois ? dit-il. Je m'appelle Köves.”

Cela lui fit une drôle d'impression, d'entendre son nom qui à son oreille semblait si insignifiant, presque méprisable.

Mais cela avait manifestement suffi à rassurer le pianiste : des poches sans fond de son manteau déboutonné sur le ventre, véritables besaces, il sortit des sandwichs enveloppés dans du papier.

“La vie est courte, la nuit est longue, dit-il gaiement, et avant la fermeture, je fais toujours des provisions. Allez, encouragea-t-il Köves en mordant lui-même à belles dents dans l’un des casse-croûte. A *L’Etoile Lumineuse*, poursuivit-il la bouche pleine, on trouve encore aujourd’hui des mets de luxe.” Le pianiste eut un sourire en coin et Köves eut l’impression qu’il parlait avec mépris du local dont, d’une manière qu’il s’expliquait difficilement, il semblait en même temps plutôt tirer orgueil.

“Quand est-ce que tu as mangé du jambon pour la dernière fois ? demanda-t-il à Köves en clignant de l’œil.

- Hier soir, laissa échapper Köves.
- Tiens donc, fit le pianiste stupéfait. Où ça ?

Dans l’avion, dit Köves, servi par l’hôtesse”, ajouta-t-il en guise d’explication, ce qui fit rire le pianiste comme s’il venait enfin de le comprendre et, après un instant d’hésitation, Köves fit de même, d’abord assez timidement, puis de plus en plus joyeusement, comme si une digue s’était rompue en lui.

“Raconte, dit le pianiste en se tapant les cuisses, qu’est-ce qu’il y avait encore ?

— Du rosbif froid, une pêche, du vin, du chocolat”, énuméra Köves, et tous les deux se tordirent de rire, il semblait à Köves lui-même que des rêves lointains parlaient par sa bouche, de surcroît des rêves d’enfant juste bons à faire rire les adultes pendant quelques instants.

Mais un peu plus tard, le pianiste redevint grave ; au-delà de son bavardage volubile, il paraissait préoccupé par des pensées inquiétantes, il mentionnait de plus en plus souvent son travail et le bar, surtout après que Köves eut remarqué que ce devait être si bon d’être musicien et dit penser que la vie de musicien était une vie belle et indépendante, qu’il suffisait d’avoir du talent, dont lui, Köves, était malheureusement dépourvu.

Mais il avait dû mal s’exprimer, car le pianiste fut réellement vexé :

“Je sais bien, moi, ce que vous pensez de moi, dit-il comme si Köves avait fait partie d'une vaste assemblée où tous étaient ses ennemis : celui-là — à l'évidence, il se désignait lui-même — il a la belle vie ! Il se la coule douce ! Il pianote un peu tous les soirs, il grogne dans son micro, il empêche les pourboires et c'est tout !... Ha-ha ! s'esclaffa-t-il amèrement devant tant d'ignorance. Si c'était si facile !

— Ça ne l'est pas ? s'enquit Köves.

— Allons donc, explosa le pianiste, dans un endroit où on vend même du whisky !

— Pourquoi, c'est interdit ? demanda Köves.

— Pas du tout, voyons ! dit le pianiste. Mais dis-moi... Ou plutôt non, ça ne m'intéresse pas moi, mais..." Le pianiste semblait quelque peu embarrassé, comme s'il s'était empêtré dans une phrase qu'il ne pouvait pas terminer et, sous la voûte obscure des arbres, il jeta un rapide coup d'œil vers Köves qu'éclairait vaguement le ciel étoilé puis, à la fois sensiblement plus calme et de plus en plus excité, il poursuivit : "Bref, la question est de savoir qui boit du whisky. Et dans quoi ils le boivent ! Et pourquoi justement du whisky !"

Köves lui répondit qu'il ne pouvait pas le savoir.

“Et c'est peut-être à moi de le savoir ?” lui demanda le pianiste avec humeur. Köves jugea plus judicieux de garder le silence, car il lui semblait que quoi qu'il dît à cet instant, il ne ferait que l'énerver.

De fait, le pianiste retrouva bientôt son calme :

“Allez, buvons un coup !” dit-il en levant la flasque vers Köves.

Mais sa bonne humeur fut de courte durée :

“Et puis, fit-il avec inquiétude, il y a les morceaux...”

Sentant que, cette fois-ci, il attendait un encouragement, Köves lui tendit une perche :

“Quels morceaux ?

— Ceux que je ne devrais pas jouer, répondit immédiatement le pianiste d'une voix quelque peu plaintive.

— Des morceaux interdits ? s'enquit Köves.

— Comment ça, interdits ? !” protesta le pianiste. Et d’expliquer que si seulement ils l’étaient, il n’aurait pas de soucis à se faire. Ce qui était interdit était interdit : c’était clair, c’était sur la liste, il ne le jouerait pour rien au monde. Sauf que, poursuivit-il il y avait d’autres morceaux, des morceaux, comment dire, délicats ; qui ne figuraient sur aucune liste et dont personne ne pouvait affirmer qu’ils étaient interdits : pourtant il n’était pas conseillé de les jouer, alors que la plupart des clients demandaient justement ceux-là.

“Qu’est-ce que je peux leur dire alors ? Qu’ils sont interdits ?” Sa question ne s’adressait pas à Köves, mais semblait quand même lui être destinée. “C’est une insinuation, pire que si je les jouais tout carrément ! répondit-il lui-même. Comment est-ce que je peux dire d’un morceau de musique qu’il est interdit alors qu’au contraire, il ne l’est pas, sauf qu’il est délicat et de ce fait indésirable, mais on ne peut pas dire cela non plus, parce que s’il était indésirable, il serait interdit...”

Le pianiste se tut, soucieux, refusant visiblement cette solution que Köves, d’après ce qu’il avait entendu, trouvait également judicieuse ; par ailleurs, il avait écouté le pianiste en hochant vivement la tête, il avait eu l’impression d’entendre des choses intéressantes et même si certaines articulations lui avaient échappé, bien sûr, il trouvait que ce que disait le pianiste ne lui était pas tout à fait étranger.

“Ou alors, lança-t-il une nouvelle question, dois-je leur dire que je ne connais pas ce morceau ?”

Köves — avec, il est vrai, un peu plus de lassitude — trouva que ce n’était pas déraisonnable.

“Mais alors qu’est-ce que je vaux comme pianiste ? dit le musicien en posant sur Köves un regard lourd de reproches et ce dernier reconnut qu’il n’avait pas pris en considération cet aspect de la question. Je suis réputé, dit le pianiste d’une voix plaintive ou qui du moins semblait l’être, pour connaître tous les morceaux. C’est mon gagne-pain ; et pas seulement : je connais vraiment tous les morceaux, je...”

Il eut l'air embarrassé, comme s'il n'avait pas su comment exprimer ses sentiments qu'il ne voulait d'ailleurs peut-être pas exprimer entièrement : "En un mot, poursuivit-il, je n'en démords pas. Tu pourrais me demander pourquoi, dit-il en regardant Köves qui ne demandait rien, mais tout ce que je pourrais te répondre, c'est tout simplement que je resterai ferme sur ce point." Il se tut pendant quelques instants, sans doute réfléchissait-il. "Je ne permettrai pas qu'on salisse ma réputation ! déclara-t-il soudain, presque avec colère, comme à contrecœur. Ah, éclata-t-il, comment pouvez-vous savoir vous autres ce que c'est quand la soirée se termine, on éteint l'éclairage d'ambiance, je referme mon piano et je commence à ruminer, je me demande quels morceaux j'ai joués, qui les a demandés, qui était dans la salle, qui pouvait bien être ce type inconnu qui..." Le pianiste se tut et ne pipa mot pendant un long moment, Köves supposa qu'il était occupé à "ruminer", comme il l'avait dit auparavant.

Au bout d'un certain temps, il sembla avoir oublié cela aussi et il retrouva sa bonne humeur ; mais alors, la fatigue s'était à nouveau abattue sur la conscience de Köves. Les derniers mots qu'il put entendre étaient les suivants : "Ne te gêne pas, vieille branche, pose ta tête sur mon épaule. Si tu veux, je peux même te fredonner une berceuse à l'oreille", et peut-être n'était-ce plus le pianiste qui l'avait dit mais Köves qui l'avait rêvé, car il dormait déjà.

L'aube. Les camions. Köves annonce la couleur

Et donc Köves était toujours — ou bien de nouveau — assis là, et la dernière gorgée du breuvage du pianiste répandait son feu bienfaisant dans ses veines.

"Combien de temps on reste ici ? demanda-t-il.

— Plus très longtemps", répondit sèchement le pianiste qui semblait à peine lui prêter attention. Dans la lueur du jour qui se levait, ce dernier voyait bien son visage mou et cependant mobile :

une nouvelle expression s'y dessinait, à la fois distraite et inquiète. Son corps massif bougea, ses membres semblèrent se réorganiser : jusqu'alors penché vers Köves, il s'adossa au banc, il étendit ses jambes, faisant apparaître des chaussures laquées à bout pointu, démodées, il étendit ses bras sur le dossier du banc — ils étaient si longs qu'une de ses mains dépassait du dossier derrière le dos de Köves — et concentra visiblement toute son attention sur la rue, comme s'il attendait quelqu'un qui n'allait plus tarder à paraître. Et Köves eut l'impression absurde, comme la veille à l'aéroport, d'avoir toujours attendu et d'attendre encore la même chose que le pianiste, peut-être sans savoir précisément ce qu'ils attendaient bien sûr, ni même s'ils attendaient quoi que ce fût.

Si bien qu'il changea de position à son tour, il s'étira, se mit à l'aise comme s'il eût été chez lui, leurs bras s'étaient entrecroisés, mais eux, tels des animaux traqués, ne s'en étaient peut-être pas rendu compte. Dans la lueur de l'aube, soit parce que ses yeux s'y étaient déjà habitués, soit parce que son point de vue avait changé dans l'intervalle, Köves ne trouvait plus la place aussi misérable que durant la nuit. Seul un mur noir et solitaire le gênait un peu, on eût dit qu'un ouragan avait balayé l'immeuble attenant. Plus loin s'étendait une large avenue que Köves pensait connaître, mais il était induit en erreur par la lumière encore incertaine, car à y regarder de près, ce n'était pas la rue qu'il connaissait, ou plutôt à laquelle ses yeux et ses pas étaient habitués. Des mouvements, des éclats de voix attirèrent son attention, des gens s'attroupaient devant un rideau de fer baissé, surtout des femmes habillées à la diable, en robe de chambre, un foulard sur la tête ; elles faisaient la queue dès le petit matin : sûrement pour le lait, pensa Köves en voyant qu'elles tenaient des bidons et des bouteilles. Ailleurs apparurent des piétons matinaux, le pas pressé, le sourcil morose, comme autant de reproches à l'adresse de Köves ; en balançant leurs serviettes ou les bras ballants ils se dépêchaient vers les endroits où pour des raisons quelconques, probablement évidentes pour eux, ils devaient se rendre. Des tramways délabrés en forme de boîte commençaient à transporter dans un cliquetis pesant leur cargaison humaine encore clairsemée, des autos passaient à toute allure, Köves les regarda d'abord avec étonnement, puis il s'habitua bien vite à leurs formes

anguleuses et lourdes. Des camions surgirent avec des cahots assourdissants sur le pavé inégal, il y en avait deux, l'un derrière l'autre — Köves avait dû se perdre dans ses rêveries, car il ne remarqua que tardivement leur étrange chargement : des gens étaient assis dedans, des hommes, des femmes, semblait-il, et aussi des enfants. On pouvait deviner à leurs ballots, à leurs balluchons, aux quelques meubles qu'on voyait là, qu'ils déménageaient, mais ce qui était somme toute un changement, l'annonce d'une nouvelle vie ne leur procurait visiblement ni joie, ni excitation, ni d'ailleurs inquiétude voire colère. C'étaient des visages immobiles encore défait par le réveil matinal qui passaient devant Köves dans la lueur de l'aube, semblant tourner le dos avec indifférence à ce qu'ils laissaient derrière eux. Et comme ils se confondaient avec ceux qu'ils escortaient, peut-être à cause de leur mauvaise humeur bougonne, Köves ne distingua qu'un peu plus tard les hommes accroupis au fond des camions, un fusil serré entre les genoux : à leurs uniformes — il n'en croyait pas ses yeux — Köves reconnut des douaniers, certes plus abîmés, moins gradés, il aurait pu dire qu'ils étaient plus misérables que ceux qui l'avaient reçu.

Il jeta un coup d'œil vers le pianiste ; celui-ci ne le regardait cependant pas : caché sous l'arbre, il observait les camions d'un œil scrutateur et tendu, au point que tout son visage d'habitude flasque et mou en était littéralement consumé. Il les regardait s'approcher ; lorsqu'ils furent arrivés tout près, il tendit le cou pour voir à l'intérieur ; puis il se tourna tout entier sur leur passage et ne les quitta pas des yeux jusqu'à ce qu'ils aient disparu au loin dans un virage.

Alors, lentement, dépliant ses membres l'un après l'autre dans la lueur de l'aurore, tel un génie qui vient de sortir de sa lampe, il se leva laborieusement du banc. Il s'étira au point de faire entendre un craquement, tel un arbre qui déplie ses branches ; c'est alors seulement qu'on vit quel géant c'était, Köves (lui-même n'était pas de petite taille) parut être un nain à côté de lui quand, involontairement, il se leva en même temps que lui.

“On peut aller se coucher, dit le pianiste dans un bâillement, la journée est finie.” Köves crut entendre dans sa voix une satisfaction

silencieuse. Il chercha en vain son amabilité habituelle : il ne le regardait même plus, comme s'il avait terminé un service qui, pour d'obscures raisons, l'avait lié à lui. Son visage était fatigué, usé, gris comme le matin — gris comme la vérité, se surprit à penser Köves. Et un peu plus tard (Os marchaient déjà dans la rue, Köves ne s'était pour ainsi dire pas rendu compte qu'ils s'étaient mis en route), le pianiste ajouta encore :

“Eh bien, ils ne viendront plus aujourd’hui ; ils viennent toujours à l'aube.

— Toujours ?” demanda Köves, vraisemblablement rien que pour dire quelque chose ; il était un peu gêné, de plus, il devait hâter le pas car le pianiste semblait soudain pressé, et ne se souciait pas du fait que ses grandes enjambées laissaient Köves en arrière.

“Tu ne le savais pas ? demanda le pianiste en regardant Köves de haut, par-dessus l'épaule.

— Si, bien sûr”, dit Köves, et comme répondant à autre chose, peut-être à plus qu'il ne lui avait été demandé, il s'écria : “Bien sûr que je le savais, je devais le savoir, comment pourrais-je dire que je ne le savais pas ! — au point que le pianiste le regarda avec étonnement. Sauf que... comment dire... Voilà : je ne m'y attendais pas”, ajouta-t-il ensuite, beaucoup plus bas, avec encore une certaine excitation, mais se ressaisissant déjà : en effet, les passants l'avaient remarqué, non que la curiosité les ait arrêtés, au contraire, ils n'en marchaient que plus vite, pour ne pas risquer d'entendre quelque chose.

“Pourtant il faut s'y attendre, dit le pianiste, regardant de nouveau Köves avec amabilité, comme s'ils étaient de nouveau amis.

— Je comprends maintenant, dit Köves.

— Qu'est-ce que tu comprends ?

— Le banc.

— C'est l'un des meilleurs bancs que je connaisse en ville, dit le pianiste.

— C'est à cause de l'arbre que tu le trouves si bon, approuva Köves. Et parce que j'étais là, ajouta-t-il au bout d'un moment.

— Tout juste ; c'est plus amusant à deux.” A cet instant, le pianiste était tout à fait comme avant, avec un large sourire sur son visage rond, le même que durant la nuit, quand il avait pris Köves sous sa protection. “Et plus sûr”, ajouta-t-il.

A nouveau Köves resta pensif.

“Je ne crois pas, dit-il.

— C'est du moins l'impression qu'on a ; tu pourrais au moins le reconnaître.” Le pianiste regardait Köves de l'air suppliant qu'on prend d'habitude pour apaiser les querelleurs.

“Pour que l'autre soit emmené avec toi, échappa-t-il à Köves avant qu'il ait pu penser à la politesse. Tu connais beaucoup de bancs ? demanda-t-il ensuite pour adoucir ses paroles.

— Oui, dit le pianiste, presque tous.”

Ils avançaient au milieu d'une foule de plus en plus animée, parfois ils étaient bousculés, d'autres fois un feu rouge leur barrait la route.

“Et tu crois”, en marchant, Köves s'était tourné de tout son corps vers le pianiste et le regardait comme un phare, “tu crois qu'ils ne te trouveront pas sur un banc ?

— Qui a dit ça ? demanda le pianiste. Tout ce que je veux, c'est qu'ils ne me tirent pas du lit.

— Quelle différence ça fait ?” demanda Köves.

Pendant un certain temps, le pianiste ne répondit pas ; il marchait en silence à côté de Köves, semblant réfléchir, à croire que la question l'avait surpris bien que, pensait Köves, il fût à peine vraisemblable qu'il ne se la fût jamais posée.

“Celle qu'il y a entre un rat et un lapin, dit le pianiste ; la différence n'est peut-être pas grande, mais pour moi, elle est essentielle.

— Et pourquoi est-ce qu'ils te tireraient du lit ? insista Köves. A cause des morceaux ?”

Mais le pianiste se contenta de sourire sans ouvrir la bouche. Puis il renvoya la question :

“Peut-on savoir à cause de quoi ?

— Non, on ne peut pas”, admit Köves. Ils arrivèrent à un grand carrefour, dans la clarté du jour qui s’était déjà levé, Köves regarda autour de lui sans aucune curiosité, il sentait que désormais il pourrait facilement s’orienter : il y avait encore un petit bout de chemin à faire jusqu’à son immeuble. “Et pourtant, dit-il cependant en bégayant, comme s’il cherchait ses mots, pourtant... je crois que tu exagères.” Le pianiste sourit en silence, c’était le sourire d’un homme qui en savait beaucoup, qui en savait trop pour croire qu’on pouvait partager le savoir. Ce sourire dut rompre une digue, car Köves laissa échapper : “Alors on vit uniquement pour ne pas se retrouver sur un de ces camions ?

— C’est ça, acquiesça le pianiste, puis, comme pour l’apaiser, il lui tapota légèrement la nuque. Tu t’y retrouveras quand même. Si tu as de la chance, poursuivit-il avec une expression que Köves prit pour malveillante voire hostile, tu seras à l’arrière.

— Je ne veux pas de cette chance, dit Köves, je ne veux être ni à l’arrière ni au milieu.” Son énervement ne diminuait pas. “Je crois, poursuivit-il, que vous vous trompez tous, ici. Vous faites comme s’il n’existait que des bancs et ces camions... Il y a pourtant autre chose...¹”

— Je ne sais pas”, et Köves semblait effectivement l’ignorer. Mais il ne s’arrêta pas pour autant : “Quelque chose d’extérieur à tout ça. Quelque chose”, il trouva soudain un mot qui lui fit visiblement plaisir, “quelque chose d’intouchable.

— Et c’est quoi ? lui demanda le pianiste avec une expression dubitative mais pas entièrement dépourvue d’attention.

— Je ne sais pas ; le problème, c’est que je ne sais pas, dit Köves. Mais je vais le trouver, ajouta-t-il bien vite et presque involontairement, car lui-même semblait le plus surpris par ce qu’il avait dit. Oui, répéta-t-il comme pour convaincre le pianiste, à moins que ce ne fût lui-même, je suis ici pour le trouver.”

Mais le pianiste se leva et lui tendit la main :

“Alors bonne chance, dit-il. Moi je tourne ici, toi tu continues tout droit. Passe me voir un soir au bar. Ne t’en fais pas pour l’argent, tu

es mon invité. Tant que tu m'y trouveras", ajouta-t-il ensuite avec un petit sourire amer sur son grand visage.

Köves promit de lui rendre visite. Le pianiste prit à droite, Köves continua tout droit.

L'appartement

D'après ses souvenirs, Köves habitait dans une longue rue pas particulièrement caractéristique, mais sa mémoire pouvait l'abuser, bien sûr, dans un quartier où il y avait autrefois des appartements assez agréables. A présent, les maisons étaient délabrées, elles portaient des traces de dégradations et de détériorations, certaines étaient vraiment en ruine, ça et là, les restes mutilés de balcons aux courbes autrefois élancées pendaient dans le vide au-dessus des passants, des panneaux avertissaient du danger mais visiblement personne n'y prêtait attention, et après avoir une première fois jeté un coup d'œil prudent vers le haut et contourné docilement les panneaux, Köves passa en dessous avec une provocation insouciante, et, par la suite, il n'y pensa même plus. Une odeur de renfermé régnait dans l'entrée, quelques-unes seulement des plaques de faux marbre qui couvraient les murs de la cage d'escalier étaient encore en place, l'ascenseur ne marchait pas, l'escalier était abîmé, ébréché, à croire que des animaux aux dents de fer rongeaient les marches chaque nuit. Comme il entendit des bruits derrière sa porte — des mouvements, le martèlement rapide de petits pas, une voix aiguë de femme ainsi qu'une autre, cassée, moins facile à situer, Köves n'essaya pas d'ouvrir avec la clé qu'il avait trouvée dans l'enveloppe que lui avait donnée le douanier en chef, mais préféra sonner pour ne mettre personne dans l'embarras.

Peu de temps après, une femme d'une bonne quarantaine d'années apparut à la porte, plutôt petite, elle portait un pantalon d'homme négligé et une espèce de chemise, son visage flétri et

anguleux semblait refléter une frayeur qui s'estompa aussitôt qu'elle eut mesuré Köves du regard.

“Alors vous êtes là, dit-elle en s'écartant pour le laisser entrer, on vous attendait hier.

— Moi ? fit Köves, ahuri.

— Peut-être pas vous précisément, mais...

— Qui est là ? demanda depuis la cuisine Située sur le côté, au milieu de bruits de vaisselle, la voix cassée de tout à l'heure, sans doute celle d'un adolescent.

— Personne, juste le locataire, lança la femme avant de se tourner à nouveau vers Köves. A moins que vous ne soyez pas le locataire ?”

Elle le regarda de nouveau d'un œil soupçonneux, recula un peu, semblant regretter soudain d'avoir inconsidérément laisser entrer quelqu'un qui pourrait être capable de tout. Mais il se hâta de la rassurer :

“Si, bien sûr”, et s'il sentit une déception absurde, il ne pouvait que s'en prendre à lui-même : dans la clarté sobre du matin, comment avait-il pu imaginer un seul instant qu'on lui avait fait le cadeau inestimable d'un logement indépendant ? De toute manière, ils avaient fait pour lui sans doute plus qu'il n'en méritait à leurs yeux, une attention dictée uniquement par le souci de ne pas être tout de suite obligé de le reloger sans cesse en tant que sans-abri. “Je n'ai pas pu venir hier, poursuivit-il, parce que je suis arrivé de nuit...” Il s'interrompit juste à temps, sans réfléchir, il avait presque trahi son origine obscure ; si bien que sa phrase sembla inachevée mais la maîtresse de maison lui vint en aide :

“De province ?

— C'est ça, de province, acquiesça-t-il rapidement.

— C'est bien ce que je me disais, dit-elle sans cacher son mécontentement. J'espère que vous n'avez pas l'intention de faire venir votre famille parce que dans ce cas...”

Mais Köves l'interrompit :

“Je suis seul”, elle se tut et, pour la première fois, regarda attentivement le visage de Köves comme si par ces trois mots, ou par

la manière dont il les avait prononcés, il avait en quelque sorte gagné sa sympathie.

“Tu sais jouer aux échecs ?” entendit-il à cet instant juste à côté de lui : il vit un garçon de treize ou quatorze ans avec des lunettes épaisse, les cheveux en brosse, assez potelé, que son double menton et son nez néanmoins pointu faisaient ressembler à un hérisson obèse ; il devait les observer depuis un certain temps de la porte de la cuisine, car il tenait une tartine de beurre entamée et derrière lui, sur la table de la cuisine, on voyait deux tasses de thé fumant.

“Peter, le réprimanda sa mère, laisse le...”, elle hésita un peu et Köves voulut dire son nom, dans tout ce remue-ménage, il avait oublié de se présenter, mais elle poursuivait déjà : “Tu vois, il vient juste d’arriver, il est sûrement fatigué.

— Alors, tu sais jouer ou pas ? insista l’enfant sans tenir compte des remontrances, la drôle de sévérité qui se dessinait sur son visage fit sourire Köves.

- Eh bien, dit-il, oui. Pas très bien, c’est sûr, juste un peu, comme tout le monde.
- On va voir ça tout de suite, dit le garçon en se mordant les lèvres, comme s’il se creusait les méninges. Je vais chercher l’échiquier !” déclara-t-il, et déjà il se précipitait vers la porte vitrée, vraisemblablement celle du séjour.

Mais d’un geste vif, sa mère le rattrapa et le saisit par le bras.

“Tu n’as pas entendu ce que j’ai dit ? Finis plutôt ton petit déjeuner ou on arrivera en retard, toi à l’école et moi, au bureau ! le sermonna-t-elle. Mon fils, dit-elle à Köves avec un sourire d’excuse tout en serrant le bras de Peter, préfère encore s’amuser plutôt que de...

— Tu mens !” Köves fut vraiment effrayé par la colère suffocante de l’enfant, ses lèvres pâles, son tremblement perceptible.

“Peter ! le reprit-elle d’une voix étouffée en le secouant un peu comme pour le réveiller.

— Tu mens ! répéta-t-il, mais comme s’il avait déjà fait le plus dur. Tu sais toi-même que ce n’est pas un jeu !”

Il s'arracha à l'étreinte de sa mère et se sauva dans la cuisine, la porte se referma derrière lui avec fracas.

La maîtresse de maison semblait gênée.

“Je ne sais pas ce qui lui arrive, bredouilla-t-elle comme pour le justifier. Il est si nerveux...

— De nos jours, ça n'a rien d'étonnant”, dit Köves qui avait visiblement trouvé les mots justes, car bien que la femme se contentât de dire pour détourner la conversation : “Venez, je vais vous montrer votre chambre”, son visage apaisé exprimait presque de la reconnaissance.

La chambre de Köves se trouvait de l'autre côté du couloir, faisant face en diagonale à la cuisine, elle n'était pas très grande, mais suffisait amplement pour dormir voire pour faire quelques pas, Köves se souvenait qu'autrefois, au temps de son enfance, cela s'appelait une “chambre de bonne”. Celle-ci avait été selon toute vraisemblance plus sombre à l'origine, car le mur sur lequel la fenêtre aurait dû donner dans des conditions normales manquait — en fait c'était l'immeuble entier qui manquait, son emplacement n'était signalé que par quelques amas de détritus, tout en bas — si bien que la chambre était inondée de lumière ; un peu plus loin, on apercevait une cour chaotique, plus loin encore, l'intérieur d'une autre maison avec ses galeries, ses entrées d'escalier, ses fenêtres, les nombreuses portes de cuisine ouvertes où l'on devinait des silhouettes affairées, c'était comme si Köves pouvait voir dans des entrailles. Le divan promettait d'être une couche confortable, il mourait d'envie de l'essayer sans tarder, et à part cela il restait dans la chambre tout juste assez de place pour une armoire grincante, une chaise et une table dont la maîtresse de maison semblait très fière :

“Si vous voulez, vous pouvez même travailler dessus, bien sûr, je ne sais pas quelle est votre profession”, dit-elle en jetant un coup d'œil oblique sur Köves qui remarqua dans ce visage embrouillé des yeux bleu clair, lacs inattendus dans un paysage tourmenté, étonnamment purs ; dans l'intervalle, il avait bien entendu oublié de répondre à la question qu'elle lui avait posée, ou plutôt qu'elle ne lui avait pas posée, si bien qu'après avoir attendu en vain quelques instants, elle poursuivit :

“Disons que comme table à dessin elle serait un peu petite, mais pour des dossiers, par exemple, elle est juste bonne.”

Et puisque Köves gardait toujours le silence

— finalement, il ne pouvait pas savoir à quoi il allait utiliser cette table (en aucun cas à dessiner, quoique qui pouvait savoir ce que l'avenir lui réservait) —, un peu désappointée, elle ajouta d'un trait :

“Bon, je ne vais pas vous déranger plus longtemps, je n'ai pas le temps, il faut que j'aille au bureau, vous aussi vous avez sûrement à faire...

— Je vais dormir, dit Köves, interrompant ce flot de paroles.

— Dormir ? dit la femme en écarquillant les lacs de son visage.

— Oui, dormir, dit Köves avec une convoitise si visible qu'elle en sourit.

— Evidemment, puisque vous avez dit avoir voyagé toute la nuit ; vous trouverez des draps là, dit-elle en montrant un tiroir en dessous du divan, et pour vos affaires, vous avez l'armoire.

— Je n'ai pas d'affaires, dit-il.

— Vous n'avez pas d'affaires ?” Elle était étonnée, mais pas au point d'obliger Köves, comme il le craignait, à se répandre en explications — à l'évidence en tant que logeuse chez qui les locataires se succèdent, elle en avait vu d'autres. “Vous n'avez même pas de pyjama ?

— Non, avoua-t-il.

— Mais c'est impossible !” dit-elle avec un tel emportement que Köves eut l'impression, plutôt générale et indépendante de sa personne, qu'elle considérait, au nom de la défense d'un certain ordre du mondé, qu'il était impossible de ne pas avoir de pyjama. “Je vais vous en donner un, dit-elle avec empressement, comme poussée à l'action par ce fait insoutenable, à première vue, celui de mon mari devrait vous aller à peu près...

— Mais est-ce que votre mari ne va pas...”, voulut-il exprimer ses scrupules.

Elle l'interrompit sèchement :

“Je suis veuve”, et déjà elle quittait la chambre pour revenir aussitôt avec un pyjama qu’elle jeta sur le divan. “Comment vous allez faire, demanda-t-elle, si vous n’avez même pas de linge pour vous changer ?

— Je ne sais pas, dit Köves tandis que furtivement, comme un souvenir évanescant qui n’aurait fait que l’effleurer, sa valise lui vint à l’esprit. Je vais m’en acheter plus tard.

— Ah bon, dit-elle, vous allez en acheter, et elle éclata d’un rire bref et nerveux, comme après une bonne plaisanterie, naturellement ça ne me concerne pas, j’ai seulement demandé... Eh bien, bonne nuit, dit-elle rapidement en voyant que Köves ôtait son manteau. La salle de bains est à droite, dit-elle encore se retournant sur le pas de la porte, évidemment, vous avez le droit de l’utiliser.”

Köves les entendit s’affairer encore quelques instants, la voix aiguë et la voix cassée se répondaient, parfois ils chuchotaient nerveusement, peut-être s’étripaient-ils derrière sa porte comme deux chats laissés à eux-mêmes, il posa la tête sur l’oreiller au moment précis où la porte d’entrée claqua, et ce fut enfin le silence. Il sombrait dans le sommeil, il ne dormait pas encore mais rêvait déjà : il rêvait qu’il s’était égaré dans la vie étrange d’un inconnu auquel rien ne le liait — mais il savait en même temps qu’il n’était que le jouet de son rêve, puisque c’était lui qui rêvait et qu’il ne pouvait rêver que sa propre vie. Avant de s’endormir pour de bon, il se sentit encore pousser un gros soupir, il avait l’impression que c’était un soupir de soulagement, sa bouche s’étira en un sourire béat et, allez savoir pourquoi, il chuchota dans son oreiller : “Enfin !”

CHAPITRE III

Le licenciement

Köves fut réveillé par la sonnette ; plus précisément, il se réveilla pour de bon seulement en ouvrant la porte, les coups de sonnette impatients, prolongés ou au contraire répétés, l'avaient déjà tiré du lit sans vraiment le réveiller, sinon il ne serait pas allé ouvrir puisque personne ne pouvait venir le chercher ici.

Mais il se trompait : c'était le facteur qui était devant la porte et il cherchait "un certain Köves".

"C'est moi, fit Köves, étonné.

— Vous avez une lettre recommandée", dit le facteur, et Köves perçut comme l'ombre d'un reproche dans sa voix, à croire qu'il n'était guère louable de recevoir des lettres recommandées par ici, à moins que le facteur n'eût simplement voulu le gronder de l'avoir obligé de sonner si longtemps.

"Une signature, là", dit-il en tendant un cahier, sûrement son carnet de recommandés, et Köves cherchait déjà de la main la poche intérieure de sa veste quand il se rendit compte de son apparence : sûrement hirsute, le visage fripé par le sommeil, dans le pyjama d'un autre — on finirait par croire qu'il paressait ainsi toute la matinée, ce qui au demeurant était bien son intention.

"Je vais chercher un stylo", bredouilla-t-il, confus ; mais le facteur, d'ailleurs sans un mot, ne faisant manifestement que ce à quoi il s'était attendu, lui tendait déjà son propre crayon qu'il avait préparé à l'avance, on eût dit qu'il n'avait tardé à le faire que pour mettre Köves dans l'embarras.

Revenu dans sa chambre, Köves décacheta aussitôt la lettre : il apprit que la rédaction du journal pour lequel il œuvrait mettait fin par la présente à son contrat de travail, et si dans l'esprit de l'article tant et tant du code du travail il allait certes percevoir quinze jours de salaire "que vous pouvez venir retirer à la caisse les jours ouvrables aux heures de bureau", ils n'avaient plus besoin de ses services à partir de ce jour.

Il lut la lettre jusqu'au bout avec un mélange de trouble, d'agacement et d'inquiétude. Comment ? Sa vie ici commençait par un licenciement ? Bien sûr, dernièrement, il n'avait pas travaillé pour le journal qui l'avait licencié ; à ce propos, il pourrait le faire — maintenant qu'on l'avait mis à la porte, il trouvait vraiment attrayante cette chance qu'on lui avait à peine fait miroiter pour la lui retirer aussitôt. Et si ce n'était même pas sa chance à lui ? Comment pourrait-il le savoir ? Seule l'expérience peut répondre à cette question ; sauf qu'alors ce n'est plus une possibilité mais la vie, sa vie. A bien y réfléchir, il n'était nullement attiré par le journalisme, il était possible, voire très vraisemblable, qu'il n'avait aucune aptitude pour ce métier. Le journalisme est par essence un mensonge, ou au moins une frivolité insensée ; et bien qu'il n'eût jamais été orgueilleux au point de se considérer comme un être incapable de mentir, il avait l'impression qu'il ne pourrait pas se conformer à tous les mensonges : certains pourraient dépasser ses forces, d'autres, ses capacités — Köves aurait plutôt dit : son talent. Par ailleurs, c'était indubitable, il savait écrire et la rédaction, à sa manière bien sûr, semblait l'apprécier ; en outre, même s'il n'était pas là pour faire le journaliste ou exercer quelque autre stupide métier, il fallait bien qu'il vive de quelque chose, or le journalisme, nonobstant les mensonges, était un travail bien commode qui laissait pas mal de temps libre. Il décida finalement que de toute façon, son imagination ne pouvait se raccrocher qu'à ce qu'on lui proposait ; cette lettre faisait de lui un journaliste, plus précisément un journaliste licencié : il devait suivre cette piste — et déjà il se précipitait dans la salle de bains (à sa désagréable surprise, bien qu'il s'y fût attendu, il n'y avait pas d'eau chaude), puis il s'habilla pour arriver au plus tôt à la rédaction.

Les victoires de Köves

En sortant de l'immeuble à toute allure, Köves buta au sens propre du terme contre un chien — une petite bête à la truffe luisante, courte sur pattes, le corps allongé, une espèce de basset — qui hurla de douleur puis, au lieu d'aboyer après lui, se frotta contre ses chaussures en remuant amicalement la queue, se dressa et posa ses pattes de devant sur son pantalon et le regarda avec des yeux brillants, une langue rouge dont l'extrémité s'enroulait et Köves, comme pour le consoler, le gratta distraitemment derrière l'oreille. Il se retourna pour poursuivre sa route et heurta un monsieur au teint cuivré et aux cheveux blancs, un peu bedonnant, vêtu avec une distinction défraîchie, qui tenait dans la main une laisse et un collier de chien.

“Vous avez un chien, vous aussi”, dit-il avec un sourire amical à Köves qui, bien que pressé, fut littéralement cloué sur place par l'étrangeté de cette rencontre ou peut-être par l'idée plus étrange encore qu'il pût avoir un chien.

“Non, pas du tout, dit-il rapidement.

— Mais alors vous aimez sûrement les animaux : les chiens le sentent tout de suite, poursuivit le vieux monsieur avec une amabilité imperturbable.

— Bien sûr, dit-il, mais excusez-moi, ajouta-t-il, je dois me dépêcher.

— Vous habitez dans cet immeuble ? demanda l'homme trapu en jetant sur Köves un rapide coup d'œil scrutateur avec un visage toujours aussi aimable.

— Depuis peu de temps seulement”, répondit Köves pour ainsi dire le pied levé, et le vieil homme qui avait remarqué son impatience le laissa enfin s'en aller :

“Alors au plaisir”, dit-il d'une voix blanche qui sonnait un peu creux, avec un geste de la main désuet.

Köves courut vers le tramway, midi approchait, il avait peut-être déjà raté les "heures de bureau" mentionnées dans la lettre : il trouva facilement l'arrêt, mais pas exactement là où il l'avait cherché, le trottoir d'autrefois, d'où parvenait le martèlement irrégulier de cantonniers aux gestes lents, n'était qu'un amas de pavés gris — avaient-ils été arrachés par des bombes ? Ou utilisés pour faire des barricades et remis en place à présent ? Ou bien s'agissait-il seulement d'élargir la chaussée ? Köves ne pouvait pas le savoir. Le tramway — un engin improvisé, chacune des trois voitures portant des marques de différentes époques, comme si on les avait sorties de la pénombre poussiéreuse de divers dépôts faute de mieux, à la va-vite — se fit attendre longtemps et une foule appréciable s'était formée sur le trottoir autour de Köves ; de surcroît, il imagina devoir laisser passer une dame corpulente chargée de toutes sortes de sacs, de tout un fourbi, ensuite, sans doute paralysé par l'étonnement, il n'opposa pas de résistance à un coup de coude décidé, puis à une poussée non dissimulée accompagnée d'une bordée d'injures, si bien qu'il finit par se rendre compte qu'il avait raté le tram : ce n'était pas la force qui lui manquait, mais la volonté, ou peut-être plus précisément la passion nécessaire à la volonté, la conscience de son impuissance qui pouvait générer des actes et qui, à travers toutes les difficultés, les pieds, les coudes et les volontés braquées contre lui, l'aida à monter dans le tramway suivant.

A l'entrée de l'immeuble de la rédaction, il dut affronter de nouvelles difficultés : le gardien, un douanier avec une gaine de pistolet, ne lui permettait en aucune manière d'entrer sans laissez-passer — Köves ne pouvait pas dire qu'il était surpris, au fond, il s'attendait à ce genre d'obstacle, sauf qu'il le voyait plus loin, dans sa grande naïveté il s'était déjà imaginé à la caisse —, document qui était délivré dans la cabine du portier située à quelques pas de distance. Et là apparut la totale ignorance de Köves concernant sa situation et, pas uniquement en ce qui concernait les questions secondaires ; il fut incapable d'apporter la moindre réponse claire aux questions du portier et de dire d'où il venait, qui il cherchait et même qui il était.

"Vous êtes journaliste ?

— Oui, déclara Köves. Je voudrais encaisser mon dû, expliqua-t-il.

— Des honoraires ?

— Si on veut, dit-il. En fait, il s'agit de mon salaire, ajouta-t-il vite avant d'être surpris à mentir.

— Votre salaire ? dit le portier en le regardant d'un air incrédule derrière son bureau où se trouvait un téléphone, des imprimés d'entrée et une espèce de liste de noms. Alors vous n'avez pas encore touché votre salaire ?

— Non. C'est que...

— Vous êtes de la maison ?

— Bien sûr, s'empressa-t-il de répondre.

— Alors où est votre laissez-passer ?” La colle que lui avait posée le portier était digne d'un interrogatoire ; il fallut à Köves une bonne minute pour trouver une réponse :

“Je reviens de l'étranger”, et cette déclaration produisit un effet inattendu sur le portier :

“De l'étranger. Dans ce cas, vous l'avez rendu, dit-il avec, pour la première fois, la voix serviable qui selon Köves convenait à un portier. Votre carte d'identité, je vous prie”, ajouta-t-il avec l'air de s'excuser, pour ainsi dire, de cette demande importune mais néanmoins incontournable, tenant déjà dans la main son crayon prêt à remplir sans délai l'imprimé d'entrée, sur la base des papiers d'identité.

Mais il redevint non seulement soupçonneux, mais manifesta carrément un rejet brutal et quelque peu offensé dès qu'il eut aperçu les papiers de Köves :

“Je ne peux pas accepter de déclaration provisoire”, dit-il en repoussant le document vers Köves qui, pour sa part, refusait d'admettre comme un fait accompli d'être rejeté en même temps que son document, et ne le prit pas, si bien que le papier resta sur le bord de la table.

“Pour l'instant, je n'ai pas d'autres papiers d'identité”, dit-il pour tenter de convaincre le portier, un bonhomme maigrelet dont les bras au-dessus du bureau étaient parfaitement normaux mais que,

peut-être à cause de l'étrangeté qui caractérisait les traits de son visage ou qui se manifestait dans ses gestes, Köves avait au premier coup d'œil pris pour un infirme, qui plus est, pour un mutilé de guerre, selon une supposition entièrement arbitraire selon laquelle on ne pouvait être mutilé qu'à la guerre. Et pour donner plus de véracité à ses paroles, il sortit en guise de planche de salut la lettre de licenciement qu'il avait reçue le matin même — heureusement, il l'avait mise dans sa poche en sortant de chez lui — et la montra au portier : "Tenez, dit-il, vous voyez bien que je ne mens pas : je suis de la maison, je suis journaliste et je veux prendre mon salaire."

Mais après avoir parcouru la lettre d'un air buté, le visage fermé, le portier se contenta de dire d'une voix sans ambiguïté : "Bien", puis, d'un geste encore moins équivoque, il posa la lettre sur la table à côté de l'autre document de Köves et s'adressa aussitôt au suivant ; en effet, dans l'intervalle plusieurs personnes étaient entrées dans la petite pièce, des femmes et des hommes qui voulaient tous pénétrer dans l'immeuble. Köves ne les avait pas remarqués jusqu'alors, tout au plus les avait-il ressentis comme un fardeau muet sur son dos, alors qu'en réalité personne ne le touchait, bien sûr, il comprit seulement à la vue de leurs visages soulagés qu'ils avaient attendu longtemps qu'on le fit taire et que cessât cette lutte stérile.

La roue pouvait enfin tourner, l'usine pouvait fonctionner ; le portier était ostensiblement accommodant avec tous ceux qui, contrairement à Köves, pouvaient légitimement prétendre à obtenir un laissez-passer : il saluait certains d'entre eux comme de vieilles connaissances, pour d'autres, il composait un numéro sur son téléphone, d'autres encore n'avaient pas besoin de cela, car ils figuraient sur la liste de ceux qu'on attendait là-haut. Un affairement joyeux, une entente secrète se forma autour de Köves et en quelque sorte contre lui — impression fondée non sur des faits réels, mais plutôt sur sa sensibilité sans aucun doute exacerbée à ce moment-là. Bien qu'on ne lui prêtât plus la moindre attention, il s'imaginait que tous les regards le fixaient et que chaque formulaire d'entrée rempli ne servait pas tant à permettre à l'intéressé de pénétrer dans l'immeuble qu'à le rabaisser davantage, lui. En tout cas, cela ne faisait aucun doute : sans la volonté nécessaire et sans l'expression

adéquate de cette volonté, de même qu'il n'avait pas pu prendre le tramway, il ne pourrait pas entrer à la rédaction. Sauf que, de ce point de vue, il était un peu embarrassé : il ne savait pas ce qu'il devait vouloir. Ce que le bon sens lui dictait de vouloir, à savoir de pénétrer dans l'immeuble pour prendre son salaire, Köves n'en voulait plus, il l'avait vraisemblablement oublié ; et s'il voulait entrer, c'était uniquement pour vaincre le portier et lui donner une bonne leçon. Mais même cela, il ne pouvait le vouloir qu'à condition de mettre sa raison au pas ; car ce qu'il voulait vraiment, c'était tout autre chose, qui serait revenu à faire une percée dans un autre univers, à rompre avec tout bon sens : il voulait frapper le portier et sentir son visage se transformer sous son poing en une bouillie informe, et cependant il ne faisait que se frapper lui-même, car il savait bien qu'il ne le ferait pas, non par pitié, par discipline ni même par peur, mais tout compte fait parce que lui, Köves, était tout simplement incapable de frapper quelqu'un au visage.

Cette colère qu'il n'éprouvait plus envers le portier, mais plutôt envers lui-même, cette envie un peu trouble, due peut-être à sa vanité, de ne pas quitter la scène sans un mot, sans laisser de traces, comme s'il n'avait jamais été là : c'est à cela, et non à une émotion plus appropriée qu'il donna libre cours après que la dernière personne fut entrée : "D'accord, ne me laissez pas entrer, mais au moins n'invoquez pas le règlement, seulement votre mauvaise volonté ! C'est ma carte d'identité, je n'en ai pas d'autre, et vous seriez bien surpris d'apprendre où je l'ai reçue et de qui ! Mais je vais la leur rapporter et je leur signalerai que vous ne l'acceptez pas, que vous n'acceptez pas les papiers d'identité qu'ils ont délivrés !" s'écriait-il, et il entendit avec surprise sa propre voix stridente poursuivre : "Quant à mon salaire, je dois de toute façon le toucher, ne serait-ce que par la poste, s'il n'y a pas d'autre moyen. Pour l'entreprise ce serait bien sûr un surcroît de travail et des dépenses inutiles mais, soyez-en sûr, ils sauront bien vite qui en est la cause : vous, qui outrepassez vos compétences !" Il ramassa ses documents et appuyait déjà sur la poignée quand la voix du portier :

"Attendez !" le fit se retourner lentement, avec réticence : ainsi donc, pour rafler la mise, il faut d'abord perdre tout espoir ?

“Faites voir ce papier !” lui dit le portier d’un air encore plus sinistre qu’auparavant mais semblant cette fois-ci plutôt receler une hésitation. Il regardait tour à tour Köves et le document, comme pour les comparer, bien qu’il n’y eût pas de photo sur le papier ; sa main s’anima, se dirigea vers le téléphone, mais il se ravisa : il prit soudain son crayon, remplit un formulaire d’entrée en grosses lettres maladroites et l’arracha du bloc ; ils n’échangèrent plus un seul mot, plus un seul regard quand Köves prit le papier et sortit de la pièce.

Suite (nouvelle victoire)

Dans l’ascenseur qui montait — c’était un ascenseur ouvert, une suite ininterrompue de cabines : un chapelet, pensa Köves, se rappelant soudain le nom courant de ce genre d’appareil — il se sentait alangui, fatigué, son cœur martelait dans sa poitrine, ses paupières lourdes se fermaient, comme si la victoire qu’il venait de remporter l’avait vidé de toute son énergie ; certes, il manquait également de sommeil et avait oublié de déjeuner. En serait-il toujours ainsi désormais ? Il devrait arracher au fond de soi des émotions si violentes, si autodestructrices à chaque fois qu’il voudrait avancer d’un pas ? Aurait-il assez de passion et surtout suffisamment de sens de l’orientation : effectivement, où allait-il, quelle direction prendre pour aller de l’avant ? Et pourtant, il ne le niait pas, sa misérable victoire — misérable justement parce qu’il la ressentait comme une victoire — lui faisait chaud au cœur, telle une caresse de velours ; et il ne pouvait pas faire taire au fond de lui le chant sourd de la vague satisfaction d’avoir pu trouver en lui-même des forces aveugles dont il se serait cru dépourvu. Il en oublia de descendre au bon endroit — il avait lu sur une pancarte affichée dans le hall que la caisse se trouvait à un étage inférieur — mais soudain une inscription attira son attention : il devait descendre ou bien garder son calme et rester dans l’ascenseur qui montait dans les combles où il faisait une boucle avant de redescendre ; il préféra descendre.

Il apparaissait qu'au lieu de la caisse, il était tombé au beau milieu de la rédaction — du moment qu'il était si difficile d'entrer dans la maison, ils auraient pu au moins veiller à ce que les gens aillent directement arranger leurs affaires et ne traînent pas où bon leur semble, se dit-il avec une satisfaction goguenarde, comme s'il avait trouvé une faille dans une logique qui vantait à tout prix sa perfection. Il se trouvait dans un couloir immensément long éclairé par des corps lumineux bleutés à la lumière tremblante, derrière les nombreuses portes ouvertes, il entendait le crépitement des machines à écrire, la sonnerie déchirante des téléphones, il sentait l'odeur d'épreuves fraîchement imprimées et, sans doute à cause de la fatigue, il fut pris de vertige, envahi par l'impression bizarre d'être dans le théâtre de cauchemars obsessionnels. Des gens pressés le dépassaient ou le croisaient, il les regardait avec stupeur : certains portaient des bottes et sentaient encore la terre et le fumier ; d'autres étaient habillés de vêtements de mauvaise qualité, ils avaient le visage sombre, gêné ou déterminé, serraient incongrûment entre leurs doigts des feuilles de papier quelconques, le cambouis s'était définitivement incrusté sous leurs ongles, il croisa ainsi plusieurs hommes pressés — maigres, le front dégarni, avec des lunettes, mal rasés, les yeux agités de mouvements nerveux, la plupart en bras de chemise, une cigarette au coin des lèvres — qu'il prit vraiment pour des journalistes. Vers le bout du couloir, il vit une porte avec l'inscription rédacteur en chef — secrétariat : il tourna la poignée et entra dans une pièce vaste et claire, au fond quelqu'un tapait à la machine et, juste devant lui, une blonde un peu pulpeuse était installée derrière un bureau, son fier petit double menton, ses traits bien ordonnés, sa tenue soignée étaient l'exact opposé de tout ce qu'il avait vu jusqu'alors, il sentit un agréable parfum, il en prit quelques profondes bouffées — la dernière fois qu'il en avait humé un semblable, c'était lors d'un séjour à l'étranger. A la secrétaire qui lui demandait ce qu'il désirait, il répondit sans ambages qu'il voulait parler au rédacteur en chef.

“Quel est votre nom ? demanda-t-elle.

— Köves, dit-il.

— Vous n'avez pas de rendez-vous, dit-elle après avoir consulté un cahier.

— Effectivement, reconnut-il, mais je voudrais quand même lui parler.

— A quel propos ? demanda-t-elle.

— J'ai été licencié, affirma-t-il d'un ton assez tranchant.

— Bien, fit la secrétaire, disant la même chose que le portier, mais pas de la même façon, en posant sur Köves un regard plus curieux qu'accusateur, c'est vous qui êtes rentré de l'étranger. Nous sommes au courant.”

La curiosité s'effaça sur son visage d'une manière tout aussi inexplicable qu'elle s'y était dessinée, et elle informa Köves qu'elle devait d'abord en convenir par téléphone avec le rédacteur en chef, celui-ci fixerait alors un rendez-vous qu'il lui communiquerait et elle, à son tour, en informerait Köves par téléphone s'il en avait un, sinon par courrier.

“De cette manière, je peux attendre longtemps, trouva Köves.

— C'est possible, reconnut la secrétaire, mais c'est la procédure”, puis elle ajouta qu'elle regrettait mais que le rédacteur en chef était occupé en ce moment.

“Qu'est-ce qu'il fait ? demanda Köves, et la secrétaire le regarda non comme s'il arrivait de l'étranger mais sortait tout droit de l'asile.

— Il travaille, dit-elle, et il ne veut pas être dérangé.

— Il fera sûrement une exception pour moi”, jugea Köves ; et aussitôt il se dirigea vers une porte capitonnée — et si la soigneuse isolation ainsi que les clous cuivrés qui resplendissaient sur le pourtour avaient pu laisser le moindre doute, une plaque imposante apposée sur la porte précisait : Rédacteur en chef ; la secrétaire bondit de derrière son bureau comme piquée par une guêpe :

“Vous n'allez quand même pas entrer ? ! vociféra-t-elle.

— Mais si”, dit Köves en avançant. Sa progression ne se faisait cependant plus sans encombre, car il dut d'abord contourner la secrétaire qui s'était campée entre lui et la porte pour lui barrer la route.

“Sortez immédiatement ! crie-t-elle. Débarrassez le plancher !” A l’évidence elle avait complètement perdu la tête : “Vous m’entendez ? !” et il semblait que Köves ne l’entendait effectivement pas car, bien qu’il veillât à ne pas lui écraser les pieds, il avançait sans cesse, la secrétaire reculait, il craignait qu’elle en vînt aux mains ou qu’elle sortît soudain une arme. “Même les chefs de rubriques ne peuvent pas entrer sans être annoncés... Même pas le rédacteur adjoint !” poursuivit-elle, les bras écartés comme pour enlacer Köves alors qu’elle ne faisait que défendre la porte par ce geste désespéré et bien sûr inutile tandis qu’en reculant, elle touchait déjà le capitonnage avec ses reins cambrés. Et Köves fut à nouveau témoin de ce renversement qui — toujours ? ou seulement à l’instant rare et imprévisible où le doute s’installe tel un défaut de fabrication — récompense, au moins parfois, l’entêtement quand il est extrême voire carrément menaçant. Car sur le visage décomposé au regard papillotant de la secrétaire littéralement crucifiée sur la porte se dessinèrent d’abord l’hésitation, puis un sourire douloureusement aimable ; et comme si un instant auparavant elle n’avait pas crié, et même hurlé, elle dit d’une voix certes encore sourde d’énevrement, mais douce :

“Prenez place un instant, je vais vous annoncer” ; et elle se faufila par la porte capitonnée derrière laquelle Köves en aperçut une autre.

Il s’assit donc ; il fut soudain gêné par quelque chose et comprit bientôt par quoi : le silence — la machine à écrire qui avait jusqu’alors crépité à l’arrière-plan s’était tue, Köves en avait pris conscience de la même manière que, dans la nature, on remarque le bruissement des feuilles ou le clapotis de la pluie, c’est-à-dire seulement lorsqu’elle s’était tue. Et de cet endroit lui parvint une petite voix fine, une sorte de rire de femme étouffé ; il était sur le point de se retourner quand la secrétaire revint et, avec cette fois-ci un sourire lisse et officiel, comme si rien ne s’était passé entre eux, elle lui dit :

“Veuillez entrer.”

Au même instant, avec peut-être un peu plus de zèle que tout à l’heure, la machine à écrire se remit à crétiter.

Suite (nouvelle victoire)

Une fois qu'il eut passé la double porte, Köves ne vit d'abord rien, puis pas grand-chose ; le soleil qui se déversait à flots par la grande fenêtre vrillait au sens propre du terme ses yeux qui le brûlaient déjà par manque de sommeil ; juste derrière un impressionnant bureau, il ne voyait qu'une absence compacte, une ombre découpée dans la lumière, un tronc humain où il devinait des épaules, un cou et une tête — à l'évidence, c'était le rédacteur en chef. Une excroissance prolongea l'ombre : un bras tendu ; la perspective trompeuse due à l'éclairage fit que, sur le coup, Köves ne savait pas ce qu'il désignait :

“Prenez place”, dit une voix agréablement grave, mais au timbre peut-être légèrement voilé par une certaine usure ou l'abus de tabac. Et comme il ne voyait qu'une seule chaise de son côté du bureau, il s'y assit, bien que cette chaise fît face à la lumière aveuglante, et même — puisqu'en s'asseyant, il s'était retrouvé dans une position plus basse — à la source de cette lumière, à savoir le soleil qui apparaissait désormais dans la partie supérieure de la fenêtre, ainsi qu'au rédacteur en chef, bien sûr. Et puisqu'il ne savait pas par quoi commencer, ce qui lui vint aux lèvres était en définitive, dans son hésitation même, la vérité :

“Il fallait que je vous voie.

— Vous avez bien fait”, dit la voix derrière le bureau. Une petite flamme s'alluma puis, derrière une volute légère de fumée bleue qui se dissipa en quelques instants dans la lumière, Köves entendit :

“Ma porte est toujours ouverte.” En entendant cette affirmation catégorique, le parcours du combattant qu'il avait fait pour arriver dans ce bureau se dissipa comme la fumée de la cigarette et, à sa surprise, Köves sentit gonfler en lui une sorte de gratitude qui le remplit bientôt de confiance.

Cela se refléta dans sa voix :

“Parce que j'ai été licencié”, où il y avait de l'indulgence, presque un sourire, comme lorsque les hommes discutent entre eux de bagatelles qui leur sont arrivées.

“Je sais, entendit Köves. Que puis-je faire pour vous ?

— J’ai perdu mon gagne-pain, expliqua-t-il.

— Votre gagne-pain ? dit la voix quelque peu étonnée, du moins c’est ainsi que Köves le ressentit.

— Je veux dire que je n’ai pas de quoi vivre.” Même si ses propres paroles le gênaient terriblement, il devait à l’évidence parler clairement s’il voulait être compris.

“Ah bon, c’est donc de cela qu’il s’agit, dit la voix qui semblait à présent receler une certaine impatience.

— Oui, dit Köves, je dois vivre de quelque chose.

— C’est tout naturel, vous devez vivre de quelque chose ; nous devons tous vivre de quelque chose.” Il remuait la tête en parlant si bien que Köves put petit à petit distinguer le contour d’un menton prononcé et d’un nez fort et autoritaire.

“Mais après tout, ce n’est pas une question primordiale.

— Elle le devient quand on n’a pas de quoi vivre, dit Köves.

— Chez nous, tout le monde a de quoi vivre.” Köves sentit dans la voix quelque chose de définitif, qui ne souffrait pas la contradiction et lui imposait le silence. “En ce qui concerne votre licenciement, poursuivit la voix d’un ton un peu plus avenant, nous l’avons examiné soigneusement. A vrai dire, nous ne voyons pas très bien à quoi vous pourriez nous être utile. Quoique — la voix sembla devenir hésitante, mais elle se reprit et poursuivit — je ne nie pas que nous ayons reçu une sérieuse recommandation en votre faveur.

— D’où ça ?” La question avait échappé à Köves ; elle était sûrement inopportune, car il n’obtint pas de réponse.

“Par exemple, nous ne connaissons pas votre travail, poursuivit le rédacteur en chef. En outre, vous avez, à ce qu’on me dit, séjourné assez longtemps à l’étranger ; vous ne connaissez peut-être même pas notre ligne éditoriale.

— Il n’y a pas que la ligne éditoriale, dit Köves. Dans un journal, poursuivit-il avec vivacité, il y a aussi d’autres travaux.

— C'est intéressant, ça, entendit-il dire le rédacteur en chef dont la remarque, pas vraiment hostile mais pas trop amicale non plus, le déstabilisa à nouveau. A quoi pensez-vous ?

— A quoi je pense ?” Köves essaya de se concentrer, il commençait à se douter de quelque chose, comme si on lui tendait un piège. “Je sais faire des phrases correctes, dit-il. Je sais comment il faut tourner une histoire et trouver une chute... J'ai peut-être, ajouta-t-il avec un sourire timide d'excuse pour ne pas avoir l'air de se vanter, je veux dire, j'ai peut-être du style.

— Tiens.” Le mot tomba sèchement, Köves était incapable de deviner l'expression du visage auréolé de lumière. “Donc selon vous, affirma plus que ne demanda la voix, le travail du journaliste est de ciseler des phrases correctes, de rédiger des histoires bien tournées...

— En tout cas”, un entêtement étrange s'empara alors de Köves, comme lorsqu'on a raison et qu'on doit encore défendre son point de vue, “en tout cas, sans ça, il n'y a pas de journalisme” et sans qu'il sût pourquoi, il revit soudain le pianiste lui parler la nuit de ses morceaux de musique.

“Tiens”, et là le mot fut encore plus sec et déterminé que la fois précédente. Puis, après un instant de silence, Köves entendit cette question articulée lentement et clairement :

“Vous n'avez pas de foi... de conviction ?” et Köves se sentit soudain au bord d'un précipice en train d'en évaluer la profondeur, sans raison, car il eût mieux valu pour lui sauter les yeux fermés, du moment qu'il devait le faire.

“Non”, dit-il. Et il cria une seconde fois dans le silence sourd qui suivit sa réponse : “Non !... Comment pourrais-je avoir une quelconque conviction alors que je n'ai jamais été convaincu de rien ! Puisque la vie n'est pas la source de la foi, la vie... Je ne sais pas, mais la vie, c'est autre chose...”

Il fut bientôt interrompu :

“Vous ne connaissez pas notre vie.

— Je voudrais travailler, je pourrais alors la connaître, dit Köves tout bas, d'un ton presque implorant.

— Eh bien, travaillez ! l'encouragea la voix.

— Mais j'ai été licencié, se plaignit Köves, abattu.

— Il n'y a pas que chez nous qu'on peut travailler, l'encouragea encore la voix.

— Je ne sais rien faire d'autre, dit Köves en baissant la tête, avec l'impression de se conduire comme un mendiant.

— Vous apprendrez : nos usines accueillent à bras ouverts ceux qui veulent travailler !” claironna la voix, et Köves baissa à nouveau la tête : comme un verdict, la défaite le remplit d'une lassitude tranquille et sourde mais lui rendit d'une certaine manière son amère fierté.

“C'est donc ça que vous me réservez, dit-il lentement, presque dans un murmure, cherchant en vain de ses yeux aveuglés un visage quelconque, mais qui fût au moins visible dans cette lumière.

— Nous ne vous avons rien réservé, dit la voix, vous vous faites des idées : vous devez trouver vous-même vos possibilités.” Puis, se contentant de ce rappel à l'ordre, la voix du rédacteur en chef se fit plus chaleureuse, presque aimable : “Travaillez, faites l'apprentissage de la vie, ouvrez vos yeux et vos oreilles, accumulez de l'expérience. Ne croyez pas que nous ayons renoncé à vous et à votre talent. Cette porte”, son bras se tendit et montra quelque chose dans le dos de Köves, sans doute la porte, “cette porte, vous verrez, s'ouvrira encore devant vous.

— C'est possible”, dit Köves en se levant d'un bond.

En même temps que l'espoir (si espoir il y eut), sa patience le quitta, la patience envers tout ce qui ne l'intéressait plus du moment que ce n'était ni son obligation, ni même sa liberté. “C'est possible, mais moi, je ne la franchirai plus !”

Puis, sans savoir comment, il se retrouva dans le couloir : et comme son énervement se dissipait tandis qu'il descendait dans l'ascenseur, sans raison apparente ou seulement en réaction aux émotions qu'il venait de vivre, il fut envahi d'une manière si soudaine qu'il fut presque effrayé par un réel soulagement, par une sorte de bonheur ineffable. Tout s'était passé autrement qu'il l'avait voulu et,

à l'évidence seulement à cause de cette humeur perturbée qui lui faisait perdre le sens des proportions, il avait quand même l'impression que sa volonté était faite. Il lui semblait avoir tenu bon, avoir bien défendu quelque chose, mais quoi ? Le mot jaillit en lui : son honneur. Mais, se demanda-t-il avec stupéfaction, comme s'il avait trébuché sur un obstacle imprévu, c'était quoi, son honneur ?

Les Mers du Sud

A la caisse, Köves toucha son dû sans problème, une somme ridicule, bien sûr il ne s'était pas encore fait une idée des prix et son mécontentement n'était peut-être qu'un brusque réflexe d'employé, cet éternel appétit pour ce qu'il considère comme un os qu'on lui donne à ronger et qu'il finit cependant par avaler, certes en grommelant, pour à nouveau ouvrir la bouche dans l'attente du suivant, sans se demander s'il a mérité le précédent : en ce qui concerne Köves, il n'avait à vrai dire pas bougé le petit doigt, on le payait seulement pour ne pas l'avoir dans les pattes pendant deux semaines, ne pas être dérangé par ses petits soucis et ils pensèrent même à lui tamponner son laissez-passer, sans lequel il ne pourrait pas sortir de l'immeuble ; arrivé dans le couloir, il passa à côté d'un homme qui, il s'en souvenait, avait pris de l'argent à la caisse juste avant lui, il était en train de recompter les billets et n'était visiblement pas très satisfait non plus de la somme. Au moment où Köves passa à sa hauteur, il lui demanda sans même lever la tête :

“Ils t'ont viré, toi aussi ?

— Oui, dit Köves.

— Pourquoi ? lui demanda l'homme d'un ton vraiment plus distrait qu'intéressé, semblait-il, en fourrant les billets dans sa poche.

— Je ne sais pas”, dit Köves en haussant les épaules, peut-être un peu irrité ; il en avait plein le dos de ses propres problèmes. “Je

n'étais même pas là, ajouta-t-il cependant pour ne pas être laconique.

— Ah”, dit l'autre, un jeune homme de la même taille que Köves, à peu près. Ils cheminaient ensemble vers l'ascenseur dans le couloir interminable. “Ils t'ont envoyé en province et le temps de revenir, tu as trouvé ta lettre de licenciement, quoi ?

— Oui, ne le détrompa pas Köves.

— Ils font toujours comme ça, acquiesça l'autre. Nous, on s'en est encore bien sortis, ajouta-t-il en prenant avec Köves la première cabine qui se présentait pour descendre.

— Pourquoi, demanda Köves dont la curiosité était soudain piquée, toi aussi, ils t'ont viré ?

— Et qu'est-ce que tu crois ? répondit l'autre.

— Mais pourquoi ? demanda Köves.

— Ma gueule ne leur revient pas”, dit-il en haussant les épaules comme Köves tout à l'heure. Ils marchaient dans le hall, ensuite ils remirent leurs laissez-passer au douanier, puis sortirent dans la rue où le grand jour, la circulation et même cet affairement de petite ville, par leur indifférence accueillante et uniformisante, exerçaient un effet bienfaisant sur Köves. “Tous ces changements.. entendit-il la même voix que tout à l'heure. Il leva la tête, surpris : il avait déjà oublié qu'il n'était pas seul.

“Quels changements ? demanda-t-il plutôt par politesse, en pressentant la réponse qui fut effectivement celle qu'il attendait.

— Est-ce qu'on peut le savoir ?

— Non”, acquiesça-t-il machinalement avec l'impression de participer à un rite en vogue par ici.

Mais soudain quelque chose lui vint à l'esprit, une vraie question, qui tranchait dans le vif et qu'il aurait dû plutôt se poser à lui-même mais qu'il adressa à l'autre :

“Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?

— Moi ? fit sa nouvelle connaissance en haussant légèrement les épaules. Je vais déjeuner”, Köves fut saisi et rasséréné par cette

affirmation évidente comme on peut l'être lorsque après un long exil on sent qu'on revient petit à petit dans le monde des hommes. "Si tu as le temps, viens avec moi", ajouta l'autre. Köves vit qu'il avait les cheveux bruns, le front bosselé, un visage taillé à la hache et cependant agréable qui semblait se briser quand il souriait, comme si au milieu de ses traits prématûrément durcis jaillissait un visage d'enfant. "On va aux *Mers du Sud*, on y trouve toujours quelque chose." Et si Köves avait été auparavant rasséréné, là il fut carrément aux anges, car il venait de comprendre qu'il s'agissait d'un restaurant et il se rendit compte que c'était au fond ce qu'il voulait : se mettre à table, manger et boire avec insouciance, ne fût-ce que pour la dernière fois de la vie, avec un bon ami.

"C'est loin ? demanda-t-il avec impatience.

— Tu n'es jamais allé aux *Mers du Sud* ? fit son nouvel ami, sincèrement étonné. Alors il est temps que tu le découvres."

Sur ce, ils se mirent en route.

Jeu de vagues

Le ventre plein, la soif étanchée, même si c'était avec de la mauvaise bière trop légère, Köves se laissait bercer par les vapeurs épaisses et les bribes de conversations qui s'élevaient par moments dans le brouhaha ininterrompu des *Mers du Sud*, porté par les vagues, à une distance insouciante de tout, ne fût-ce que des certitudes qu'on distinguait à peine dans un lointain brouillard. En passant la porte tournante vitrée à l'ancienne, Köves avait soudain eu l'impression de connaître cet endroit, un affreux hangar formé de deux ou trois salles en enfilade, sans le connaître, en tout cas, le temps y avait laissé son empreinte : les tentures de velours étaient élimées, le piano solitaire de l'estrade était abandonné, recouvert d'un drap, l'ensemble donnait l'image d'un café-restaurant à la dérive, d'un tripot et d'un refuge où son nouvel ami, Sziklai — en entendant ce nom, Köves avait été effleuré par un vague souvenir,

dans un monde où l'incertitude des souvenirs rivalise avec celle du présent — évoluait avec une parfaite aisance et Köves le laissait prendre toutes les initiatives comme quelqu'un qui veut, au moins pour un moment, se libérer d'un fardeau qu'il ne peut pratiquement plus porter : soi-même. Sa fatigue avait resurgi et, de ce fait, les événements n'atteignaient que les marges de sa conscience. Ainsi ses propres pas, d'abord pressés puis de plus en plus hésitants à mesure qu'ils pénétraient dans les profondeurs, dans l'épaisseur du local, sans doute, telle était du moins son impression, cherchaient-ils quelqu'un ; ensuite, la serveuse ni jeune ni vieille qui vint vers eux, les deux rides profondes qui allaient du nez au menton rendaient son visage, au demeurant ouvert, pour ainsi dire tragique, ce qui était en contradiction avec ses paroles et l'aisance du geste avec lequel elle désigna une table libre recouverte d'une nappe de couleur douteuse : "Affalez-vous, messieurs les journalistes" ; il semblait donc qu'elle connaissait bien Sziklai. Puis, leur conversation singulière : Sziklai commanda une escalope nature pour chacun d'eux, et la serveuse répliqua : "Vous aimez les veines à moitié crues ?" Alors il demanda des escalopes viennoises, elle plissa les paupières, fit une grimace et dit : "Dites-moi, mais soyez sincère, où avez-vous vu pour la dernière fois une escalope viennoise ?" Alors, visiblement irrité, il se mit à lui chercher noise : "Mais c'est écrit là, sur le menu !" s'écria-t-il. "Bien sûr que c'est écrit, dit-elle, un menu sans escalope viennoise, ça aurait l'air de quoi ?" Köves avait l'impression qu'ils jouaient à un jeu de société taquin auquel des appels lointains et la soudaine impatience de la serveuse mirent fin : "Ça suffit, dit-elle, d'autres aimables clients m'attendent. Vous aurez du gratin de pommes de terre." Elle s'en alla et Sziklai, dont les traits du visage se brisèrent pour laisser apparaître le petit garçon souriant, expliqua à Köves : "C'est Aliz, la serveuse", ce dont celui-ci prit note avec enjouement. Sa gaieté se transforma ensuite en un véritable enthousiasme quand il s'avéra que le gratin de pommes de terre n'était pas du gratin de pommes de terre : en effet, sa fourchette trouva sous le mélange d'œuf et de pomme de terre une belle tranche de viande, et il ouvrait déjà la bouche pour dire quelque chose quand Sziklai lui fit comprendre en secouant énergiquement la tête qu'il fallait se taire, il

était clair qu'ils bénéficiaient d'un privilège. "Tu peux toujours compter sur Aliz", voilà tout ce que Sziklai lui apprit sur la serveuse.

En revanche, il savait visiblement tout à propos des autres clients qui flottaient dans la pénombre fumante, gigotaient, gesticulaient ou, au contraire, étaient plongés dans un mutisme blasé, éventuellement préoccupé, et Köves ne put retenir qu'une fraction de ce qu'il lui dit. Par exemple, cet homme chauve et obèse dont le visage au teint maladif était toujours luisant de sueur, bien qu'il l'essuyât tout le temps avec un mouchoir grand comme un drap et dont la table semblait constituer une sorte de centre de gravité vers lequel convergeaient des hommes pressés, qui s'asseyaient un bref instant pour se relever d'un bond, tandis que d'autres restaient plus longtemps à discuter, cet homme que Sziklai avait également salué — le chauve lui avait répondu d'un hochement de tête affable — était, comme l'apprit Köves, "le Roi", on ne savait pas trop d'où lui venait ce surnom, mais la signification en était facile à deviner, puisqu'il était le roi de ces lieux et, au dire de Sziklai, la moitié du restaurant ne travaillait que pour lui. "Comment ça ?" demanda Köves. Sziklai lui expliqua que cet homme était en fait un fonctionnaire à la retraite et quand Köves lui eut demandé dans quelle administration il avait travaillé, il lui répondit par une question : "A ton avis ?" et bien que Köves n'eût aucun avis, ayant tout simplement la flemme de penser à quoi que ce fût, il fit comme s'il avait compris l'allusion et dit "Bien sûr", ce qui semblait justement être la réponse qu'on attendait de lui. Et maintenant, "eu égard à ses mérites passés" (Sziklai fit un clin d'œil à Köves), le Roi avait eu l'autorisation de vendre sur les marchés de province des foulards et des châles aux paysannes et aussi de photographier les paysans puis de leur vendre ces clichés. A l'origine, l'autorisation était nominative et seul le Roi était habilité à vendre et à faire des photos. Mais il y avait tellement de travail — les paysans, ces gens d'ailleurs généralement méfiants, disait Sziklai, devenaient vraiment des enfants dès qu'on voulait leur faire une photo de famille, au point que, parfois, il n'y avait même pas de pellicule dans l'appareil (il n'était pas toujours facile d'en trouver en magasin), ils les mitraillaient avec l'appareil vide, empochaient l'acompte convenu, et bien sûr les paysans ne recevaient jamais les clichés "développés", quant au nom et à l'adresse que leur avait

donnés le photographe, ils étaient faux, bien entendu — et donc, un homme seul n'aurait pas pu abattre un tel travail, d'autant plus que le Roi était gravement diabétique et cardiaque. En revanche, énormément de gens “ont besoin d'un papier”, dit Sziklai. C'est ainsi qu'ils se retrouvaient au service du Roi : d'une manière ou d'une autre, il leur procurait un papier officiel selon lequel ils travaillaient pour une société d'intérêt public. Ils ne pouvaient dès lors plus être accusés d'oisiveté ou de parasitisme, par ailleurs, lui-même ne pouvait être accusé de diriger un réseau de commis voyageurs à l'échelle du pays. Parce que personne, pas même le Roi, ne pouvait employer des commis, quant à ceux-ci, ils n'auraient pas pu se livrer à leur activité commerciale sans les papiers adéquats qui témoignaient du fait qu'en réalité ils n'étaient pas des commis : ainsi, ils étaient liés les uns aux autres, disait Sziklai, et ils considéraient le Roi non seulement comme leur chef, mais aussi comme leur bienfaiteur.

“Et l'autre, là ?” demanda Köves en désignant du menton une table située près de la vitrine, où était assis un homme à la crinière grise, les traits marqués de son visage balayé par la tourmente semblant trahir des passions extraordinaires qu'il avait du mal à contenir.

Il portait des lunettes doubles dont les verres extérieurs, fumés, pouvaient se relever — Köves le savait parce qu'ils étaient justement relevés — et, la tête baissée, il était absorbé par une activité qu'on ne pouvait pas deviner de loin, Köves n'eût pas été étonné d'apprendre qu'il écrivait une partition ou peignait une miniature. Mais le visage de Sziklai tomba pratiquement en mille morceaux quand son regard eut suivi la direction indiquée par Köves : “Le Pompadur”, s'esclaffa-t-il. A ses heures perdues, il travaillait aussi pour le Roi. Les tissus destinés aux paysannes étaient peints au pistolet, il fallait actionner la machine avec le pied, en un mot il fallait pomper, et c'était le Pompadur qui faisait en général ce travail, quant à son surnom, c'était le Roi, qui par ailleurs comprenait les plaisanteries et adorait le théâtre, qui l'en avait affublé ; en effet, la principale activité du Pompadur consistait à faire de la figuration dans le théâtre d'en face — quel ne fut pas l'étonnement de Köves : il entendait pour la première fois qu'il y avait là un théâtre — accessoirement il faisait

aussi l'horloger. Il devait être justement en train de réparer une montre, d'ailleurs il lui arrivait souvent de ne plus pouvoir assembler celles qu'il avait démontées et le propriétaire ne récupérait alors qu'un cadran, un boîtier métallique, ainsi qu'un monticule de minuscules vis et de ressorts soigneusement emballés dans un bout de papier ; pourtant, on lui en apportait toujours à réparer, parce que sa façon de secouer la montre, de la porter à son oreille, d'ouvrir le boîtier et d'examiner le mécanisme avec ses lunettes doubles remplissait à chaque fois les gens de confiance ; en plus, il faisait tout ça pour pas cher.

Il y avait encore une femme blonde au visage intéressant dans son genre — elle offrait un tableau remarquable, le menton appuyé sur ses doigts croisés, les yeux vides fixant le néant, un verre d'eau-de-vie intact sur la table — Köves apprit seulement le nom qu'on lui donnait aux *Mers du Sud*, "l'hétaïre transcendante" ; Sziklai attira son attention sur un homme aux tempes grisonnantes, au teint hâlé, d'une élégance criarde, et lui dit qu'il s'agissait de M. André, "l'anesthésiste". "Comment ça ?" demanda Köves en riant, et Sziklai lui raconta qu'autrefois, quand les différents pays étaient encore reliés par des lignes ferroviaires, M. André faisait connaissance avec les riches dames qui voyageaient en première, et la nuit, il leur appliquait sur la figure un tampon imbibé de chloroforme puis les détroussait ; Sziklai prétendait que M. André connaissait toujours sur le bout des doigts les horaires de tous les trains express du continent, bien qu'il ait été "mis plusieurs fois hors de circulation", et ce pour de longues années. Quant à savoir "ce qui lui permettait de garder son standing", Sziklai savait seulement que c'était "une énigme", puis il ajouta après un bref silence : "Les femmes, seulement les femmes, il n'y a pas d'autre solution."

Bien sûr, il y avait d'autres clients, des gens honnêtes à propos desquels il n'y avait rien à dire, ou certains qui auraient fait un bon sujet de conversation, mais Köves écoutait sans vraiment entendre et quant à ce qu'il entendait, il n'était pas convaincu de l'entendre : il y croyait ou non, les voix étaient des scintillements fugaces dans le jeu des vagues d'impressions et d'images qui mouraient et renaissaient sans cesse ; il eut comme une absence qui fut vraisemblablement mal

interprétée, alors qu'en fait il s'agissait d'une découverte, certes un peu sombre, un peu mélancolique, et pourtant douce, pareille au goût d'un bonheur ancien, car soudain il remarqua qu'on lui tapait sur l'épaule et qu'on l'encourageait à "ne pas faire la tête".

“Ça ira, dit Sziklai en regardant Köves d'un air songeur. Il y a deux chemins, poursuivit-il, l'un est court et droit, mais il ne mène nulle part, l'autre est long et tortueux et on ne sait pas où il mène, mais en attendant, on sent au moins qu'on marche. Il faudrait noter ça, ajouta-t-il tout de suite avec un souci fiévreux.

— Pourquoi ? demanda Köves de mauvaise grâce, comme si sa tranquillité était menacée, avec cependant un sourire affable qui montrait qu'il n'avait pas perdu tout espoir.

— Parce qu'à mon avis, dit Sziklai, c'est spirituel et utilisable dans une pièce.

— Quelle pièce ? demanda Köves à contrecœur, en espérant peut-être que le simple fait de poser la question suffirait à l'éviter.

— Tout est là, dit Sziklai. A mon avis, il faudrait écrire une pièce", Köves commençait à retrouver sa lucidité qui lui revenait petit à petit, comme un poison qui s'instille goutte à goutte.

“Quelle pièce ? demanda-t-il.

— Il faut encore y réfléchir”, dit Sziklai bien qu'il fût évident qu'il y avait déjà pensé, car il poursuivit aussitôt : “Le drame est gratifiant, mais difficile ; on voit tout de suite les grosses ficelles. A mon avis, il faudrait écrire une comédie, le succès est là.

— Le succès ? demanda Köves, avec hésitation, semblant tourner dans sa bouche un mot étranger bizarre, difficile à prononcer.

— Bien sûr, dit Sziklai en lui jetant un regard impatient, il faut bien avoir du succès. Le succès est la seule issue.

— De quoi ? demanda Köves, et Sziklai scruta son visage avec suspicion, comme s'il y cherchait quelque secret.

— Tu as un drôle d'humour, dit-il alors, visiblement aussi joyeux que s'il avait trouvé la réponse, mais tu as de l'humour. Moi, je n'en ai pas. Ou du moins, il devient bancal dès que j'écris. Par contre, poursuivit-il sans quitter Köves des yeux, lequel se sentait de plus en

plus mal à l'aise, car il sentait une sorte d'exigence dans le regard de Sziklai, ne fut-ce que celle de lui prêter attention, j'étudie depuis un certain temps la dramaturgie. Ça s'apprend, dit-il en faisant un geste méprisant de la main, c'est de la foutaise ; sauf que, tout seul, je ne m'en sortirai pas avec les dialogues. Pour l'instant, je n'ai pas une seule bonne idée", poursuivit-il, et Köves était de plus en plus envahi par la tension, ce pressentiment menaçant d'être petit à petit intégré dans quelque chose, peut-être dans un projet échafaudé loin de lui mais pour lequel ses forces étaient exigées. "Mon vieux, entendit-il le cri victorieux de Sziklai, on est sauvés : on va écrire une comédie !" et il dit :

“D'accord.” Puis il ajouta comme pour se défendre : “Mais pas maintenant”, et ils furent d'accord là-dessus.

Ils devaient d'abord régler leurs affaires, Sziklai fit un signe à Aliz et malgré les protestations de Köves, il paya leurs deux additions, arrondissant la somme par un bon pourboire :

“Vous avez fait un casse ? demanda Aliz, la serveuse, en faisant disparaître l'argent dans son tablier.

— Sacré personnage”, dit Sziklai en la regardant s'éloigner, voyant déjà tout sous l'angle de la future comédie ; mais ensuite, son visage s'assombrit : “Seulement dommage pour elle, ajouta-t-il, compatissant.

— Pourquoi ? demanda Köves, et Sziklai balaya la pièce du regard :

— Là je ne le vois pas, dit-il.

— Qui donc ? s'enquit Köves.

— Son... comment dire, son mec, dit Sziklai.

— Qui c'est ?” demanda Köves sans savoir lui-même en quoi la réponse pouvait l'intéresser, visiblement Aliz avait quelque peu retenu son attention, mais comme pour couper court, Sziklai se contenta de dire :

“On dit beaucoup de choses à son propos. Et puis, ajouta-t-il tandis qu'une indulgence mélancolique se peignait sur son visage, Aliz n'est qu'une serveuse, et les serveuses ont toujours besoin d'avoir quelqu'un à entretenir.

— Je vois, dit Köves, oui, j'ai déjà entendu dire ça ; l'histoire habituelle, quoi." Sur ce, ils se dirigèrent vers la sortie et Sziklai salua l'une ou l'autre tablée sur son passage. Dans la rue, ils se serrèrent la main et convinrent de "se trouver l'un l'autre", comme dit Sziklai, aux *Mers du Sud*, ou plutôt chez Aliz, que Köves connaissait désormais, et de se mettre à écrire leur comédie dès que leurs affaires seraient réglées.

"En attendant, essaie de trouver une bonne idée", dit Sziklai en prenant congé, et Köves, avec un léger sourire qui s'adressait peut-être au soleil et à la perspective d'une solitude soudain désirée, répondit :

"Je vais tâcher."

CHAPITRE IV

Stabilisation. La logeuse. Le concierge

Köves se rendit auprès des autorités afin de pérenniser son séjour provisoire et d'en obtenir une attestation : sa logeuse, M^{me} Weigand, lui avait rappelé pour la deuxième fois déjà que s'il voulait continuer à habiter chez elle, il devait au plus tôt s'occuper de sa déclaration de domicile :

“Bien sûr, je ne connais pas vos projets”, dit-elle en levant ses petits lacs purs sur Köves qui eut un sourire hésitant, semblant en savoir encore moins qu'elle sur ses propres projets.

“Allons, dit-il, je suis très satisfait”, comme s'il était là seulement pour cela et non pour autre chose, et elle lui dit alors :

“Vous m'en voyez ravie”, en ramassant sur la nappe un fil ou une miette invisibles. Ils se trouvaient tous les deux dans la chambre de Köves — il avait proposé son unique chaise à M^{me} Weigand qui avait refusé, si bien qu'il était resté debout lui aussi —, le soir approchait mais ce n'était pas encore l'heure d'allumer la lumière, quand elle avait frappé à sa porte, il avait dans un premier temps eu peur d'être à nouveau importuné par le garçon, mais avant même de dire : “Entrez !” il avait déjà compris que ce ne pouvait pas être lui, puisque Peter ne frappait jamais à la porte.

“Vous ne m'aviez même pas dit, poursuivit-elle, que vous étiez journaliste.”

Sa voix contenait un semblant de reproche, un sourire timide se dessina sur son visage anguleux et flétris, comme si elle avait eu en face d'elle un homme célèbre avec lequel il fallait parler avec précaution, et Köves, qui effectivement n'avait rien dit de tel, fut

sidéré de constater qu'elle était vraiment bien informée. Comment était-ce possible ? Le service des informations était-il si rapide ici ? Mais au lieu de demander des explications, il trouva visiblement plus urgent d'en donner, comme pour dissiper au plus vite un malentendu, voire presque une calomnie :

“Oui, dit-il, sauf que je n'appartiens à aucun journal.” Puis, sans se soucier de la déception qu'il risquait de causer à sa logeuse — qui sait, elle était peut-être déjà fière de loger un journaliste —, il se hâta de préciser : “J'ai été viré.”

En tout cas, si elle fut déçue, elle ne le montra pas : elle sembla plutôt se radoucir, sur son visage, la prudence céda la place à l'étonnement et à une expression plus chaleureuse, et d'une voix que Köves trouva plus naturelle que précédemment, elle constata tout bas :

“Donc, vous avez été viré.” La tête penchée sur le côté, elle regardait avec intérêt Köves à qui, à cause de ses cheveux blonds, vraisemblablement teints, elle faisait penser à un canari. “Pauvre homme”, ajouta-t-elle, et Köves haussa les sourcils, s'apprêtant à protester sans toutefois savoir que dire. Elle reprit donc la parole et, sur le ton de la confidence, comme s'ils n'avaient plus rien à se cacher, et en même temps tout bas pour ne pas être entendue par quelqu'un d'autre, alors qu'ils étaient seuls dans la chambre, elle lui demanda :

“Et pourquoi ?...”

Köves répondit :

“Peut-on le savoir ?”, et manifestement, cette réponse fit à nouveau son effet :

“Non”, dit-elle, en s'asseyant lentement sur la chaise qu'il lui avait déjà proposée mais qu'elle avait refusée tandis que toute expression disparaissait de son visage, on eût dit qu'elle se rendait soudain compte de son immense fatigue, “on ne peut pas.” Ils se turent un instant ; pour ne pas gêner la maîtresse de maison, il s'assit sur le lit, et faute de miettes ou de fils, M^{me} Weigand jouait avec les franges de la couverture.

“Vous savez, dit-elle alors de cette voix grave qu'il avait entendue une seule fois, le matin de son arrivée, j'ai parfois l'impression de ne plus rien comprendre.” Elle leva lentement la tête et le regarda, le pli en zigzag entre les deux lacs semblait assombri de nuages lourds. “En fait, poursuivit-elle, il faut que je vous demande pardon.” Pensant peut-être que Köves gardait le silence parce qu'il n'avait pas compris ou qu'il attendait la suite, elle ajouta : “Pour mon fils ; il a dû vous importuner.” Effectivement, Köves avait déjà eu affaire à lui ; dès le premier soir — Köves allait justement se coucher, il n'avait pour ainsi dire pas dormi depuis deux jours — le garçon avait tout simplement ouvert la porte avec son échiquier sous le bras, s'écriant : “Me voilà !” comme si des travaux urgents lui avaient enfin laissé la possibilité de tenir une promesse faite depuis longtemps au locataire. Köves avait cherché en vain une échappatoire, invoqué sa fatigue, dit qu'il n'avait pas envie de jouer, le garçon avait déjà posé l'échiquier sur le divan et y disposait les pièces. “Les noirs ou les blancs ?” demanda-t-il en jetant un coup d'œil sévère sur Köves à travers ses lunettes quijetaient des éclairs, et déjà il répondait à sa place : “Prends les blancs, ça fait que tu commences.” Köves commença donc, attendit que l'adversaire joue, puis joua à son tour ; il regardait à peine l'échiquier, sa main faisait avancer les pièces machinalement, indépendamment de lui, selon un ordre de bataille onirique dont, à l'évidence, ses doigts se souvenaient, pour une raison ou pour une autre, peut-être pour s'en être imprégné quand il était jeune garçon puisque — à cette pensée Köves sourit avec émerveillement en son for intérieur — il avait lui aussi été un enfant autrefois ; et il ne leva la tête qu'en entendant une sorte de sifflement : c'était Peter, la bouche tordue, la tête tremblante, le visage exsangue. “Un coup tellement facile... tellement facile... Et je me suis laissé avoir !” disait-il entre ses dents, et Köves vit un regard plein de haine derrière ses lunettes embuées. Puis : “J'abandonne !” et déjà l'échiquier, les pièces volaient dans tous les sens, Köves, gêné, se baissa pour les ramasser et pensa seulement ensuite qu'il avait affaire à un enfant qu'il fallait non pas gâter, mais au contraire punir. “Ramasse ce que tu as jeté !” gronda-t-il de sa voix la plus dure possible. Mais son ordre était inutile : le garçon était déjà à quatre pattes sur le sol et quelques minutes plus tard, l'échiquier fut à nouveau devant Köves

avec les pièces disposées dessus : "Maintenant, je vais te battre trente fois de suite !" dit l'enfant, les dents serrées, comme prêt à une rencontre de lutte et non à une partie d'échecs. Il s'y mit aussitôt ; au cours du jeu, Köves s'endormit plusieurs fois, le garçon lui heurtait alors le genou ou criait : "C'est à toi !", M^{me} Weigand jetait de temps en temps un coup d'œil et demandait d'une voix hésitante : "Vous jouez ?" avant de disparaître, le garçon ne bronchait pas, une seule fois, il dit sans vraiment s'adresser à Köves, plutôt dans un éclat de colère : "Ce que je déteste par-dessus tout, c'est quand elle dit que ce n'est qu'un jeu ! — Pourquoi ? demanda Köves dont la curiosité fut piquée, ce n'en est pas un ? — Non", répondit laconiquement l'enfant. "Et quoi alors ? continua Köves. Un travail, peut-être ? — Tout juste !" s'écria l'enfant en regardant Köves avec un début d'estime. "Je veux me sortir de cette merde !" ajouta-t-il. Mais il ne donna pas d'autre explication, les lèvres serrées, le visage sévère, il méditait déjà son prochain coup, joua et, laconiquement, sèchement, comme un coup de feu tiré sur Köves, sa voix claquait : "Echec !" Finalement, quand un certain nombre d'arguments raisonnables se furent avérés vains, comme par exemple qu'il était tard, que le locataire pouvait être fatigué et surtout qu'il était depuis longtemps l'heure de se coucher, surtout qu'ils devaient tous les deux aller qui à l'école, qui au bureau — M^{me} Weigand fut obligée de traîner littéralement son fils hors de la chambre de Köves qui entendit encore longtemps ce soir-là la voix querelleuse du garçon et celle, apaisante, de sa mère. "Drôle de garçon, remarqua Köves.

— Oui, il faut le comprendre." Elle avait donné très vite une réponse visiblement rodée, à croire qu'elle ne la prononçait pas pour la première fois et il eut l'impression qu'elle la gardait constamment à sa disposition. "C'est pas facile pour lui, poursuivit-elle ; et moi aussi, j'ai du mal avec lui. Juste à l'âge où il aurait le plus grand besoin de son père..."

Elle se tut et Köves, mû par une contrainte incertaine, comme obéissant à un ordre, lui-même ne sachant pas lequel, dit :

"Effectivement, il vous a quittés bien vite..."

Mais ses paroles avaient dû être obscures, car M^{me} Weigand le regarda d'un air perplexe :

“Qui donc ? demanda-t-elle.

— Je veux dire”, commença-t-il en choisissant soigneusement ses mots car il s’était aventuré sur un terrain délicat, mais dès lors qu’il y était, il ne pouvait plus reculer, “je veux dire qu’il vous a rendue veuve bien vite...

— Tiens donc”, dit-elle. Elle garda le silence pendant un instant puis soudain, elle lui jeta à la figure :

“Ils l’ont emmené et il est mort là-bas !” Le menton relevé, elle le fixait d’un air de défi, avec une obstination étrange, comme si elle avait déposé à ses pieds toute sa douleur et attendait qu’il la piétinât.

Mais il ne se produisit rien de tel ; Köves hocha la tête plusieurs fois, lentement, d’un air sombre et compatissant qui signifiait sans doute qu’il ne trouvait certes pas normal, mais pas exceptionnel non plus, que quelqu’un pût être, pour citer M^{me} Weigand, “emmené” et que la personne en question pût “mourir là-bas”, et que ce qu’il avait entendu lui suffisait amplement, qu’il n’attendait plus d’autres détails ni explications ; le visage tendu de la femme se relâcha doucement, comme si elle avait été lassée du silence qui s’était abattu sur eux ou y avait deviné une complicité secrète que le silence tissait entre eux.

“Oui, répéta-t-elle faiblement et, sembla-t-il, d’un ton quelque peu apathique, ils l’ont emmené et il est mort là-bas. C’est la cause de tout. Il ne peut pas l’admettre.

— Comment ça ? demanda-t-il.

— Il a honte de son père, dit M^{me} Weigand.

— Il en a honte ? s’étonna Köves.

— Il dit : pourquoi il s’est laissé faire ? dit-elle en faisant un geste d’impuissance de la main et de la tête, à croire qu’elle vivait désormais avec, à la place de son mari, une question constamment dressée devant elle à laquelle elle s’était déjà habituée comme à sa propre perplexité.

— C’est un raisonnement puéril, dit-il dans un sourire.

— Puéril, dit-elle, mais c’est encore un enfant.

— C'est vrai, concéda-t-il.

— Il a à peine connu son père. Et moi, j'ai beau essayer de lui expliquer..." Elle se tut, on voyait le scintillement humide de ses deux petits lacs tristes dans le paysage hivernal de son visage. "Y a-t-il d'ailleurs une quelconque explication ?" demanda-t-elle, et Köves reconnut :

“C'est difficile.

— Mais alors, dit-elle, mon fils a peut-être raison ? C'est effectivement honteux ?

— Je crois, dit Köves puis il réfléchit un instant, je crois que oui. C'est honteux. Malgré le fait que dans ces cas-là, ajouta-t-il en haussant les épaules, il n'y a rien à faire : on est emmené et on meurt.”

Ils se turent de nouveau, puis elle s'écria, reprenant sa voix grave avec toutefois une inflexion plus tendue, pareille à une corde prête à se rompre :

“Quel remords perpétuel que de mettre un enfant au monde !... On ne s'en remet jamais ! Et puis quel monde.

— Le monde, essaya-t-il de la consoler, est toujours dur.

Mais elle ne l'entendit peut-être pas :

“Parfois, j'ai l'impression qu'il me déteste à cause de ça... Il me le reproche, dit-elle. Moi, je ne sais pas, poursuivit-elle, je ne sais pas s'il n'a pas raison, au fond... Qu'est-ce qui l'attend ? Que lui réserve la vie ?

— Et cette... cette passion particulière ? demanda-t-il bien vite craignant qu'elle n'éclatât en sanglots.

— Vous parlez des échecs ? lui demanda-t-elle. Il veut devenir champion.

— Ah, champion ! C'est bien, c'est bien", hocha-t-il la tête avec approbation.

Le plus dur semblait passé, Köves avait réussi à détourner les interrogations tourmentées de la femme vers des eaux plus calmes.

“Il est à l’entraînement, ils s’entraînent pour le championnat junior, poursuivit-elle. Il répète qu’il doit gagner le championnat. Il veut être un champion, un grand, un très grand champion”, on sentait qu’elle citait son fils, il y avait dans sa voix une distance amusée mais aussi une gravité secrète.

“Je comprends, dit Köves en pensant soudain à Sziklai, et il poursuivit involontairement avec les mots de celui-ci : Il faut bien avoir du succès.

— Oui, sourit M^{me} Weigand comme sourient les mères à leurs fils ambitieux, avec un espoir dubitatif et néanmoins une certaine fierté.

— Le succès est la seule issue”, il se souvenait bien de ce que lui avait dit Sziklai, d’autant plus qu’il l’avait entendu le répéter depuis.

— C’est ça, acquiesça-t-elle. Il dit qu’avec ses capacités physiques, ce n’est pas la peine d’essayer d’autres sports. Vous voyez, ajouta-t-elle, il a quand même du jugement... C’est déjà quelque chose, non ?

— Et comment ! dit-il. Espérons, et là, il eut à son tour un large sourire, presque jovial, espérons qu’il deviendra un grand maître !”

Sur ce, ils prirent congé, Köves enfila sa veste et dit qu’il allait dîner aux *Mers du Sud* ; le lendemain matin, aussitôt après les chamailleries habituelles derrière sa porte, les voix étouffées et le claquement sec de la porte d’entrée, il se leva et se rendit sur-le-champ auprès des autorités — obtenir un titre de séjour définitif semblait être une pure formalité, l’employée se contenta de reporter ses données d’un papier sur un autre et lui posa en tout et pour tout une seule question à laquelle elle n’avait visiblement pas trouvé de réponse dans les rubriques :

“Lieu de travail ?”

Mais il s’avéra que cette question n’était absolument pas aussi secondaire que le ton machinal — préparé à une réponse prévisible, à quelques détails près tout au plus — avec lequel elle avait été posée ne le laissait entendre ; car lorsque l’employée entendit sa réponse : “Néant”, elle leva sur Köves qui se tenait devant son bureau des yeux où l’étonnement confinait à l’horreur.

“Vous ne travaillez pas ? demanda-t-elle, et Köves répondit :

— Non.

— Comment est-ce possible ?” L’employée sidérée avait oublié pour un instant sa place, sa voix était devenue celle d’un être humain qui s’intéresse à un autre être humain par simple curiosité.

“J’ai été licencié”, dit-il.

Elle fixait la carte d’identité à moitié remplie, se creusait visiblement la cervelle : elle avait manifestement rencontré une difficulté dans son travail. Elle jeta son stylo, se leva d’un bond, courut vers un bureau voisin, murmura quelque chose à l’oreille de l’homme assis derrière, et qui tout d’abord la regarda avec stupéfaction, puis posa les yeux sur Köves qui attendait un peu plus loin, pour finalement se lever et se diriger vers lui avec l’employée :

“Vous n’avez pas d’emploi ?” demanda-t-il, et le froncement réprobateur de ses sourcils montrait qu’il était fâché contre Köves, qui sait pourquoi ; ce dernier se contenta de confirmer :

“Non.

— Et de quoi vivez-vous ?” La question était incontestablement pertinente, Köves fut néanmoins quelque peu surpris par la nuance de reproche qu’elle contenait, même s’il ne pouvait raisonnablement pas s’attendre à ce qu’on se fit du souci pour lui dans cet endroit.

“Pour l’instant, je suis en préavis”, répondit-il donc, et comme si le fait d’avoir été licencié lui retombait dessus telle une honte, il ajouta pour s’excuser : “J’espère que je retrouverai vite un emploi.”

“Nous l’espérons aussi”, répondirent-ils d’une voix qui ne trahissait rien d’autre qu’une sévérité pleine de réserve, trouvant sans doute que son espoir de ne pas être obligé de mendier ou de ne pas mourir de faim n’était pas assez convaincant, et qu’il fallait par conséquent lui donner des directives.

Peu de temps après, Köves se présenta chez le concierge — naturellement, c’était encore M^{me} Weigand qui l’y avait incité : elle lui avait fait remarquer que le fait d’habiter chez elle, et donc dans l’immeuble, à titre désormais définitif devait être enregistré chez le concierge. Et elle avait ajouté que ce ne serait pas mal de le porter à la connaissance du président ; quoique, et M^{me} Weigand sembla

soudain changer d'avis, il vaudrait peut-être quand même mieux confier cette tâche au concierge. Tout ce que Köves retint de ses paroles était qu'il avait une démarche de moins à accomplir ; il en oublia de se renseigner sur l'identité du président et sur la nature de la présidence, bien que dans un premier temps, au moment où M^{me} Weigand en parlait, ces questions lui aient traversé l'esprit.

Le concierge habitait au pied des escaliers où se trouvaient côté à côté deux portes, et comme Köves s'en approchait en cherchant du regard, l'une des portes s'ouvrit soudain, laissant apparaître un homme trapu avec une grosse moustache, en blouson de travail gris, avec des bottes immenses faites plutôt pour la boue des champs inondés d'eaux nourricières que pour le pavé des villes, dans lesquelles il avait enfoncé les jambes de son pantalon en leur donnant du bouffant à la manière des paysans.

“C'est moi que vous cherchez, monsieur Köves ?” demanda-t-il.

Köves — avec une irritation soudaine provoquée uniquement par cette moustache en forme de râteau, ce nez charnu, ces cheveux drus, déjà grisonnants poussant en pointe sur un front bas, ce blouson boutonné jusqu'au cou et ces grosses bottes, alors qu'il est absurde d'être sorti de ses gonds par une apparence due en grande partie au hasard et aux circonstances — répondit d'un ton tranchant :

“Vous-même, si vous êtes le concierge.

— C'est moi, qui d'autre voulez-vous que ce soit ?” dit-il en riant avec bonhomie : qu'il l'ait remarquée ou non, le concierge n'avait pas pris à cœur son énervement. “Entrez, entrez, monsieur Köves !” La voix rocailleuse et néanmoins quelque peu douceâtre donna à ce dernier l'impression de marcher dans une matière pâteuse et gluante qui jaillit sous ses pieds et l'enveloppa jusqu'au sommet du crâne au moment où il pénétra dans la semi-obscurité du vestibule rempli de vapeurs chaudes sentant le chou — derrière la porte se trouvait sans doute la cuisine d'où parvenaient des pas traînants et le cliquetis de lourdes casseroles.

“Vous êtes sûrement venu pour que je vous enregistre.” Le concierge sortit de quelque part un cahier à couverture rigide, une sorte de cahier d'écolier grand format, alluma une minuscule lampe

de bureau à abat-jour jaune dont la faible lumière n'éclairait que le registre, les doigts noueux du concierge ainsi que la nappe sale, plongeant le reste de la pièce dans une obscurité encore plus profonde.

Comment saviez-vous qui je suis avant même que je ne me présente ? !” demanda Köves en se rappelant l’apparition soudaine du concierge — l’attendait-il déjà ? l’épiait-il derrière sa porte ? — et son exaspération s’amplifia presque jusqu’à la nausée pendant qu’il tendait au concierge le document qu’il venait d’obtenir des autorités, pour qu’il transcrivît ses données dans son registre.

“Allons bon, monsieur Köves”, la voix bougonnante du concierge recelait un reproche bon enfant, dans l’intervalles, une grande paire de lunettes s’était retrouvée sur son nez, ce qui modifiait étrangement son visage (le rendant plus vulnérable, comme une blessure), ses doigts malhabiles traçaient des lettres grossières sur le papier quadrillé de son cahier, “permettez, mais je dois connaître mes locataires... Donc, on n’a pas d’emploi”, les rides s’amoncelèrent sur son front bas quand il regarda Köves par-dessus ses lunettes, celui-ci ne répondit pas, et le concierge, en inscrivant cette donnée négative dans son cahier, marmonna encore une fois dans sa barbe, puis dit comme une constatation : “Néant.” Il reposa son crayon, referma le cahier et, reprenant un fil interrompu :

“Puisque c’est le travail du concierge... Je suis payé pour ça...” Il ôta ses lunettes, se leva, rendit à Köves sa carte d’identité. “Le salaire n’est pas bien grand... On ne peut pas dire qu’il soit grand... Mais je ne me plains pas... Et on fait ce qu’on peut pour les locataires...”, et dans les paroles obscures prononcées dans cet endroit obscur où seul luisait, telles des braises incandescentes, le regard du concierge — Köves y décela une lueur avide, presque impérieuse : mais ce n’était vraisemblablement dû qu’à ses sens troublés, car en réalité ce n’était que la lumière vacillante de la lampe qui devait s’y refléter — Köves sentit se dessiner une sorte d’exigence de plus en plus nette ; une exigence qu’il comprit bientôt et à laquelle il décida de ne céder en aucun cas. Mais en même temps que sa décision prenait forme, sa main, il s’en rendit compte avec stupéfaction, de façon autonome, à croire qu’elle ne lui appartenait plus, s’enfonçait déjà dans sa poche,

en sortait un billet et le fourrait dans la main du concierge qui, incidemment, comme si ce geste avait fait partie de la conversation, le prit et le fit disparaître dans la poche de son pantalon bouffant :

“Merci, monsieur Köves, une sorte de cordialité indulgente se mêla à sa voix rouillée, vraiment, il ne fallait pas. Vous avez une belle veste, ajouta-t-il d'un ton plus enjoué, du bon tissu, on dirait”, et avant que Köves ait eu le temps de comprendre, de faire un geste, les doigts jaunes et noueux palpaient déjà son vêtement. “Ça ne viendrait pas de l'étranger, par hasard ?

— Si, si, de l'étranger, fit Köves ne disant la vérité que par dédain.

— Vous recevez peut-être des colis de l'étranger ?” demanda le concierge, et Köves, qui dans l'intervalle avait retrouvé ses esprits, répondit avec une froideur non dissimulée :

“Si j'en reçois, vous l'apprendrez de toute façon par le facteur !” et il se dirigea vers la porte ; dans l'escalier, il entendit la réponse enjouée du concierge :

Allons, allons, monsieur Köves, qu'est-ce que ça fait si je l'apprends ? Ce n'est pas un secret ! Ou bien si ?”

Et pendant qu'il montait l'escalier quatre à quatre, le rire s'estompa lentement derrière lui, il n'avait emporté avec lui que l'odeur de chou, accrochée au revers de sa veste tant admirée.

L'homme au chien

Un jour, à midi — ou peut-être était-ce déjà le soir ? Depuis qu'il était arrivé, il avait visiblement perdu la notion du temps, il avait laissé l'ancien temps derrière soi et n'avait pas encore pris le rythme de celui d'ici, si bien que les heures, les moments de la journée et même les noms des jours semblaient lui être indifférents : c'était sûrement la conséquence de son mode de vie oisif. Est-ce que cela changerait quand il aurait trouvé un travail qui lui imposerait une certaine discipline, ou bien, se demandait-il, n'en aurait-il rien à faire

justement à cause de cela ? — Köves partit d'un pas nonchalant pour *Les Mers du Sud*. Ce devait être un dimanche, une indolence inhabituelle avait envahi la ville ; ça et là, on pouvait entendre des bruits de réjouissances, des cris d'enfants troublaient le silence ensommeillé, une musique crachotante et l'odeur des plats du dimanche sortaient par les fenêtres ; seules les ruines semblaient encore plus désolées que d'habitude — peut-être à cause de l'absence du martèlement incessant et familier des pelles et des pioches, et de celle d'ouvriers traînant sur les chantiers — comme si elles n'avaient pu ni se reconstruire, ni disparaître, s'obstinant à rester dans cet état de destruction permanente, bien sûr dès le lendemain, le marteau résonnerait à nouveau, le va-et-vient des camions reprendrait, les gens s'époumoneraient. Tôt le matin, encore au lit, Köves avait déjà reçu la visite de Peter qui voulait poser l'échiquier sur sa couverture, sur son ventre, mais il lui avait dit franchement qu'il n'avait pas envie de jouer. "Bon d'accord, avait alors dit l'enfant, je me suis laissé avoir une fois, mais tu joues comme un pied. Et d'ailleurs, je te déteste", avait-il ajouté depuis le seuil, et Köves espérait que cette haine le préserverait à l'avenir des échecs. Ensuite, il fit un tour en ville, mangea un morceau en chemin dans une buvette, n'importe quoi, quelque chose de pas cher, vite fait, debout, il regardait surtout les vitrines, du moins celles qui n'étaient pas condamnées. Il s'était déjà procuré quelques affaires ; faire des achats n'était pas aussi facile qu'il l'aurait voulu, à défaut bien sûr d'avoir pu se l'imaginer ; dans la plupart des magasins, il tombait sur une foule compacte qui souvent faisait la queue à l'extérieur, et le temps d'arriver au comptoir, il s'avérait qu'il devait acheter autre chose que ce qu'il avait voulu initialement, dans le meilleur des cas, quelque chose d'analogue ; par exemple il acheta en guise de pyjama une chemise de nuit, d'ailleurs trop grande pour lui, cousue pour une espèce de géant ventru, alors qu'il ne supportait pas les chemises de nuit, si bien que pour pouvoir rendre à M^{me} Weigand le pyjama de son mari, il était prêt à dormir tout nu ; quant à la chemise de nuit, prévoyant qu'il faudrait en changer, il en acheta non pas une mais deux, mû par la joie indéfinissable de la vendeuse au moment où il avait été à deux doigts de les laisser, sentiment qu'il s'expliquait par le fait que même une chemise de nuit devait être une marchandise rare par ici, et qu'il

ne serait pas raisonnable de laisser passer une telle opportunité ; il s'avéra finalement que M^{me} Weigand ne tenait nullement à ce pyjama, car elle-même n'en avait pas l'usage et il était trop grand pour Peter.

Il était déjà arrivé au coin de la rue lorsqu'il entendit un halètement et un crépitement de petites pattes griffues, et quand il tourna à l'angle, un petit chien vola vers lui tel un ballon brun et oblong projeté avec une grande force, l'animal était fou de joie, il remuait dans tous les sens sa tête où brillait une truffe humide, la langue pendante, se frottait à Köves, essayait d'attraper sa main, posait sur lui des quinquets pleins d'attente ; à quelque distance de là, une voix sourde retentit :

“Viens ici tout de suite, petit filou !” C’était le vieux monsieur et son basset que Köves avait déjà rencontrés dernièrement. “Tu n’es qu’un vil flagorneur, rien d’autre !” ronchonna le vieil homme, cela ressemblait d’ailleurs plutôt à des paroles d’affection, en se baissant pour attacher au cou du chien la laisse qu’il tenait dans la main. “Quand il s’entiche de quelqu’un celui-là, il n’y a plus rien à faire”, poursuivit-il, d’un ton apparemment bougon mais avec, en réalité, une fierté à peine dissimulée. “C’est pourtant rare qu’il aime quelqu’un au premier coup d’œil, vous pouvez me croire, monsieur Köves !

— Je vois que vous me connaissez déjà, dit celui-ci un peu étonné, il est donc inutile que je me présente.

— Bien sûr que je vous connais.” Le vieil homme tira la laisse d’un coup sec car le chien, tout excité, l’avait soudain tendue pour lever la patte et honorer le mur de l’immeuble. “En un sens, ça fait partie de mes obligations. Du calme, toi ! gronda-t-il l’animal qui s’était remis à leur tourner entre les jambes comme un fou, puisque je suis le président, dit-il en tournant vers Köves une tête couverte de cheveux fins et blancs, un visage cuivré avec un aimable sourire.

— Ah, dit Köves, je vois. Quel président ? demanda-t-il en se penchant pour caresser le chien qui, de gratitude, lui faisait déjà la tête, afin que sa question semblât encore plus désinvolte et incidente.

— Eh bien celui que vous aussi, par exemple, avez élu, dit le vieil homme en souriant de toutes ses dents d'un air cette fois un peu hypocrite. Allons, monsieur Köves, dit-il ensuite plus bas sur le ton de la confidence, ne jouons pas sur les mots !” Köves répéta, peut-être de manière moins incompréhensible que précédemment :

“Je vois.

— Nous nous sommes déjà rencontrés, poursuivit le vieil homme, mais vous étiez pressé.

— J'avais à faire, balbutia Köves.

— Ça va de soi, se dépêcha de dire le vieux pour l'apaiser, mais maintenant, vous avez peut-être un peu de temps. Nous faisons une promenade de santé, dit-il en regardant son chien qui semblait ne plus s'intéresser à eux et qui, passé ses premiers élans de joie et visiblement attiré par une odeur, tirait sur la laisse, la truffe au ras du pavé, joignez-vous à nous si le cœur vous en dit. Comment vous sentez-vous dans notre immeuble ? demanda-t-il.

— Parfaitement bien, répondit Köves avec un sourire en coin, sur un ton qui permettait toutes les interprétations.

— Excellent ! dit le vieil homme. M^{me} Weigand est une femme brave et honnête, vous n'auriez pas pu trouver meilleur logement.” Il regarda de côté Köves qui, sur le coup, aurait été incapable de dire s'il s'agissait d'une approbation ou d'une objection, et comme il ne le devinait pas non plus sur le visage qui s'était tourné vers lui, il garda le silence. “J'ai entendu dire que vous étiez journaliste, poursuivit le vieux. Je sais que vous ne travaillez pas pour l'instant”, ajouta-t-il en levant rapidement sa main libre, comme pour couper court à ce que Köves aurait eu à dire tandis que, de l'autre main, il essayait de retenir le chien qui, voyant apparaître devant eux un minuscule parc, s'élançait déjà vers la pelouse jaunie. “Je ne pense pas que cela dépende de vos capacités. De nos jours...” Ne pouvant plus retenir le chien qui se débattait et se cabrait au bout de sa laisse, le vieil homme se baissa et le libéra : “Allez, cours et fais ce que tu veux, petit chenapan !” puis il continua sa phrase : “De nos jours, dit-il, et son visage qui respirait la santé, serein encore un instant auparavant, s'assombrit, il n'est pas facile de faire correctement son métier.

Pourriez-vous m'expliquer, par exemple, monsieur Köves, dit-il en se tournant soudain tout entier vers celui-ci, pourquoi c'est justement moi qui suis le président ?” Et Köves, que la question avait surpris d'autant plus qu'il ne pouvait pas en connaître la réponse, dit à tout hasard :

“Sûrement parce qu'on vous fait confiance.

— Sûrement, acquiesça le vieux avec un hochement de tête en arpentant l'allée de gravier, les mains croisées dans le dos, je ne vois pas d'autre explication. Ils me font confiance à moi, mais sont au service d'un autre. Que voulez-vous, fit-il en écartant les bras, les gens sont comme ça. La bataille n'est pas encore finie, et ils se mettent déjà du côté des vainqueurs ; quoique, dit le vieil homme en s'arrêtant brusquement et en levant un gros index à l'ongle soigné, la victoire n'est jamais sûre, et c'est justement pourquoi ils la considèrent quand même comme définitive. C'est une drôle de logique, monsieur Köves, mais je suis un homme âgé et plus rien ne m'étonne”, et il se remit à marcher à côté de Köves en hochant la tête : ce que ce dernier venait d'entendre était certes obscur, mais intéressant, et une question commençait à germer en lui quand, se retournant brusquement, mais s'arrêtant au quart de tour, si bien que Köves sentit son regard alors qu'en réalité, il ne le regardait pas, le vieil homme le prit de vitesse :

“Vous avez déjà vu le concierge ? demanda-t-il d'une voix sèche qui semblait néanmoins receler une secrète agitation.

— Oui, dit Köves.

— Et il ne vous a pas dit de venir me voir ?” Le sourire du vieil homme avait perdu son amabilité habituelle et semblait plutôt déchiré en quelque sorte, le coin de ses lèvres tremblait un peu comme s'il avait fouillé dans ses propres blessures.

“Non. C'est-à-dire...” Et Köves se rappela soudain l'étrange hésitation de M^{me} Weigand quand elle lui avait parlé du président, ainsi que sa propre visite chez le concierge à laquelle — lui-même ne savait pas pourquoi — il pensait à présent avec une certaine gêne. “Si je suis coupable d'un manquement quelconque, dit-il, je vous prie de m'en excuser.

— Ce n'est pas vous qui êtes coupable de manquement, dit le vieil homme en retrouvant visiblement son aimable placidité. Regardez, dit-il en désignant le centre de la promenade, ce coquin a de nouveau trouvé de quoi s'amuser", et effectivement, le chien sautillait autour des jambes d'un garçon, puis partait en courant après le caillou que l'enfant avait jeté. "Et ce n'est pas le premier manquement qu'ils commettent à mon encontre", poursuivit-il ; ils avaient déjà traversé la place en diagonale et s'apprêtaient à en faire le tour. "En tant que président, il faudrait bien sûr que je proteste. Sauf que voyez-vous, monsieur Köves, je n'ai aucune aptitude pour cette fonction.

— Allons, l'encouragea Köves, vous n'avez pas été élu parce qu'on vous trouvait inapte..." Il commençait à comprendre le vieux et lorsqu'il l'eut compris, sa peine le fit sourire : il n'était donc question que de cela, pensa-t-il, une tempête dans un verre d'eau.

"C'est pourtant vrai, insistait le vieux qui, tout en marchant, jetait de temps en temps un coup d'œil vers son chien qui gambadait un peu plus loin. Je suis incapable, par exemple, de garder un secret. Et puis, je ne peux pas avoir l'objectivité nécessaire : pour moi, c'est toujours la sympathie ou l'antipathie qui comptent, c'est le seul critère décisif, je n'y peux malheureusement rien, dit-il en écartant les bras. Par exemple, poursuivit-il en ralentissant le pas et en baissant la voix, si deux hommes venaient me voir pour obtenir des renseignements sur quelqu'un que je trouve sympathique, je serais incapable de me taire bien que je sache que je suis en train de commettre une erreur, une erreur à deux points de vue : d'une part, je romprais le secret professionnel, d'autre part, je me mettrais à la merci de celui que je préviens." Il se tut, et à cet instant, avec son front labouré de rides et son visage soucieux, il ressemblait étrangement à son chien. "Ce n'est pas facile, monsieur Köves", soupira-t-il, et celui-ci observa, plutôt par l'effet d'une politesse machinale : "Ce n'est facile pour personne, du moment qu'on est consciencieux."

Mais le vieux sauta littéralement sur la remarque :

"C'est bien ce dont il est question ! La conscience et la sympathie ! Les deux inconnus qui sont venus me questionner, et je pense qu'ils ont aussi vu le concierge, ne me sont absolument pas sympathiques,

pourtant je sais pertinemment que je suis lié à eux par mes obligations. Ma sympathie va à celui auquel ils s'intéressent. C'est bon, on est encore là, petit voyou ! dit-il au basset qui courait vers eux puis repartit aussitôt. Je ne supporterais pas qu'il lui arrive quelque chose, ajouta-t-il.

— A mon avis, la personne en question vous en sera reconnaissante", dit Köves. Le rôle qui lui était imposé commençait à l'ennuyer sérieusement, mais il n'avait pas encore trouvé le moment opportun pour prendre congé du vieux...

“La reconnaissance ! dit ce dernier en levant les bras au ciel, savez-vous tout ce que j'ai déjà fait pour les gens ? ! Et jamais pour qu'ils me soient reconnaissants, mais seulement pour pouvoir dormir tranquille.

— C'est peut-être à cela que vous devez d'être estimé", dit Köves en souriant pour clore la discussion ; il s'arrêta, ce qui obligea également le vieux à s'immobiliser, et il allait tendre la main quand, d'une manière visiblement inattendue, quelque chose lui vint à l'esprit :

“Et que vous ont demandé les deux hommes ? demanda-t-il, et son sourire ne disparut pas mais se figea, comme s'il l'avait oublié sur ses lèvres.

— La routine, dit le vieil homme en haussant les épaules. A quelle heure la personne en question rentre à la maison, si elle reçoit des visites, si elle a un emploi, si elle travaille déjà", le vieux voulut se remettre à marcher mais Köves ne bougeant pas, il resta sur place.

“C'étaient des douaniers ? demanda-t-il d'une voix indubitablement un peu étranglée.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, monsieur Köves, dit le vieux en repartant sans tenir compte de son interlocuteur qui fut bien obligé de l'accompagner s'il voulait entendre quelque chose. Des douaniers ?... Ils ne portaient pas d'uniforme, je ne vois pas pourquoi des douaniers s'occuperaient d'affaires de ce genre. Vous voyez bien à quel point je suis à votre merci, dit-il en jetant à Köves un regard plein de reproches, nous voilà déjà à parler de choses qu'il faudrait garder secrètes ; et puis d'où sortez-vous les douaniers et pourquoi

devrions-nous considérer avec méfiance, voire avec crainte, une corporation qui ne fait que veiller à l'application de la loi ?...

Je vois, dit Köves, et je vous remercie, monsieur le président.

— De quoi ? demanda le vieux visiblement surpris. Je n'ai rien dit. Mais je vois que vous voulez partir : je ne vous retiens pas, nous, nous restons encore un peu. Viens ici, petit filou !” s'écria-t-il pour appeler son chien, et il ne tendit pas la main à Köves comme s'il l'avait soudain oublié ou s'était fâché contre lui.

Les Mers du Sud :

une rencontre

particulière

Köves était peut-être arrivé trop tôt, mais toujours est-il qu'il ne trouva pas une seule table libre aux *Mers du Sud*, et puis c'était dimanche. Il avait déjà repéré Sziklai attablé, à sa grande surprise, avec un homme à moustache grise portant une espèce d'uniforme qui ne ressemblait pas à celui d'un militaire, ni à celui d'un policier ni même à celui d'un douanier et il eut beau se creuser l'esprit, il ne trouva guère que deux autres corporations dont les membres portaient des uniformes : les cheminots et les pompiers, en tout cas, il n'alla pas plus avant dans ses cogitations car lorsqu'il s'approcha de la table de Sziklai, celui-ci fit mine de ne pas le connaître et lui fit comprendre par des gestes des mains sous la table de ne pas s'asseoir là et même de ne pas le saluer. Le local baignait dans le brouhaha et les vapeurs habituels, la table du Roi était très gaie, Köves lui fit un léger signe de tête au passage, comme on fait entre habitués, le Roi qui, les jambes écartées, le gilet déboutonné sur son gros ventre, était en train de rigoler — on lui racontait visiblement des blagues ou des anecdotes amusantes — lui lança avec une familiarité joviale :

“Bonsoir, mon petit journaleux !” Un peu plus loin, engoncé dans des vêtements démodés trop serrés, avec une drôle de cravate bouffante, une moustache gaillarde collée sur la lèvre — elle était certainement postiche car, la veille, il n'y en avait pas l'ombre —, était assis le Pompadur : ce devait être l'entracte au théâtre et il avait fait un saut tel quel, en costume, pour prendre un verre ou bien peut-être avait-il quelque chose d'important à communiquer à “l'hétaïre transcendante” qui l'écoutait le menton appuyé sur la main, le visage indifférent, le regard perdu dans le néant, peut-être dans la transcendance, peut-être nulle part, elle avait déjà devant elle trois verres d'eau-de-vie vides. Derrière se trouvait une bruyante compagnie : Köves tenait de Sziklai que c'était la table des musiciens, plus tard, ils se disperseraient pour aller dans les dancings de nuit où ils jouaient. Quelques jours plus tôt, Köves avait remarqué une silhouette qui se détachait des autres, une tête de lune au-dessus d'un noeud papillon à pois : c'était son ami, le pianiste de bar ; lui aussi avait remarqué Köves, il s'était levé joyeusement pour le saluer et Köves avait laissé Sziklai pour un instant : “Alors, avait demandé le pianiste en faisant disparaître dans son immense main douce celle que lui tendait Köves, tu as trouvé ? — Quoi ?” avait fait Köves qui, pris au dépourvu, ne savait pas de quoi parlait le pianiste. “Tu avais dit que tu cherchais quelque chose. — Bien sûr, bien sûr, avait dit Köves au musicien qui se rappelait mieux ses paroles que lui, pas encore”, et le pianiste, allez savoir pourquoi, avait semblé satisfait, comme s'il avait craint le contraire et était désormais rassuré. “Comment tu as fait la connaissance du Petit, le pianiste ?” avait demandé Sziklai quand Köves fut revenu s'asseoir à sa table, et celui-ci, ravi de pouvoir enfin lui apprendre quelque chose, lui avait raconté le banc, la peur du pianiste. “Comment ça, il a peur ?... Justement lui ! ?” avait demandé Sziklai, et un sourire avait fait craquer son visage dur trait après trait. “Pourquoi, avait demandé Köves quelque peu gêné par l'étonnement de Sziklai, c'est tellement incroyable ? — A ton avis, avait alors dit Sziklai, qui est-ce qui peut être pianiste à *L'Etoile Lumineuse* ?” Köves avait répondu : “Ah !” et Sziklai renchérit : “Tu vois !” avec une certaine condescendance didactique, comme pour mettre de l'ordre dans les pensées embrouillées de Köves. Au “défouloir”, comme on appelait l'arrière-

salle du restaurant — une salle basse de plafond, sans fenêtre, éclairée seulement par la lumière spectrale de quelques néons —, entre des murs qui renvoient les échos du brouhaha, on jouait aux cartes, la silhouette svelte de M. André, “l'anesthésiste”, passait entre les tables, tempes grisonnantes et sourire blasé aux lèvres, il s’arrêtait derrière l’une ou l’autre chaise, lorgnait les cartes : Köves était en train de se demander s’il n’allait pas partir et revenir plus tard, mais Aliz qui arrivait vers lui à grands pas prit son destin en main :

“Venez, dit-elle, asseyez-vous avec mon compagnon”, et elle se dirigea aussitôt vers une table qui faisait le coin, à vrai dire une espèce de table de service couverte de vaisselle et de verres, où était assis, à côté d’une pile d’assiettes, la tête baissée, comme endormi, un homme robuste dont on ne voyait que le sommet du crâne quelque peu dégarni ; Aliz, que Köves suivait à quelques pas de distance, s’arrêta devant lui et, se penchant par-dessus la table, lui demanda tout bas, mais assez fort pour être entendue par Köves :

“Tu réfléchis ?” et alors, il leva lentement vers elle son regard lourd et ensommeillé qui, sans ce regard plaintif et pourtant accusateur, souffrant avec résignation et cependant irrité, ce regard à l’expression en quelque sorte brisée, ce visage charnu et ovale — bien sûr, Köves l’avait déjà vu plusieurs fois aux *Mers du Sud*, ne fût-ce que de loin — aurait pu paraître plutôt aimable, amical, serein, pourrait-on dire.

M. le journaliste va s’asseoir ici, poursuivit Aliz, il ne va pas te déranger.” Köves fut surpris par sa voix : d’habitude si décontractée avec les inconnus, y compris avec lui, Aliz semblait avoir perdu tout son aplomb face à son “compagnon”. Il fut encore plus surpris par la prière qu’elle lui adressa dans un murmure :

“Essayez de le distraire un peu, à croire qu’elle lui confiait un grand malade ; en s’asseyant, Köves dit son nom — à cet instant précis rien de plus distrayant ne lui venait à l’esprit — et l’autre, d’une voix aiguë de chanteur d’opéra, lui dit le sien :

“Berg !” dit-il sèchement, durement et cependant d’une voix mélodieuse : Köves connaissait déjà son nom, bien sûr : les habitués des *Mers du Sud* le prononçaient toujours, quand cela leur arrivait,

avec le même geste de résignation, et les mêmes soupirs unanimes concernant Aliz.

“Qu'est-ce que je mange ce soir ?” demanda Köves à cette dernière, accédant visiblement à sa requête avec un sourire plus complice que d'habitude, prêt à plaisanter ; à l'évidence, elle entra tout de suite dans son jeu :

“Une assiette froide, dit-elle.

— C'est quoi ? demanda Köves.

— Des tartines de saindoux avec de l'oignon”, répondit-elle ; puis, s'adressant à Berg qui, la tête baissée comme s'il s'était de nouveau endormi, semblait ne pas s'amuser le moins du monde mais avait peut-être entendu leur bavardage, elle demanda tout bas, d'une voix qui semblait presque angoissée :

“Tu veux un petit-four ?” et Berg posa de nouveau sur elle son regard lourd et accusateur :

“Deux !” dit-il. Elle s'éloigna et Berg, se tournant vers Köves qui sentit pour la première fois se poser sur lui ce regard plutôt inattentif et pourtant en quelque sorte gênant, dit d'une voix sonore, d'un ton objectif où Köves crut néanmoins déceler comme une excuse :

“J'aime les sucreries !

— Je ne les déteste pas non plus”, improvisa-t-il ^{en} toute hâte, bêtement, bien sûr, l'embarras inexplicable d'Aliz semblait avoir déteint sur lui.

Mais cela sembla éveiller chez Berg un certain intérêt :

“Vous êtes journaliste ? demanda-t-il.

— Oui, dit Köves. A ceci près que j'ai été viré, ajouta-t-il tout de suite comme pour éviter un éventuel malentendu.

— Tiens donc, fit Berg, et pourquoi ?

— Peut-on le savoir ? dit Köves en souriant.

— Oui”, dit Berg à voix haute, d'un ton décidé, et Köves, visiblement surpris par cette réponse inhabituelle, haussa les épaules et dit, avec une insouciance peut-être un peu forcée :

“Alors vous en savez visiblement plus que moi, parce que moi, je ne le sais pas.

— Comment pouvez-vous ne pas le savoir, dit Berg irrité par la contradiction, alors que tout le monde le sait ? Vous faites seulement semblant d'être étonné”, et Köves se rappela un souvenir lointain : il avait l'impression qu'on lui avait déjà dit quelque chose d'analogique.

Leur conversation s'interrompit : Aliz était revenue. Elle posa les petits-fours devant Berg, Köves eut des boulettes avec des pommes de terre, des cornichons, deux énormes galettes de viande hachée, Aliz avait certainement jugé qu'il pourrait ainsi se caler l'estomac à bon compte. Et bien qu'il ne fût pas avare de sourires reconnaissants, Köves avait hâte de rester seul avec Berg :

“Vous aussi, demanda-t-il, vous avez été viré ?” croyant soudain se rappeler avoir entendu dire quelque chose de ce genre à propos de Berg, sans s'en souvenir précisément, bien sûr, Köves se rendait compte peu à peu qu'aux *Mers du Sud*, on savait tout sur tout le monde et on ne savait rien sur personne.

Mais à l'évidence Berg non plus ne lui donnerait pas d'explication précise :

“On peut le dire” fut sa seule réponse, puis il mordit dans le dessus rose d'un de ses gâteaux, reposant le fond en biscuit dans son assiette.

“Et vous, dit Köves qui contrairement à ses habitudes ne voulait pas lâcher prise, vous, vous savez pourquoi ?

— Evidemment, dit Berg d'un ton froid et péremptoire en fronçant un peu les sourcils, comme irrité par l'incompréhension de Köves. Je n'avais pas les aptitudes requises.

— Pour quoi ? demanda Köves qui s'était mis à manger à son tour.

— Pour faire ce à quoi j'étais destiné, dit Berg avant de mordre dans l'autre petit-four, couleur chocolat — bien sûr, il n'y avait pas de chocolat dedans, mais une pâte qui y ressemblait.

— Et à quoi étiez-vous destiné ? demanda Köves en reprenant sans hésiter, sûrement par surprise, l'expression singulière de Berg.

— A ce pour quoi j'ai des aptitudes, répondit-il avec le même naturel que précédemment.

— Mais alors, insista Köves, pour quoi avez-vous des aptitudes ?

— Vous voyez, dit Berg avec une expression songeuse, sans regarder Köves, comme s'il parlait tout seul, c'est bien la question. Vraisemblablement pour tout. Plus précisément : pour n'importe quoi. Peu importe. Je présume que j'ai eu peur d'essayer." Semblant être revenu dans la réalité, Berg cherchait quelque chose du regard sur la table, il vit les serviettes et en prit une pour s'essuyer les doigts sûrement collants à cause des petits-fours. "Et on ne le saura jamais, dit-il pendant ce temps, parce que j'ai été exclu du domaine des décisions.

— Comment ça ? demanda Köves.

— Parce que j'ai reconnu les faits, dit Berg, et que les faits m'ont reconnu."

Bruits de vaisselle : Aliz prenait des assiettes et des couverts sur leur table, Berg ferma les yeux, comme si l'affairement de la femme et le tintamarre qui s'ensuivait lui avaient infligé une souffrance Physique, Köves profita de l'occasion pour demander un verre de bière à Aliz qui, se penchant par-dessus

la table et articulant comme pour parler à un sourd-muet, demanda à Berg :

"Tu n'as pas soif ?" celui-ci fit non de la tête et, les yeux toujours fermés, avec un visage où se peignaient à la fois les tourments et une sorte de prière puérile, il se contenta de lever deux doigts et Aliz hésita un peu :

"Ce n'est pas trop ?" demanda-t-elle, sur quoi il replia le pouce, si bien que seul son index restait dressé, implorant.

"D'accord, dit-elle après un instant de réflexion, mais après, ça suffit : tu auras une indigestion", puis elle s'en alla. Köves, qui était impatient de faire son observation, put enfin l'exposer :

"C'est très intéressant, mais je ne comprends pas très bien.

— Quoi donc ? dit Berg en ouvrant les yeux, ayant visiblement oublié de quoi ils parlaient.

— Que voulez-vous dire, demanda Köves avec impatience, quand vous dites que les faits vous ont reconnu ?

— J'ai dit ça ? demanda Berg.

— Oui, l'encouragea Köves à la manière d'un enfant qui attend la suite de l'histoire.

— Par là, dit Berg en souriant comme pour rendre ses paroles plus crédibles, je veux seulement dire que je suis comme ce monsieur qui a goûté au vinaigre.

— Je ne sais pas, dit Köves alors que son impatience commençait à tourner à l'énerverment, je ne sais pas de qui vous parlez.

— Peu importe de qui je parle, dit Berg, ce qui compte, c'est ce qu'il a dit.

— Alors, demanda Köves, qu'est-ce qu'il a dit ?

— Que c'était accompli.” Berg souriait et Köves, dont les derniers restes de courtoisie avaient été balayés par ce sourire qui se complaisait dans le déchirement et ce discours énigmatique, remarqua d'un ton presque agressif :

“Il se peut que la personne en question ait réellement dit ça, mais vous, pardonnez-moi, vous êtes assis là bien à l'aise dans un café et vous ne sirotez pas du vinaigre, mais vous mangez des petits-fours et, à ce que je vois, avec grand appétit.”

Berg ne fut nullement déstabilisé par l'exaspération de Köves, si tant est qu'il l'ait remarquée.

“Ce n'est pas à moi qu'il faut l'imputer, dit-il d'un ton conciliant, ils m'ont visiblement oublié.

— Qui ça “ ils ” ?” Köves se maîtrisait à nouveau, il ne restait de son irritation qu'une répugnance silencieuse qui néanmoins demandait satisfaction. Sa question avait été suivie d'un silence et Köves avait déjà renoncé à obtenir une réponse, il avait presque terminé son dîner et n'attendait plus que sa bière, quand soudain, d'une voix sonore, comme un ténor, la tête baissée au point que Köves voyait à peine son visage, Berg se mit à parler :

“Dans la pièce où, de temps en temps, on parcourt la liste des noms, dit-il, quand on arrive au mien — assez rapidement, puisqu'il

est en B — quelqu'un s'écrie : " Il est toujours là, celui-là ? ! Il faut s'en débarrasser ! " Et alors, son collègue fait seulement un geste de la main et dit : " Pour quoi faire ? ! Il finira bien par crever tout seul ! " Il leva brusquement la tête, ne regarda cependant pas Köves mais la petite assiette qu'Aliz venait de poser devant lui avec cette fois-ci un petit-four blanchâtre ; Köves eut sa bière et la vida d'un trait. Et, soit parce que la boisson lui était montée à la tête, soit parce que, malgré son intention, la question avait mûri et lui brûlait les lèvres, il demanda en souriant pour signifier qu'il n'entrait dans le jeu que par plaisanterie : "Et à votre avis, qu'est-ce qu'on décide à mon propos, par exemple, dans cette pièce ?

— Vous voyez, c'est ça, la grande erreur générale." Berg sourit à son tour et perdit soudain tout ce qu'il avait d'étrange, à moins que cette étrangeté même ne fût devenue familière à Köves qui eut brusquement l'impression bizarre, peut-être trompeuse, que Berg était également étranger, qui sait, c'était peut-être un compatriote plus âgé qui avait atterri ici avant lui et était de ce fait mieux informé. "Vous devez décider seul, poursuivit Berg, ici on ne vous en donne que la possibilité, et ensuite, dans la pièce en question, votre décision sera prise en considération.

— Et vous pensez", l'image que Berg projetait en quelque sorte devant ses yeux semblait assez incroyable, mais elle captivait son imagination, peut-être à cause de son réalisme, "vous pensez qu'une telle pièce existe ?

— Il est possible qu'elle n'existe pas en réalité, dit Berg en haussant distrairement les épaules, mais la possibilité existe. Et l'angoisse de savoir si elle existe, doublée de l'incertitude quant à sa véritable existence, suffit amplement.

— A quoi ? demanda Köves.

— A remplir chaque vie particulière."

Mais la réponse ne satisfaisait pas Köves :

"Moi, dit-il, ça ne me suffit pas." Un instant plus tard, présentant à Berg un visage étonné et perplexe, il dit tout bas : "Et je ne vois là rien de planifié.

— C'est justement ça qui est planifié", rétorqua Berg, et son visage se crispa comme si les doutes de Köves l'avaient vexé.

Mais ce dernier avait décidé de ne pas se laisser convaincre aussi facilement :

“Quoi, demanda-t-il ? Que je ne le voie pas ou bien que ce ne soit pas planifié ?” Et la réponse de Berg : “Les deux” ne fit qu'accroître son insatisfaction.

“Ce n'est qu'une hypothèse, dit-il, des paroles creuses, nullement une preuve. Il y manque quelque chose...” Köves chercha ses mots : “Oui, dit-il ensuite, il y manque la vie.

— La vie ?” C'était au tour de Berg de paraître étonné : “Qu'est-ce que c'est ?” demanda-t-il, et Köves avoua sincèrement, à voix basse :

“Je ne sais pas.” Mais il ajouta tout de suite : “Peut-être simplement le fait que nous vivons.” Et comme il remarqua du coin de l'œil que l'homme en uniforme prenait congé de Sziklai et que ce dernier le cherchait du regard dans le local, il se leva soudain :

“Au revoir !” dit-il, et Berg hocha la tête sans dire un mot, n'ayant visiblement pas l'intention de le retenir, puis il se dirigea vers Sziklai pour constater avec un sentiment chaleureux et familier qu'un sourire craquelait le visage de son ami :

“Me voilà pompier ! annonça-t-il.

— Comment ça ?” demanda Köves en riant, et Sziklai lui raconta que le “type” avec lequel il venait de “négocier” était l'adjoint du capitaine des pompiers municipaux que lui, Sziklai, connaissait depuis longtemps :

“Quand j'étais encore au journal, je lui ai rendu quelques services, dit-il. Et maintenant, poursuivit-il, les pompiers se sont rendu compte qu'ils font un métier dangereux qui nécessite du courage et de l'héroïsme, ce dont non seulement le grand public, mais en réalité les pompiers eux-mêmes ne sont pas suffisamment conscients : ils se contentent d'éteindre les incendies mais, pour ainsi dire, ils ne savent pas au juste ce qu'ils font. Bref : il faut éveiller leur amour-propre et la considération générale à leur égard par les mots, les paroles, par tous les moyens de la persuasion intellectuelle, et ils sont

prêts à y consacrer des sommes considérables s'ils trouvent le spécialiste adéquat.

— Et ce sera toi ? demanda Köves.

— Qui d'autre ? répondit Sziklai en riant. Je suis fait pour ça.” Il raconta que le type lui avait proposé le grade de lieutenant mais il ne devrait porter l'uniforme que lors des occasions solennelles ou officielles.

“J'ai eu l'impression, dit-il d'un air songeur, de tomber à pic.

— Pourquoi ? demanda Köves.

— Parce que j'ai été viré et que je n'ai pas le choix, expliqua Sziklai. Tu ne comprends pas ? demanda-t-il en regardant Köves qui admit :

— Pas tout à fait.

— Arrête ! dit Sziklai avec humeur. Ils ont besoin de publicité, il y a du blé à ramasser mais lui ne peut pas le toucher directement : alors qu'est-ce qu'il peut vouloir ?

— Ah, dit Köves à tout hasard.

— Tu vois ! fit Sziklai enfin calme. Maintenant, il faudrait aussi qu'on te trouve quelque chose, poursuivit-il.

— Moi, dit Köves, je trouve un travail demain.

— Où ça ? demanda Sziklai avec stupéfaction, et Köves lui répondit :

— N'importe où”, et il raconta que deux hommes avaient pris des renseignements sur lui. “C'étaient des douaniers”, ajouta-t-il, et Sziklai se gratta la tête :

“Aïe aïe aïe ! fit-il avec une grimace. Essayons de réfléchir, proposa-t-il mais Köves coupa court :

— Il n'y a rien à réfléchir, ce que Sziklai dut admettre, certes à contrecœur.

— Je crains seulement, s'inquiéta-t-il, que tu ne disparaisses, que tu ne sombres dans les profondeurs.”

Et comme si le sourire avec lequel Köves l'avait écouté n'avait fait qu'accroître son inquiétude, il s'écria :

“Et la comédie ?” Mais il ne décela sans doute rien de rassurant dans la mine de Köves, car il assura nerveusement : “Moi, je ne t’oublierai pas, tôt ou tard, je te trouverai quelque chose.” Köves le remercia, ils convinrent que “quoi qu’il arrive”, ils se retrouveraient aux *Mers du Sud*, puis Köves prit congé — il voulait, disait-il, se lever tôt le lendemain matin, il paya à Aliz son dîner et s’arrêta un instant devant la sortie, parce que le Petit, le pianiste, qui venait juste d’entrer par la porte tournante le saluait d’un geste ample et exagéré.

“Ce soir, demanda Köves après lui avoir rendu son salut, tu passes la nuit sur quel banc ?

— Sur aucun”, dit le pianiste : il avait l’air plus négligé que d’habitude, il avait le visage luisant, ne portait pas son noeud papillon et Köves sentit une odeur aigre d’alcool émaner de lui.

“Tu n’as plus peur qu’ils t’emmènent ? demanda-t-il.

— Bien sûr que si, répondit le musicien, mais je crains encore plus d’attraper des rhumatismes !” et il rit à gorge déployée de sa propre plaisanterie, longuement, comme s’il ne voulait plus cesser, si toutefois c’était une plaisanterie et non des propos sérieux, et Köves remarqua des trous béants de caries entre ses longues dents ; remarque assez tardive, se dit-il, puisqu’il avait passé presque toute une nuit blanche en sa compagnie.

CHAPITRE V

Intermède matinal

Un matin, alors que Köves venait de refermer hâtivement la porte — en réalité, c'était plutôt l'aube, il travaillait dans une ferronnerie éloignée et il aurait dû partir de chez lui plus tôt qu'il ne le faisait —, un vacarme inhabituel le cloua sur place dans la cage d'escalier en général silencieuse à cette heure-là. Les murs résonnaient et vibraient de bruits aigus de détonations — ce n'était en fait qu'un inoffensif aboiement que la résonance de l'escalier avait amplifié en un vacarme insupportable : et à l'étage au-dessus s'était déjà montré un visage cuivré entouré de cheveux blancs. La première impression de Köves — en raison de la course incessante qui le rendait peu à peu aveugle à son entourage, chaque imprévu, quelle que fût sa nature, lui apparaissait comme un obstacle — fut la contrariété : il devrait encore perdre en politesses inutiles le peu de temps dont il disposait. Mais même dans ces circonstances, la tenue du vieux le fit sourire : bien que la promesse d'une journée caniculaire se fût déjà infiltrée dans la cour fermée, le vieil homme portait des brodequins, de grosses chaussettes de laine, un pantalon de golf et une canadienne, un grand sac à dos écrasait ses épaules, d'une main il tenait une lourde valise, de l'autre, il serrait son chien contre sa poitrine ; en voyant Köves, le basset aboya de nouveau, sa queue, ce porte-parole de la joie canine, battit le tissu de la canadienne comme une averse. Köves fit un pas en avant avec un bref salut sur le bout de la langue, quand deux autres hommes attirèrent son attention. Ils marchaient derrière le vieux mais ils étaient jeunes, chacun d'eux portait une valise qui, de toute évidence, n'était pas à eux mais au vieux — des espèces de sacs de voyage avec, collées sur le côté, des étiquettes bariolées déjà un peu ternies, parmi lesquelles Köves reconnut d'un

œil rêveur les vagues de la mer et les parasols d'une terrasse de station balnéaire —, visiblement, ils lui donnaient un coup de main, ils formaient un groupe serré et Köves aurait pu les prendre pour les porteurs du vieux s'il n'avait vu leurs uniformes et leurs armes.

Il était déjà trop tard pour que Köves pût dévaler l'escalier comme s'il n'avait rien vu ou, du moins, pour exprimer quand même un peu ses sentiments, en hochant la tête avec désapprobation ; il ne pouvait pas non plus vite se réfugier chez lui, d'ailleurs, au moment où cette pensée lui traversa l'esprit, Köves trouva que c'eût été, sur le coup il ne trouva pas de mot plus juste, inconvenant ; et puis l'effet paralysant de la surprise contribua également à le faire rester sans bouger là où il était.

Le vieux — qui voulait tout d'abord, semblait-il, passer devant lui sans un mot, et c'eût encore été le mieux : Köves les aurait suivis avec une perte de temps minimale puis, avec une hâte pour ainsi dire aveugle, il serait sorti de l'immeuble et aurait couru jusqu'au tramway — s'arrêta soudain et, en partie comme pour s'expliquer, en partie peut-être un peu pour s'excuser — mais ce n'était vraisemblablement qu'une impression de Köves, quoiqu'il semblât en même temps le prendre à témoin de ce qui lui arrivait —, dit d'une voix blanche, encore plus sourde que d'habitude :

“Voilà où nous en sommes, monsieur Köves.”

Ce dernier voulut demander quelque chose, bien sûr, il ne savait pas quoi, puisque l'heure n'était plus aux questions, il aurait pu tout au plus lui souhaiter bonne chance si, avant même qu'il ne l'ait prononcé, cela n'avait pas paru impossible ; l'un des douaniers rompit le silence à sa place, Köves ne retint pas précisément ses paroles, mais il disait en substance au vieux de ne pas “rester planté là” et de “se bouger”. Sa main libre se leva et Köves eut vraiment peur de risquer d'être le témoin impuissant d'une scène de violence, cela, du moins il le ressentait à cet instant, serait au-dessus de ses forces.

Mais il ne se passa rien et le vieux qui, semblant soudain se rendre compte de la force que recelait sa vulnérabilité, poursuivit tranquillement :

“Heureusement, ils m’ont permis d’emmener mon chien”, et il sourit avec amertume comme si c’était là toute la faveur que la vie pouvait encore lui offrir et qu’il lui en était reconnaissant. Semblant sentir qu’on parlait de lui, le chien commença à gigoter sous le bras du vieux, sauta à terre en aboyant et voulut aller aux pieds de Köves, les douaniers paraissaient impatients, ils craignaient peut-être que le jappement n’attirât les gens hors de leurs logements, en outre il n’était sûrement pas très réglementaire de porter les valises du vieux comme des larbins : la hâte avait dû les pousser à le faire, qui sait quelle nuit ils avaient passée, que de travail ils avaient abattu et par qui eux-mêmes étaient pressés, le deuxième douanier, avec une irritation que l’immobilité due à la présence de Köves semblait accroître, dit au vieux qu’il était interdit de parler ; quant au premier, comme pour en rajouter, il s’adressa à Köves :

“Et vous, qui êtes-vous ?” et Köves frémit : il fut soudain envahi par la vague impression que son imprudence allait lui attirer des ennuis, bien qu’il ne sût pas quelle imprudence il avait commise, à part, bien sûr, celle d’être là.

La contrariété due à l’intimidation prenant visiblement le dessus sur la peur, il rétorqua au douanier sans savoir lui-même s’il se défendait, attaquait, ou disait simplement la vérité :

“Qui voulez-vous que je soit ? Personne !” Il faillit ajouter que c’était un pur hasard qu’il fût sorti de chez lui juste à ce moment-là, mais alors, bien que cela correspondît totalement à la vérité, il aurait eu l’impression de trahir le vieux : c’eût été dire qu’il n’avait rien à voir avec tout cela, ce qui par ailleurs était quand même vrai, bien sûr.

Et donc il dit :

“Je m’appelle Köves.” Avec un ton de reproche, il lança encore : “Ouvrier”, alors qu’il ne savait peut-être pas lui-même ce que contenait et à qui s’adressait ce reproche, si bien qu’ils ne le remarquèrent sans doute pas.

Ensuite, il resta de longues minutes dans l’escalier à se tâter les poches, semblant y chercher quelque chose qu’il ne pouvait absolument pas trouver — en l’occurrence une cigarette, alors que

dernièrement il ne fumait pas —, pendant que de légers bruits semblaient peupler la cage d'escalier tout autour de lui : il croyait percevoir, mais peut-être son imagination tourmentée lui jouait-elle des tours, le cliquetis discret de clés qui tournaient dans les serrures, le claquement prudent de volets qui se refermaient, puis il entendit dans la rue le choc sourd des valises jetées sur une plate-forme ; puis un moteur de camion démarra et Köves put enfin se glisser en bas de l'escalier et se faufiler dans la rue, prudemment, pour éviter d'être aperçu par le concierge qui pourrait s'imaginer qu'il avait vu quelque chose.

Un accident. Une amie

Ce matin-là, Köves marchait tout seul dans la rue déjà dépeuplée entre le tramway et l'usine. A l'entrée, le portier lui demanda sévèrement, comme s'il ne l'avait jamais vu — ce qui était possible, bien sûr : beaucoup d'ouvriers travaillaient à la ferronnerie —, qui il cherchait et Köves, peut-être dans l'espoir fou de réussir à se faufiler sans se faire remarquer lui lança au passage :

“Ouvrier de l'atelier”, en montrant au portier la carte d'entrée avec photo qu'il avait reçue récemment.

“Donc vous êtes en retard”, constata le portier qui lui barra la route et lui prit sa carte pour en relever les données afin de signaler son retard, et Köves qui savait bien sûr que les retards étaient lourdement sanctionnés — il avait remarqué qu'ils étaient traités avec plus de rigueur que le travail, comme si on pouvait en déduire une disposition générale, ou plutôt l'absence d'une telle disposition —, essaya d'argumenter sans grande conviction :

“Mais pas de beaucoup”, ce qui eut pour seul effet d'inciter le portier à regarder la pendule.

“Trois minutes”, dit-il, puis il entra dans sa loge vitrée et s'assit à son bureau, Köves qui était resté debout sur le seuil s'appuya au

montant de la porte, comme s'il était déjà fatigué, éreinté, épuisé alors que la journée n'avait même pas commencé et, plutôt parce qu'il était perturbé que parce qu'il avait l'espoir d'amadouer le portier, il dit :

“Ce n'est pas de ma faute”, mais il le regretta aussitôt, car à la question du portier :

“C'est la faute à qui alors ?”, il ne put raisonnablement pas donner de réponse qui dissipât tous les doutes. Le fait est qu'à cet instant précis Köves n'aurait tout simplement pas su dire qui était responsable de son retard : c'était plutôt lui-même, puisque, du point de vue du portier, il aurait sans aucun doute été de son devoir de bousculer ceux qui se trouvaient sur sa route et, soit poliment, soit impitoyablement, mais en tout cas en invoquant l'exactitude qu'on attendait de lui, de les planter là, de les écarter et d'aller à l'usine, car à bien y réfléchir le portier ne pouvait pas apprécier les sentiments mêlés qui avaient retenu Köves dans la cage d'escalier. Mais ce qui pesa encore davantage dans la balance fut que Köves sentait qu'il ne saurait pas présenter ses arguments, il serait incapable de raconter les événements du matin, du moins tels qu'ils avaient eu lieu — là, devant le bureau du portier, où tout le restreignait à l'essentiel et au rationnel, il comprit soudain que cette histoire était tout simplement impossible à raconter. Si cependant il avait essayé de le faire, il se serait vraisemblablement embrouillé, se serait perdu dans toutes sortes de digressions qui auraient révélé ses sentiments au grand jour, or ceux-ci lui apparaurent comme s'ils n'étaient pas les siens et que, telle une bande mal intentionnée, ils ne le harcelaient que pour faire de lui leur complice, alors qu'il n'était coupable de rien si ce n'était d'être venu en retard, si bien que finalement, il préféra dire :

“J'ai été pris dans un encombrement”, heureusement, le portier ne remarqua pas son embarras, on eût dit qu'il avait prévu cette réponse, ayant déjà entendu beaucoup d'excuses de ce genre, il finit d'écrire et se leva :

“Il faut toujours s'y attendre. La prochaine fois, partez une demi-heure plus tôt”, conseilla-t-il à Köves en lui rendant sa carte.

Peu de temps après, Köves se tenait à son établi et tâchait d'égaliser avec une lime la partie supérieure d'un morceau de fer, le

limage étant, à l'évidence, l'épiphénomène le plus important du métier d'ajusteur : en effet, il s'était fait embaucher à la ferronnerie en tant qu'ajusteur, alors qu'il ne l'était nullement, bien sûr, il ne voulait même pas le devenir ; quant à travailler comme ouvrier, il avait eu sa propre vision de la chose tant qu'il ne s'était pas frotté à la réalité. Dans son esprit, il voyait une grande salle propre, il se voyait lui-même devant l'un des établis bien alignés, dans un endroit bien éclairé, peut-être en tablier blanc, avec de petits outils, entouré de minuscules machines de précision où, le cas échéant, une loupe à l'œil — là, il était certainement sous l'influence du Pompadur qu'il avait souvent vu ainsi aux *Mers du Sud* —, il montait une sorte de petit mécanisme qui ensuite bougeait, ticquait, bourdonnait ou tournait. Mais il s'avéra qu'il pouvait toujours chercher un tel travail, la ville possédait surtout des usines sidérurgiques, or celles-ci consommaient beaucoup de main-d'œuvre si bien qu'elles embauchaient sans cesse, à l'agence pour l'emploi, on lui avait conseillé un emploi d'ajusteur dans l'atelier de grosse serrurerie. Il rechigna, disant qu'il voulait bien travailler dans la serrurerie, mais pourquoi justement la grosse, pourquoi ne pouvait-il pas simplement être un serrurier qui, dans son idée, fabriquait des cadenas, des clés, des serrures et toutes ces sortes de choses et qui, le cas échéant, comme il se l'imaginait, allait faire un grand tour en ville, jetait un coup d'œil sous les porches, parcourait éventuellement telle ou telle galerie, constatait avec une satisfaction modeste qu'il avait fabriqué telle ou telle serrure ou quoi que ce fût d'autre, des objets qui gardaient, même si ce n'était que de manière anonyme, la trace de sa main. En revanche, il n'avait qu'une très vague idée du travail d'ajusteur, il n'en savait peut-être en tout et pour tout que ce qu'il en avait appris bien longtemps auparavant, alors qu'il était encore un petit enfant, dans une gare ; à cette époque, Köves était extrêmement intéressé par les locomotives et deux hommes noirs — tout sur eux était noir : leurs vêtements, leurs outils, leurs visages et leurs mains — percutaient les roues d'une locomotive avec leurs grands marteaux, Köves avait demandé à la personne qui l'accompagnait — ce devait être l'un de ses parents, son père ou sa mère — qui étaient ces hommes, et on lui avait répondu que c'étaient des ajusteurs, et depuis, à chaque fois qu'il y pensait — bien sûr, il n'y pensait pas

souvent —, Köves voyait les ajusteurs comme des sortes de monstres de légende, mi-géants mi-diables. Il apparut bientôt que l'agence pour l'emploi avait cette unique proposition à lui faire, présentée de prime abord comme un bon conseil, elle s'avéra bientôt être un ordre, bien sûr, il n'avait qu'à signer un papier qui, à sa grande surprise, était déjà prêt, rempli, comme si sa venue avait été attendue : certes, ce n'était peut-être qu'un formulaire impersonnel où ils inscriraient par la suite ses données précises, sur le coup, il n'eut pas le temps de voir clairement ce qu'on lui mettait sous les yeux car déjà on le lui arrachait des mains. Il protesta vaguement une dernière fois qu'il ne connaissait rien à ce métier : on lui répondit que ce n'était pas grave, qu'il l'apprendrait en six semaines. Il quitta l'agence avec des sentiments mitigés, il devait se présenter tôt le lendemain matin à l'usine et il lui paraissait incroyable de pouvoir acquérir en six semaines toutes les ficelles d'un métier guère facile, de plus, il éprouvait une certaine répugnance à l'idée d'avoir éventuellement à suivre une formation avec de jeunes apprentis.

Heureusement, il n'en fut pas question, seuls des adultes apprenaient le métier d'ajusteur en même temps que lui, chacun pour une raison différente — en général, la raison précise restait obscure et on semblait ne pas trop apprécier les questions, que par ailleurs Köves n'avait ni le temps ni l'envie de poser —, en tout cas, l'homme qui limait à côté de lui était d'apparence agréable, avec une fine moustache, il était concentré et silencieux, en bras de chemise et portait une espèce de casquette à visière, déjà très usée, bien sûr, que Köves aurait pu voir tout au plus à l'étranger s'il s'était intéressé aux sports hippiques, et avec des gants où, malgré l'usure, les taches et les trous, l'œil du connaisseur reconnaissait le daim. Avait-il été mis à la porte quelque part ? Peut-être avait-il une faute sur la conscience, comme probablement Köves aussi, et était-il ajusteur par punition ou, au contraire, par indulgence ? Ou bien peut-être exerçait-il à l'origine une profession qui avait tout simplement perdu sa raison d'être ou était devenue inutile, au même titre que cet homme lourdaud assez corpulent qui limait un peu plus loin et que ses amis proches appelaient parfois, comme Köves avait pu l'entendre, "monsieur le conseiller juridique" ? Il ne pouvait pas le savoir.

Mais il y avait là toutes sortes d'individus, des énigmatiques et des simples, des soignés et des négligés, et même des brutes ; il y avait également des ajusteuses — par exemple, en face de Köves se tenait une fille qui, de surcroît, limait avec une grande adresse, il observait parfois avec envie et avec une sorte d'admiration amusée son corps souple secoué par le zèle, son fichu qui avait glissé, découvrant une chevelure épaisse, noire, luisante, les gouttelettes de sueur qui perlaient au-dessus de sa lèvre — elle surprenait parfois son regard et souriait, d'abord timidement, puis plus franchement, elle en arriva à lui lancer parfois un mot et Köves, l'esprit certes vagabond mais toujours prêt à relever le défi, lui répondait du tac au tac. Un jour, son regard se posa sur les deux hommes identiques — bien sûr, ils n'étaient peut-être pas identiques, mais c'était l'impression qu'ils lui faisaient —, en tout cas, tous les deux étaient trapus et chauves, tous les deux portaient des combinaisons flambant neuves qui, à ses yeux, paraissaient naturellement être le signe extérieur de leur détermination — pareils à des pénitents néophytes qui revêtent la robe de bure que, par habitude, ils ont fait confectionner par leur ancien tailleur — ils limaient avec application en bougonnant, ils étaient là le matin, disparaissaient le soir, ne parlaient ni aux autres ni entre eux, Köves avait entendu dire qu'ils avaient été licenciés quelque part, ce qu'ils considéraient comme une erreur, et à présent, ils attendaient en exerçant le métier d'ajusteur que l'erreur qui les avait frappés remontât au grand jour, voilà pourquoi ils étaient si réservés, car ils craignaient d'être victimes d'une nouvelle erreur ou peut-être d'en commettre une eux-mêmes.

En un mot, Köves vivait à l'usine — il était là en quelque sorte sans y être, ce n'était pas lui qui était là : impression illusoire, bien sûr, puisque c'était bien lui et il fut agréablement surpris de constater qu'il devenait sensible aux petits plaisirs obscurs de la vie d'ouvrier : celui de la pause-midi, celui de la fin du poste, mais aussi celui du travail bien fait, même si ce dernier n'était pas toujours sans nuage, à savoir que, il faut bien le dire, Köves ne se débrouillait guère avec la lime, il n'aurait jamais cru, et en ce sens son passage à l'usine s'avéra quand même instructif, que le polissage parfait d'un morceau de ferraille à l'aide d'une lime pût dépasser de si loin ses capacités. Il était sur le point de considérer le limage comme une question

d'honneur, il en était arrivé à en rêver la nuit — il se dressait devant son étau, son outil répandait de la limaille au milieu des crissements et des grincements, mais en vain : le contremaître — un homme corpulent aux cheveux filasse qui marchait avec bienveillance mais aussi avec une certaine lassitude entre les ouvriers penchés sur leurs étaux et, d'un geste patient qui ne trahissait pas beaucoup d'espoir, corrigeait parfois la position du coude ou du poignet de Köves — montrait toujours, avec son instrument de mesure qui ressemblait à une petite potence, une bosse ou un creux, une cassure ou une courbure sur le morceau de fer que Köves avait pourtant travaillé avec un soin acharné.

Il trouva quelque consolation dans le perçage : il le réussissait bien, on peut dire à la perfection, il ne cassait jamais le foret, contrairement aux autres ; et il envisageait avec confiance la découpe — ils s'y essayèrent l'après-midi même, Köves faisait la queue devant les ciseaux, devant lui se tenait le jockey, et derrière, la fille, elle lui dit quelque chose en souriant — il ne comprit pas quoi : cela sonnait comme une incitation, peut-être l'encourageait-elle, peut-être le pressait-elle — à tout hasard, Köves lui lança une réponse insignifiante en posant la tôle, puis d'un geste confiant il tira le manche métallique des ciseaux, entendit un cri et vit encore avec étonnement le visage effrayé de la fille, et ensuite seulement quelque chose de chaud lui coula sur le front : il avait dû mal se placer devant la machine et l'extrémité du long manche métallique lui avait cogné la tête quand il l'avait tiré vers lui.

Köves ne suivit plus qu'avec une sorte de distraction résignée ce qui arriva ensuite et se produisit autour de lui, comme lorsqu'on dépose les armes et qu'on attend la suite des événements, lesquels n'étaient certes pas très importants. Dans le tohu-bohu, il distinguait nettement les cris horrifiés de la fille qui contenaient comme une pointe de vantardise : "C'est ma faute, c'est ma faute, je l'ai brusqué !" ; puis on lui appliqua sur le front un mouchoir blanc, sûrement celui de la fille. Le mouchoir fut aussitôt couvert de sang ; ensuite, on l'étendit sur une espèce de banc, pour arrêter le sang, puis il dut se lever car ils décidèrent de l'accompagner chez le médecin de l'usine. Pour autant qu'il s'en souvenait, il ne voyait plus

parmi ceux qui l'accompagnaient la fille qu'il cherchait pour lui rendre son mouchoir : il le fourra donc dans sa poche, au risque de bien la salir. Ils traversèrent diverses cours avant d'arriver enfin à l'infirmerie ; le médecin déclara qu'il y avait eu plus de peur, bien que Köves ne fût nullement effrayé, que de mal ; les autres, visiblement un peu déçus, laissèrent Köves seul avec le médecin et l'infirmière qui l'assistait. Avec des gestes rapides et experts, ils procédèrent à quelques manipulations sur sa tête — il sentit une odeur acre de désinfectant et une certaine douleur -qui se soldèrent par un pansement, pas très grand, collé élégamment en biais juste à la racine des cheveux. Le médecin lui dit avoir "rafistolé" sa blessure et, en articulant de manière à ce que Köves, en simple ouvrier qu'il était, le comprît, il lui recommanda de ne pas toucher au pansement et de revenir le voir trois jours plus tard. Il ajouta cependant qu'il pourrait venir travailler dès le lendemain, sa blessure ne justifiant pas un arrêt maladie. Puis Köves put rester allongé une demi-heure sur la couchette de l'infirmerie, pendant ce temps, son poste prit fin.

Il retourna pourtant au vestiaire, en partie pour se changer mais surtout pour ne pas rater la douche — il pouvait se laver aux douches de l'usine tous les jours et parfois, quand la lassitude le prenait, il se disait que cela avait valu la peine de se faire embaucher ici rien que pour les douches ; il devait bien sûr tourner la tête pour ne pas mouiller sa blessure. Pendant qu'il se rhabillait, quelques gars lui donnèrent des tapes amicales dans le dos, puis il se fondit rapidement dans le déluge humain qui se déversait de l'usine.

La fille se retrouva à côté de lui à la sortie, ou peut-être même plus tôt, il ne le savait pas. Tout ce qui leur arriva par la suite, Köves l'accepta sans surprise ni approbation ni répulsion particulières, comme une suite d'événements bien organisée et allant de soi, comme un fait décidé depuis longtemps dont il leur suffisait de prendre acte pour lui obéir, quoique d'une certaine manière cela dépendît en définitive d'eux, et dans cette mesure Köves pouvait quand même se tromper. Une conversation badine s'entama — il se souvenait au moins de la première phrase de la fille : "Quel joli pansement !" — puis aucun d'eux ne prit le tramway, ils errèrent dans la banlieue, dans un endroit que Köves ne connaissait pas,

arrivèrent à une espèce de parc et soudain il se surprit à se promener dans l'ombre d'une allée plantée d'arbres avec une fille brune bien faite et à voir de très loin, un peu étonné mais avec un sourire indulgent, qu'il lui arrivait quelque chose d'étrange et d'étonnant : à savoir qu'il se promenait dans l'ombre d'une allée plantée d'arbres avec une fille brune bien faite. Une vague anxiété l'étreignait, peut-être le pressentiment d'un danger imminent, mais en même temps montait en lui par vagues torrides la volonté de lui céder et de se perdre.

“Tu ne dois pas rentrer à la maison ?” demanda-t-elle, et Köves, comme tiré du sommeil, répéta en écho sa question :

“A la maison ?”, comme surpris par la saveur du mot et par l'idée d'avoir un endroit où rentrer. “Non”, dit-il ensuite, et la fille, détournant son regard, comme si sa question ne s'adressait pas à lui mais aux arbres qui bordaient l'allée, lui demanda :

“Tu n'es pas marié ?” ; visiblement, cette question intéresse les filles partout et à toutes les époques.

“Non”, répondit-il, et elle se tut comme pour rester seule à seule avec sa réponse.

Ensuite, elle dit :

“Il est encore tôt.

— Pour quoi faire ? demanda-t-il.

— Pour aller chez moi”, répondit-elle ; la promesse que recelaient ses paroles était d'une part suffisamment lointaine pour permettre à Köves de gagner du temps, mais d'autre part suffisamment excitante pour le rendre inquiet et l'inciter à agir — il sentit son bras bouger et se poser sur les épaules de la fille.

Il se souvenait d'un restaurant, une sorte de terrasse où un orchestre minable martyrisait ses instruments, à certaines tables, des hommes en bras de chemise, au visage rubicond, poussaient des cris gouailleurs, à d'autres tables, des familles obèses, raides et endimanchées gardaient le silence, comme abasourdis par leur présence irrévocable : Köves, que sa blessure commençait à lancer et rendait quelque peu distract, apprit que la fille était venue en ville

d'assez loin, contre la volonté de ses parents qui l'avaient promise au même destin étriqué de paysan qu'eux-mêmes, mais elle avait fui ses parents ainsi que l'avenir qu'ils lui préparaient et était venue travailler à l'usine :

“Il faut bien, dit-elle, commencer quelque part, non ?” et Köves approuva vivement, bien que la douleur lui fendît le crâne à chaque hochement de tête. Puis ils montèrent dans un tramway cahotant qui les emmena encore plus loin de la ville, ils descendirent quelque part, elle le mena parmi des maisons trapues récemment construites qui cependant, peut-être à cause des planches, des tas de sable abandonnés et des trous restés béants, ressemblaient déjà, à la lumière incertaine des rares lampadaires, à des ruines ; ils entrèrent dans un immeuble, montèrent un escalier obscur, la fille ouvrit une porte après avoir cherché à tâtons le trou de la serrure ; dans l'entrée, elle lui fit signe de se taire, ce qu'il fit naturellement, sans en connaître la raison précise, à croire qu'on ne pouvait s'approcher qu'à pas de loup de l'endroit où ils se rendaient tous les deux. Finalement, ils se fauillèrent dans une minuscule chambre latérale, elle alluma une lampe à abat-jour rose et le regard de Köves glissa furtivement sur les objets qui parachevaient en quelque sorte la chambre dans sa perfection : le miroir fendu, l'armoire affaissée, les napperons en dentelle, le chien en caoutchouc qui souriait avec la langue pendante, sous la lampe, le fil à linge pudiquement tendu dans un coin obscur et sur lequel étaient suspendus une paire de bas et quelques sous-vêtements, les fleurs artificielles dans le vase ébréché, la chaise, la table et surtout le lit aux ressorts vraisemblablement grinçants mais assez large ; il sentait l'odeur de la misère, de la propreté, celle d'un parfum à bon marché et de l'aventure, et il soupçonna que, parmi ces odeurs durables, ce fut la seule senteur volatile.

Ensuite il se retrouva en train de faire l'amour — malgré tout et par-delà tout ce qu'on lui avait fait subir, comment aurait-on pu lui faire oublier qu'il était un homme ? Sa soif ancestrale et inextinguible s'était soudain réveillée : c'était comme s'il avait voulu refroidir son membre lacinant, brûlant, mais il se retrouva dans une lave torride qui le brûlait d'autant plus, et la fille, d'abord en murmurant, puis à

haute voix, l'encourageait encore et encore, et après les premières demi-heures d'ivresse, il fut brusquement pris d'un souci protecteur et lui demanda :

“Tu n’as pas peur de tomber enceinte ?”

Mais c'est lui qui eut peur en voyant son regard :

“Pourquoi est-ce que j’aurais peur ?...”, demanda-t-elle, s’interrompant car elle avait entendu un bruit — l’oreille de Köves n’avait rien perçu. Elle lui fit signe de se taire, se glissa hors du lit, il voyait la tache blanche de son corps se mouvoir à la recherche d’un vêtement qu’elle se jeta sur les épaules, puis elle quitta la chambre où ses jambes agiles la ramenèrent bientôt, comme si elle n’avait pas voulu laisser Köves seul trop longtemps, pour qu’il ne soit pas saisi par la solitude, le vertige de l’absurde et la peur dans ce lit, elle ôta sans gêne son peignoir, se pencha au-dessus de Köves pour éteindre la lampe, puis avec une confiance infinie qui, comme un attentat délicat, le surprit et en même temps le désarma, elle se nicha contre lui.

“C’était la mémé, l’entendit-il dire dans le noir.

— Quelle mémé ? demanda-t-il.

— La mémé, répéta-t-elle.

— Ah bon, grommela-t-il.

— Elle avait soif, dit-elle, puis elle ajouta après une pause : “Elle a le cancer. Elle va mourir”, d’une voix ferme, presque confiante qui le fit frémir sans qu’il sût pourquoi. Mais elle se serra tout contre lui, comme pour vite s’interposer entre lui et les questions qui le tourmentaient :

“N’aie pas peur, elle s’est déjà endormie. Elle ne nous dérangera plus”, murmura-t-elle, et, après une vague hésitation, il se sentit à nouveau envahi par le feu.

*Köves est
convoqué. Puis il
est ramené à la raison*

Köves fut convoqué — il était justement très absorbé par le limage, quand le contremaître s'approcha et lui dit qu'on l'attendait de toute urgence en haut, au bureau. Sur le coup, il pensa à son retard de l'autre jour et bien que le contremaître lui recommandât de tout laisser là immédiatement et de se dépêcher, Köves, qui n'était finalement qu'un ouvrier — il ne pouvait plus guère baisser le niveau de ses exigences, mais c'était justement par cela qu'il avait gagné sa liberté, même si celle-ci signifiait seulement que désormais il n'avait pour ainsi dire plus rien à perdre —, jugea qu'il serait toujours assez tôt d'entendre des remontrances. Si bien qu'il posa d'abord soigneusement sa lime, tapa du pied plusieurs fois pour faire tomber la limaille de son pantalon et de ses chaussures, s'essuya les mains d'un geste ample et posé dans un torchon graisseux, ainsi qu'il avait vu faire les vrais ajusteurs dans les ateliers voisins, et ensuite seulement, une fois accomplies ses tâches les plus importantes, il se dirigea en se dandinant à pas lents vers la sortie de l'atelier, ne répondant que d'un clin d'œil muet au regard interrogateur de la fille — depuis, il avait passé plusieurs nuits chez elle, ils en étaient arrivés à prendre le petit déjeuner ensemble dans sa minuscule cuisine, puis ils allaient ensemble à l'usine, elle aimait faire le petit bout de chemin depuis le tramway jusqu'à l'usine main dans la main, mais Köves trouvait en général un prétexte, par exemple le besoin urgent de se moucher le nez, pour lui lâcher la main. Dans l'intervalle, il avait appris que la mémé, qu'heureusement il n'avait jamais vue, était une lointaine parente de la fille, elle l'avait accueillie et celle-ci s'occupait d'elle, et quand elle mourrait, l'administration attribuerait à la fille la grande pièce qu'occupait pour l'instant la mémé, en fait elle pourrait même obtenir l'appartement tout entier, en tout cas elle aurait plus de chances si elle avait une famille, particulièrement un

enfant — Köves l'écoutait développer ses projets avec des hochements de tête approbateurs, mais toujours à la manière d'un observateur bienveillant que la vie de la fille ne laisse pas indifférent, bien sûr, mais qui pour l'instant n'y prend aucune part ; cela n'avait pas l'air de la décourager, Köves la faisait seulement sourire, comme si elle en savait plus que lui. Il n'avait pas passé chez elle la nuit précédente, arguant d'une visite qu'il devait rendre à son oncle ; mais il s'était tourné et retourné dans son lit sans dormir, se rendant compte qu'elle lui manquait. Oui : du moment qu'il était ouvrier, il avait visiblement besoin d'une femme, par ailleurs, il se disait que s'il avait une femme, cela le changerait définitivement en ouvrier, ce qui ne ferait pas une grande différence, puisqu'il en était déjà un — dans son demi-sommeil agité, il ne savait plus où il en était. Elle finirait par avoir raison : le temps, s'il le laissait faire, le lierait imperceptiblement à la vie de la fille, et celle-ci le lierait à l'usine et à l'avancement, puis ils attendraient ensemble la mort de la mémé cancéreuse pendant que les enfants arriveraient les uns après les autres.

Köves dut chercher le service des livraisons — le chef de service souhaitait s'entretenir avec lui —, il erra un peu dans les couloirs, indécis, et vit enfin des hommes transporter de grandes caisses et les faire pivoter avec prudence pour passer une porte : mais l'employée qui se trouvait là lui expliqua, après lui avoir demandé s'il était chauffeur de camion et avoir appris que ce n'était pas le cas, qu'il était au mauvais endroit, qu'il était au service du transport ; les livraisons, dit-elle, c'était ailleurs, Köves s'excusa et dit qu'il ne le savait pas.

“Non ? s'étonna l'employée. Eh bien, vous l'apprendrez”, puis elle lui indiqua le chemin ; c'est dans un autre couloir, et même à un autre étage, qu'il trouva enfin sur une porte l'inscription “Livraisons”, et en dessous, en lettres plus petites, était écrit : “Douanes — Personnel — Allocation maternité”. Quelque peu étonné, surtout par “l'allocation maternité”, il entra dans un bureau relativement simple où se trouvait, en plus de l'employée habituelle, un homme à l'allure d'ajusteur, les mains dans les poches, arpantant la pièce avec une impatience visible — bien sûr, dès qu'il l'eut regardé

de plus près, Köves remarqua que seule sa tenue était celle d'un ajusteur, plus précisément la veste de travail bleu délavé et surtout la casquette à visière que, sans raison évidente, il gardait sur la tête dans la pièce fermée et malgré la chaleur ; sous son bleu, il portait une chemise blanche et une cravate, son visage, malgré les boucles blanches et épaisses qui dépassaient de sa casquette, était assez jeune quoiqu'un peu flasque et strié de rides ; ses yeux vifs lancèrent un regard bleu vers Köves quand il franchit le seuil :

“Köves ? !” s'écria-t-il, et, sur la réponse affirmative de celui-ci, il se jeta presque sur lui : “Où étiez-vous si longtemps ? !...” sur quoi, Köves, à la manière des ouvriers peu instruits, se contenta de hausser les épaules, montrant qu'il était venu parce qu'on le lui avait demandé, et maintenant qu'il était là, il ne pouvait répondre de soi qu'à sa manière.

“Allons, venez, venez”, l'homme semblait s'être calmé et invita Köves d'un geste cordial à entrer par une porte latérale portant l'inscription “Chef de service” qu'il referma soigneusement, puis il désigna à Köves une chaise, lui-même s'asseyant derrière le bureau, juste en face de lui. Il garda le silence pendant un instant, ses yeux furetaient parmi les papiers et les dossiers qui s'amoncelaient sur son bureau, il en extrayait l'un ou l'autre, le regardait, puis le repoussait d'un air insatisfait :

“Eh bien”, dit-il pendant ce temps d'une voix distraite mais, à la surprise de Köves, indubitablement amicale voire carrément intime, “eh bien, comment vous sentez-vous chez nous ?” Ne sachant pas sur le coup s'il devait voir dans l'amabilité de la question un malentendu ou un piège, ni s'il devait prendre au sérieux la question elle-même, Köves hésita un peu avant de répondre comme s'il pensait passer outre aux formalités et attendait d'arriver enfin à l'essentiel.

Mais puisque rien ne se passait — l'homme fouillait toujours dans ses papiers et semblait attendre une réponse — il dit :

“Très bien”, pour ne rien dire tout en rompant le silence.

“Très bien !”, il répéta les mots de Köves, intonation comprise, en même temps qu'il ouvrait un tiroir et se penchait sur le côté pour regarder dedans : “Je ne savais pas que c'était si bien d'être ajusteur

chez nous”, dit-il, imposant le silence à Köves. “Vous êtes malin..., poursuivit-il en refermant le tiroir avec humeur et en se redressant, très malin...”, et soudain son visage s’illumina passagèrement et pour un seul instant : il venait de trouver le document qu’il cherchait, qui d’ailleurs se trouvait bel et bien sur son bureau, et il s’y plongea sur-le-champ avec attention : “Avec vos capacités..., poursuivit-il en ronchonnant. Avec vos connaissances...”

Ne faisant plus deux choses à la fois et souhaitant dès lors consacrer toute son attention exclusivement à Köves, il le vrilla de son regard bleu et perçant après avoir tapé du plat de la main sur le document :

“Combien de temps avez-vous l’intention de fainéanter ici, dit-il en criant presque. Vous croyez que vous pouvez nous échapper ? Dites-le franchement : vous êtes content d’être ici ? !” ce qui stupéfia vraiment Köves qui s’agitait sur son siège, de plus en plus étonné. Comment ? On se moquait de lui ? On le virait de partout, tout juste si on daignait l’employer dans une ferronnerie, à son âge, il était obligé de faire l’apprenti ajusteur, et ensuite on lui reprochait de vouloir devenir ajusteur en grosse serrurerie comme s’il l’avait fait de son plein gré. N’avait-il pas cédé au besoin, à la contrainte, n’était-il pas venu ici parce qu’il ne pouvait pas aller ailleurs ? Et maintenant, voilà qu’on faisait comme si parmi les multiples et riches possibilités dont la vie foisonnait, Köves avait choisi, de surcroît de son propre gré, justement celle-ci, qui s’avérait d’un coup être la pire. Comment pouvait-il être satisfait ?... Köves n’y avait pas encore vraiment réfléchi, en fait cela ne lui était même pas venu à l’idée, puisqu’il n’était pas là pour être content, mais du moment qu’on lui posait la question, peut-être pas très sérieusement, bien sûr, et qu’on attendait éventuellement de sa part une réponse — qu’il ne donnerait pas, bien entendu -il avait l’impression que tout le temps qu’il avait passé ici ne formait qu’un seul et même jour, avec certes des matins et des nuits, mais c’étaient ceux de la même longue journée monotone qui déclinait toujours les couleurs grises d’un crépuscule qu’il ne faisait qu’effriter avec sa lime, comme une ferraille inusable, avec l’alternance de l’ennui et du soulagement illusoire de la fin du poste et avec la détente fugace que la fille lui procurait mais qu’il

devait payer par un sentiment d'appartenance. Il pensait que telle serait désormais sa vie — en réalité, il ne le pensait peut-être pas, bien sûr, en réalité il pensait sûrement plutôt qu'il ne devait vivre ainsi que provisoirement, ce jour, le lendemain, et peut-être encore le surlendemain, puisqu'on ne peut pas vivre ainsi, quoique, se disait-il, on vit toujours comme il est impossible de vivre et il s'avère ensuite que c'était quand même notre vie — en tout cas, dans un certain sens, il était indéniablement calme et à présent que le chef de service venait fouiller dans sa quiétude comme il l'avait fait auparavant dans ses papiers et le remettait en question, Köves soupçonnait vaguement s'être trouvé lui-même dans cette quiétude, comme jamais dans autre chose.

Alors, d'un ton coupant et froid, son emportement lui faisant sans doute oublier qu'il était ajusteur, il demanda :

“Pourquoi, vous avez mieux à me proposer ?” Le chef de service ne sembla nullement vexé par ce ton.

“Oui, dit-il en souriant, c'est pourquoi je vous ai convoqué.”

Il jeta un rapide coup d'œil sous sa main à demi levée et toujours posée sur le papier qu'il avait eu tant de mal à retrouver :

“Vous êtes journaliste, poursuivit-il. A partir de demain, vous travaillez au service de presse de notre ministère de tutelle, le ministère de la Production”, il n'avait peut-être pas encore fini sa phrase, Köves ne l'avait peut-être pas encore entendue que déjà un cri, âpre et violent, comme si sa vie avait été en danger, jaillit de sa gorge :

“Non !

— Non ?” répéta le chef de service en se penchant vers Köves par-dessus son bureau, le visage soudain ramolli et relâché sous sa casquette, bouche bée, un regard trouble fixé sur son interlocuteur : “Comment ça, non ?” demanda-t-il, et Köves, qui avait visiblement retrouvé son sang-froid, ce qui sembla raffermir sa détermination au lieu de l'ébranler, répéta :

“Non”, comme pour défendre la réalité contre une affabulation. Et pour ne pas avoir l'air d'un paysan mal dégrossi avec lequel il n'y

avait même pas moyen de parler, il ajouta en guise d'explication : "Je n'ai pas les aptitudes requises.

— Bien sûr que non." Le chef de service, qui avait aussi retrouvé son calme, se contraignit à la plus grande patience dont il était capable afin d'expliquer une ou deux choses à Köves. "Bien sûr que vous n'avez pas les aptitudes : nous le savons parfaitement." Il resta sans rien dire pendant un instant, une expression un peu soucieuse lui passa sur le visage puis, comme s'il avait surmonté ses doutes, il leva lentement son regard bleu et le fixa sur Köves : "Nous vous plaçons là justement, poursuivit-il, pour que vous puissiez les acquérir", et ce fut alors Köves qui, stupéfait, se pencha en avant sur sa chaise.

"Comment est-ce que je pourrais devenir apte à faire une chose pour laquelle je n'ai aucune aptitude ? ! s'écria-t-il, faisant par son étonnement sourire le chef de service.

— Allons, ne faites pas l'enfant, dit-il pour calmer Köves. Comment pourriez-vous savoir ce à quoi vous êtes apte ou non ?

— Qui le saurait si ce n'est moi, s'écria-t-il encore plus fort que précédemment, vous autres, peut-être ? !" Dans son énervement, il avait en quelque sorte renvoyé machinalement au chef de service la première personne du pluriel qu'il avait employée, alors que, bien sûr, ce dernier était seul en face de lui.

"Evidemment." Le chef écarquilla les yeux, comme sidéré par tant d'ignorance, et l'un de ses sourcils lui remonta presque jusqu'au milieu du front. "Ecoutez", dit-il d'une voix soudain pleine d'aménité tandis que sa main qui ne reposait pas sur les documents s'anima, s'avança, et Köves eut la vague impression qu'il voulait doucement lui prendre la sienne, mais il n'était bien sûr que le jouet de son imagination troublée, la distance était d'ailleurs trop grande si bien que rien de tel ne se produisit, "écoutez, comme vous me voyez, je pourrais vous en dire beaucoup à ce sujet. Qui pourrait savoir à quoi il est apte ou non ? Combien d'épreuves nous faut-il traverser avant d'apprendre qui nous sommes ?" Le chef de service parlait avec un entrain grandissant, un afflux de sang neuf colora peu à peu sa peau terne : "Là-haut", dit-il, et il leva sa main tendue avec les doigts écartés comme s'il avait soulevé une coupe au-dessus de sa tête,

“dans les instances supérieures, une décision a été prise vous concernant : comment pensez-vous pouvoir vous opposer à cette décision ?

— Mais il s’agit de moi”, l’interrompit Köves, et s’il avait perdu un peu d’assurance, ce n’était nullement parce qu’il aurait été convaincu, mais plutôt parce qu’il était intéressé par ce que disait le chef de service qui parut à nouveau surpris :

“Comment ça, vous ? Qui parle de vous ? Quel rôle vous attribuez-vous si ce n’est obéir ? !” Et, le visage en feu, n’étant plus en mesure de retenir plus longtemps son lyrisme, il s’écria : “Nous sommes des serviteurs, des serviteurs, tous autant que nous sommes ! Nous sommes des serviteurs et vous aussi, vous êtes un serviteur : qu’y a-t-il de plus sublime, qu’y a-t-il de plus merveilleux ?

— Les serviteurs de qui ? demanda Köves, s’accrochant au mot.
— Les serviteurs d’une idée supérieure, répondit le chef.
— Quelle est cette idée ?” demanda vite Köves dans l’espoir d’apprendre enfin quelque chose.

Mais sa question était prématurée car le chef de service le fixa sans dire un mot, n’en croyant pas ses oreilles, puis il regarda à nouveau les documents qui se trouvaient sous sa main.

“Bien sûr, dit-il enfin, vous revenez de l’étranger.” Il donna néanmoins une réponse à la question de Köves, d’un ton toutefois beaucoup plus sec :

“Le perfectionnement permanent.
— Et en quoi ça consiste ? demanda Köves comme s’il avait déjà accepté d’être à nouveau journaliste mais ne lâchait pas prise.
— Cela consiste à mettre les gens sans cesse à l’épreuve. “Le chef de service signifia d’un geste bref que le sujet était épuisé et qu’il était temps de revenir aux questions pratiques. “Considérez, dit-il, que c’est une chance d’avoir attiré l’attention sur vous”, et ses paroles semblèrent brusquement dégriser Köves :

“Je ne veux pas de cette chance”, dit-il à son tour d’un ton sec, résolu, et il eut l’impression d’avoir déjà dit cela à quelqu’un, à une époque où il était moins endurci contre la chance que maintenant.

“Je veux être un ouvrier, poursuivit-il, un bon ouvrier ; quand j’aurai un métier, alors...”, il hésita un peu puis il décida qu’il ne courait pas trop de risques en jouant cartes sur table : “on ne pourra plus m’embêter si facilement.”

Mais le chef de service apprécia visiblement sa réponse car son visage ne fut plus que bienveillance et sa voix se fit chaleureuse :

“Vous ne serez jamais un bon ouvrier, dit-il. Soit vous partez d’ici, soit vous n’arriverez à rien ; vous n’avez même pas appris à limer.” Il se tut et dévisagea Köves, la tête légèrement penchée sur le côté, tempérant par un sourire amical la dureté de ses propos : “D’ailleurs, nous pourrions vous licencier, poursuivit-il puisque vous êtes incapable de répondre aux exigences. Mais naturellement, ajouta-t-il aussitôt, nous aimerais que vous acceptiez notre proposition de votre plein gré”, et Köves fut envahi par une lassitude infinie, qui d’ailleurs ne l’avait jamais quitté depuis qu’il était là.

Ils échangèrent encore quelques mots, Köves signa sans doute quelque chose, ensuite il se rendit compte que, comme tant de fois depuis qu’il était là il s’éloignait d’un pas hésitant d’un bureau sans en savoir plus qu’avant d’y être entré, et qu’il pensait avec une certaine gêne au regard suppliant, puis perplexe et finalement sidéré de la fille au moment où il prendrait ses affaires et quitterait l’usine sans dire un mot.

CHAPITRE VI

Dans le chatoiement des Mers du Sud

Ce soir-là, Köves refit son apparition aux *Mers du Sud*, il franchit en coup de vent la porte tournante et se dirigea droit vers la table de Sziklai qui, assis dans la même position que lorsqu'ils s'étaient séparés, se réjouit au point que son visage dur se brisa en mille morceaux sous l'effet du large sourire qui le tendit, à croire qu'il n'avait fait qu'attendre le retour de Köves.

“Qu'est-ce que ça veut dire “mes capacités littéraires” ? !” lui demanda brutalement Köves en s'affalant sur une chaise sans attendre d'y être invité, et le sourire de Sziklai, qui comptait probablement sur des retrouvailles plus cordiales, se figea : “Comment ça ?... Je ne comprends pas..” balbutia-t-il, son visage reflétant toujours la joie des retrouvailles mêlée cependant d'une certaine déception, sur quoi Köves lui raconta ce qui lui était arrivé le matin même à l'usine :

A la ferronnerie, on lui avait rendu ses papiers et on lui avait recommandé de se présenter sans délai au service de presse du ministère de la Production, afin de ne pas gaspiller la grosse demi-journée de travail qui restait et d'être, si nécessaire, immédiatement mis à l'ouvrage. Köves courut d'un tramway à l'autre — le ministère se trouvait quelque part au centre, loin de l'usine — comme si on lui avait confié “un bien commun extraordinairement délicat : son temps, qu'il devait acheminer intact au but, en veillant surtout à ne pas en piquer pour son propre usage. Et l'impression d'avoir accompli une mission, de ne pas être arrivé en personne, ou plutôt si, mais seulement en tant que représentant de soi-même : ce soulagement l'aida à venir à bout de l'ergotage habituel dans la loge du portier et à

obtenir le justificatif qui lui permit de franchir l'entrée principale gardée par deux douaniers. Haletant, il gravit des escaliers, longea des couloirs et trouva enfin le service de presse où il s'avéra qu'il dut attendre parce que le chef était occupé. "Il est en réunion avec le président en exercice de la Commission de Contrôle", lui révéla sur un ton presque confidentiel la secrétaire qui tantôt tapait à la machine, tantôt répondait au téléphone, après avoir appris qu'il était Köves et pour quelle raison il était venu. "Ah bon", fit-il d'un air encore hébété tandis que son visage retrouvait petit à petit une expression sensée, comme lorsque l'ivresse se dissipe soudain après un délire, et avec un instinct ancestral, qui sembla réveiller sa vraie nature, à savoir la paresse, il s'installa aussitôt sur la chaise qui paraissait la plus confortable de la pièce. Il sourit intérieurement en se disant qu'il ne lui viendrait sûrement pas à l'idée de vouloir forcer la porte capitonnée ; ou s'il le faisait, puisque cela lui était venu à l'esprit, ce ne serait pas avec l'énergie des actes mais plutôt avec la sérénité du souvenir, du souvenir presque douloureusement beau qu'il avait de lui-même. Oh, quel enfant il était encore à cette époque-là, pensa Köves comme on pense avec nostalgie au temps jadis. Quand cela s'était-il passé ? La veille ? Ou vingt ans auparavant ? Depuis qu'il était arrivé, il avait constamment des problèmes avec le temps, l'instant présent lui semblait une éternité, et le passé, quand il y pensait, lui paraissait vide, il se disait qu'il tiendrait probablement en une seule heure, une heure d'oisiveté d'une vie qui serait plus remplie, le soir, avant le dîner, quand on n'a rien de mieux à faire et que rien n'importe, et la pensée lui traversa furtivement l'esprit que toute une existence se déroulerait peut-être ainsi, sa vie à lui, que rétrospectivement il pensait pouvoir expédier en une seule heure, le reste n'ayant été qu'un immense gaspillage, des conditions difficiles, une lutte — pour quoi d'ailleurs ? A cet instant, Köves aurait eu du mal à le dire, il avait plutôt l'impression d'une lutte, d'un combat, sans qu'il en connût précisément l'objet, si toutefois il en voyait ou au moins en soupçonnait le but — il se peut bien sûr qu'il fût seulement fatigué, comme toujours, et seule sa vigilance défaillante lui présentait son épuisement, son ennui impuissant comme un combat. Ses pensées s'étaient peut-être égarées, mais il n'échappa pas à son attention qu'une femme était

sortie précipitamment par la porte capitonnée, suivie par un homme, ils se dirigeaient à grands pas à travers la pièce droit vers la porte du couloir. Köves remarqua que c'était une femme appétissante qui, à cause de ses cheveux et vraisemblablement aussi de ses vêtements, lui laissa une impression jaune, rousse et brune de châtaigne mûre, quant à l'homme, il était petit, avec une moustache soignée, et il semblait expliquer quelque chose avec des gestes saccadés, comme s'il s'efforçait d'arrêter la femme qui marchait devant lui sans se retourner, la boutonnière du haut de sa veste était ornée d'un objet blanc qui paraissait contre toute vraisemblance être une fleur. Köves gardait les yeux fixés sur la porte intérieure restée entrouverte, semblant attendre le directeur de la publication et le président en exercice de la Commission de Contrôle qu'il s'était imaginés, qui sait pourquoi, comme des hommes âgés et robustes aux cheveux gris, ou bien chauves. Mais à l'évidence, il s'était trompé : après avoir raccompagné la femme jusqu'à la porte puis être revenu, le petit bonhomme distingué jeta un regard distrait, en quelque sorte décomposé, d'abord sur Köves, puis sur la secrétaire qui lui dit d'une voix empressée que Köves était le "nouveau collaborateur", sur quoi, tandis qu'une sorte de spasme douloureux lui parcourait le visage, il demanda à Köves "encore un peu de patience", puis il disparut derrière la porte capitonnée — ainsi donc, Köves avait bien vu le directeur de la publication et par conséquent, la femme qui était partie ne pouvait être que la présidente en exercice de la Commission de Contrôle. Un instant plus tard, un appareil sonna brièvement sur le bureau de la secrétaire, Köves la regarda, elle le regarda à son tour, il se leva de sa chaise et se dirigea vers la porte capitonnée, avec le sentiment à la fois de sérénité et de répugnance que "leurs regards s'étaient croisés dans un éclair de connivence". Le chef, le visage entièrement recomposé, invita Köves à s'asseoir avec une amabilité particulière, et pendant que ce dernier constatait qu'il portait effectivement une fleur à la boutonnière, un oeillet blanc, il lui dit, ce que Köves prit avec des doutes bien fondés, qu'il était ravi de l'accueillir parmi ses collaborateurs. Il lui recommanda de régler tranquillement les questions relatives à son installation dans son nouveau lieu de travail — la secrétaire l'aiderait —, il aurait le temps de prendre son poste le lendemain : "Nous fournissons à la presse

des articles pour retirage”, dit-il, et un sourire douloureux se dessina sur son visage, Köves pensa tout d’abord qu’il était peut-être contrarié par le “retirage” qu’il aurait pu considérer comme indigne ; mais il pouvait se tromper parce que le directeur de la publication semblait porter sur son visage allongé et barré d’une moustache brune une souffrance secrète qui se manifestait de temps en temps, ne fut-ce que sous cette forme muette, et ce sourire apparaissait aussi à d’autres moments, comme quand il ajouta : “Mais je ne vais pas te l’expliquer à toi, puisque j’ai entendu parler de tes remarquables capacités littéraires”, et Köves leva la tête comme si on venait de le réveiller d’un sommeil paisible avec une nouvelle effroyable. “Mes capacités littéraires ? dit-il avec frayeur. Qui a dit ça ?” demanda-t-il. Et bien que le chef, avec un sourire qui n’était plus douloureux mais énigmatique, se fut contenté de dire : “Un ami commun ; je ne peux rien révéler de plus...”, Köves avait tout de suite eu une idée de la personne.

“Tu n’es peut-être pas content ?” dit Sziklai en éclatant de rire, et Köves, soit parce qu’il voulait éviter de donner une réponse directe, soit parce qu’il était curieux d’autre chose, demanda :

“Donc tu le connais ?

— Bien évidemment, répondit Sziklai en levant les sourcils d’étonnement, comme abasourdi par l’ignorance de Köves. Quand même...”, poursuivit-il, mais il interrompit sa phrase pour commander deux bières, non, “deux gouttes” pour fêter les retrouvailles, à Aliz qui était venue vers leur table et partageait leur joie, disant que “monsieur le rédacteur nous a beaucoup manqué”, puis il reprit le fil de sa phrase : “... Quand même, qu’est-ce que tu crois, comment tu as pu sortir de cet abattoir et te retrouver à cet excellent poste ?

— Comment ? demanda Köves avec curiosité mais comme assailli de funestes pressentiments.

— C’est moi qui ai tout arrangé, lui expliqua Sziklai.

— Toi ? ! fit Köves, sidéré. Alors ce n’était pas un ordre d’en haut ?” se trahit-il tel un enfant qui, angoissé par sa propre curiosité, se met à démonter sa poupée pour voir ce qui parle dans son ventre ;

et du moment qu'il avait commencé, il raconta aussitôt comment il avait été licencié à la ferronnerie. Sziklai riait tant qu'il versa une minuscule larme qui resta accrochée, scintillante, dans le réseau de rides qu'il avait au coin de l'œil :

“Un ordre d'en haut !...” Il suffoquait : “Bien sûr que c'était un ordre d'en haut : c'est moi qui l'ai donné”, dit-il en retrouvant enfin son calme, puis il ajouta que le directeur de la publication était son “vieux client”. Il l'avait connu à l'époque où il était journaliste, et depuis qu'il était chez les pompiers, il était de nouveau “entré en contact avec lui”, Köves l'interrompit pour lui demander comment, à ce propos, il se sentait chez les pompiers, ce que Sziklai expédia d'un geste de la main :

“Impeccable. Ils mangent dans ma main.” Ceci dit, poursuivit-il, les pompiers étaient parmi les plus gros clients du ministère de la Production, ils achetaient des voitures, des tuyaux, des échelles, des casques et toutes sortes de choses, en grandes quantités, et bien sûr, comme cela arrivait, les marchandises livrées ne correspondaient en général pas aux exigences et alors son devoir à lui était —“tandis que les négociations se poursuivaient à un autre niveau” — d'agiter au nom des pompiers le spectre de la révélation au grand jour, le travail du directeur de la publication consistant alors à le convaincre au nom du ministère de ne pas le faire, et à le calmer avec toutes sortes de promesses, si bien qu'ils parvenaient régulièrement à trouver un terrain d'entente :

“Tu vois ce que je veux dire, dit Sziklai avec un clin d'œil complice.

— Evidemment”, affirma aussitôt Köves pour ne pas l'arrêter dans son récit, parce que sa propre histoire l'intéressait plus que les querelles qui opposaient les pompiers et le ministère. Sziklai poursuivit en disant qu'il était apparu lors d'une conversation qu'un poste s'était libéré au service de presse et que le chef avait déclaré que, même s'il n'était pas très urgent de le pourvoir, si d'aventure il avait quelqu'un à lui proposer, il serait naturellement disposé à envisager de l'embaucher, et Sziklai précisa qu'il était inutile de dire qu'il avait aussitôt “sauté sur l'occasion”.

“Je t'avais bien dit que je ne t'oublierais pas et que je ferais tout pour te trouver quelque chose !” Il devança la question de Köves en

disant qu'il ne savait cependant pas où il pouvait le trouver lui, parce qu'il ne connaissait même pas son adresse : "Ce qui est une situation inadmissible, mon vieux, donne-la-moi tout de suite." Köves hocha vivement la tête pour montrer que c'était bien son intention, mais qu'il le ferait plus tard pour ne pas interrompre Sziklai ; et ce dernier lui reprocha encore d'avoir oublié de l'informer où il avait trouvé un travail. Il n'avait pas été aussi difficile de découvrir où il travaillait, poursuivit-il, que se l'imaginait certainement Köves ; il avait tout simplement revêtu son uniforme d'officier des pompiers, s'était rendu à l'agence pour l'emploi et avait demandé si un certain Köves n'avait pas trouvé dernièrement un emploi par leur intermédiaire, car pour certaines raisons, les services d'incendie manifestaient de l'intérêt pour sa personne — bien sûr, ils se mirent immédiatement à sa disposition. Quant à Köves lui-même, Sziklai n'avait pas tenu dans un premier temps à le mettre au courant.

"Tu avais dernièrement un comportement si bizarre que j'avais peur : tu aurais été capable de te mettre toi-même des bâtons dans les roues !" Ainsi, il avait seulement donné au directeur de la publication le nom et le lieu de travail de Köves, et le chef avait "transmis l'affaire par la voie hiérarchique", et celle-ci, passant d'un service à l'autre, était arrivée à la ferronnerie sous la forme d'un ordre d'en haut.

"Maintenant, tu comprends ? demanda Sziklai.

— Et comment", répondit Köves avec un pâle sourire signifiant qu'il venait de se faire rouler, certes, mais n'était pas tout à fait insensible à l'aspect humoristique de la chose. Ensuite, Sziklai lui fit encore répéter les paroles du chef du service des livraisons, tout ce qu'il avait dit à propos de l'idée supérieure, du perfectionnement permanent ainsi que de la mise à l'épreuve des gens, toute la situation où ils discutaient assis l'un en face de l'autre alors que lui et le directeur de la publication s'étaient mis d'accord et avaient tout arrangé depuis bien longtemps, et après en avoir ri comme s'il avait entendu cela pour la première fois, il dit :

"Tu vois, mon vieux, c'est une véritable situation de comédie !", l'index levé, tirant pour eux deux la leçon des faits.

Littérature. Mises à l'épreuve, revers

Un soir, Köves tomba sur sa logeuse, M^{me} Weigand, pour être plus précis, il était justement dans le vestibule en train de sortir, quand elle lui dit à travers la porte ouverte de la cuisine de l'excuser pour les événements du matin ; sur le coup, Köves, la main sur la poignée, ne se rappelait plus ce qui était arrivé ce matin-là — il avait eu une rude journée au ministère — puis les faits lui revinrent en mémoire. Bien sûr, il était à nouveau question de Peter, le fils — et en réalité peut-être plutôt du fait que depuis qu'il travaillait au ministère, Köves avait pris des habitudes qui témoignaient d'un certain relâchement, ainsi par exemple il avait eu envie — et c'était peut-être la fille qui lui avait inculqué ce désir — de prendre son petit déjeuner avant de partir de chez lui, dans ce but, il avait même acheté la veille au soir du thé dans un magasin, même si ce n'était pas tout à fait du vrai thé, du thé fait avec du thé, mais du moins pas de cette sorte dont l'odeur fit remonter en lui au moment de l'achat comme le parfum d'un souvenir du tréfonds de temps anciens qui n'avaient peut-être jamais existé. Le matin, il était allé à la cuisine avec son thé — il avait visiblement oublié qu'il ne devait plus se lever à l'aube comme lorsqu'il travaillait à la ferronnerie, si bien qu'il y avait trouvé sa logeuse et son fils en train de manger et, en grommelant une excuse quelconque, il avait voulu aussitôt rebrousser chemin — au fond de lui, il avait déjà renoncé à son projet, car dans l'idée qu'il s'était faite de ce petit déjeuner, il se voyait le prendre tout seul et non en famille, mais M^{me} Weigand avait tellement insisté, elle avait fait une place pour son thé sur la cuisinière à gaz, elle l'avait invité avec une telle cordialité qu'il eût difficilement pu refuser sans la blesser. Finalement, ils avaient pris leur petit déjeuner dans une atmosphère tendue, Peter tenait d'une main une tartine entamée et, de l'autre, il disposait les pièces sur un minuscule échiquier de poche posé sur la table et dont les cases avaient un petit trou au milieu servant à fixer les pièces pourvues de petites tiges, il levait parfois les yeux sur eux uniquement pour leur signifier à quel point ils le dérangeaient, Köves s'en était aperçu aussi parce que derrière les verres épais de ses

lunettes, les petits yeux du garçon étaient tout rouges à cause de l'effort ou du manque de sommeil, ou peut-être à cause des deux, si bien que M^{me} Weigand avait cessé peu à peu de parler, elle offrait à Köves en chuchotant du sucre, le pain semblable à une motte de boue, et finit par ne faire plus que des signes dans le dos du garçon en guise d'excuse, pour marquer son impuissance, Köves était presque sur le point de rire car la situation était telle qu'ils semblaient tous les deux être des enfants sur lesquels règne en despote capricieux un père de famille redoutable et farouche.

“Je n’en peux plus avec lui”, se plaignit M^{me} Weigand, en écartant et laissant retomber les bras dans un geste d'impuissance, la tête inclinée sur le côté, son visage terne et pointu agité de spasmes d'incompréhension, avec ses petits lacs qui avaient perdu leur lumière. “Depuis que la compétition d'échecs a commencé, je n'en peux plus”, répéta-t-elle. En effet, il arrivait à plusieurs reprises à Köves, qui désormais essayait parfois de griffonner à la maison ses articles de presse pour le ministère (et ainsi, il lui était arrivé d'avoir besoin de la table que, le jour de son emménagement, c'était longtemps auparavant et pourtant il s'en souvenait bien, sa logeuse lui avait fait remarquer avec tant de fierté), de jeter avec colère son crayon, tellement il était dérangé par les querelles incessantes entre la mère et son fils qu'il entendait de sa chambre, en Particulier la voix perçante du garçon qui le faisait Penser à du gaz sous pression qui s'échappe par une soupape ; mais qui sait, Köves était peut-être content d'être dérangé, et toute son indignation, le geste avec lequel il jetait le crayon sur la table, la manière dont il sautait de sa chaise ne servaient peut-être qu'à justifier et à dissimuler à ses propres yeux son soulagement — effectivement, dès qu'il se mettait à écrire, il se rendait compte qu'il s'empêtrait aussitôt dans tout un tissu de contradictions insolubles et non résolues.

“Ça ne va peut-être pas fort aux échecs ? demanda-t-il avec, il ne pouvait pas le nier, une certaine malice.

— Pas comme il le voudrait en tout cas, dit-elle en secouant toujours la tête comme pour souligner qu'elle désapprouvait ses propres paroles. D'ailleurs, rien n'est encore décidé, mais une des

parties est restée en suspens et il est vital qu'il gagne la prochaine..." Elle se tut, ses petits lacs cherchaient à tâtons le regard de Köves.

"Vital ? demanda-t-il en haussant les sourcils avec un étonnement amusé.

— C'est ce qu'il dit, se plaignit la femme que le simple fait d'avoir pu parler semblait avoir un peu apaisée.

— Paroles d'enfant, sourit Köves.

— Certes, dit-elle, mais c'est encore un enfant." Köves eut soudain l'impression qu'ils répétaient une conversation qui avait eu lieu bien longtemps auparavant.

"Eh bien, dit-il pour clore la discussion, si c'est si important pour lui, il va sûrement gagner" et même s'il sentit dans l'escalier qu'il était plus que douteux qu'il ait trouvé les mots justes pour consoler sa logeuse, il était temps pour lui d'aller aux *Mers du Sud*, non seulement pour dîner, mais aussi par obligation, pour continuer à réfléchir avec Sziklai à leur comédie — à ce propos, leurs réflexions n'avaient jusqu'alors guère porté de fruits, l'écriture d'une comédie s'avérant, du moins pour Köves, une besogne amère, pénible et nullement amusante. Tout comme autrefois, au temps où leur amitié était encore sans contraintes et qu'aucun intérêt commun n'était venu l'obscurcir, Köves et Sziklai étaient assis tous les soirs à leur table habituelle aux *Mers du Sud*, ils plaisantaient avec Aliz, et bien qu'elle ne fût jamais à court de réponses spirituelles, celles-ci semblaient lui demander un effort particulier, les plis tragiques qui entouraient sa bouche semblaient plus profonds, Köves faillit plus d'une fois lui demander des nouvelles de son "compagnon", car il ne voyait plus guère Berg au restaurant, mais finalement il n'avait jamais posé de question, soit parce qu'il était gêné par la présence de Sziklai, soit parce qu'il n'avait pas trouvé l'occasion de le faire et puis peut-être craignait-il la réponse, qui sait — ils s'amusaient avec des anecdotes du ministère ou des pompiers, ils repéraient un individu ou un groupe : mais dès le premier instant, la comédie qui les attendait jetait une ombre sur leur bonne humeur.

"Eh bien, dit par exemple un soir Sziklai se renfrognant au moment certes prévu depuis longtemps mais qui arrivait toujours à

l'improviste, tu as réfléchi ? !...

— Evidemment, se ressaisit alors Köves comme s'il n'attendait que le moment de communiquer ses innombrables idées qui ne demandaient qu'à s'exprimer.

— Et alors ? fit Sziklai en le fixant d'un regard dur et exigeant, tu as une idée ?

— Il faut prendre l'amour comme point de départ, déclara fermement Köves.

— D'accord, admit Sziklai. Partons de l'amour. Et donc ?

— Il y a un garçon et une fille”, commença Köves, intimidé, comme s'il sentait qu'il ne pouvait guère en dire beaucoup plus à cet instant et craignait, en l'occurrence à juste titre, que Sziklai ne se contenterait pas de si peu.

“Et qu'est-ce qui leur arrive ? entendit-il déjà sa voix impatiente, qu'est-ce qui les empêche d'être heureux ?”

Comme Köves se taisait, avec un air qu'il voulait méditatif mais qui en réalité était plutôt morose, à croire qu'il était déjà pris d'une envie de meurtre contre les amoureux imaginaires qu'il devait conduire vers un havre de bonheur tout au long de la comédie :

“Bref, tu n'as pas d'idée”, constata Sziklai, et le silence coupable de Köves équivalait à un aveu.

“Bon, ce n'est pas une raison pour se morfondre, dit Sziklai, calmé. On devrait inventer une bonne histoire, jugea-t-il ensuite.

— Eh oui, acquiesça Köves.

— Essayons de réfléchir”, proposa Sziklai.

Un long silence de soulagement s'installait alors entre eux, Köves devait seulement veiller à garder sur le visage, comme un masque de théâtre, l'expression supérieure, sereinement méditative et en même temps prometteuse de quelqu'un qui allait prendre la parole dès qu'une idée géniale aurait germé dans son cerveau, ce qui n'était plus qu'une question de minutes. En revanche, son regard et son attention se libéraient, suivaient leur propre voie, erraient dans la salle, s'arrêtaient sur l'une ou l'autre table, l'un ou l'autre visage, là-bas, derrière les verres d'eau-de-vie vides, “l'hétaire transcendante”

avait les coudes appuyés sur sa table, le menton appuyé au creux de la main, son regard vide semblait posé sur Köves mais ne pas le voir. Ne le voyait-elle vraiment pas ? Un peu gêné, il détourna le regard, en réalité, une aventure pénible le liait à la “transcendante”, et s'il en cherchait la raison, il ne pouvait que s'en vouloir à lui-même, à moins que ce ne fût à la fille de l'usine. Le fait est que le souvenir de cette fille surgissait parfois dans son esprit, éveillant en lui non seulement une envie de petit déjeuner, mais aussi le fauve qui guette sa proie — oui, Köves aspirait alors à la chaleur d'une femme, non au sens figuré du terme, mais dans un sens concret, palpable : il désirait le corps chaud d'une femme, le velours d'une femme, l'onctuosité d'une femme, pas nécessairement ceux de la fille — il aurait bien sûr pu la retrouver, ils auraient pu se réconcilier s'il n'avait pas considéré que le prix à payer eût alors été trop élevé, son désir était sans objet, plus précisément, il était impersonnel, encore plus précisément, Köves désirait une femme, mais pas une femme particulière, ce désir, ou plutôt cette souffrance risquait un jour de le mettre en danger, pensait-il. Il méditait justement cela — ce soir-là, Sziklai était parti tôt en prétextant d'avoir à se lever le lendemain à l'aube, vu que les pompiers faisaient des manœuvres, et Köves resta seul un moment devant sa bière — quand il crut remarquer que la “transcendante” lui faisait des signes, d'abord des yeux, ensuite peut-être par un léger frémissement des épaules et de la main, mais quand, arborant un sourire sournois qu'il étala comme un tapis sur son désir cruel et lacinant, Köves se leva et se dirigea vers sa table, elle parut outrée : “Qu'est-ce que vous vous imaginez ? ! demanda-t-elle d'une voix rauque, étouffée. Vous venez simplement ici et vous vous asseyez à ma table ? !”, l'obligeant ainsi à être insolent à contrecœur : “Vous avez quelque chose contre ?” demanda-t-il crânement. En principe, elle n'avait rien contre, alors il s'assit, commanda plusieurs tournées d'eau-de-vie, son esprit s'embruma un peu, il écouta patiemment les propos hésitants de la femme qui disait que le monde, y compris eux deux, n'existe pas, que l'existence se déroulait ailleurs, que le monde n'était qu'un obstacle à l'existence et qu'il fallait donc le faire disparaître, car il n'y avait pas de réalité, il n'y avait que des apparences ; au bout d'un certain temps, Köves, que l'alcool rendait visiblement spirituel, remarqua qu'il faudrait cependant payer

réellement l'eau-de-vie, alors elle éclata de rire et lui posa familièrement sa main chaude et sèche sur la cuisse. Et bien que sa proximité eût beaucoup apaisé les tourments brûlants de Köves — comme s'il avait vu en elle non plus une incitation, mais plutôt un obstacle à incarner son désir de femme —, peut-être le contraste inquiétant qui apparaissait entre ses cheveux blonds, la courbe tendre de son menton et son nez décidé et audacieux le persuadèrent-ils quand même de la suivre, dans son tramway de nuit, puis dans la rue jusque chez elle. C'était également une chambre latérale, comme toutes celles où il s'était jusqu'alors rendu à titre privé, et bien que cette fois-ci personne ne lui fit signe de se taire, il devinait quand même la présence de dormeurs dans l'obscurité étouffante — une fois entré dans la chambre, il fut carrément paralysé d'épouvante : dans la semi-obscurité (comme il le découvrait plus tard, l'éclairage énigmatique de la chambre était seulement dû au lampadaire d'en face), des regards fulgurants et phosphorescents le fixaient de toutes parts, il crut entendre les halètements lourds des êtres auxquels ils appartenaient, mais ce bruit imaginaire céda la place au rire aigu de la "transcendante" : "Tu as eu peur ? !", elle étouffait de rire et tomba à la renverse sur le lit à demi défait. "C'est des yeux de poupée", dit-elle ensuite, et sa joie effrénée sembla soudain céder la place à une tristesse tout aussi infinie. "Mais oui, gémit-elle d'une voix bizarre, suraiguë, babillarde, la dame fabrique des yeux de poupée...", et alors seulement, Köves remarqua, par terre, sur les étagères, sur la table, des quantités de poupées et d'ours en peluche au visage encore aveugle. "Pour ce vilain gros monsieur..., poursuivit-elle d'un ton pleurnichard, le Roi... Tu le connais ?", assise sur le lit, elle leva vers Köves des yeux embués que tous ces yeux de verre fixes rendaient particulièrement expressifs. "Bien sûr", répondit-il. "Alors viens plus près", gazouilla-t-elle, et quand il eut obéi, il sentit à nouveau sa main brûlante sur sa cuisse, comme au restaurant, mais un peu plus haut. "Où se trouve la salle de bains ?" demanda-t-il, peut-être pour gagner du temps, mais sans savoir à quoi bon, bien sûr. "Qu'est-ce que tu veux faire dans la salle de bains ?", la "transcendante" ne semblait pas disposée à le lâcher, mais comme il s'entêtait d'une manière qu'il trouvait lui-même incompréhensible, tel un ivrogne qui s'agrippe sans raison à

une fantasque idée fixe, elle lui lança de sa voix redevenue normale, un peu rauque : "Alors vas-y ! Tu trouveras bien tout seul !" Dans la salle de bains, piège tapissé de serviettes, de verres à dents et d'un miroir taché, Köves, qui avait manifestement bu plus que de raison, se demanda s'il allait fermer la porte et passer là la nuit ou s'il valait mieux s'esquiver discrètement ; finalement, tel un fugitif qui se repent de ses fautes, il se faufila dans la chambre où la femme était étendue sur le lit — dans le contre-jour qui filtrait par la fenêtre, il voyait plutôt sa silhouette —, sa respiration régulière, légèrement sifflante trahissait que dans l'intervalle — et comme elle était : tout habillée — elle s'était endormie. Il attendit un instant qu'elle se réveillât, sans rien faire pour cela à part attendre, puis dégrisé, vaguement vexé et quelque peu soulagé, mais en même temps honteux comme s'il n'avait pas eu la force de céder à sa propre faiblesse et d'avoir en fin de compte gardé d'une manière cupide et stérile une chose destinée à être dilapidée, il quitta l'appartement sans faire de bruit ; le lendemain, la "transcendante" paraissait ne se souvenir de rien : elle avait devant elle ses habituels verres d'eau-de-vie, elle écoutait avec son habituel regard perdu dans le lointain les propos pourtant visiblement énergiques du Pompadur — crinière blanche hirsute, son visage balayé par la tourmente penché vers le sien —, et elle rendit à Köves son salut prudent d'un clin d'œil fugace, distrait et totalement impartial. Faisant de même, il détourna vite son regard de la table des musiciens après qu'il s'y fut posé par hasard ou par habitude, à la recherche de son vieil ami le pianiste qu'il n'avait pas vu depuis qu'il l'avait rencontré ici, dans la porte tournante des *Mers du Sud*. Un soir — alors que Sziklai était en retard — Köves avait perdu patience, s'était levé et dirigé vers la table des musiciens et il avait demandé à un homme chauve, au visage légèrement bouffi avec des poches flasques sous les yeux — il lui semblait avoir déjà entendu dire qu'il jouait d'un instrument à vent, peut-être du saxophone —, en s'excusant d'abord de le déranger, s'il avait des nouvelles du pianiste. A son immense surprise, le saxophoniste sembla ne pas avoir la moindre idée de qui il s'agissait, pourtant il passait difficilement inaperçu et, de surcroît, Köves se souvenait l'avoir vu plusieurs fois discuter intimement avec le saxophoniste, ce qui lui avait permis de déduire que c'étaient de bons

amis ou au moins des connaissances assez proches. "Il travaille à *L'Etoile Lumineuse*", dit Köves pour lui rafraîchir la mémoire. "A *L'Etoile Lumineuse* ? !..., s'étonna le saxophoniste. Mais ils n'ont pas de pianiste, à *L'Etoile Lumineuse*, il n'y a que l'orchestre à cordes Tango !" Et comme pour prévenir les doutes éventuels de Köves, il demanda à son voisin, un homme sentant la brillantine, cheveux bruns, visage figé et joues bleues : "Il y a un pianiste à *L'Etoile Lumineuse* ?" et celui-ci, aussi surpris que le saxophoniste, dit : "Quelle idée ? ! A *L'Etoile Lumineuse*, il y a l'orchestre à cordes Tango", en regardant Köves d'un air presque énervé. "Vous voyez !...", triompha le saxophoniste ; Köves le remercia rapidement pour ses aimables renseignements et regagna sa place, il vit encore l'homme au menton bleu dire quelque chose avec humeur au saxophoniste qui écarta les bras, fit une grimace et secoua la tête d'un air contrit, Köves se dit que c'était probablement parce qu'il les avait importunés. Un instant plus tard, M. André, "l'anesthésiste", passa à côté de sa table dans son élégant costume sombre, une longue cigarette à la main, il inclina légèrement sa tête chenue en guise de salutation puis, semblant se rappeler soudain quelque chose, il s'arrêta et dit avec un sourire mondain qui contrastait avec le ton confidentiel de sa voix : "J'ai entendu que vous demandiez des nouvelles du Petit, le pianiste. — Oui", répondit Köves stupéfait : il ne se souvenait pas d'avoir vu M. André à proximité pendant qu'il discutait avec les musiciens, mais il n'avait peut-être simplement pas bien regardé autour de lui, "vous avez peut-être de ses nouvelles ? demanda-t-il. — Bien sûr, c'était un très bon ami à moi", dit M. André en hochant la tête, et bien qu'il n'eût pas répondu exactement à ce qui lui avait été demandé, Köves sentait néanmoins, en regardant s'éloigner son dos svelte, qu'il avait obtenu une réponse exacte à sa question, et désormais il ne pouvait qu'espérer que tout s'était déroulé selon le souhait du pianiste et qu'il n'avait pas été tiré du lit.

En un mot, Köves aurait pu en trouver, des histoires, il suffisait de regarder autour de soi : il racontait l'une ou l'autre à Sziklai, ils en discutaient alors en bonne entente et oublaient presque pourquoi ils étaient là, jusqu'à ce que Sziklai se rappelât soudain :

“Revenons-en à notre comédie !

— Oui ! acquiesça Köves, arborant de nouveau son expression zélée.

— Trouvons au moins une bonne fille !” l’encouragea Sziklai, puis il lui expliqua qu’avec un bon rôle féminin, l’auteur avait “pour ainsi dire déjà gagné la bataille”. Selon Sziklai, la fille devait être un peu fantasque mais aussi excitante, à la fois “insupportablement capricieuse et adorablement attirante” : mais alors, en général, il se faisait déjà tard et, comme disait Sziklai, la fille était “remise au lendemain” où, comme ils se le promettaient derrière la porte tournante, dans la nuit sombre et muette, ils se retrouveraient au même endroit, aux *Mers du Sud*.

Suite

Köves s’en sortait beaucoup mieux avec la littérature du ministère, même si cela ne relevait pas de ses fonctions au sens strict : pour faire son travail, il n’avait pas besoin de capacités littéraires, d’ailleurs il ne parvint jamais à découvrir quelles capacités étaient nécessaires. Ses premières journées au ministère, il les passa presque exclusivement à lire, et encore, uniquement les écrits de son collègue, l’autre collaborateur, plus précisément, le rédacteur en chef, car c’était là son titre exact, quant au directeur de la publication, il considérait, avec son sourire quelque peu douloureux, et cette fois-ci une fleur bleue à la boutonnière, que ces œuvres étaient pour Köves la meilleure introduction aux tâches qui l’attendaient et qu’elles pourraient lui servir — le regard du chef rechercha celui de la secrétaire, comme s’ils savaient une chose à laquelle Köves n’était pas encore initié — de modèle idéal à suivre. Si bien que Köves se mit à lire cette production qui semblait se composer de reportages ou de communiqués, parfois d’essais, et chacun de ces textes commençait comme s’il s’agissait de communiquer avec beaucoup d’enthousiasme au monde extérieur une information, un événement,

peut-être un renseignement que soit l'auteur avait oublié de mentionner en écrivant son texte, soit que Köves ne comprenait tout simplement pas, d'autant moins qu'après les premières phrases, ses yeux se mettaient à glisser de-ci de-là entre les lignes, de plus en plus bas, jusqu'à déraper hors de la feuille et, à son grand effroi, il se rendait soudain compte qu'il s'était assoupi. En outre, du moins à ce qu'il lui semblait, le rédacteur en chef, un homme d'un certain âge un peu dégarni, avait dû commencer à écrire dans sa plus tendre enfance et n'avait jamais cessé depuis, les doubles de ses œuvres reliés avec des trombones encombraient des étagères et des tiroirs entiers, et quand le regard éprouvé de Köves se posait par hasard sur la secrétaire, peut-être pour se rafraîchir durant un bref instant, celle-ci bondissait aussitôt et posait spontanément sur son bureau de nouvelles piles d'écrits du rédacteur en chef puis retournait vite vers sa machine à écrire sur laquelle elle écrivait justement sous la dictée de celui-ci, ou bien tapait l'un des textes qu'il lui avait donné à recopier au propre. Bien sûr, Köves gardait malgré tout des traces de ce qu'il lisait, une impression vague mais néanmoins homogène qui dans l'ensemble lui rappelait ce que Sziklai lui avait dit le soir où il s'était "engagé chez les pompiers". Fondamentalement, se disait-il, il s'agissait de la même chose, toutes proportions gardées, bien sûr : à savoir qu'au ministère de la Production, on semblait avoir compris que la production n'était nullement l'activité naturelle qu'on avait manifestement crue pendant longtemps, mais une entreprise, voire une vocation extraordinaire et héroïque, dont ni le grand public ni les ouvriers eux-mêmes n'avaient clairement conscience ; ils se contentaient de faire leur travail sans savoir ce qu'ils faisaient et la tâche du rédacteur en chef — désormais aussi la sienne, comme Köves le comprit avec effroi — était d'éveiller l'amour-propre en eux et la considération générale envers eux.

Le fait est là : un jour, Köves se rendit compte qu'il ne se contentait plus de lire les reportages, communiqués et essais du rédacteur en chef, mais qu'il en écrivait lui aussi, si toutefois il menait à bien cet exploit, ce dont il n'était nullement convaincu, puisqu'en général il ne comprenait pas, et par conséquent ne pouvait pas juger, les textes qu'il écrivait pourtant de sa propre main, et même avec sa propre tête. Köves, ou le rédacteur en chef, ou bien le

directeur de la publication en personne, ou bien encore la secrétaire recevaient sans cesse des rapports dont il était informé sans délai si leur contenu entrait dans le cadre de ses compétences que tout le monde semblait connaître précisément, sauf lui-même. Il devait alors se rendre sur les lieux, en général dans une usine sidérurgique, pour vérifier de ses propres yeux la véracité de ces rapports qui parlaient d'une invention, d'une performance, ou encore des nouveaux exploits d'une grande figure de la production, et de formuler par écrit le résultat de ses observations — plus précisément de formuler par écrit ce qu'il fallait formuler par écrit, ce qui n'était pas toujours évident à ses yeux. Le mieux était, à son avis, d'avoir à rendre compte d'une invention : après tout, une invention est un fait précisément défini au contenu indiscutable, aisément descriptible une fois qu'on a constaté la réalité du fait et compris son principe objectif. Sauf qu'il fut bien obligé de comprendre petit à petit qu'il ne suffisait nullement de constater la réalité d'un fait, lequel d'ailleurs ne correspondait parfois pas au souhait, voire aux exigences qui étaient posées à ce fait, ou aux faits en général ; non, un fait, constata Köves, n'était pas quelque chose dont on pût se contenter, et bien qu'à la rédaction il eût beaucoup entendu parler de l'importance des faits, il comprit vite que ceux-ci étaient ce qu'il y avait de moins important et que beaucoup plus importante était sa façon de les voir, ou plutôt la façon dont il devait ou aurait dû les voir, et même quel fait il considérait comme un fait : arrivé là, Köves dérapait et perdait en général le contrôle de ce qu'il écrivait. Cette activité d'écriture lui faisait le même effet que le limage à la ferronnerie : la tâche lui paraissait simple, il ne manquait pas de bonne volonté et pourtant, il était incapable de faire ce que des personnes potentiellement plus simples que lui — par exemple une fille, un rédacteur en chef — accomplissaient avec aisance. Et sa situation était d'autant plus pénible qu'il était livré à lui-même, tandis qu'à la ferronnerie, il y avait le contremaître qui lui montrait toujours avec son outil où et comment il avait fait des erreurs : le directeur de la publication lui témoignait une confiance aveugle au point que Köves jugeait que l'ébranler avec ses doutes et ses questions serait à la fois risqué et extrêmement stupide ; quant au rédacteur en chef, il ne faisait pas grand cas de Köves, son regard errait ailleurs les rares fois où ils

devaient échanger deux mots, à croire qu'il le considérait seulement comme un phénomène passager qui ne méritait pas d'attention particulière.

Ainsi, Köves vivait dans une incertitude constante et pénible : presque chaque jour, il produisait un texte plus ou moins long que, du point de vue du style et d'un certain hermétisme paraissant lourd de sens, il façonnait autant que possible sur le modèle du rédacteur en chef, à savoir qu'il les corrigeait jusqu'à ne plus les comprendre lui-même, car tant qu'il les comprenait, il voyait bien qu'ils n'avaient aucun sens et que, par conséquent, ils ne pouvaient pas être bons, plus précisément, qu'ils ne pouvaient pas correspondre à l'objectif, dont bien sûr, et c'est peut-être là que résidait le problème, il n'avait pas la moindre idée ; en revanche, le temps de les finir, il ne savait plus s'ils étaient conformes à l'objectif, car il ne comprenait plus ses textes et encore moins quel but ils étaient censés atteindre. Si bien que, lorsqu'un après-midi le directeur de la publication — qui venait juste de revenir au bureau qu'il avait quitté en toute hâte une heure auparavant en lançant au passage à la secrétaire qu'en cas de problème exceptionnel ou particulièrement urgent, on pourrait le trouver dans le bureau de la présidente en exercice de la Commission de Contrôle où se déroulait une importante réunion — s'arrêta derrière lui pour le regarder se débattre avec son texte du jour, il tressaillit comme si l'heure de vérité avait sonné pour lui. Et quand le directeur lui posa la main sur l'épaule et lui dit, d'une voix indubitablement aimable : "J'aimerais que tu viennes un instant dans mon bureau", Köves se leva, soulagé de pouvoir enfin entendre la sentence après tant d'angoisse.

Mais le directeur lui montra amicalement une chaise devant son bureau et, avant d'obéir à cette invitation muette, tel un mourant qui pense avec sa dernière énergie à ses obligations en ce bas monde, Köves déposa son travail du jour sur le bureau du directeur de la publication.

Ce dernier eut un mouvement de recul :

"Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Un tout nouveau mode de fabrication, commença Köves d'une voix un peu funèbre, qui..."

Mais le directeur l'interrompit aussitôt :

“Allons !...”, dit-il en jetant le texte dans l'un des tiroirs de son bureau. Puis, à la vue de la stupéfaction de Köves, un léger sourire apparut aux environs de sa moustache, il se pencha un peu par-dessus la table et sur le ton de la confidence, avec un clin d'œil complice, lui demanda :

“Un nouveau mode de fabrication ? Qui diable s'intéresse à ce genre de conneries ? !” et Köves, sur le coup ne sachant que faire de son visage, cet objet nu et incontrôlable qui le mettait constamment en péril — s'il avait pu, il l'aurait mis dans une poche ou caché sous ses vêtements pour ensuite le jeter discrètement dans la rue, de la même manière qu'on se débarrasse d'un objet honteux et inadapté —, fit un sourire hésitant des lèvres tandis qu'à tout hasard il fronçait sévèrement les sourcils, prêt à s'indigner.

Cependant, le directeur se renversa sur sa chaise, arrangea sa cravate, puis, avec une nuance de douleur dans le sourire et la tête légèrement penchée sur le côté, il dit :

“J'aimerais te lire un poème.

— Un poème ?” répéta Köves, abasourdi.

Semblant jouir de sa surprise, le directeur dit en souriant :

“C'est moi qui l'ai écrit”, en sortant de la poche intérieure de sa veste ornée de nouveau ce jour-là d'une fleur blanche à petits pétales une feuille de papier pliée en quatre que, au grand effroi de Köves, il se mit à déplier lentement.

Tournant. Passion. Dégrisement

Un matin, peut-être plus précisément en fin de matinée, Köves franchit la porte de son immeuble et, en sifflotant — bien qu'il n'y eût aucune raison à cela : le temps était couvert, un vent froid soufflait, soulevant au-dessus des mes la poussière des chantiers interminables qui semblaient seulement multiplier les ruines, les

échafaudages et toutes sortes d'obstacles, mêlée à des odeurs âcres comme si l'automne approchait, ce qui d'ailleurs n'était pas exclu, Köves avait au fond de sa mémoire de véritables automnes jaunes et roux qui n'avaient peut-être jamais existé, qui évoquaient des images rêveuses de feux de cheminée crépitants, et il eut soudain l'envie capricieuse d'avoir un manteau léger, doux et cependant chaud, il enfoncerait son menton d'un geste familier dans le col relevé —, il partit en sifflotant vers son lieu de travail, le ministère de la Production. A vrai dire, Köves n'arriverait pas à l'heure ce matin-là — la veille, avec Sziklai, il avait mijoté un peu trop longtemps les péripéties de leur comédie toujours en gestation et, pour se changer les idées, il avait traversé à pied la ville plongée dans un profond silence nocturne, troublé seulement de temps en temps par un bruit inattendu, des pas furtifs, un grincement, un murmure ou un gémissement, lambeaux audibles d'un rêve commun que faisaient les dormeurs inquiets derrière leurs fenêtres obscures : si bien qu'il s'était couché tard et ne s'était tout simplement pas réveillé à l'heure, mais grâce à l'intimité qui s'était installée dans ses rapports avec le directeur de la publication, et sans aucun doute à juste titre, il se savait dans la situation assez privilégiée de quelqu'un qui peut se permettre certaines libertés, à condition bien sûr de ne pas en abuser. Effectivement, malgré ses compétences plus que limitées en matière de poésie — il n'en avait jamais écrit, si l'on excepte une année probablement difficile de sa lointaine enfance, et en lisait encore moins —, le directeur de la publication semblait se fier à son jugement, car, depuis cette première fois, il lui lisait régulièrement ses poèmes, la veille il lui avait même lu une nouvelle qu'il avait définie lui-même comme étant "plutôt une ballade en prose". Assurément, l'avis de Köves était toujours favorable : pour autant qu'il put en juger, les poèmes du directeur relevaient en majorité de la poésie lyrique — en général Köves n'y comprenait pas grand-chose, ils étaient soit trop courts, si bien qu'ils étaient finis avant qu'il n'ait eu le temps de se concentrer, soit trop longs, et donc, la voix mélodieuse du directeur qui s'élevait et s'abaissait, les rimes qui se succédaient par vagues le berçaient et le plongeaient dans une sorte d'agréable somnolence avant qu'il ait pu se forger une opinion, et ainsi il n'avait pas de mal à louer leur climat étrange et

mélancolique, leur atmosphère mystérieuse, et ainsi de suite. Il remarqua néanmoins que certaines images se répétaient avec une régularité maniaque, par exemple celle de la fleur “d'un rouge intense” au “calice charnu” qui “absorbe avec avidité” les gouttes “frémissantes” de pluie ou de rosée, et aussi celle de la fontaine dont les jets “jaillissent” soit irrésistiblement, soit en arc-en-ciel, et qui sait encore comment, mais toujours à la fin d'un poème plein de pluie, de rosée, d'embruns et de toutes sortes d'humidités. Indéniablement, l'écoute et surtout le commentaire des poèmes (plus précisément leurs louanges) signifiaient un surcroît de travail pour Köves — le directeur de la publication l'invitait régulièrement après les heures de bureau à “une petite conversation”, et alors ni le rédacteur en chef ni la secrétaire ne les incommodaient plus, pas plus qu'ils n'avaient à craindre d'être interrompus par un problème inattendu — par ailleurs, la confiance, justifiée ou non mais paraissant sans réserves, que le directeur témoignait à Köves remplissait ce dernier de courage, il posait d'un geste plus assuré ses rédactions sur le bureau du directeur, même si le sort de ses écrits restait pour lui un secret, peut-être un jour, pensa-t-il une fois avec une sérénité hautaine, les novices qui marcheraient dans ses pas s'en instruiraient-ils, comme lui-même avait tout appris du rédacteur en chef.

Il fut donc d'autant plus surpris en arrivant le matin au bureau d'y trouver le directeur, le rédacteur en chef et la secrétaire, debout côte à côte, comme s'ils n'avaient rien eu d'autre à faire ce jour-là que d'attendre son arrivée, et aussi d'avoir pour seule réponse à son bonjour enjoué quelques secondes de silence rompu seulement par la question que le directeur lui posa :

“Quelle heure est-il ?”

Il répondit approximativement et non sans un mauvais pressentiment, après quoi le directeur, avec ce matin-là de nouveau une fleur blanche à la boutonnière, lui demanda :

“A quelle heure commence le travail ?” et Köves — qu'aurait-il pu faire d'autre — dit une heure dépassée depuis une bonne heure et demie.

“Où est-ce que tu étais tout ce temps ?” : telle fut la nouvelle question du directeur, et Köves qui, sous prétexte de visiter une usine quelconque, s’était déjà plusieurs fois tout simplement approprié du temps, l’employant à dormir, flâner ou à régler des affaires privées, ce que personne ne lui avait reproché jusqu’alors, surtout pas le directeur de la publication, répondit qu’il avait, ou plus précisément aurait dû visiter dès la première heure une usine à propos d’une performance de production extrêmement importante, mais certaines raisons, de surcroît très sérieuses, en fait des ennuis de santé — en effet, il s’était réveillé avec des vertiges et des nausées, en plus il avait de la fièvre —, l’en avaient empêché.

“Et maintenant tu vas mieux ?” demanda le directeur, et après un instant d’hésitation Köves déclara que s’il n’allait certes pas parfaitement bien, il se sentait mieux.

“Alors”, dit le directeur en sortant la main qu’il avait jusqu’alors tenue derrière le dos et dans laquelle il serrait une liasse de feuilles de papier : s’il ne s’abusait, Köves reconnut avec effroi ses propres écrits, les innombrables rédactions qu’il avait écrites et données au directeur depuis qu’il était là, “alors essaie de faire des articles utilisables avec cette salade !”, et il jeta tout le paquet sur le bureau de Köves (qui effectivement avait son propre bureau au ministère), mais soit parce qu’il avait mal mesuré son geste, soit parce qu’il avait lâché la liasse exprès trop tôt, les feuillets non reliés tombèrent, tournoyèrent et voletèrent dans toute la pièce, si bien que Köves fut obligé de les pourchasser et de les ramasser un à un.

Pendant ce temps, le directeur de la publication alla chez la présidente en exercice de la Commission de Contrôle pour un entretien important, comme il l’avait dit à la secrétaire à laquelle le rédacteur en chef avait pour sa part fait savoir qu’il était attendu dans une usine de locomotives pour une affaire qui ne souffrait pas de délai : et Köves, qui était assis depuis un certain temps à son bureau à fixer l’amas désordonné de feuilles qui s’y amoncelait, perçut soudain une sensation précise et excitante derrière sa nuque, ce n’était pas un contact, seulement un souffle, chaud, stimulant et parfumé, comme l’idée d’un corps de femme proche, il n’hésita qu’un seul instant, ce n’était pas de l’hésitation, mais une prise de

conscience prudente et encore incrédule, il leva le bras et, sans se retourner, capture avec une précision infaillible une petite main douce qu'avec des hoquets et des bruits singuliers étrangers à ses propres oreilles, visiblement, le comportement du directeur l'avait quelque peu éprouvé, il se mit non seulement à baisser, mais plutôt à arracher et à déchiqueter comme un fauve affamé qui trouve une proie inespérée. Et tandis qu'un bras léger enlaçait son cou par derrière, qu'une masse vivante, tiède et câline enveloppait sa nuque, Köves sentit avec ses cheveux les sons se former dans la poitrine de la femme et monter dans sa gorge avec des frémissements caressants :

“Mon pauvre petit !...”, dit ou plutôt murmura la secrétaire d'une voix grave et sensuelle.

Ensuite, Köves dut attendre de longues heures avant de pouvoir enfin prendre le bras de cet être caché derrière son zèle silencieux qu'il comparait parfois en pensée à un joli petit écureuil agile et gracieux qui avait dépassé d'un seul geste cette comparaison banale, au point que toute la journée Köves fut ahuri par sa propre cécité ; il ne gardait aucun autre souvenir de cette journée, tout au plus qu'elle fut longue et que leurs regards semblaient plutôt s'éviter que se chercher, comme s'ils s'étaient déjà mis d'accord sur la seule question essentielle, et que tout ce qui leur importait désormais était de veiller l'un sur l'autre durant ces heures arides qui les séparaient de leur heure, d'apaiser leur impatience presque dououreuse, puisqu'ils étaient très peu seuls, et quand ils l'étaient, ils n'avaient jamais l'impression de l'être. Si bien que, en attendant de pouvoir enfin se prendre par le bras, ce qui eut lieu dans une petite rue qu'ils empruntèrent chacun de son côté en sortant du ministère, et qu'ils longèrent comme des étrangers, loin l'un de l'autre sur le trottoir, jusqu'à ce qu'elle se retourna enfin, ralentît le pas et le laissât la rejoindre — le sentiment qu'ils avaient bridé s'était atténué et éteint, comme un membre engourdi.

“J'ai une chambre pas très loin d'ici, dit Köves d'un ton presque maussade.

— Alors allons chez moi, j'ai un appartement”, répondit la secrétaire, et il reconnut la voix qu'elle prenait au bureau pour parler

au téléphone.

Lorsqu'ils eurent refermé la porte derrière eux, ils eurent juste le temps de se débarrasser de leurs vêtements, mais plus assez pour se mettre au lit ; ils tombèrent sur le tapis bariolé un peu usé, roulèrent fébrilement l'un sur l'autre, en haletant, en gémissant, comme s'ils n'avaient attendu que cela depuis des siècles, non, depuis des millénaires, attendu et souffert sous l'oppression, dissimulant en eux-mêmes sournoisement, malgré les coups qui s'abattaient sur leurs âmes et leurs corps, l'espoir insensé que leurs tourments, une fois rien qu'une, disparaîtraient sous le plaisir, ou plus précisément qu'un jour tous leurs tourments se fondraient en un seul plaisir qui les ferait gémir comme leurs tortures, puisque, durant toute leur vie, ils n'avaient jamais appris qu'à gémir.

Et ainsi, Köves se rappelait avec précision les paroles, les ambiances, les caresses, les différentes situations de toute cette journée et de la nuit qui suivit, mais beaucoup moins bien leur chronologie et leurs corrélations.

“En fait, qu'est-ce qui s'est passé entre vous ?” demanda-t-elle, mais Köves ne savait plus si elle avait posé cette question au bureau, dans la rue ou déjà au lit, car ils avaient quand même fini par déplier le lit où, dans la semi-obscurité qui les enveloppait petit à petit, ils se réfugièrent comme dans une douve ou une casemate capitonnée, parfaitement protégés du monde extérieur sur lequel, avec leurs corps qui se mêlaient convulsivement, ils prenaient leur revanche pour les torts qu'ils avaient subis. “Il t'a mis dans sa confidence ? Il t'a initié à ses secrets ?

— Quels secrets ? demanda Köves.

— C'est ce qu'il fait toujours, dit la fille. D'abord il se confie à toi, après il te tue.

Moi, il m'a seulement lu une de ses nouvelles, protesta-t-il.

— De quoi elle parlait ?

— Une bêtise. Impossible à raconter, dit-il en haussant les épaules.

— Essaie”, le pria-t-elle, et Köves essaya, ce qui n'était guère facile car il n'avait pas écouté avec assez d'attention, et par conséquent il ne

s'en souvenait guère ; ce qu'il réussit à dépeindre le mieux fut — au plus grand amusement de la fille dans lequel Köves crut déceler, si toutefois il ne se trompait pas, une nuance d'impatience presque teintée de résistance — son effroi lorsque, la veille, le directeur 1 avait fait venir dans son bureau pour une raison tout à fait évidente, mais qu'au lieu de l'habituelle feuille de papier pliée en quatre, il avait sorti de son tiroir toute une liasse. "J'ai écrit une nouvelle, avait-il annoncé à Köves avec un sourire modeste mais néanmoins un peu provocateur. "Ah ! une nouvelle !" avait dit Köves avec joie — en réalité bien sûr : avec horreur. La mine méditative, le directeur avait rectifié ce qu'il venait de dire : "Je l'appellerai peut-être plutôt ballade, ballade en prose." Ensuite Köves raconta à la fille comment le directeur de la publication avait chaussé ses lunettes, qu'il mettait rarement, puis, en quelques mouvements secs des bras, remis en place les manchettes de sa chemise, défroissé les feuilles de papier, jeté encore un coup d'œil sur Köves, s'était éclairci la gorge et s'était enfin mis à lire d'une voix onctueuse et sensuelle — quant à Köves, qui avait déjà acquis assez d'expérience dans ce domaine pour endosser le rôle de l'auditeur attentif, il s'assit de manière à s'appuyer aux accoudoirs pour que ses mains viennent se placer sous son menton et devant sa bouche, pouvant ainsi dissimuler les bâillements intempestifs, mais il était surtout occupé à évaluer la quantité de papier qui se trouvait devant le directeur en pensant avec angoisse qu'il avait promis à Sziklai de le voir tôt ce soir-là aux *Mers du Sud*. Si bien qu'il manqua irrémédiablement le titre et les premières lignes de la nouvelle, il se souvenait seulement que l'histoire se déroulait à une époque vague, en un lieu complètement absurde, et que le texte était écrit dans une langue tarabiscotée, archaïsante et, selon lui, incorrecte. En bref, dans l'histoire, le directeur, ou plutôt pas le directeur mais le narrateur, un certain "voyageur", essayait de se rappeler Köves, erre dans une espèce de désert, soudain, il arrive près d'une tour (Köves dit à la secrétaire de ne pas lui demander pourquoi c'était justement une tour, ou de quelle tour il s'agissait, car cela ne s'avérerait jamais), dans la tour, il voit une très belle dame (en fait, c'est sûrement le chant de la dame qui l'avait attiré dans la tour, se dit soudain Köves), qui vient vers lui et le mène dans le jardin — jusqu'alors on ne savait pas qu'il y avait

un jardin dans les environs. Alors, poursuivit-il, arrive la description détaillée, voire luxuriante, du jardin les massifs au milieu des pelouses, les petits lacs miroitants, les calices charnus, d'un rouge profond de fleurs odorantes qui absorbent avec avidité les gouttes de rosée frémissantes, et puis il y a aussi une fontaine qui fait jaillir avec audace ses jets vers le ciel. Et là, poursuivit-il, alors que la dame le mène sur le sentier, le directeur, ou plutôt le voyageur — que Köves voyait toujours sous les traits du directeur, petit bonhomme aux vêtements soignés, mais dans un déguisement délivrant au milieu des décors du jardin — s'aperçoit que la dame porte de lourdes chaînes aux chevilles et aux poignets. Il en fait la remarque, lui promettant de la libérer, mais elle se contente de rétorquer : "J'aime les chaînes." Ensuite, ils s'asseyent quelque part, au pied d'un arbre méridional — en ce moment, Köves était malheureusement incapable de se rappeler son beau nom, c'était peut-être un magnolia, peut-être un eucalyptus — et à la lueur de la lune qui vient de se lever, le directeur remarque que les épaules et la poitrine de la dame — il apparaît donc que, qui sait comment, ses vêtements ont glissé entre-temps — sont maculées par des zébrures, des cicatrices, des traces de fouet. "Tu aimes le fouet ?" lui demande le directeur, mais elle se tait et pose seulement sur lui le regard énigmatique de ses yeux sombres et profonds qui sont "comme l'eau des puits nocturnes", cita Köves. Le directeur de la publication est envahi par un mauvais pressentiment ; sauf que désormais s'est déjà éveillée en lui, et c'est là un euphémisme loin d'être le mot juste, une pitié qui étouffe sa raison ; si bien qu'il se met à baisser les blessures de la dame qui, à sa manière énigmatique, se lève, prend le directeur par la main, le ramène au pied de la tour, et là, sur la pelouse au clair de lune, elle cède à sa passion. Suivaient quelques détails — Köves avait cru comprendre que le directeur de la publication, à savoir le voyageur, au lieu de l'accomplissement espéré a connu plutôt une certaine déception, considérant que la dame avait fait preuve de peu d'ardeur : ce fait ainsi que ses mauvais pressentiments furent éclairés d'un jour noir. Car un cri effrayant retentit et un homme ténébreux et membre apparaît, tenant un fouet à plusieurs lanières noueuses — le maître de la maison et de la femme, qui a dû tout voir par une fenêtre du haut de sa tour. Puis suivaient des images pénibles de trahison, de

cruauté et de lubricité, prévint Köves avec, par plaisanterie bien sûr, une attention exagérée. Le maître de maison lâche “ses gens et ses chiens” sur le directeur de la publication. La dame implore sa clémence, d’abord pour eux deux puis, quand l’homme lève sur elle son fouet, pour elle-même, oubliant le directeur ; il la soulève et la serre contre sa poitrine. Le directeur, qui pendant ce temps lutte contre “les chiens et les gens”, croise le regard de la dame où il voit de la pitié et autre chose encore : “le plaisir volé”. Alors ses forces l’abandonnent et il se livre “aux gens et aux chiens”. Il meurt peut-être, c’est du moins ce que croient la dame et l’homme. Mais il voit et il entend. Il voit le sourire de la dame, le geste de sa main qui caresse les bras et la poitrine musclés de l’homme, et même le fouet, et il voit l’homme regarder avec un plaisir sinistre le cadavre du directeur et sa femme bien vivante. Celle-ci lui lance à son tour un regard excité. Le couple ténébreux roule à terre, ils essaient de s’aimer sur la pelouse qui scintille au clair de lune argenté, juste à côté du corps du directeur. Mais il a beau s’escrimer ; et elle a beau essayer sur lui tous les secrets et ruses de l’amour que le directeur lui a appris juste avant : finalement, ils se relèvent, honteux, effondrés, les larmes aux yeux. “Toujours pas ?...”, demande-t-elle tout bas. “Toujours pas”, répond-il la tête basse. Dans son désespoir et son emportement, il saisit son fouet, mais d’un seul geste, elle le fait tomber de sa main. Elle ôte ses chaînes et les lui met. Elle lui passe même une chaînette dans le nez, les lèvres et les oreilles. Il supporte tout cela docilement, en silence, comme s’il avait été battu. Puis elle saisit les chaînes et le conduit dans la maison, en haut de la tour, et le directeur laissé pour mort entend le cliquetis des chaînes à travers la fenêtre du seigneur, il a probablement été enchaîné au mur.

Köves, qui depuis quelques instants parlait de plus en plus lentement, se tut, sans doute définitivement, il dut même s’assoupir un moment, car la voix pressante de la fille le fit sursauter :

“Et alors... ?”, et il répondit qu’en substance, la nouvelle était finie. Le seigneur a été mis aux fers, la dame remonte dans la tour et le directeur entend à nouveau son chant : eh bien, elle ne dort jamais, pense-t-il avec effroi en pressant le pas, entre-temps, il s’est un peu remis, déjouant la vigilance des chiens et des gens, il s’est sauvé et

“avec ses blessures sanguinolentes”, il se retrouve à l’extérieur, dans le désert inhospitalier, certes, mais enfin libre.

“Libre !”, Köves revint brusquement à lui et fut presque effrayé par le cri inattendu et trop aigu de la secrétaire. “Pauvre type !... Il ne va jamais se libérer”, ajouta-t-elle d’une voix amère, et Köves qui recommençait à sombrer dans l’inconscience — ses sens épuisés, satisfaits et engourdis exigeaient du repos, du sommeil, un profond sommeil léthargique, comme s’il était ivre — et qui sur le coup ne savait pas si la lueur qui filtrait par la fenêtre était encore celle du crépuscule ou déjà celle de l’aube, demanda, la langue pâteuse :

“De quoi ? Et qui ça ?

— Alors tu ne sais vraiment rien ?” demanda-t-elle, et il paraissait effectivement ne rien savoir, rien de rien. “La présidente en exercice de la Commission de Contrôle !... Cette putain !...”, la voix de la secrétaire retentit comme une sirène dans la nuit, Köves sentait le contact chaud et humide de son visage sur ses doigts, à l’évidence, elle avait pour un instant posé au creux de la main de Köves son front, ses yeux pleins de larmes, mais elle se redressa bientôt, d’un geste violent, comme pour jeter au loin la douleur qui la minait, elle secoua plusieurs fois la tête, ses cheveux soyeux et odorants qui volaient de-ci de-là effleurèrent les épaules de Köves.

“Tu travailles depuis si longtemps chez nous, dit-elle d’une voix étranglée, venant juste de râler ses larmes, et tu te comportes comme si tu ne faisais pas partie de notre groupe, comme si tu étais un étranger : le directeur l’a dit ce matin, et je le dis moi aussi.

— Je n’y peux rien”, balbutia-t-il. Et, pareil à quelqu’un à qui l’approche du sommeil ou toute autre torpeur délie la langue, il ajouta sans gêne, avec une détermination sereine : “Vous ne m’intéressez pas.

— Je te crois. C’est vrai, nous n’avons rien d’intéressant”, entendit-il la fille dire d’une voix sourde et amère, et bien qu’elle fût, apparemment depuis très longtemps, allongée à côté de lui, immobile et silencieuse, il ne retrouva pas entièrement ses esprits, mais ne s’endormit pas ; au lieu de cela, sous l’effet d’une stimulation inconsciente, il bougea et tâta l’air de la main, jusqu’à la poser sur la

peau d'abord réticente, puis de plus en plus conciliante et docile de la femme, et la chaleur de ses caresses sembla libérer sa voix car elle se mit à parler tout bas.

“La présidente en exercice de la Commission de Contrôle... Tu crois, n'est-ce pas, que c'est seulement une fonction temporaire qu'on exerce à tour de rôle : c'est bien ce que l'intitulé de la fonction te suggère ?

— Oui, admit-il en hochant de surcroît la tête, vraisemblablement pour rien car elle pouvait à peine le voir dans le noir.

— Eh bien non ! s'écria-t-elle, contredisant avec une sorte de triomphe amer l'affirmation de Köves. Absolument pas ! C'est toujours elle qui est le président en exercice de la Commission de Contrôle, comme par hasard, c'est toujours elle, elle, elle et personne d'autre, jamais, c'est comme ça depuis des années et ça le restera encore longtemps !... Qui oserait affronter son mari ?

— Pourquoi ? C'est qui ? demanda-t-il plutôt pour meubler le silence, pour entendre la voix de la fille, preuve de sa présence, que par réelle curiosité.

— Le secrétaire du ministre, répliqua-t-elle avec la même amertume que précédemment qui, à cause de la perspicacité qu'elle recelait, sonnait comme un triomphe.

— Alors il y a aussi un ministre ? s'étonna-t-il, mais elle commençait visiblement à le prendre en grippe :

— Tu n'es pas sérieux, dit-elle, il y a sa photo dans chaque bureau, chez nous aussi, juste au-dessus de ta tête”, et Köves, qui voyait bien de quelles photos il s'agissait, bien sûr, même si par ailleurs, et peut-être justement parce qu'il en avait tellement vu, ne se rappelait que vaguement le visage, comme on se souvient des visages qu'on voit régulièrement à certains endroits, à certains moments et qui nous rappellent ces endroits et ces moments mais jamais eux-mêmes : il avait l'impression qu'elle avait mal compris sa question, mais quant aux doutes qu'il voulait exprimer à travers celle-ci, il les avait peut-être lui-même oubliés, si bien que, pour garder la face, il se contenta d'observer :

“Ça ne prouve pas qu'il existe.

— Oh, dit-elle d'un ton moqueur, tu es donc incrédule, il te faut des preuves, parce que tu te sens bête si tu ne doutes pas, et tu es peut-être même fier de ta mauvaise foi, mais en même temps, tu n'as pas la moindre idée de la réalité des choses, tu ne sais rien !”

Comme après avoir été grondé, Köves se tut et écouta sans un mot la fille débiter ses paroles en un flot ininterrompu, pareil au murmure à la fois rafraîchissant et alanguissant d'une pluie tiède.

Le ministre — Dieu qu'il existait, Dieu qu'il était réel ! Et encore plus réel était son pouvoir, ou plutôt le pouvoir en tant que tel. C'était un filament qui se ramifiait, enveloppait tout et entraînait tout le monde avec lui. Il y en avait peut-être qu'il n'atteignait pas, ou qui ne le voyaient même pas — Köves, par exemple, était l'un de ces rares individus, il n'en soupçonnait même pas l'existence. Et nullement par niaiserie : elle l'avait observé pendant un certain temps et s'était rendu compte qu'il était loin d'être sot. Mais alors, que voulait-il ? s'était-elle demandé, et elle reconnut qu'elle l'ignorait toujours. La question était de savoir si on pouvait vivre ainsi, du moins à long terme, en dehors du cercle. Il était sûr qu'il n'irait pas loin, mais au moins il garderait peut-être son indépendance d'esprit, et là, tâtant un peu dans l'obscurité, la secrétaire posa ses doigts sur les lèvres de Köves, semblant déduire de sa respiration qu'il allait s'emporter à cause de ses paroles acerbes. Car, poursuivit-elle, il y avait quelque chose d'attirant dans cette indépendance, c'était indéniable — le fait d'être couché dans son lit n'en était-il pas une preuve suffisante ? Köves n'imaginait vraisemblablement pas à quel point il était faible, vulnérable, fragile et désarmé. Le matin même, quand il avait “été humilié”, ce qui d'ailleurs devait arriver tôt ou tard, et tous le savaient, tous l'attendaient, excepté lui-même bien sûr, eh bien, le matin, quand ce qui devait arriver arriva, elle avait ressenti une vraie douleur, oui, au sens strict du terme, une douleur physique, un malaise, et si étrange que cela parût, ce malaise lui avait révélé ce qu'elle pensait de lui en réalité.

“Et quoi donc ?” demanda Köves d'un ton tranchant et ironique, comme pour protester à l'avance non contre l'idée qu'elle se faisait de lui, mais contre le fait qu'elle pût s'en faire une ; et elle ne répondit qu'au bout d'un moment, après avoir attendu que la voix hostile de

Köves s'évanouît définitivement dans les moindres recoins de la chambre.

“Que tu es innocent, dit-elle.

— Comment ça ? ! l'interrompit-il vivement. Tu crois qu'il suffit de pas avoir commis de faute pour être innocent ?

— Mais non, répondit-elle, puisque ta façon de vivre constitue en soi une faute suffisante : ton innocence est celle d'un enfant, c'est l'“ignorance”, et alors il se tut, cherchant sans doute des arguments à lui opposer, mais il garda le silence si longtemps que toute réfutation devenait improbable. Puisqu'il ne savait même pas, poursuivit-elle, que sa situation... Elle hésita un peu, comme si elle cherchait le mot juste qui ouvrirait les yeux de Köves sur sa propre situation : celle-ci était la plus instable, la plus fragile du service, il était le seul à ne pas être indispensable. Le directeur de la publication était indispensable, lui, continua-t-elle, non seulement parce qu'il était le directeur, mais parce qu'il écrivait les discours du ministre — elle n'aurait pas été surprise d'apprendre que Köves ne le savait pas non plus. Voilà, triompha-t-elle, bien sûr qu'il ne le savait pas. Il n'avait peut-être même jamais entendu un discours du ministre, peut-être ignorait-il que le ministre faisait parfois des discours. Ces derniers devaient en principe être écrits par son secrétaire mais celui-ci les faisait écrire par le directeur de la publication : même si ce n'était pas dit clairement, c'était la raison d'être du service de presse, bien sûr, il y avait aussi du travail de presse, dont se chargeait le rédacteur en chef. C'est pourquoi lui aussi était indispensable, car il fallait bien avouer que Köves n'avait pas fait grand-chose pour déloger le rédacteur en chef. Et en ce qui la concernait elle : dans un bureau, on a toujours besoin d'une secrétaire, mais cela rendait indispensable son poste et non sa personne et elle ne doutait pas qu'il y en avait “un qui se débarrasserait volontiers d'elle”, sans vouloir pour l'instant entrer dans les détails, si... eh bien, s'il ne se trouvait pas qu'en réalité, c'était elle qui écrivait les discours du ministre. Elle savait bien que Köves faisait à présent une mine incrédule dans le noir, mais il pouvait la croire que ce n'était pas bien sorcier, les discours du ministre étaient tous construits sur le même modèle, certes, il fallait connaître ce modèle, ce qui n'était pas à la portée du premier

venu, c'était à peu près comme de remplir les rubriques d'un imprimé. Bien sûr, à ce stade le discours n'était pas encore prêt, la secrétaire ne préparait que la "version de base", c'est-à-dire qu'elle "rassemblait, classait et esquissait le matériau" ; ensuite, elle le soumettait au directeur qui faisait ses remarques à partir desquelles elle réécrivait son texte et le lui soumettait à nouveau, il portait alors de sa propre main les corrections qui s'avéraient encore nécessaires, puis le transmettait au secrétaire du ministre. Celui-ci le lisait attentivement, faisait ses propres remarques, repassait le tout au directeur de la publication, le directeur le repassait à nouveau au secrétaire, le secrétaire le transmettait au ministre qui faisait ses remarques, le repassait au secrétaire, le secrétaire au directeur, et le directeur éventuellement à elle qui le renvoyait ensuite vers le haut ; le texte pouvait rester bloqué plus ou moins longtemps, osciller entre le secrétaire et le directeur comme l'aiguille vacillante d'une boussole, puis enfin se retrouver à nouveau chez le ministre, et il était possible qu'il redescende, puis remonte... A ce moment, elle éclata d'un rire grave et rauque, comme si elle n'avait jamais encore osé voir ce procédé comme à présent, dans le noir : ce va-et-vient ridicule et sans but sur l'échelle de la voie hiérarchique que cependant le lendemain, à la lumière du jour, elle verrait comme une chose d'une normalité intangible, parce qu'il le fallait, parce qu'elle voulait le voir ainsi, de la même manière qu'en sortant du lit défait par l'amour, elle mettrait ses vêtements, arborerait un autre visage, l'armure invincible d'une secrétaire, et son corps nu toucha celui de Köves, comme si cette découverte fondamentale avait éveillé en elle un désir qu'il fallait vite, vite assouvir en haletant. En un mot, poursuivit-elle ensuite, à trois, ils s'acquittaient complètement du travail du service, Köves n'avait été pris que pour faire plaisir à quelqu'un de toute urgence, si elle se souvenait bien, peut-être bien aux pompiers.

“Oui, les pompiers, confirma Köves.

— Et tu n'as rien fait pour affirmer ta position, le gronda-t-elle.

— Qu'est-ce que j'aurais dû faire ?” demanda-t-il avec la curiosité tardive d'un homme qui semblait enfin éprouver un quelconque

intérêt pour ses propres affaires, et donc motivée non par la soif d'agir, mais plutôt par un regret résigné.

“Garder les yeux ouverts, reconnaître les ficelles du pouvoir ! lui expliqua-t-elle.

— Ah bon, grommela Köves comme rebuté par cette tâche, rétrospectivement et sans l'avoir accomplie. Et qu'est-ce que ça m'aurait apporté ? demanda-t-il néanmoins.

— Ne fût-ce que de comprendre la nouvelle du directeur”, lui répondit-elle.

Il aurait su ce que tout le monde savait : une lutte pour le pouvoir opposait le directeur de la publication et le secrétaire du ministre, il aurait su également qui était l'instrument de la lutte qui se déroulait entre eux deux. Elle se demandait si Köves savait au moins cela — bien sûr qu'il ne le savait pas. Alors voilà : c'était madame la présidente en exercice de la Commission de Contrôle qui était en même temps la putain de femme du secrétaire du ministre, oui, c'était elle — ils se tenaient tous les deux à travers elle, ils se battaient au sens strict du terme à travers son corps. Bien sûr, au moins en apparence, la situation du secrétaire était incomparablement plus avantageuse, à la fois en tant que mari et en tant que secrétaire du ministre qui avait le pouvoir d'écraser le directeur, de le réduire en miettes — par ailleurs, et ils le savaient bien tous les trois, il ne le ferait jamais justement parce qu'il avait le pouvoir de le faire. Elle se doutait de la tête que devait faire à présent Köves dans le noir : un visage ignorant, parce qu'il ne comprenait rien, son esprit fonctionnait différemment — elle ne le disait pas pour le dévaloriser, au contraire, elle l'appréciait, d'un certain point de vue, elle avait même de l'admiration pour sa façon de penser — mais les choses étaient comme elles étaient, le pouvoir est ainsi, il fonctionne ainsi, si on ne peut pas l'exercer, ce n'est plus du pouvoir. Oh, qu'en savait-il, rien, moins que rien. Par exemple, le directeur reçoit un beau jour une lettre de rupture froide, implacable, qui traîne impitoyablement dans la boue les sentiments qu'ils se sont témoignés jusqu'alors. Il ne sait pas ce qui s'est passé, il passe des journées entières à errer au bureau, pâle comme un linge, incapable de dissimuler sa souffrance, le visage parcouru de spasmes dus à la douleur, à l'humiliation, il

essaie de l'appeler ou de la faire appeler au téléphone, mais ne la trouve pas, on lui dit qu'elle n'est pas là, sous prétexte de maladie, il ne met pas les pieds au ministère pendant des jours ; jusqu'à ce que, disons une semaine plus tard, il reçoive un coup de téléphone ou une lettre dans laquelle, par exemple, elle lui fait savoir que chaque mot de sa lettre précédente lui a été dicté par son secrétaire de mari, parce qu'il a découvert quelque chose, il est tombé sur des papiers compromettants ou a eu vent de quelque chose, et elle n'a écrit que sous une odieuse contrainte ce qu'on lui dictait, uniquement pour conjurer la menace de l'instant, chaque mot qu'elle écrivait était pour elle une torture. Oui, mais dans l'intervalle, le directeur avait été sur des charbons ardents : car ce n'était pas la première fois que cela arrivait — oh non, ni la première, ni même la deuxième fois — mais il avait quand même cru chaque mot de la lettre, il s'était vu trahi, abandonné, et s'était même figuré qu'un complot se tramait contre lui et qu'à tout instant, la colère vengeresse du secrétaire pouvait s'abattre sur lui ; il les imaginait dans son lit conjugal, tirant de son existence une nouvelle énergie pour leur amour éteint et se moquant peut-être de lui ; qui plus est — cela paraissait à peine croyable, mais elle pouvait lui en citer un exemple, il s'était imaginé aussi qu'ils le tueraient, oui, il avait joué avec cette idée, il s'était sûrement imaginé avec volupté la scène où le secrétaire sortirait de chez lui avec du sang sur les mains, ferait des aveux à sa femme qui se contenterait de lui dire : "Merci." Oui, il inventait ce genre de choses, si bien qu'on avait vraiment de la peine à le voir se tourmenter, se torturer de la sorte. Il semblait parfois si abattu, si misérable qu'on ne savait pas sur le coup que faire pour le consoler, le remettre sur pied, quoique... quoique ce ne fût là que le pouvoir, la comédie du pouvoir. C'est ainsi qu'il fonctionnait, telles étaient ses lois, tel il était quand on l'exerçait, et elle, la secrétaire, était très curieuse de savoir si le directeur aimait effectivement la femme du ministre, ainsi qu'il le croyait peut-être lui-même ou si — comme elle le pensait, après y avoir réfléchi des nuits entières — il aimait plutôt le butin qu'elle représentait pour lui. En effet, qu'aurait valu à ses yeux cette femme s'il n'avait pas fallu l'arracher au secrétaire du ministre ; et qu'aurait-elle valu pour le secrétaire lui-même s'il n'y avait pas eu cet éternel soupçon, ces flagrants délits, s'il ne pouvait pas rappeler sans cesse

sa femme à l'ordre, comme un chien gémissant, et s'il n'avait pas la possibilité de piétiner le directeur ; et la femme — que signifierait tout cela pour elle si elle ne sentait pas qu'elle tenait les deux hommes en son pouvoir, si bien que tous les trois étaient tellement emmêlés qu'ils ne savaient plus qui régnait sur qui, qui était au-dessus et qui en dessous, et pourquoi au juste ils faisaient tout cela, était-ce simplement parce qu'ils avaient commencé un jour et ne pouvaient plus faire autrement ?...

Telle était donc la situation et si on ne la connaissait pas, si on croyait naïvement les apparences ou ce que disait le directeur, on se faisait avoir comme... eh bien comme Köves, avec cette fameuse nouvelle :

“Tu as dû dire ce que tu en pensais”, demanda ou plutôt affirma-t-elle.

Evidemment, répondit-il, puisque le directeur l'attendait de lui, c'est pourquoi il lui avait lu sa nouvelle.

“Et qu'est-ce que tu as dit ?” voulut-elle savoir, et semblant ne plus très bien s'en souvenir, il lui répondit qu'il avait dit des choses insignifiantes, des paroles creuses, des compliments banals, que c'était intéressant, original et ainsi de suite.

“Rien d'autre ? demanda-t-elle incrédule.

— Si, dit-il, se rappelant quelque chose, je lui ai dit que je pensais que l'histoire était symbolique mais qu'elle avait la crédibilité d'une expérience vécue.

— Tu vois, dit-elle avec dans la voix un triomphe doux et réconfortant. Il a pu croire que tu connaissais son secret et qu'il était désormais à ta merci, qu'il s'était livré à toi pieds et poings liés, dit-elle d'une voix presque cajolante, sa main trouva dans le noir le visage de Köves qu'elle caressa comme celui d'un petit garçon. Ah là là, cette ignorance, le réprimanda-t-elle.

— Oui, dit-il, visiblement, je ne m'intéresse pas à lui autant que toi”, et la main de la fille se figea sur son visage, puis se retira comme si, en disant cela, il s'était dérobé à leur souci commun, à leur sujexion commune, s'était engagé dans une nouvelle voie et, ce faisant, l'avait peut-être froissée.

“Tu sais tant de choses sur lui, poursuivit-il néanmoins avec dans la voix de l'étonnement et une pointe d'admiration, tu le connais comme on ne peut connaître que son bourreau, ajouta-t-il.

— Mon bourreau... ? Comment peux-tu penser une chose pareille ? Comment oses-tu dire une chose pareille ?” demanda-t-elle, abasourdie, presque blessée, comme on ne peut l'être que par la vérité.

“Et si c'était vrai ? demanda-t-elle plus tard, avec cette familiarité relâchée et presque dédaigneuse qui lui était visiblement restée des heures indélébiles de leur intimité. Il faudrait peut-être que je m'y résigne ? ! Que j'accepte d'être écrasée, d'être piétinée ?”

Mais tout cela se déroulait probablement déjà le matin, et avec la lumière semblait se rétablir l'ordre qui les sépareraient et les enverrait chacun à sa place, loin l'un de l'autre, ils se regardaient déjà comme deux étrangers, presque avec hostilité, comme si à la lumière dégrisante du jour, ils liquidaient leur entreprise en faillite, c'est du moins ce que ressentait Köves en s'habillant à la va-vite, encore tout étourdi par le réveil soudain, tandis qu'elle se tenait devant lui, en vêtements impeccables, répandant des senteurs fraîches, rayonnante et froide, comme (image surgie dans la tête endolorie de Köves) une épée hors du fourreau, et elle le pressait de partir enfin, pour éviter d'arriver ensemble au ministère.

“Tu es terriblement ambitieuse, dit ou plutôt se plaignit-il en cherchant une dernière pièce de vêtement jetée quelque part, peut-être sa cravate, tu es dévorée par l'ambition. Qu'est-ce que tu veux au juste ? demanda-t-il vraisemblablement pas par curiosité, mais plutôt pour meubler les silences gênants, le temps de finir de s'habiller.

Mais elle le comprit mal, car elle lui répondit avec ardeur et émotion, familiarité et dédain, comme tout à l'heure :

“Lui, dit-elle, c'est lui que je veux récupérer”, et soudain, elle lui tourna le dos, il vit ses épaules se contracter, un instant plus tard, il entendit les hoquets de sanglots aussitôt ravalés. Mais quand il essaya de s'approcher, elle s'écria : “Ne me touche pas !” puis elle ajouta : “Allez, va-t'en”, avec une colère soudaine que, lui semblait-il,

il n'avait pas méritée, puisqu'il ne lui avait fait aucun mal, ou alors par inadvertance. "Ne crois pas que je vais aller avec toi bras dessus bras dessous au ministère où t'attend ta lettre de licenciement !

— Ma lettre de licenciement ?" fit Köves ébahi, pas tant par la nouvelle même, que par sa soudaineté : le lieu, l'heure et la situation l'avaient surpris. "Comment le sais-tu ?" demanda-t-il un peu plus tard, et bien sûr, il n'avait pas la moindre intention de partir.

"Je l'ai tapée hier", dit-elle en se tournant vers lui, la voix calmée, une compassion gênée sur le visage.

Ensuite Köves se retrouva rapidement dans un escalier inconnu, puis dans la rue où il se demanda pendant un moment quel chemin prendre.

CHAPITRE VII

Changement de cap

Peu de temps après, en tout cas c'était en milieu de matinée, il devait être vers dix heures, Köves se trouvait dans un autre escalier et, comme on le lui avait recommandé, il donna un, puis deux et enfin trois coups de sonnette à une porte sans plaque dont la peinture écaillée avait dû voir des jours meilleurs. Des pas se firent entendre, dans le vasistas apparut un crâne d'œuf, un visage charnu avec une paire d'yeux maussades, puis une voix stridente, aiguë, comparable au son d'un clairon, retentit :

“Vous... ? !” fit Berg étonné. La clé tourna, la serrure claqua et Köves entra dans un lieu obscur — ce devait être une espèce de vestibule, son épaule heurta l'une des deux armoires difformes de tailles différentes qui encombraient l'entrée — d'où il passa, franchissant une porte vitrée ouverte, dans une pièce un peu plus claire et spacieuse qui, à première vue, semblait étrange, et cette impression n'était pas due aux deux couvertures, l'une claire, l'autre sombre, étalées sur le plancher en guise de tapis, aux deux fauteuils en osier avec des tresses déjà défaites sur le cadre, au tabouret fait de la même matière, ni aux deux canapés défoncés, des sortes de divans, placés le long du mur, mais plutôt à un manque ; Köves remarqua seulement plus tard qu'il manquait peut-être au milieu de ces meubles une table, qu'il finit par apercevoir dans un coin reculé de la pièce devant un poêle en faïence et sur laquelle il voyait une vieille lampe de bureau allumée même par cette matinée lumineuse, des feuilles de papier noircies, un crayon bien taillé et un autre, émoussé, un taille-crayon rouge, et puis un petit plateau métallique avec dessus, à la queue leu leu, comme s'ils défilaient tout droit vers le poêle, un petit-four vert, un blanc, un rose et un au chocolat, ainsi

qu'un verre d'eau, puis dans la niche située entre la table et le poêle, à nouveau un tabouret en osier sur lequel Berg avait dû être assis lorsque les coups de sonnette de Köves l'avaient fait sursauter.

“A quoi dois-je... Comment êtes-vous tombé sur l'idée de... Où avez-vous appris le code ? demanda enfin Berg qui avait du mal à terminer ses phrases, visiblement pas très heureux de recevoir une visite.

— Là où j'ai appris votre adresse, dit Köves avec un sourire hésitant, presque penaud.

— Alors vous venez des *Mers du Sud* ? demanda Berg.

— Oui”, acquiesça Köves toujours un peu mal assuré, comme s'il en était surpris lui-même. Effectivement : le matin, en sortant de chez la secrétaire, il s'était d'abord dirigé vers le ministère de la Production, ne fût-ce que pour prendre sa lettre de licenciement, mais en chemin, il avait visiblement changé de direction, car peu de temps après, il s'était retrouvé aux *Mers du Sud* à commander un copieux petit déjeuner à Aliz. De fil en aiguille — peut-être à cause du manque de sommeil, des souvenirs et des pensées qui se bousculaient dans sa tête, en un mot à cause de son inattention — la question qu'il se posait depuis longtemps lui avait échappé : comment allait son... son compagnon, à quoi Aliz lui avait répondu que s'il voulait vraiment le savoir, il n'avait qu'à lui rendre visite. “Où ?” demanda Köves, peut-être moins surpris qu'il n'aurait dû l'être par cette proposition. “A la maison”, avait-elle répondu tout naturellement, comme s'il avait été un ami intime qui venait souvent les voir, et il avait cru déceler dans son regard une prière muette. Puis il se souvenait encore qu'Aliz s'était longuement plainte, lui racontant que Berg n'avait pas mis les pieds dehors depuis des semaines, voire des mois, et que si elle ne lui apportait pas le déjeuner et le dîner et ne les mettait pas sous son nez, il ne mangerait sûrement rien, il ne s'en rendrait même pas compte et mourrait tout simplement de faim ; qu'elle essayait en vain de le convaincre de sortir de temps en temps, de venir au café, de voir parfois autre chose que ses quatre murs : tout ce qu'elle disait ne servait à rien, il était également difficile d'arracher un mot à Berg, il ne faisait que réfléchir. “A quoi ?” avait demandé Köves. “A son travail”, avait-elle

répondu évasivement et, par son inquiétude devant une activité qui lui était étrangère et qu'elle ne comprenait pas, la serveuse lui avait fait penser à M^{me} Weigand quand elle se plaignait à lui de son fils. Et Köves était venu, bien qu'à la question dubitative de savoir ce qu'elle attendait de sa visite, elle n'eût donné, avec un sourire hésitant d'espoir indéfinissable, que cette seule réponse : "La dernière fois, vous avez si bien discuté..."

"On se fait du souci pour vous", dit-il peut-être pour se justifier en quelque sorte, avec un petit sourire, comme s'il n'était que le rapporteur fidèle de cette inquiétude, mais aussi avec le sérieux d'un homme qui remplit sa mission.

Mais à l'évidence, il ne pouvait pas tromper Berg :

"On se fait peut-être du souci, dit-il de sa voix claironnante, mais ce n'est pas l'inquiétude qui vous a amené.

— Non, reconnut Köves, puis, visiblement honteux de son aveu, il ajouta avec un sourire un peu contraint : C'est l'indécision. Je vous dérange ? demanda-t-il ensuite.

— Comme vous voyez, dit Berg en jetant un regard morose sur la table, je travaille", et en posant ta main sur ses papiers comme sur un animal agité, il contourna la table, son corps lourd quoique non disproportionné s'affala sur son tabouret et, pareil au gardien qui contrôle ses détenus, il recensa d'un regard furtif mais sévère ses petits-fours.

"Vous écrivez ?..., demanda tout bas Köves au bout d'un instant, avec une délicatesse involontairement compatissante, les bras un peu écartés, l'air maussade.

— Oui, avoua Berg, contrarié, comme s'il avait été surpris en train de se livrer à une passion honteuse qu'il réprouvait lui-même.

— Quoi ? hasarda Köves après un nouveau silence indulgent, et Berg leva vers lui son regard lourd qui semblait voir au-delà de Köves :

— Quoi ?..., répéta-t-il en écho la question, semblant la considérer pour la première fois. L'écriture, dit-il ensuite, et ce fut au tour de Köves d'être étonné :

— Qu’entendez-vous par là ? demanda-t-il.

— Que pourrais-je entendre ?” Avec une sorte d’impuissance sereine, Berg haussa plusieurs fois les épaules, toute apparence d’effort sembla disparaître, comme si la présence de Köves ne l’embarrassait plus. “On écrit toujours l’écriture, poursuivit-il. Ou du moins, c’est ce qu’il faudrait écrire quand on écrit.

— Bien”, et quoique que Berg eût manifestement oublié de lui offrir un siège, Köves s’assit dans le fauteuil qui se trouvait en diagonale en face de Berg, en aplatisant prudemment les brins d’osier qui se dressaient sur le cadre et lui piquaient les cuisses, “dans ce cas, je vais poser ma question autrement : de quoi parle l’écriture ?

— De la grâce, répondit Berg sur-le-champ, sans aucune hésitation.

— Je comprends, dit Köves qui ne comprenait guère car il demanda aussitôt : Qu’entendez-vous par grâce ?

— Le nécessaire, répondit-il avec la même rapidité.

— Et qu’est-ce qui est nécessaire ?” le questionna encore Köves, comme si l’instant lui semblait propice et qu’il voulait en profiter.

Mais :

“De nouveau, vous posez mal votre question”, l’avertit Berg, et sa main s’abattit, telle une décision irrévocable, ouvrit une brèche dans les petits-fours, ses yeux parcoururent la table à la recherche d’une serviette, qui sait, sur le coup il s’était peut-être cru aux *Mers du Sud*, bien sûr, il n’en trouva pas, si bien qu’il ne put essuyer ses doigts vraisemblablement collants qu’en les frottant doucement les uns contre les autres. “Vous devriez demander : qu’est-ce qui n’est pas nécessaire ?”

Köves donna à Berg l’occasion de répondre en lui posant un semblant de devinette :

“Alors, qu’est-ce qui n’est pas nécessaire ?

— Vivre”, répondit Berg avec un petit sourire glacé aux lèvres, comme s’il avait commis un acte cruel impitoyablement prémedité ;

quoique, du moins d'après ce que Köves avait pu voir, il n'avait détruit en tout et pour tout qu'un seul petit-four.

“Je n'ai jamais encore entendu un être vivant se demander s'il lui était nécessaire de vivre, rétorqua Köves, plus fermement peut-être qu'il ne l'aurait voulu.

— Qu'on ne la pose pas ne signifie pas qu'une question ne soit pas une question, dit Berg en haussant les épaules.

— Je comprendrais peut-être mieux ce que vous dites, dit Köves pensif, si je connaissais vos écrits.

— Allons, comment pourriez-vous les connaître ? ! répliqua Berg avec un sourire dououreux où pointait un soupçon de vantardise.

— J'ai une idée, dit Köves avec prudence. Vous pourriez me les lire, lâcha-t-il ensuite, et sa proposition fut suivie d'un long silence.

— A vrai dire, dit enfin Berg, j'allais justement le faire quand vous avez sonné. C'est que, sembla-t-il hésiter,... c'est que, poursuivit-il néanmoins, j'ai terminé une partie et...

“Vous voulez un petit-four ? demanda-t-il seulement, Mais que m'importe ce que vous en pensez !... J'aime bien mesurer l'effet en lisant à haute voix. Cependant, ajouta-t-il, je ne m'attendais pas à avoir un auditeur...

— C'est pourtant plus naturel comme ça, jugea Köves.

— Qu'entendez-vous par là ? demanda Berg, perplexe.

— Du moment que vous écrivez, essaya d'expliquer Köves, il est naturel que... Bref, dit-il avec un sourire malicieux d'encouragement, il est normal que votre œuvre ait un public.

Mais il avait dû commettre une erreur, car le visage de Berg s'assombrit, comme si ses encouragements lui avaient plutôt ôté toute envie.

“L'instinct naturel qui pousse l'homme à être artiste n'est plus du tout naturel”, grommela-t-il. Köves ne répondit rien à cela, quant à Berg, il se mit à faire sur sa table de menues manipulations que, prises une à une, Köves ne comprenait pas, mais dont il saisit la signification globale : c'étaient des préparatifs à la lecture, et donc il garda le silence. Berg prit enfin la parole, mais pas du tout pour lire :

d'une voix inhabituelle, maussade, tremblante de trac.

— Merci, refusa Köves, je viens juste de déjeuner.”

Il sembla livrer un combat intérieur, finit par boire

une gorgée d'eau puis, sans prêter attention à Köves, il se mit à lire à haute et intelligible voix, à commencer par le titre quelque peu étonnant, voire atterrant :

“Moi, le bourreau...

L'écriture, mesdames et messieurs, ce besoin particulier et inexplicable de donner à notre vécu une forme et une expression, est une tentation alléchante mais dangereuse. De toute manière, nous ne pouvons pas percer le secret onirique de notre vie ; alors il vaut mieux modestement se taire et se retirer en silence. Pourtant, quelque chose nous pousse sous les projecteurs de l'attention générale et, pareils à des cabotins avides, nous nous efforçons de plaire et de glaner un peu de compréhension. Mais qu'est-ce que cela change à ce qui est arrivé et à ce qui doit se produire ?

Je pense pouvoir compter sur votre aimable compréhension en entamant avec ces réflexions le livre qui contiendra la véritable histoire de ma vie, ou, du moins, le récit fidèle d'une vie intéressante et instructive. Bien sûr, toute vie est vraie et instructive. Mais il n'est pas donné à toute vie d'être exposée au monde avec une analyse réfléchie de son contenu et un approfondissement généralisateur. C'est ainsi que je vais parler de ma vie, j'ai pris cette décision lors des jours stériles où l'idée ou plutôt le besoin d'écrire m'est venu, bien que j'aie longtemps résisté à la tentation et lutté contre elle. Une semaine entière est passée de la sorte, une précieuse semaine perdue à jamais, à présent que j'ai pris une décision définitive, je commence à apprécier le peu de temps dont je dispose. Cette semaine, concrètement la semaine dernière, puisque nous sommes lundi, fut donc la semaine de la décision, la gestation de celle-ci a introduit un

divertissement dans ma vie. Mais j'avais peut-être besoin pour mon travail de cette semaine de vives hésitations et d'agitation interne pour sortir de l'apathie où j'étais plongé ces derniers mois, ces dernières années ; et ma résistance interne contre l'écriture résultait peut-être seulement d'un instinct naturel de défense, du désir de protéger mon équilibre spirituel sûr et en un certain sens confortable contre l'attaque de l'expression qui, pour ainsi dire contre mon gré, m'oblige à tout considérer avec un regard vif et neuf, et à revivre avec une grande intensité émotionnelle, avec plus de vie que dans la réalité, ce qui s'est déjà produit une fois. Voilà ce que j'entendais précédemment en parlant de tentation alléchante mais dangereuse.

Et pourtant, je m'y mets. J'ai un peu l'impression de tout recommencer, alors que je ne peux avancer que sur un chemin déjà parcouru, avec l'excitation du recommencement mais aussi la résignation de l'immuabilité, sinon, mon écriture ne pourrait pas prétendre au *cela s'est passé* et au *cela s'est passé ainsi*, donc à la caution morale de la réalité, mais serait un bavardage irresponsable comme n'importe quel roman. Cependant, je dois dire que la fière obstination que suscite en moi justement l'immuabilité des choses est à mes yeux beaucoup plus importante que de pouvoir considérer sérieusement un seul instant une autre possibilité pour ma vie. Non, je n'ai pas la moindre envie de changer les choses accomplies, et cette expression qui peut paraître nonchalante est très juste : parce que, justement, je n'en ai pas envie. Non que ce regard en arrière me procure tant de joie : ma vie n'est pas pleine de joie, mais elle est arrangée et résolue, c'est même une vie résolue de manière exemplaire. Une vie qui vaut la peine qu'on en parle, c'est du moins mon impression, la décision finale appartenant nécessairement au lecteur. Car, mesdames et messieurs, pour pouvoir parler de sa vie, il faut savoir apprécier son destin, s'étonner avec une naïveté enfantine du chemin parcouru. Mon livre est le fruit de cet étonnement, de l'émerveillement enfantin que j'ai retrouvé pendant les mois paisibles de mon arrestation et de ma détention pour ce qui fut ma vie et qui maintenant, en cette époque vaguement mélancolique de ma captivité, exerce sur moi un charme si étrange.....

Eh bien, allons-y.

Il n'est peut-être pas nécessaire que je donne des dates précises ; en tout cas, c'est l'automne, le ciel est par conséquent gris de nuages, comme le montre le minuscule carré d'horizon que je peux voir par la petite fenêtre de ma chambre, plus justement et plus précisément, de ma cellule, de mon cachot, et ce ciel plombé convient parfaitement à mon état d'âme méditatif. Je suis dans la situation favorable de ne pas devoir, qui plus est, de ne pas avoir le droit de sortir dans la rue, puisque c'est justement pour cela que je suis enfermé ici, sous une surveillance sévère qui, de façon salutaire, bien que ce soit pour me punir, me décharge de toute responsabilité quant au devenir de mon destin. C'est ainsi que, pour ma part du moins, je conçois mon mode de vie actuel, et je déplorerais profondément qu'on l'attribue à mon abjection, avec la partialité obstinée et l'affligeante incompréhension qui caractérisent si tristement ce monde.

Donc, comme je suis séparé du monde avec une sévérité salutaire — je n'ai jamais supporté le temps pluvieux et surtout le vent, ce vent humide et pénétrant qui est l'une des malédictions de notre ville exposée aux courants d'air m'a toujours rendu abattu et irritable — dans ma cellule tempérée, à l'abri des fâcheuses stimulations des influences extérieures, je peux me livrer tranquillement à mon passe-temps qui consiste à coucher par écrit des choses que je trouve bonnes et nécessaires, en réaction rafraîchissante aux interrogatoires et aux procès où je ne peux prendre la parole que pour répondre aux questions qu'on me pose et ne peux apparaître que dans l'éclairage qu'on m'impose. Vanité, direz-vous, et bien sûr vous aurez à la fois raison et tort, comme toujours. Car à mon avis, moi qui suis incidemment un homme d'esprit et de culture, et peut-être pas incidemment, puisque après avoir accompli mon chemin dans le monde, je reviens à mon activité intellectuelle : donc, à mon avis, tout individu mérite attention qui souhaite se montrer sous un éclairage plus complet, pour parfaire l'image, toujours partielle, que le monde a forgée de lui, et on ne peut expédier une telle aspiration d'une simple remontrance et la négliger aveuglément. En tout cas, il est heureux que j'aie le temps et la possibilité de sacrifier à cette passion tardive et certes étonnante, et cela souligne les qualités des

prisons modernes, comparées à *nos* prisons à nous lesquelles n'avaient pour ainsi dire que des défauts.

Je vous demande pardon d'avance si, au cours de ce qui suit, j'aborde de manière un peu capricieuse mon propre portrait, le mêlant parfois à des bavardages que je trouverai nécessaires et qui finalement font partie intégrante de mon portrait, car bien que je sois un homme d'esprit et de culture, je ne suis pas un écrivain, du moins pas dans la pratique. Il ne me reste plus qu'à m'en remettre à mon talent naturel, bref à ma culture innée et acquise. Et ce n'est pas peu : car, même si, comme je l'ai dit, je ne suis pas écrivain, dans le domaine des confessions, des autobiographies, le débutant est confronté à des exemples grandioses, plus éclairés, comme les modèles fascinants de l'époque des Lumières, ou encore l'exemple des grands pénitents et confesseurs et je me sens appelé, si ce n'est à les surpasser, du moins à puiser du courage dans leur précision nuancée, leur sincérité héroïque, leurs efforts louables qui visaient toujours à un enseignement.

Vous avez le droit de hocher la tête avec réprobation à l'évocation de ces exemples sublimes pour réprimander mon audacieuse indélicatesse et de considérer comme caractéristique de ma personne l'insolence sans scrupules avec laquelle j'ose me référer aux esprits bénis mentionnés ci-dessus, moi qui suis un gibier de potence, comme cela apparaît dans mon exposé ; et si en plus vous saviez ce que je suis en réalité ! Bien que j'y aie déjà fait allusion dans le titre de mon livre. Si de surcroît vous connaissiez mon nom, ce nom tristement célèbre, à juste titre, que je révélerai au lecteur dans l'un des paragraphes qui suivent ! Je n'aurais rien à dire pour ma défense contre de tels reproches, je ne pourrais qu'à nouveau noter avec amertume que le monde accorde plus d'importance à l'immuabilité de l'idée qu'il se fait de la morale qu'à l'acceptation de la vérité ; qu'il témoigne de plus de sensibilité pour la condamnation que pour le jugement, et qu'au lieu de regarder au fond des choses, il préfère se contenter de quelques lieux communs éprouvés. Voyez-vous, moi qui vais me présenter devant le tribunal avec trente mille morts sur la conscience, je suis capable de surmonter mon destin et à mon agréable surprise, ainsi sans doute qu'à celle du monde entier, je

ressens encore assez de responsabilité envers la vie pour ne pas avoir honte de remplir mes derniers jours, mes dernières heures à moraliser, avouez que je le fais plutôt avec talent et d'une manière pas vraiment maladroite. Et même si je ne peux pas souhaiter que malgré votre conviction vous m'appréciiez en tant que moraliste, ayez au moins pour ce phénomène l'admiration qu'il mérite. Car voyez-vous, dans mon parcours singulier, j'ai su conserver ma conviction originelle, fondée sur mon éducation, sur ma culture spirituelle et intellectuelle, comme si rien ne s'était passé, c'est-à-dire comme si tout ce qui s'est passé avait eu lieu incidemment, sans mon attention ni mon entier dévouement, et même, au fond, sans mon assentiment, uniquement parce que j'avais été obligé de reconnaître que je ne pouvais pas m'opposer au devoir qui m'avait été imparti, à l'ordre, à la vocation qui m'avait été assignée d'en haut, même si elle était dans une regrettable opposition avec mes idées et mes penchants.

Croirez-vous que ce fait, dont la révélation ne fera sans doute que m'attirer un nouveau tollé d'indignation et de consternation au lieu d'éveiller en vous un peu plus de compassion pour moi (ce qui, soit dit en passant, n'est pas ce que j'attends de vous ; d'ailleurs, je n'attends rien de vous) : croirez-vous que ce fait n'est nullement heureux à mes yeux, et qu'il me procure trop d'amertume et m'accable de trop pesantes ruminations pour que je puisse jouir avec une satisfaction sereine de la ténacité de ma nature ? Croyez-moi, j'ai tout fait, j'ai saisi dans mon singulier parcours chaque occasion de m'abrutir, de devenir insensible tel un animal, endurci comme un homme des cavernes, hélas, je n'ai pas réussi.

Ma culture spirituelle est trop élevée pour cela, mon esprit est trop cultivé, et les dégâts auxquels j'ai contribué de mes propres forces, par souci d'adaptation, et peut-être aussi par curiosité, par soif de connaissance, n'ont pas réussi en définitive à anéantir la détermination fondamentale de mon caractère ; et finalement ce caractère, ayant trouvé un compromis raisonnable avec les circonstances, s'est accommodé des apparences, bien que celles-ci fussent parfois terriblement mêlées à la réalité. Et me voici là à présent, avec les lourdes conséquences de tout cela, et je sens

l'exigence de plus en plus impérieuse de donner une image plus accomplie de moi-même pour compléter ma réalité apparente, c'est-à-dire mes actes, cette exigence qui, à mon avis, mérite une attention particulière et que vous avez ci-dessus taxée de vanité, mais vous devez bien admettre que c'est socialement la forme la plus salutaire de vanité.

Et ainsi, j'en suis arrivé à vos hochements de tête réprobateurs et à vos réserves mesquines. J'ose cependant demander : pourquoi faudrait-il accorder à la confession d'un homme qui a parcouru certaines profondeurs de la vie et qui est prêt à mettre à la disposition du monde son témoignage sans aucune ostentation, une valeur moindre qu'à celle d'un autre, qui a évolué dans des limites plus innocentes, à supposer que le premier conçoive sa vie au même niveau de morale et qu'il y ait en lui suffisamment d'audace humaine et de joyeuse force créatrice pour créer un lien avec la généralité, même si du point de vue formel et artistique, il laisse beaucoup à désirer, par manque d'exercice et de temps. Pourtant, c'est justement au nom de la morale que vous ne voulez pas m'écouter, comme si j'avais perdu le droit d'être entendu, comme si je ne pouvais plus parler, mais seulement répondre, comme si j'étais indigne de votre compassion et comme si je ne pouvais fournir aucune information utile, aucun enseignement révélateur. Car je ne suis peut-être pas dans Teneur en affirmant que votre intérêt pour les grandes confessions ne se porte pas vers l'extrêmement particulier, l'outrancièrement individuel, mais plutôt vers le commun et le général qui apparaissent même à la dernière extrémité, qui vous concernent et que vous découvrez, par exemple, dans les paroles d'un gentleman à l'âme sensible, doté de capacités d'expression et d'une vive imagination, mais par ailleurs irréprochable, qui s'est rendu célèbre par son talent et son innocence et qui, dès lors que vous vous y reconnaissiez, nourrit délicieusement vos illusions sur vous-mêmes. En revanche, vous ne souhaitez pas avoir quoi que ce soit en commun avec moi ; vous aimeriez me considérer comme un animal sauvage, une bête fauve, en tout cas un être totalement étranger à votre nature, avec lequel vous ne pouvez rien avoir en commun au niveau des rapports personnels, et vous êtes rassurés par le fait que ma réalité apparente créée par mes actes étaye parfaitement ce genre

d'hypothèse, parce que vous ne voulez nullement connaître toute la réalité — je comprends vos efforts, néanmoins j'ose attirer votre attention sur le fait que vous vous bercez d'illusions, ce qui n'est pas digne de vous. Et maintenant que j'affirme avec modestie mais fermeté mon droit à l'humanité, mon appartenance à la généralité, vous m'ignorez, au nom de la morale, vous détournez votre regard afin de ne pas être contraints à la moindre compréhension, à la moindre compassion envers moi — c'est-à-dire pour ne pas risquer, même dans la plus infime mesure, de vous reconnaître en moi.

Je crois désormais voir clairement que vous avez peur de mes confessions. Mais cela ne m'intéresse pas et au lieu de me retenir, cela m'incite et m'aiguillonne. Je connais cette peur que suscitait chez les gens notre seule apparition, avec nos bottes, nos ceintures et nos pistolets, notre apparition effroyablement irrésistible, cet effroi où se mêlait, malgré eux, une sorte de plaisir d'autant plus écœurant et répugnant qu'il était contre leur gré — oh, je connais ce sentiment qui m'a lancé dans mon parcours et qu'ensuite, comme pour me venger de moi-même, j'ai nourri avec une passion sans cesse grandissante, tremblant du désir de le faire vivre à d'autres et de les y asservir à leur tour, de sorte qu'il pénètre leur âme et y attise la liberté perverse, ce plaisir haineux dévoreur d'âme qu'ils éprouvent dans leur peur : oui, je connais cette peur que je veux, par ma présence non pas brutalement réelle mais magique, c'est-à-dire à travers les mots et la langue, transplanter en vous en tant qu'enseignement moral.

Et c'est le point où je sens, je sens nettement que je n'ai pas à rougir du but que je me suis fixé devant les esprits bénis mentionnés plus haut ; que du point de vue de la bénédiction, ma confession ne le cède en rien aux leurs, à supposer que vous aurez le courage de reconnaître, dans l'étalage de mon parcours extrêmement et outrancièrement individuel, ce qui en moi est bénéfique pour vous. Et avant tout le fait que c'est moi qui ai fait ce parcours et non vous.

J'ai le sentiment que cette formulation est un peu vague et qu'elle peut donner lieu à des malentendus, et par conséquent entraîner des interprétations volontairement erronées. Il faut que je parle clairement, comme tous ceux dont le but est de combattre la

résistance obstinée du monde face aux vérités brutales. Mais pourquoi tourner autour du pot ? C'est justement ma brutalité qui recèle ma bienfaisance, qui la recèle jusqu'à ce que je la révèle brutalement au grand jour, ma brutalité où nous trouvons tous notre compte, comme vous allez le voir dans ce qui suit. Qu'est-ce que je voulais dire ? Seulement que vous devez reconnaître votre salut dans mon destin outrancièrement individuel, parce que ce destin aurait pu être le vôtre, et parce que je l'ai vécu non contre vous, mais à votre place.

A présent que j'ai dit ces mots — je les ai d'abord dits en moi, puis je les ai écrits et ensuite je les ai répétés avec plaisir à haute voix, ce que je recommande aussi au lecteur — je suis pris d'une agitation inouïe, parce que je sens que j'ai enfin réussi à saisir l'essence des pensées et des passions qui tourbillonnent en moi ; et même l'essence de mon destin, l'essence du sentiment qui a fondamentalement tracé mon parcours, qui m'a rendu si réceptif à la volonté du monde environnant et qui est si caractéristique de ma relation mystérieusement intime au monde. A vrai dire, c'est cette sensibilité particulière qui m'a fait dire la dernière phrase de mon précédent paragraphe. Oui : quand j'ai commis mon premier acte décisif — le premier acte criminel, qui s'est avéré par la suite être un choix irrémédiable, simplement parce qu'il avait eu lieu et qu'il avait *pu* avoir lieu, que la possibilité s'en était présentée, et d'ailleurs aucune autre possibilité ne se présentait — donc, quand j'ai commis mon premier acte décisif sous une contrainte extérieure, cette dernière, comme vous allez le voir par la suite, n'est intervenue en aucune manière ; elle s'était tout simplement cumulée en moi, se transformant en contrainte intérieure, c'est-à-dire qu'elle avait retrouvé sa forme originelle. Parce que la contrainte extérieure est seulement secondaire, elle n'est que la projection de la véritable volonté qui se réalise si la réalité lui est favorable. Et le monde aurait pu rompre sans peine les fils lâches d'une telle contrainte extérieure, qui ne sont pas les liens de la véritable volonté. Mais non, le monde n'a rien fait ; il a attendu avec une excitation étouffée la suite des événements, voulant voir ce qui allait se passer pour ensuite être horrifié — et il s'est horrifié lui-même. En entamant mon parcours et en m'y tenant avec conséquence, je n'avais fait que comprendre, avec

mes prédispositions extraordinaires, la volonté du monde — si on préfère, votre volonté exprimée en dépit de votre conscience — et par la réalité de mes actes, de mon parcours, j'ai sauvé votre conscience et vous l'ai rendue. Vous, en revanche, avec l'inconséquence qui caractérise le monde, vous ne voulez même pas en entendre parler, et plus vous découvrez la vivacité des liens qui nous unissent, plus vous les niez et plus vous me trouvez haïssable. Pourtant, je n'en démords pas ; et tel le chef d'orchestre qui après le concert montre les musiciens d'un geste ample, signifiant que la source du succès est à chercher dans l'effort commun, je vous désigne à mon tour, mais bien sûr, vous saurez cependant que c'est moi que vous devrez applaudir, c'est-à-dire que vous devrez prendre.

Mais en soi, ce serait dans l'ordre des choses ; on m'a attribué ce rôle dans la pièce et, même si ce n'est pas sans réticence ni gaieté de cœur, je l'ai endossé, vu que, comme je l'ai déjà dit, j'ai une sensibilité particulière pour les jeux de rôles ; et je serais anéanti si vous m'accusiez de gâcher un jeu si délicat, car je sens qu'après ma prestation vous n'aurez aucune raison de le faire. Une seule chose me hérissait vraiment : que vous essayiez d'attribuer la quiétude morale dont témoigne chacune de mes paroles à ma dépravation, alors que ce n'est rien d'autre que la véritable paix de l'âme.

J'entends déjà votre question : Comment ? Il ne veut tout de même pas chanter les louanges d'un parcours qui a défié si ouvertement les valeurs communes et que ses excès ont éloigné du monde au point qu'il a fini devant un tribunal ? Et pourtant c'est justement mon intention. Car si je ne le faisais pas, j'induirais le lecteur en erreur et il ne comprendrait pas la grâce particulière qui m'échoit.

Oui, j'ai dit la grâce. Car c'est une grâce que de pouvoir contempler sa vie avec sérénité, consumé et fatigué, certes, infiniment fatigué, mais avec sérénité, et c'est déjà en soi une victoire. Je dois cependant avouer que je suis autant attristé qu'amusé par les efforts du monde, dus en partie à sa naïveté, en partie à sa partialité tendancieuse, d'interpréter mon parcours comme un échec, avant tout au sens de la morale pratique, et d'essayer de m'imposer cette conception avec des exclamations pontifiantes. En même temps, je ressens dans cette

tentative obstinée une sorte de désir avide ; une prière ardente, mais fondamentalement désemparée, comme s'il dépendait de moi, de mes paroles attendues avec inquiétude et nervosité de rendre au monde sa foi puérile en ses idéaux. Tout tourne autour d'une seule question, et là le monde fait preuve d'une capacité de distinction inhabituelle : celle de savoir si je me sens coupable. Car il a déjà été décidé que j'étais coupable, sinon, je ne serais pas enfermé ici, exposé aux tracasseries des interrogatoires. Mais l'important n'est pas là — et à ma grande stupeur, ceux qui se sont chargés d'être mes juges sont effectivement sur la bonne voie quand ils font une différence entre crime et culpabilité. Car la signification morale du jugement, cet effet libérateur que tout jugement revendique s'il considère qu'il a un fondement moral, repose entièrement sur moi, c'est à moi qu'il appartient de le valider par mon sentiment de culpabilité, de le spiritualiser et de le hisser au niveau de l'idéal. Avec quelle compassion, quelle pitié et quel mépris je considère cette exigence pitoyable du monde qui montre seulement à quel point les fondements de son équilibre moral sont branlants !

Le trouble-fête, ce n'est donc pas moi : c'est vous. Vous qui me repousssez, qui ne voulez rien entendre de notre accord tacite, qui faites la grimace à l'évocation de cette possibilité, qui ne voulez voir dans mon destin, que nous avons façonné d'un accord commun, que quelque chose d'extrêmement et outrancièrement individuel, que vous ne partagez aucunement et dont le mieux serait de se débarrasser au plus tôt et d'oublier après le frisson d'horreur obligatoire.

Admettez-le : il est de mon devoir de protester contre ce genre de solution mensongère — mon devoir, d'une part par une sévérité humanitaire qui conduit à la connaissance de soi, d'autre part pour préserver ma dignité, ma dignité qui ne souffre pas d'être si perfidement utilisée dans le but d'atteindre une mesquine paix de l'âme.

Si vous êtes capables de voir en vous-mêmes vous me comprendrez. Car, mesdames et messieurs, nous sommes en ce bas monde désespérément enfermés les uns avec les autres, malheureux compagnons d'infortune ; tout ce qui se passe a tant de significations

que nous ne pouvons plus rien dissiper, anéantir ou nous cacher les uns aux autres. Nous devons nous assumer mutuellement ainsi que nos histoires, et dans le cas le plus extrême, il ne nous restera plus qu'à méditer comment dans la situation donnée échapper le plus aisément aux actes que nous avons commis. Et si vous comprenez ainsi tout ce que je vais vous raconter par la suite, nous pourrons y trouver notre compte, aussi bien vous que moi, quoique en définitive je ne sache pas pour qui ce sera plus facile de ce point de vue : pour vous qui allez continuer à vivre avec le poids de mon destin ou pour moi qu'en excluant de votre compagnie, comme il faut s'y attendre, vous aurez la bonté de dispenser de vivre. En tout cas, je trouve un apaisement dans l'idée que mon autobiographie aux prétentions littéraires soit également une douce vengeance de mon destin sur le monde qui a permis, souffert et donc désiré ce destin, une douce vengeance, dis-je ; c'est aussi pour cette raison que je me suis efforcé de préparer si soigneusement vos âmes, afin de les rendre sensibles à cette vengeance.”

*Arguments,
controverse ; et une
triste conclusion*

Berg laissa tomber le dernier feuillet sur la table et leva les yeux vers Köves qui changea de position sur sa chaise grinçante et inconfortable, n'ayant pas osé broncher pendant la lecture, et demanda d'une voix pleine de tension, d'attente :

“Et puis ?...” comme s'il n'avait pas besoin de repos et voulait entendre la suite sans délai.

Mais Berg écarta un peu les bras :

“C'est fini, sourit-il.

— Comment ? fit Köves, sidéré. Mais ça n'a même pas commencé !

— Pour être précis : vous avez entendu l'introduction, expliqua Berg. Je suis arrivé à ce point, le reste est encore à faire.

— C'est-à-dire tout !” Köves semblait déçu, si ce n'est carrément irrité. “Je n'ai entendu que du prêchi-prêcha, un tas d'affirmations que je peux croire ou non, parce que...”, Köves cherchait le mot juste et, visiblement, il n'avait pas été en vain à la dure école de Sziklai, car il formula enfin son reproche : “... parce que ce n'est pas étayé par des actes !” ; ce qu'il avait dit n'était pas très indulgent, pendant un instant, Berg sembla s'assombrir, mais il dut voir que si Köves faisait preuve d'impatience,, c'était parce que, fondamentalement, le texte lui avait plu, ou au moins l'avait intéressé. “Racontez-moi au moins l'action, poursuivit Köves, indigné. Et d'abord, qui est cet homme ? Qui vous a servi de modèle ?

— Une personne étrangère aurait-elle pu me servir de modèle ? rétorqua Berg.

— Vous voulez dire, demanda Köves, incrédule, que cet homme, c'est vous ?

— Disons que c'est l'une de mes possibilités, répondit Berg. L'une des voies possibles de la grâce.

— Et quelle autre voie est possible ? voulut savoir Köves.

— Celle de la victime.

— Mais encore ?...”, insista Köves.

A quoi Berg répondit :

“Ce sont les seules voies possibles.” Il y eut une petite pause, la main de Berg s'avança à tâtons, avec un geste d'aveugle, vers les petits-fours, trouva le vert, le saisit, puis le reposa et souleva le chocolaté, mais elle le relâcha aussitôt d'un mouvement rapide déterminé, comme obéissant soudain à un vœu surgi de l'oubli.

“Et l'écriture ? dit Köves, rompant le silence. Ecrire n'est pas une grâce ?

— Non, claqua sèchement la voix aiguë de Berg.

— C'est quoi alors ?

— Atermoiement. Echappatoire. Contournement, énuméra Berg. L'ajournement, bien sûr impossible de la grâce.

— Mais alors, demanda Köves, vous êtes bourreau ou victime ?

— L'un et l'autre", répondit Berg avec une pointe d'impatience dans la voix, comme s'il devait expliquer des choses connues depuis longtemps. Son regard balaya la table jusqu'à trouver un bout de papier qu'il extirpa de ses notes : "Il serait peut-être bon, lut-il, d'être tour à tour victime et bourreau." Il reposa le papier et regarda à nouveau Köves : "Voilà ce que dit l'écriture, et moi, je suis celui qui l'accomplit, dit-il.

— Qu'est-ce que c'est que cette écriture ? demanda Köves. C'est de vous ?

— Non, répondit Berg. Quand cela a été écrit, le temps n'était pas encore venu. Le temps, et sa voix métallique fit sonner ce mot comme s'il ne l'avait pas dit mais chanté, le temps est venu maintenant."

Il se tut, s'adossa contre le poêle en faïence, croisa les bras sur la poitrine, peut-être pour les empêcher de bouger, baissa la tête. Un peu plus tard, la tête toujours baissée, il reprit la parole sans s'adresser à Köves, comme aux *Mers du Sud*, lorsqu'ils avaient fait connaissance :

"Pendant longtemps, l'homme a été superflu, mais libre. Il dépendait de lui d'implorer l'entrée dans la nécessité ou dans la grâce, puisque, comme je l'ai déjà dit, c'est la même chose. Mais maintenant, dit-il en élevant la voix, l'homme est seulement superflu, et seul le service peut racheter cette superfluité.

— Quel service ? demanda Köves après le bref silence qu'il considérait comme convenable.

— Le service de l'ordre, dit Berg en levant de nouveau vers lui son regard crispant.

— Quel ordre ?" Köves avait posé sa question assez timidement, il craignait que Berg ne se lassât trop tôt de leur conversation, car il ne voulait pas manquer l'occasion d'apprendre quelque chose.

Mais la réponse arriva, même si elle comportait une nuance sensible d'irritation :

“C'est totalement indifférent. L'ordre, c'est tout.” Il chercha à nouveau et trouva une page de cahier arrachée. “Voilà, dit-il pendant ce temps, quelques mots que je n'ai pas mis dans mon introduction, mais que je placerai nécessairement dans mon œuvre”, et il se mit à lire : “Car, mesdames et messieurs, les exigences de la vie dépasseront bientôt les limites des capacités morales de l'homme, et croyez-moi que seul l'ordre, la réduction en système des exigences, pourra sauver l'homme...”

Ce fut au tour de Köves de perdre patience :

“Vous employez toujours des mots que je n'entends jamais ailleurs, dit-il sans attendre que Berg baissât la voix. “ Capacité morale ” ! s'écria-t-il. Qu'entendez-vous par morale ?

- La sensibilité pour la faute, répondit Berg.
- La faute ! dit Köves, toujours aussi emporté. Qu'est-ce que la faute ?
 - L'homme, dit Berg avec un petit sourire froid.
 - L'homme ! répéta Köves en écho. Quelle est la faute de l'homme ?
 - Celle d'être accusé, dit Berg.
 - Mais accusé de quoi ? s'entêta Köves.
 - D'être fautif.
 - Mais en quoi consiste sa faute ? insista Köves.
 - A être accusé”, et bien qu'ainsi la boucle fût bouclée, Köves s'écria comme s'il était possible d'en sortir :
 - “Mais à quoi ça sert ? !
 - Quoi donc ? demanda Berg.
 - D'accuser l'homme !” et sur les lèvres charnues de Berg se dessina à nouveau un sourire froid et exsangue :
 - A lui faire comprendre qu'il est superflu, et une fois qu'il l'a compris, à faire en sorte que dans sa détresse, il aspire à la grâce.

— Je comprends”, dit Köves avant de se taire un instant, bien qu'il ne fût à l'évidence nullement satisfait par la réponse.

Puis soudain, il demanda :

“Existe-t-il un autre monde en plus de celui où nous vivons ?

— Comment existerait-il ? répondit Berg d'un air presque vexé. Il n'a pas le droit d'exister, ajouta-t-il sévèrement, comme pour l'interdire.

— Pourquoi pas ? demanda Köves.

— Parce qu'il serait l'accomplissement de notre déréliction. Il rendrait superflue notre superfluité.

— Alors, interrogea Köves, à qui s'adresse tout le temps votre “bourreau” ?” et il dut toucher Berg au vif, car celui-ci ne se résolut à répondre qu'après un combat intérieur long et visiblement pénible :

“S'il apparaît qu'un autre monde vient à exister au cours de l'écriture, ce n'est dû qu'aux maudites exigences du genre, aux maudites règles du jeu, aux maudites exigences de l'ironie... Et ce n'est qu'une apparence parce que cet autre monde n'existe pas, dit-il enfin.

— Mais il doit exister dans nos espérances, protesta tout bas Köves.

— Il ne peut pas exister, car il n'y a rien en quoi nous puissions placer un espoir, rétorqua Berg.

— Et vous écrivez quand même ? dit Köves d'un ton dubitatif.

— Que voulez-vous dire par là ? demanda Berg.

— Que vous avez malgré tout de l'espoir, affirma Köves.

— Ainsi, fit Berg avec aux lèvres un pâle sourire blessé, vous m'accusez de tricherie ?

— Vous placez des limites trop étroites, dit Köves, tâchant d'éviter une réponse directe. Quelque chose, hésita-t-il, manque à votre construction...

— Oui, dit Berg avec un éclair moqueur dans le regard, je sais ce que vous allez dire à présent : la vie.

— Parfaitement, acquiesça Köves. Vous parlez de l'ordre et vous le confondez avec la vie.

— L'ordre, dit Berg, est le terrain, le champ de bataille où se déroule la vie.

— Peut-être ; mais ce n'est peut-être pas la vraie vie, lui opposa Köves. Vous ne laissez aucune place au hasard ou à tout autre chance...

— Chance ? dit Berg ébahi. A quoi pensez-vous ? demanda-t-il en souriant comme on sourit aux enfants.

— Je ne sais pas", dit Köves mal à l'aise, et effectivement, il ne le savait sans doute pas, bien que leur conversation lui rappelât une très ancienne conversation qu'il avait eue avec quelqu'un d'autre, à l'aube de son arrivée en ce lieu, de sa vie, pour ainsi dire, et durant laquelle il avait employé des arguments similaires : visiblement, il n'avait pas appris grand-chose depuis. "Vous parlez, dit-il ensuite peut-être un peu irrité par son impuissance et la conscience d'avoir raison, comme si nous étions tous enfoncés dans un bourbier, alors que vous, à ce que je vois, vous auriez réussi à vous en sortir.

— Vous êtes dur, dit Berg, atterré. Donnez-moi des preuves de ce que vous avancez", exigea-t-il d'un air sombre.

Mais Köves ne sembla pas profiter de l'occasion :

"Quel est le..., demanda-t-il avec une expression songeuse, le premier acte déterminant que commet le héros, si je me souviens bien, sous une contrainte extérieure, certes, mais de telle sorte que cette contrainte extérieure n'est pas présente à ce moment-là ?

— Oui, frémit Berg qui avait l'air perdu dans d'autres pensées, c'est un élément décisif, chimiquement pur, de la construction. Quant à la nature de cet acte, je ne la connais pas encore avec précision, je dois encore l'inventer, dit-il avec un geste résigné de la main.

— Mais alors, demanda Köves, comment savez-vous qu'il l'a commis ?

— Il l'a nécessairement commis, puisque je vous dis que la construction est prête, dit Berg avec impatience. Je suis sûr du début

et de la fin, je ne vois pas encore tout à fait clairement la route qui mène de l'un à l'autre.

— Oui, acquiesça Köves d'un hochement de tête, et cette route, c'est la vie elle-même.” Puis, en souriant comme s'il venait juste de s'en apercevoir, il dit : “Vous avez des petits-fours frais.

— Comme vous le voyez, dit Berg d'une voix étouffée, le regard littéralement noyé dans celui de Köves, je m'efforce de résister à ce plaisir.

— Effectivement, se hâta de reconnaître Köves, je vois.”

Puis, il se surprit à demander :

“Et l'amour...”, il s'interrompit un instant comme si, après l'avoir prononcé, il se retournait pour considérer ce mot tel un obstacle qu'il avait cru infranchissable : “L'amour n'est-il pas une grâce ?” posa-t-il enfin sa question.

Mais il sembla qu'il avait transgressé une frontière secrète car tant d'émotions se déchaînèrent sur le visage de Berg que Köves en fut presque effrayé.

“En quoi ça me concerne ? ! s'écria-t-il de sa voix sonore en sautant presque de sa chaise. Et si c'est une grâce, ce n'est pas la mienne, j'en suis tout au plus la victime... Oui, poursuivit-il, on me supporte tel que je suis, et vous voyez comment je suis, et en s'occupant de moi, je dirais même sous prétexte de s'occuper de moi, eh bien, je le dis tout net : on me tyrannise, bien que ce soit sûrement vécu comme une souffrance...

— Pourquoi une souffrance ?” La curiosité de Köves s'avérait plus forte que son effroi d'avoir fait sortir Berg de ses gonds.

“Parce que le tyran souffre toujours, répondit Berg visiblement calmé par le fait d'exprimer ses arguments. Il souffre, poursuivit-il, d'une part à cause de lui-même, d'autre part à cause de son ambition inassouvie : et comme il ne pourra jamais régner complètement sur les autres — et c'est effectivement impossible puisqu'il existe toujours un dernier refuge inexpugnable, ne serait-ce que l'asile ou la mort — il finit par se retourner contre lui-même. Vous savez, je pense parfois que le martyr est le tyran le plus parfait. C'est du moins la

forme la plus pure de tyrannie, devant laquelle tout le monde s'incline..." Il resta songeur pendant un bref instant : "Ah", s'exclama-t-il soudain d'une voix effrayante où résonnait tant de souffrance que Köves fut obligé, par pudeur et par respect, de baisser la tête, "que c'est horrible ! Nous avons soif d'amour, oui, nous voulons être aimés, mais comme en même temps il nous humilie ! Quelle victoire que l'amour ! Quelle tyrannie ! Et quel esclavage !... Il tourmente sans cesse notre conscience, comme la honte du plus sanglant des crimes.. Après sa première exclamration effrayante, Berg parla de plus en plus bas, Köves comprit à peine ses derniers mots, Berg chuchota encore quelque chose que l'autre n'entendit plus du tout. Au bout d'un temps assez long pour ne pas paraître impoli, Köves se leva doucement, dit être très fatigué, avoir à peine dormi la nuit — ce qui en définitive était vrai, aussi la mention de son épuisement n'était-elle pas un simple prétexte — et qu'il devait donc prendre congé ; Berg le regarda comme s'il venait juste de se rendre compte qu'il était encore là. Puis il se leva à son tour avec une amabilité inhabituelle, ce qui mit Köves dans l'embarras, car c'était un peu comme si quelque chose s'était rompu en lui et qu'il s'était d'une certaine façon affaissé, de surcroît sans s'en rendre compte, une espèce d'expression apeurée, autant dire humble, s'était dessinée sur son visage, il raccompagna Köves jusqu'à la porte et là, exprimant sa pensée d'une manière pas entièrement claire, si toutefois ses pensées concernaient Köves et les paroles qu'il lui adressait, il dit : "N'hésitez pas à revenir me voir", et Köves se retrouva bientôt dehors, indéniablement soulagé, d'abord dans l'escalier, puis en bas, dans la rue. Il se dirigea vers chez lui, le grand air lui ferait du bien et une fois rentré chez lui, il dormirait enfin tout son soûl : du moment qu'il était licencié, il jouirait au moins des avantages de sa liberté retrouvée, et son esprit devait être encore occupé par sa conversation avec Berg car, arrivé à proximité de son immeuble, il s'aperçut soudain qu'il était tombé au beau milieu d'une bousculade. Il dut se frayer un passage parmi des vieillards, des femmes, des malades, bâdauds désœuvrés ou mis au rebut, pour arriver jusqu'à la porte d'entrée ; parmi les paroles qui volaient en tous sens autour de lui, il n'entendait que celles qu'il n'avait pas moyen d'éviter : "au lustre", "la corde", "il a fallu enfoncer la porte", "terrible", "il a mis fin", "on

lui a téléphoné au bureau", arrivé devant l'immeuble, il remarqua une fourgonnette anthracite, anguleuse et fermée qui attendait devant la porte, puis deux hommes sortirent de l'immeuble, en casquette et vêtus d'un uniforme indéfinissable, sur le brancard qu'ils glissèrent par le hayon dans la fourgonnette était étendue une silhouette recouverte de la tête aux pieds d'un drap, et ce qu'on devinait sous le tissu n'était pas plus grand qu'un corps d'adolescent. A cet instant, un cri incroyablement aigu et inarticulé déchira le silence qui s'était installé soudain, comme par un coup de baguette magique, puis M^{me} Weigand apparut dans l'entrée, Köves eut l'impression — la fatigue, bien sûr, et puis aussi la surprise la lui montraient sous ces dehors absurdes — que ce n'était pas M^{me} Weigand, mais quelqu'un d'autre qui criait par sa gorge, remuait sa tête et ses bras, un être étranger qui l'avait possédée et auquel elle s'était totalement abandonnée, avec une soumission étonnée et incompréhensible : la douleur inconcevable.

CHAPITRE VIII

Köves revient. Changements. Le noyé

Un beau jour, Köves refit son apparition aux *Mers du Sud*. Il y avait bien longtemps qu'il n'y était pas venu : il avait été à l'armée, en effet, en même temps que sa lettre de licenciement du ministère, il avait reçu l'ordre d'effectuer sur-le-champ son service militaire, et il fut complètement absorbé, englouti par le service, puis il en avait eu assez et un matin, juste pendant les minutes solennelles où était donnée lecture de l'ordre du jour, renversant une chaise et manquant faire tomber deux compagnons d'infortune, il s'était effondré avec un fracas lourd, et durant les jours suivants, il avait été incapable de reprendre ses esprits, on avait eu beau le menacer, le punir, le persuader et le mettre au pilori, si bien qu'il s'était retrouvé à l'hôpital, entouré de médecins au visage suspicieux qui le soumirent à des interrogatoires croisés, lui firent des prises de sang, percutèrent ses membres, lui enfoncèrent une aiguille dans la colonne vertébrale, et lorsque Köves commença à craindre d'être découvert, avec toutes les conséquences peu prometteuses que cela entraînerait, soudain et presque avec brusquerie, si bien qu'il n'avait pas eu le temps de s'en étonner, alors qu'il y aurait eu de quoi, il avait été réformé, car l'une des analyses avait montré qu'il avait une cuisse plus fine que l'autre de presque deux centimètres et ainsi, il avait sûrement une atrophie musculaire dont il ignorait l'existence, le visage de Sziklai tomba presque en mille morceaux de rire, lorsque Köves lui eut raconté son histoire.

“Ils avaient hâte de se débarrasser de toi, mon vieux !”, Sziklai donna une tape sur la cuisse en question, et il pouvait expliquer une issue si heureuse “exclusivement par les changements”.

“Quels changements ?” s’étonna Köves, qui bien sûr n’était au courant de rien, vu que ces derniers temps il avait eu des occupations foncièrement différentes.

Mais Sziklai ne paraissait pas plus renseigné que lui :

“Peut-on le savoir ? !” dit-il comme pour reprocher à Köves son manque de tact, et ce dernier n’avait plus entendu cette question depuis si longtemps que, pour la première fois depuis qu’on l’avait libéré du service et qu’il était sorti de l’hôpital, il eut presque l’impression d’être rentré à la maison.

“En tout cas, il souffle un vent nouveau, poursuivit Sziklai à demi levé de sa chaise et balayant la salle du regard comme s’il cherchait quelqu’un. Regarde là-bas, dit-il en désignant du menton une table lointaine, tu connais le monsieur qui trône au bout de cette table ?”, en regardant dans la direction indiquée, Köves vit un homme corpulent, vieillissant, il avait déjà vu ce menton proéminent, ce nez fort qui dans d’autres circonstances avait peut-être eu de l’autorité, mais il dut attendre les explications de Sziklai :

“Alors, tu ne reconnais plus notre tout-puissant rédacteur en chef ?”, Köves s’en rendit soudain compte et fut littéralement submergé par les souffrances d’un passé lointain diluées dans un souvenir serein et indulgent, du coup, il crut également reconnaître les deux hommes trapus et un peu chauves qui étaient assis de part et d’autre du rédacteur : ils étaient comme les deux hommes identiques de l’usine, certes, Köves n’en était pas absolument sûr, leur table se trouvait loin, et la pénombre de la salle favorisait toutes les erreurs.

“Il a été licencié, dit Sziklai en souriant.

— Licencié ?..., fit Köves abasourdi.

— Eh oui : nous vivons une drôle d’époque”, dit Sziklai en s’asseyant à nouveau confortablement sur sa chaise. Lui aussi, raconta-t-il ensuite, on était venu le chercher, on lui avait proposé de revenir au journal, de surcroît en tant que chef de rubrique, car il s’était avéré que ce qu’on lui avait fait en son temps était en contradiction non seulement avec le droit mais aussi avec le simple bon sens, vu qu’il avait été l’un des meilleurs collaborateurs du journal.

“Ils s’en sont rendu compte un peu tard, dit Sziklai en haussant les épaules, je serais fou de retourner au journal, alors que je me suis fait une excellente situation chez les pompiers.” Il se dépêcha d’ajouter qu’en ce qui concernait Köves, ils le reprendraient sûrement, il avait déjà fait certaines démarches en ce sens, et...

Köves s’agita soudain sur sa chaise, piqué au vif :

“Je ne retourne pas au journal ! protesta-t-il comme si de mauvais rêves le hantaien.

— Tu as peut-être un autre emploi ? s’enquit Sziklai.

— Je ne veux aucun emploi !” déclara Köves avec détermination et détachement, comme s’il avait parlé non en son nom propre, mais pour quelqu’un d’autre qui avait des occupations beaucoup trop importantes et urgentes pour aller perdre son temps irremplaçable dans un emploi quelconque.

“Et de quoi tu veux vivre ? demanda Sziklai avec curiosité.

— Je ne sais pas, dit Köves d’un ton réellement préoccupé : il venait manifestement de comprendre sa décision qui semblait très ferme et définitive, comme si elle n’était pas la sienne mais qu’elle lui avait été imposée par une force extérieure, et il semblait qu’à cet instant les conclusions qui en découlaient le prenaient peut-être encore plus à l’improviste que Sziklai qui, les ayant jaugées d’un point de vue pratique, trouva que Köves pouvait vivre sans avoir d’emploi. A son avis, tous seraient ravis si celui-ci “ne formulait pas d’exigences envers eux”, disons, en échange de quoi ils lui proposeraient sûrement, et Sziklai “n’y serait pas pour rien”, de l’employer en tant que “collaborateur extérieur” : si Köves s’appliquait et y mettait du sien, il pourrait même “placer un article” chaque semaine.

“En plus, ajouta Sziklai dans un sourire, le Podium des Pompiers t’attend les bras ouverts, naturellement”, et il raconta à Köves hilare et ébahi que pendant qu’il était soldat, lui, il “n’avait pas chômé”. Il avait réussi, certes lentement et non sans difficulté, à faire comprendre à la “direction” que la propagande en faveur des pompiers serait beaucoup plus efficace et fructueuse si elle était assurée non par leur propre troupe de théâtre amateur, mais par des

acteurs professionnels connus et aimés du grand public qui accepteraient de mettre leur talent au service des pompiers au moins de temps en temps, encore fallait-il les convaincre. Dès lors, on ne pouvait pas demander à des acteurs professionnels de “jouer n’importe quoi” : il fallait donc gagner à la cause des écrivains professionnels afin que, comme les acteurs, ils mettent leur talent au service des pompiers et organisent quelques soirées de niveau professionnel consacrées aux problèmes du métier de pompier ou concernant ceux-ci d’une manière ou d’une autre, mêlant habilement et efficacement des éléments tragiques et comiques. Par conséquent, du moment qu’il était question de professionnels, il convenait de ne pas oublier les honoraires habituels qui leur revenaient, et même — vu qu’il fallait mobiliser leurs capacités pour une tâche assez inhabituelle, spéciale pourraient-on dire — il ne serait pas mauvais de les majorer. C’était ainsi qu’était né le Podium des Pompiers, cette petite troupe itinérante qui tournait tant dans les villes que dans les villages et présentait tous les deux mois un nouveau programme composé en général de quelques “sketches” et “intermèdes”.

“C’est toujours moi qui écris les intermèdes, précisa Sziklai avec une expression implacable, des fois que Köves aurait eu l’intention de le lui interdire, j’écris aussi un sketch, le lieutenant en écrit un autre... Parce que, dernièrement, il s’est découvert une fibre littéraire... Tu comprends, dit-il en adressant un clin d’œil à Köves. Et dorénavant, tu en écriras toujours un toi aussi, on peut encore en écrire un ensemble qu’on signera tous les deux — bien sûr, on les écrira ensemble tous les trois, mon vieux.” Et ainsi, Köves pourrait vivre de ses sketches et de ses articles de presse, s’il se contentait de peu, le temps d’écrire leur comédie, évidemment, et de devenir des hommes célèbres et d’être à l’abri du besoin, disait Sziklai pour l’encourager en faisant un signe de la main à Aliz : il voulait probablement arroser leurs espoirs de prospérité avec quelque boisson de meilleure qualité, mais au lieu d’Aliz, c’est un serveur bedonnant, au visage gras et aux pieds plats, qui se dandina vers eux — en effet, un beau jour, au grand désespoir des habitués des *Mers du Sud*, Aliz avait disparu.

“Où ça ?... demanda Köves étonné, mais ni Sziklai ni, par la suite, les autres ne purent lui répondre. Elle avait démissionné du jour au lendemain, elle avait disparu et n'avait pas été remplacée depuis : vraisemblablement, il y avait derrière tout ça ce type louche, bizarre et antipathique qu'ils ne voyaient plus non plus et pour qui Aliz gaspillait son temps, son affection et sans doute aussi son salaire — voilà à peu près tout ce qu'il apprit, mais dès qu'il creusait un peu, il s'avérait que ce n'étaient que des suppositions et qu'une seule chose était sûre : Aliz n'était plus aux *Mers du Sud*.

En revanche, un autre visage qui manquait depuis longtemps alors qu'il avait été autrefois si familier refit soudain son apparition, comme Köves. Ce visage avait changé, tout le monde était d'accord là-dessus, il s'était allongé et en même temps ratatiné en quelque sorte, il avait également un peu vieilli, et pourtant c'était le même visage qui, souligné par un nœud papillon de couleur incertaine, dominait toujours les autres : c'était le Petit, le pianiste, et son apparition, comme Köves le remarqua avec étonnement, ne fut pas saluée avec une joie sans partage, mais plutôt un certain embarras. Une rumeur s'éleva aux *Mers du Sud*, comme lorsque la mer déferle sur un brisant ; les dos et les têtes suivirent le mouvement, se levant et s'abaissant alternativement, telles des vagues mais, par exemple à la table des musiciens, quelques-uns seulement se levèrent pour le saluer, et encore, plutôt mollement, avec un sourire en biais, prudent, d'autres, comme si de rien n'était, poursuivirent leur conversation interrompue pendant une seconde — en particulier un groupe assez important d'hommes, tous en frac noir, avec sous la veste une ceinture de soie rouge : l'orchestre à cordes Tango — et soudain, une chaise violemment repoussée fit un tel fracas qu'on eût dit que ce n'était pas une chaise mais un trône et, aidé par des mains agiles qui le tenaient sous les aisselles, le Roi se souleva en soufflant comme une forge, couvert de sueur, ses bras épais et courtauds écartés, et il embrassa le musicien abasourdi, ou plutôt se jeta à son cou ; et malgré la singularité qu'offrait le spectacle de deux gros hommes, un géant et un plus petit, s'embrassant, les habitués des *Mers du Sud* durent voir dans ce geste du Roi une déclaration solennelle, une autorisation, voire une incitation, car ils réagirent comme à un signal et se-précipitèrent presque tous pour embrasser

le pianiste, lui serrer la main ou au moins effleurer ses vêtements, se l'arracher, le fêter et le questionner sur ses souffrances.

Par la suite, il devint le centre d'incessantes discussions animées — Köves n'en revenait pas de constater quelle tension, quelles émotions et quelles passions sans objet défini avaient apparemment plané jusqu'alors aux *Mers du Sud* sans forme précise, comme la fumée des cigarettes, pour se concentrer et tourbillonner soudain autour de la personne magnétique du Petit, le pianiste, et bouillonner sous la forme de querelles animées, d'amers reproches, voire de vagues accusations et de menaces à peine voilées. Parfois, à court d'arguments, ou simplement lassés par la discussion, ils se contentaient de se lancer d'une table à l'autre de brefs mots clés d'une voix ferme — parce que les musiciens s'étaient scindés en deux tables : les partisans du Petit, contre ses adversaires, avant tout l'orchestre à cordes Tango, bien sûr, quoiqu'il y en eût certains qui s'asseyaient un soir à une table, le lendemain à l'autre, ou même qui ne s'asseyaient pas du tout, mais couraient sans cesse d'une table à l'autre, peut-être parce qu'ils étaient incapables de choisir, peut-être parce qu'ils cherchaient à les réconcilier ou, au contraire, à attiser le différend, qui sait —, des mots d'ordre cadencés comme par exemple : "Le Petit, au piano !" à quoi les autres répondaient : "On ne cède pas au chantage !, alors que le Petit ne voulait pas se mettre au piano, et ainsi il ne pouvait en réalité pas être question de chantage, comme cela devint tout doucement évident, du moins pour Köves. Les débats de fond, les arguments massue s'entendaient bien sûr à la table du Roi, Köves qui, n'en entendait que des bribes, comprit que le Petit qui à la suite des changements connus de tous, plus exactement que personne ne connaissait avec précision mais qui étaient évidents pour tous, avait été libéré du jour au lendemain des travaux forcés aux champs où il avait été emmené, qui plus est, son arrestation avait été soudain qualifiée de "dépourvue de tout fondement juridique", mais on ne lui avait pas rendu son emploi, à savoir "le piano sur lequel il était en train de jouer" : et donc le Petit devait-il se contenter de ce qu'il trouverait, devait-il éventuellement se résigner à jouer dans un obscur boui-boui ou au contraire devait-il persister, sans faire de concession, à vouloir retrouver, "et s'il le faut, devant un

tribunal”, son emploi initial usurpé pour l'instant par l'orchestre à cordes Tango.

“Soyons précis”, dit en levant l'index un vieux marchand forain en manteau de cuir — parmi les teinturiers, les marchands photographes et divers autres employés du Roi se trouvaient effectivement des avocats et des juristes qui pour l'heure n'exerçaient pas leur métier d'origine —, “soyons précis”, rectifia donc avec un sourire didactique le marchand forain en manteau de cuir :

“Messieurs, n'employons pas les mots à tort et à travers, et au lieu de “usurper” employons plutôt... disons, la notion de “jouissance actuelle du droit de propriété” parce qu'elle reflète plus objectivement les faits”, ce que le chef du Tango, un homme aux yeux de braise dont les cheveux noir de jais et gominés étaient plaqués sur les tempes, accepta sur-le-champ. L'orchestre à cordes Tango — exposa-t-il avec des yeux fébriles, en agitant en l'air ses doigts aux ongles carrés et coupés à ras, visiblement déformés par un instrument à cordes, et il pouvait affirmer que tous les membres de l'orchestre partageaient son opinion en la matière — ne pouvait naturellement que se réjouir que les indignes humiliations d'un “collègue musicien”, de surcroît d'un “collègue ayant un si grand talent”, aient pris fin ; il pria qu'on lui permit de demander alors pourquoi “un orchestre innocent” — dont la seule “faute” était effectivement d'être “légalement lié par contrat” au dancing et de ne pas envisager de rompre ce contrat avant son expiration “légale” — était “désigné comme bouc émissaire”. A quoi il fut répondu que si l'orchestre Tango se réjouissait vraiment de la liberté retrouvée d'un artiste, “d'un grand artiste, sans exagérer”, alors au lieu de clamer sans cesse la “légalité du contrat”, de considérer plutôt que son “devoir moral” était de céder la place à celui à qui cette place revenait “de plein droit”. Au milieu du brouhaha général que susciterent ces paroles se leva à nouveau l'index, et son propriétaire, le marchand âgé, remarqua que, bien qu'il ne voulût point être considéré comme une personne “indifférente aux questions morales”, il n'était cependant pas acceptable de placer le débat sur un “plan uniquement moral”, car : “N'oublions pas, messieurs, que le “devoir moral” est effectivement un devoir moral, mais il n'en devient pas pour autant

une notion juridique”, rappela-t-il à ses compagnons de table avec un petit sourire spirituel.

Mais ses paroles n'eurent visiblement pas beaucoup d'effet, le débat se porta irrémédiablement sur le terrain de la morale et s'y poursuivit, faisant référence aux “souffrances du Petit”, invoquant en guise de réponse d'abord la “légalité du contrat” et ripostant ensuite avec l'accusation de “chantage”, et au milieu du tollé d'indignation qui s'ensuivit, Köves saisit le mot de “vengeance”, lancé vraisemblablement par le saxophoniste qui avait des poches sous les yeux et qui, comme le remarqua avec effarement Köves stupéfait et gêné, prenait de façon spectaculaire la défense du pianiste, de même que le musicien aux joues bleues qui sentait toujours la gomina, Köves n'aurait plus osé mentionner devant eux cette ancienne et assez malheureuse conversation où il leur avait demandé des nouvelles du Petit, et il ne le voulait pas non plus, bien sûr.

Mais que le pianiste avait aussi un avis sur sa propre affaire, de surcroît différent de celui de tous les autres, Köves ne l'apprit qu'à une heure tardive de la soirée — le café était déjà presque vide et seuls les musiciens en congé, quelques incorrigibles habitués, et Köves, bien sûr, traînaient encore dans le local, Sziklai n'était pas venu ce jour-là aux *Mers du Sud*, le Podium des Pompiers présentant justement son nouveau spectacle en province — lorsque le musicien, tenant un verre de cognac à moitié vide que le Roi lui avait offert un bon moment auparavant, s'approcha à pas lents de sa table et lui demanda :

“Je peux ?” et, bien sûr, Köves offrit avec plaisir une chaise au musicien qu'effectivement, pensa-t-il soudain, il n'avait pas vu depuis de longs jours au café, alors justement que les passions les plus violentes se déchaînaient autour de sa personne, comme si les protagonistes n'étaient pas dérangés par l'absence de l'objet du débat, mais considéraient carrément que c'était la condition de la sérénité de leurs débats.

“Qu'est-ce qu'ils en savent ? !” dit le pianiste à Köves avec un sourire de dédain indulgent, désignant d'un vague mouvement de la tête les tables du café presque vide, et il lui raconta qu'on l'avait fait travailler comme paysan, à biner des champs de pommes de terre et

à nourrir les cochons. “Je me levais à l’heure où avant j’allais me coucher... Je pourrais raconter, mais à quoi bon ? poursuivit-il. Je suis costaud, j’ai tenu le coup.” Ensuite, le commandement avait appris qu’il était musicien professionnel : les chefs lui avaient alors ordonné de jouer quelque chose. Ils lui procurèrent d’abord un violon — l’instrument favori du commandant, il voulait entendre jouer au violon ses airs préférés et fut vraiment fâché en apprenant qu’il ne savait pas se servir de cet instrument, et la question se posa même de savoir si on pouvait être musicien sans savoir jouer du violon. Finalement, ils lui procurèrent un piano, en fait, un piano droit désaccordé, sur lequel il dut jouer. En récompense, il avait de temps en temps une ration supplémentaire et quelques priviléges, et puis ils lui faisaient boire la piquette avec laquelle les chefs se soûlaient. Plus tard, il put également jouer aux bals champêtres, il lui arriva aussi d’avoir à accompagner quelques musiciens ambulants qui torturaient leurs violons et leurs clarinettes minables, on peut se l’imaginer. Il s’était maudit cent fois de s’être avoué musicien, nourrir les cochons était un travail plus honorable.

“Et maintenant, je devrais tout recommencer depuis le début ?...,” dit le pianiste avec un sourire hésitant, dubitatif. Autrefois, dit-il d’un air songeur, s’il m’arrivait de ne pas pouvoir jouer pendant deux jours, ça me manquait, ça me démangeait, je ne tenais pas en place. Mais maintenant ?... Je ne peux plus voir un piano. Je suis vidé, mon vieux. Là”, et avec l’extrémité de son majeur replié, il se tapota la poitrine comme on frappe à une porte fermée dont on attend en vain l’ouverture en écoutant ce qui se passe derrière, “là, il n’y a plus de musique”, et Köves eut beau l’assurer que lorsqu’il se serait reposé et aurait repris une vie normale, il verrait que l’envie de jouer lui reviendrait, le musicien, sceptique, secouait tristement la tête.

Un autre cas occupait à présent les habitués des *Mers du Sud*, ils en discutaient en long, en large et en travers, mais il suscitait plutôt de la gaieté que des controverses. Köves sut par Sziklai pourquoi il ne voyait pas dernièrement le Pompadur, et la “transcendante” si rarement et plus jamais entre ses habituels verres d’eau-de-vie, mais parfaitement sobre, son regard n’était plus rêveur et embrumé mais vif et quelque peu amer, comme si elle avait été soudain tirée d’un

long sommeil par une réalité décevante, et toujours pressée, toujours chargée de paquets et de sachets, comme jamais auparavant.

“Elle fait la popote, dit Sziklai en riant.

— Comment ça ?” demanda Köves sidéré, et Sziklai — qui, du moins “tant que les événements n’avaient pas pris un tour tragique”, avait des informations “de première main” du Pompadur en personne à qui il avait assuré des prestations régulières sur le Podium des POMPIERS — raconta à Köves que maintenant, alors que “ses affaires commençaient à s’arranger”, le Pompadur s’était soudain décidé à demander la main de la “transcendante”, et elle, à l’idée de devenir, dans un monde inexistant, la femme inexiste d’un homme inexistant qui n’était même pas acteur mais horloger, et pour un horloger, c’était plutôt un réparateur de briquets, elle fut tellement indignée qu’elle déclara ne plus jamais vouloir le voir de ses yeux. Le temps passait, la “transcendante” restait inflexible, et quand Sziklai essaya de “jouer les intermédiaires”, elle lui déclara tout bonnement qu’elle ne comprenait pas “comment leurs relations avaient pu se dégrader à ce point” ; de son côté, le Pompadur se plaignait à Sziklai que cette femme était sa “dernière flamme” et que s’il ne pouvait pas la conquérir, sa vie n’aurait “plus de sens”. Il finit par lui écrire une lettre la priant de lui accorder “rien qu’un seul et ultime rendez-vous”. Elle accepta, promit d’aller chez lui à l’heure dite ; de son côté, le Pompadur, avec toutes sortes de câbles, de l’acide et une ordinaire pile de lampe de poche, bricola un engin qu’il se fixa sur la poitrine et cacha sous son manteau, l’engin étant censé exploser au moment où ils s’enlacerait et “en finir avec tous les deux”. Mais peut-être une erreur s’était-elle glissée dans les calculs ou l’engin n’était-il pas parfait, à moins que ces deux facteurs ne fussent réunis, ou bien la “transcendante” s’était-elle libérée de l’étreinte du Pompadur avant qu’il ait eu le temps d’actionner le mécanisme, ou bien encore la charge était-elle trop faible, à moins qu’il ait manqué à la détonation, pour être suffisamment forte, le bourrage que le Pompadur avait pris en compte dans ses calculs, à savoir “l’étreinte des deux corps serrés l’un contre l’autre” : toujours est-il que lui seul fut blessé par l’explosion qui se solda simplement par des contusions au thorax, quelques brûlures et une grosse

frayeur. Aussitôt, la “transcendante” courut chercher un médecin, une ambulance, et le Pompadur, qui en exagérant comme toujours son rôle, disait Sziklai, s’évanouit et fut transporté à l’hôpital, et si ses blessures cicatrisèrent rapidement, on lui découvrit un ulcère à l'estomac, depuis la “transcendante” lui rendait régulièrement visite et lui apportait à manger, vu que les médecins lui avaient prescrit un régime.

“Comment tout ça va finir ?” demanda Köves amusé, et Sziklai, en riant aussi, répondit :

“De la même façon que notre comédie, je le crains : par un *happy end* !”, car effectivement, après tant de péripéties, d'interruption et de recommencements, leur comédie commençait enfin à prendre forme, la plupart du temps, Köves travaillait les dialogues aux *Mers du Sud*, pour ne pas avoir sous les yeux, au moins quand il écrivait une comédie, le spectacle accablant du deuil auquel M^{me} Weigand l'associait constamment depuis le suicide de son fils — ses yeux n'étaient plus depuis longtemps ces petits lacs cristallins qu'il avait vus autrefois, à présent, ils étaient recouverts par le voile trouble du gel éternel, Köves entendait chaque nuit à travers le mur de sa chambre le bruit de ses sanglots étouffés. Par ailleurs, il écrivait sa comédie plus facilement dans le brouhaha du café que dans la solitude de sa chambre où son imagination risquait constamment de lui échapper et de devenir incontrôlable : tout simplement, des acteurs étrangers se pressaient alors sur la scène, par exemple un vieil homme serrant son chien sous le bras, une valise à la main ; ou bien quand il devait réfléchir au personnage féminin de la pièce, une jeune fille badine, excitante, capricieuse et adorable, soudain se bousculaient à sa place d'autres filles dont il ne connaissait pas les caractéristiques, mais plutôt la détresse — la fille de l'usine, par exemple, qui attendait la mort de sa vieille mémé cancéreuse et qui était peut-être toujours en train d'attendre. Des images apparaissaient en lui, des souvenirs rôdaient autour de lui, uniquement des souvenirs qui n'avaient rien à faire dans une comédie et qui, pensait-il, ne lui seraient probablement pas revenus sans toutes ces feuilles blanches qui le dévisageaient et l'obligeaient à rester assis seul face à elles. Et dans ses cauchemars — dernièrement

Köves dormait mal et, de plus, il rêvait — il distingue parfois un mot, comme un alluvion qui sans cesse s'enfonce puis remonte obstinément à la surface, et ce mot, bien qu'il ne soit écrit nulle part, il le voit presque, il ressemble vaguement à son nom, peut-être à cause de la longueur, "ordre" ? "devoir" ? — mais les lettres se déforment et quand il y regarde de plus près, il voit que ce n'est pas un mot mais un homme en train de se noyer, ballotté par les vagues, Köves sent qu'il doit plonger pour le sortir du courant avant qu'il ne se noie. Et alors soudain, il est pris de colère : "Pourquoi moi ? !" pense-t-il dans son rêve, mais il a beau regarder autour de lui, il est seul avec l'homme en péril. Il va plonger, bien qu'il craigne que le plongeon ne lui soit fatal, le noyé va l'entraîner dans le tourbillon — heureusement, il se réveillait à temps mais l'atmosphère pénible de son rêve idiot lui gâchait sa journée.

Lettre. Etonnement

Un après-midi, Köves était assis à la table de sa chambre solitaire — une petite averse de fin d'été venait d'arroser la ville et Köves, qui ne voulait pas prendre la pluie, s'était mis à travailler chez lui — et il croyait vraisemblablement lui-même qu'il était en train de se demander s'il devait entamer la saynète pour le Podium des Pompiers, ou s'il devait écrire son article pour le journal, le délai arrivant bientôt à échéance, ou plutôt continuer la comédie, quand soudain, il se rendit compte que sa main écrivait les lignes suivantes, à l'évidence les premières lignes d'une lettre :

“Dernièrement, je pense sans cesse à vous. Plus précisément pas à vous, mais à ce que vous m'avez lu, plus précisément encore, pas à ce que vous m'avez lu, mais...

C'est justement ce dont je veux vous parler. Pourquoi ? Tout simplement parce que je dispose désormais d'une expérience qui vous servira sans doute tandis que moi, je ne sais pas quoi en faire. En deux mots : je veux vous aider, parce que vous êtes bloqué, ne le

niez pas. Je crois bien que la “ construction est prête ”, mais entre “ l’homme d’esprit et de culture ” et les trente mille cadavres se dresse quelque chose, il se peut que ce soit encore un cadavre, le premier et donc le plus important, parce que la question est de savoir si on peut l’enjamber ou s’il s’avérera être finalement un obstacle infranchissable. Oui, oui, l’acte décisif, le premier, celui qui apparaît par la suite comme “ un choix irrévocable ”, si mes souvenirs sont bons, simplement parce qu’il a eu lieu et qu’il a pu avoir lieu, et au fond rien d’autre n’aurait pu avoir lieu, et qui néanmoins a eu lieu sous la pression d’une contrainte extérieure mais de telle sorte que cette contrainte extérieure n’était pas présente à cet instant précis, sauf — ce qu’avec votre permission, je me permets d’ajouter — en tant que facteur situationnel.

La volonté désintéressée de vous aider me pousse à vous écrire, mais aussi, peut-être dans une certaine mesure, la protestation ; oui, pour l’instant, je ne trouve pas de mot plus juste, bien que je ne sache pas précisément contre quoi je proteste. Je m’incline devant votre savoir mais, comme je l’ai rappelé tant de fois, il lui manque la couleur de la vie qui, la plupart du temps, tire sur le gris. Comme c’est étrange : vous voyez avec une telle précision les extrémités, mais vous butez sur le motif simple, gris et absurde qui mène à l’extrême, et vous ne pouvez pas vous imaginer le fait simple, gris et absurde, la route simple, grise et absurde qui y mène. Soit dit entre nous, ce n’est pas facile, c’est même, j’ose le dire, presque impossible.

Alors écoutez-moi.

Donc, j’ai dû faire mon service militaire. J’ai obéi à contrecœur à l’appel, comme on rechigne toujours à accomplir sa destinée individuelle, d’autant plus qu’en général, on ne la discerne pas. J’ai envisagé toutes les échappatoires possibles et impossibles, j’ai même pensé à me jeter dans le vide pour me briser les jambes : mais un de mes amis — il est officier des pompiers — m’a expliqué que cela n’avait pas de sens, car ils attendraient que la fracture soit ressoudée et m’emmèneraient ensuite à la caserne.

J’y suis donc allé, résigné et indifférent, comme une bête à l’abattoir, et très vite je me suis retrouvé en uniforme. N’attendez pas de moi que je vous raconte l’abjection de la vie en caserne laquelle est

en général connue, mais semble nouvelle dès qu'on en fait l'expérience sur sa propre peau. Je pourrais peut-être en dire que c'est une absence totale de solitude, voire la négation de celle-ci, liée à l'expérience constante et intense du corps. Dire que notre personnalité disparaît est faux : elle se démultiplie plutôt, ce qui bien sûr ne constitue pas une grande différence. D'ailleurs, à ma grande surprise, sur le terrain des performances physiques, j'ai tenu le coup, souvent dans la boue jusqu'au cou, et avec le temps, j'en ai tiré une certaine vanité, comme si à la place désormais vide de ma solitude s'était installée, disons, l'âme d'un cheval de course qui, entre les ordres et les courses, goûte quelques bons moments de repos dans le dortoir, dans la chaleur fumante des corps, dans une ambiance de familiarité hallucinante où se mêlent la légèreté et l'exil. La garnison était stationnée dans une ville de province inconnue, sur un plateau aride où on entendait sans cesse siffler le vent et sonner les cloches des villages lointains ; et je me souviens bien d'un matin où je faisais la queue pour le café devant la porte de la cuisine, en plein air, ma gamelle à la main, le jour se levait à peine, les chiffons crasseux du ciel pendaient au-dessus de nous, j'avais déjà fait les exercices de gymnastique hurlés par les haut-parleurs, mes sous-vêtements trempés de sueur et de pluie me collaient à la peau, et les odeurs mêlées du malt, des habits mouillés, des corps échauffés, des champs matinaux, des latrines et d'une pourriture indéfinie, m'ont soudain imposé un souvenir qui semblait cependant ne pas être à moi mais à un autre que j'aurais déjà vu dans une situation semblable, autrefois, ailleurs, loin, vaguement et à peine perceptiblement, dans un monde situé au-delà de tous les interdits, un enfant, un garçon qu'on avait emmené un jour pour le tuer.

Si vous le permettez, je ne donnerai pas plus de détails.

Mais quel est ce sale rêve qui me vient brusquement à l'esprit ? Je suis dans une pièce, debout devant le bureau derrière lequel est assis un bonhomme gras, aux cheveux en bataille, des poches couvertes de verrues sous les yeux, un commandant, et il voudrait que j'appose ma signature au bas d'un papier, que je m'engage à être gardien à la prison centrale des soldats.

Eh bien...

Je lui dis, car que pourrais-je lui dire d'autre ? : " Je n'ai pas les aptitudes. " Que pensez-vous qu'il me réponde en ricanant de toutes ses dents gâtées et être boursouflé de pustules, aux pieds fourchus ? " Personne ne naît gardien de prison ", voilà ce qu'il me dit pour me rassurer. Et il m'enjoint de jeter un coup d'œil, d'autres ont déjà signé, c'est-à-dire mes compagnons de misère, puisque l'unité tout entière a été affectée à cela. J'essaie encore une fois : " Mais je suis un homme d'esprit et de culture " (ne sauriez-vous pas par hasard pourquoi c'est justement cela qui m'est venu à l'idée ?). Alors il se contente de dire : " Vous aimez le peuple ? " et, je vous le demande, que peut-on répondre à cela si on tient à la vie, même si d'aventure on n'aime pas le peuple, car effectivement qui possède en soi suffisamment d'amour pour en embrasser tout un peuple et finalement, le putassier ne veut pas que je m'engage comme bon Dieu, mais seulement comme gardien de prison. Je dis donc : " Oui. " Il me demande alors : " Vous haïssez l'ennemi ? ", et de nouveau, que peut-on répondre à une telle question quand on est en uniforme, même si on n'a même pas vu l'ennemi en peinture, quant à haïr quelqu'un, on hait tout juste le commandant, et encore, seulement à titre provisoire, comme le veut la nature humaine, distraite et prompte à oublier. " Dans ce cas, signez là ! " dit-il en montrant la feuille avec son index répugnant, jaune de nicotine, court et gras, à l'ongle carré. Et je prends la plume qu'il me tend et je signe à l'endroit qu'il désigne.

J'essaie de comprendre pourquoi. De quelque côté que j'aborde la question, je ne vois qu'une seule raison valable, le temps. Oui, et vous allez peut-être trouver cela étrange, mais seulement parce que, je l'affirme, vous ne connaissez pas les couleurs de la vie et ne savez pas que ce que nous voyons ultérieurement comme des événements tellement significatifs apparaît tout d'abord sous des nuances de minuscules bizarries, j'ai signé principalement à cause du temps. Finalement, je ne trouvais pas d'argument de poids, et je ne pouvais pas rester là une éternité avec la plume dans la main. Vous pouvez dire que je n'étais pas obligé de la prendre. C'est un fait. Mais tout cela me semblait tellement invraisemblable, que ma signature ne me semblait pas plus réelle. J'étais, comment dire, complètement hors de l'instant : je n'y prenais pas part, mon être était engourdi ou

paralysé, en tout cas, il ne m'avait pas averti par une angoisse qui aurait signalé de l'importance de la décision. Et puis, était-ce une décision tout court, ou au moins ma décision à moi ? Je n'avais pas choisi non plus cette situation dans laquelle je devais choisir entre deux choses que je n'aurais jamais choisies : je ne voulais pas être gardien de prison, bien sûr, mais je ne voulais pas non plus être puni, quoique, il faut dire ce qui est, personne ne m'ait menacé d'une punition ; mais bon, en général on se l'imagine, et on se trompe rarement. Quelques raisons secondaires ont également joué un rôle : ma nature est telle que je préfère être agréable aux gens que de les affronter, et ainsi, dans une certaine mesure, je dois le dire, j'ai été mû par la politesse ; et peut-être aussi un peu par la curiosité de voir à quoi ressemblait une prison tout en étant moi-même en sécurité — vous voyez combien il y a d'explications à la légèreté et à la familiarité hallucinante dont j'ai déjà parlé et que m'inspirait tout mon environnement.

Je parle comme si je m'excusais alors que je ne fais que vous justifier : puisque j'ai pris la route de la grâce, du moins de ce que vousappelez la grâce.

Peu de temps après, je me suis retrouvé dans la prison. Je n'oublierai jamais ma première impression : un couloir en pierre froid avec de part et d'autre de lourdes portes en bois, des hommes debout le long du mur, séparés par de longs intervalles, les mains menottées dans le dos, le front appuyé au mur. Leurs vêtements dépourvus de marques, d'insignes et de ceinture sont des uniformes usagés. A chaque extrémité du couloir se tient un gardien armé. De temps en temps, un soldat traverse le couloir, ses bottes luisantes, son emblème coloré, son pistolet qui rebondit sur son derrière, sa royale indifférence sont une véritable provocation. Par ailleurs, le temps est atemporel, le silence est éternel, étouffant. Et puis il y a une odeur — je cherche en vain un mot plus juste : une odeur de prison.

J'étais donc là et je regardais autour de moi avec cette impression de familiarité hallucinante. Qu'aurais-je pu faire d'autre ? Je me garde de présenter comme simple ce qui l'est pourtant en apparence — ainsi par exemple, vous ne m'entendrez pas prononcer un seul mot

à propos de l'habitude ou de quelque chose qui fait passer la réalité pour la réalité rien que parce que c'est la réalité ; je n'ai pas considéré un seul instant que ma présence à cet endroit soit naturelle, pourtant pas un seul instant ne pouvait passer sans que je considère comme naturel le fait d'être là, puisque j'y étais. Mais on ne m'a pas immédiatement assommé : je n'ai pas vu de salle de torture ni d'hommes mourant de faim. Dans la cour, certaines nuits, il y avait certes des exécutions, mais d'une part, je ne les voyais pas, d'autre part, elles se déroulaient sous le couvert de la loi : on exécutait les sentences de mort prononcées par le tribunal, point final. En général, il y avait une explication pour tout. Rien ne dépassait les proportions et les limites que, visiblement, je pouvais accepter. La prison militaire n'était pas la pire des prisons, les détenus avaient été condamnés pour des délits de droit commun ou des manquements à la discipline, ou bien ils attendaient d'être jugés, pas comme ceux "de l'autre côté", comme on désignait chez nous d'un air mystérieux la prison des douaniers qu'un mur infranchissable séparait de la nôtre.

Mais admettons : cela sonne comme si je voulais décrire les circonstances, à savoir que je serais de nouveau en train de m'excuser, et comme si on pouvait décrire les circonstances. Ce n'est pas le cas. Il y a très longtemps que je me suis résigné à ne jamais savoir où je vis et quelles sont les lois qui me gouvernent et à devoir me contenter de l'expérience immédiate de mes sens, bien qu'ils soient également trompeurs, et peut-être le sont-ils plus que tout.

C'est drôle, mais j'ai dû pour commencer aller à l'école, suivre une espèce de formation où mes camarades et moi-même avons appris ce que doit faire un gardien de prison. Je me souviens du sourire avec lequel j'ai entamé ma formation : c'était le sourire des damnés, ceux qui, dans l'esprit du contrat, sont prêts à tout et dont le sourire amer et contemplatif reste la seule réserve.

Ce n'est toutefois pas ce que j'attendais qui arriva. Mais qu'attendais-je ? Je ne le savais pas précisément, comment aurais-je pu le savoir ? Fondamentalement, j'attendais qu'ils mettent ma tête, mon esprit et même mon corps au travail, à leur ingénieuse manière, dont bien sûr je ne pouvais nullement me faire une idée précise,

qu'ils m'instruisent, m'intimident et ensuite m'inculpent une conscience sauvage et aveugle, bref, qu'ils me préparent à mon obscure besogne. Mais qu'entends-je au lieu de cela ? Vous ne me croirez jamais : ils n'arrêtent pas de bavarder à propos des lois, des droits et des devoirs, des règlements et des évaluations, des procédés, de la voie hiérarchique, des consignes sanitaires et ainsi de suite ; et ne croyez pas qu'ils le faisaient sournoisement, en se frottant les mains, avec un ricanement ignoble — non, non, ils parlaient le plus sérieusement du monde, sans un mot de travers, sans le moindre clin d'œil complice. J'étais pantois : telle était donc leur méthode ? Ils m'avaient jeté parmi les prisonniers et me laissaient livré à moi-même ? Comptaient-ils sur le fait que mes seules tâches allaient me transformer, m'apprivoiser ? Eh bien, pensais-je, dès lors qu'ils m'avaient choisi pour servir leurs buts — et bien sûr, je m'efforçais vainement de percer le secret qui avait présidé à ce choix : peut-être une intention éducative, ou bien, et avec le temps cette raison m'a paru la plus vraisemblable, un pur hasard impersonnel — ils devaient savoir à quoi s'attendre de ma part : mais, me suis-je dit brusquement, le savais-je moi-même ?

En un mot, j'avais peur. Gardien de prison, je tremblais devant les détenus. Ou plutôt, je tremblais d'avoir à entrer en contact avec eux en qualité de gardien. Cependant, cela paraissait inévitable puisque j'avais été placé là pour ça. La question du commandant couvert de pustules, à l'haleine sentant le soufre, qui me demandait si je haïssais l'ennemi me hantait comme un cauchemar — mille fois j'ai frémi à l'idée qu'ils me donneraient un misérable pouvoir, me forçant ainsi à tenir dans la réalité la parole que j'avais donnée — combien de fois je l'ai regretté ! Car moi, naturellement, je partais du principe que le détenu n'était qu'un détenu et que la faute guettait uniquement ceux qui exerçaient un pouvoir sur eux. Bien sûr, pendant la formation j'avais entendu dire maintes fois que le jugement était fondé sur la loi, les prisonniers étaient donc des hors-la-loi qui avaient été condamnés par la loi pour les fautes qu'ils avaient commises. J'ai vu également l'un ou l'autre de mes camarades, également gardien malgré lui, s'agripper à ce genre d'argument, comme si le fait de se trouver face à des hors-la-loi avait soudain rendu leur position plus claire — la nécessité m'a peut-être poussé moi aussi à essayer cette

méthode, mais à chaque fois, il m'a bien fallu constater que, de cette manière, je n'arriverais à rien. Pour des raisons que j'ignore, je suis totalement dépourvu de penchant pour le jugement et je sentais qu'il n'y avait sur cette terre aucune faute qui, du moins à mes yeux, eût pu justifier le métier de gardien de prison.

C'est donc avec cette conviction que j'ai pris mon service de gardien dans une prison.

Mais ils ont dû remarquer quelque chose en moi que, avec la prudence — ou, si vous préférez, la lâcheté — nécessaire, je m'étais sans aucun doute hâté de montrer moi-même, parce que finalement j'ai été affecté à un service auquel mon impression de familiarité hallucinante n'a rien trouvé à redire. Vous savez, le ravin de six étages de la prison militaire était un enfer dont les cercles avaient été inversés : le sixième étage était un quartier fermé, séparé de l'escalier par un mur métallique peint en gris, ses occupants, contrairement à ceux des autres étages, avaient des habits de gros drap ou à rayures, leur surveillance — quelle chance ! — était confiée à quelques vieux sous-officiers de métier, éprouvés, dressés exclusivement à cette fin et qui, pareils à des cloportes, ne se sentaient bien que dans la pénombre de la prison ou au bistrot du coin. Ensuite, en descendant, chaque étage perd un peu de la morosité générale ; le second n'était plus qu'une espèce de purgatoire, occupé par les détenus qui travaillaient à l'extérieur et par les services internes : la cuisine, la buanderie, les ateliers de couture, de cordonnerie, les privilégiés de l'entretien, les cuisiniers, les coiffeurs, les détenus employés à diverses tâches administratives, c'est là que se trouvaient les cellules confortables des médecins détenus et du pharmacien, l'infirmerie, le salon de coiffure, ainsi que le couloir qui menait au palais de justice, vers les procureurs et le tribunal, et que, m'a-t-on dit, on nomme dans toutes les prisons du monde le " pont des soupirs ".

Et donc, c'est là que j'ai été affecté et je peux dire que je n'ai pas eu à fournir trop d'efforts. Je prenais mon service le matin, et ce faisant, j'avais en gros accompli ma tâche du jour. Les grandes cellules étaient presque toutes vides, les détenus vaquaient à leurs occupations, chacun à son poste de travail. Le soir, plutôt à la manière d'un majordome serviable que d'un gardien de prison

morose, j'ouvrais et je fermais la porte aux prisonniers qui revenaient en groupes de leur travail et, cela va sans dire, je négligeais à chaque fois la fouille obligatoire. Après le dîner, je m'asseyais dans la cellule des médecins pour tailler une bavette, puis je comptais les détenus, j'annonçais le nombre par le téléphone intérieur à la permanence de garde, après le couvre-feu, je me couchais à mon tour sur mon lit en fer et je dormais paisiblement jusqu'au réveil du lendemain matin, si toutefois on me laissait dormir. Vous savez, dans notre prison, c'était moi, le bon gardien. Si un jour, vous vous ennuyez, demandez-moi de vous raconter tout ce que j'ai fait pour ces pauvres détenus. Oh, énormément, si c'est un mérite. Je faisais passer des lettres, bien sûr, uniquement pour ceux en qui j'avais confiance, parce que c'était une entreprise risquée. Pendant la journée, je jetais un coup d'œil de temps en temps à l'extérieur de mon local pour passer en revue les détenus qui attendaient le long du mur de traverser le " pont des soupirs " et si je voyais sur l'un d'eux des signes de faiblesse ou d'épuisement, je l'appelais, je le conduisais aux toilettes pour qu'il puisse bouger et se reposer au moins quelques instants ; et, pourquoi le nier, j'appréciais alors le rôle de représentant local d'une mystérieuse providence qui soudain, en un tournemain, d'une manière aussi inattendue que douteusement immotivée, fait profiter les hommes du miracle du bienfait.

Je vivais donc ainsi, plein de ressentiments contre le sort qui m'avait certes jeté là, mais dans les conditions les plus confortables possibles : vingt-quatre heures de garde, vingt-quatre heures de libre, et je me disais que mon service militaire finirait bien un jour, et avec lui les gardes.

Rétrospectivement, je ne trouve aucune explication à cette impression de familiarité hallucinante. Quand j'essaie de me la rappeler, c'est comme si je voyais la vie d'un autre homme avec lequel je n'ai jamais rien eu en commun et dont je préférerais ne plus entendre parler. Sauf que, et c'est le hic, on me parle sans cesse de lui, et celui qui parle, c'est moi. Vous souvenez-vous de notre première conversation aux *Mers du Sud* ? Vous avez dit alors que la question était de savoir pour quoi l'homme est fait. Vous aviez raison, je vois à présent moi aussi que c'est effectivement la question,

de plus, j'ai l'impression que c'est une question extrêmement pénible.

Un matin, alors que je prends le service, mon collègue, l'autre gardien — un bonhomme brun, replet, courtaud, d'apparence proprette mais en qui la vocation de gardien de prison s'est nichée comme un reptile répugnant — me dit en guise de salut qu'un détenu enfermé au mi tard refuse de s'alimenter : en effet, même au purgatoire, il y avait plusieurs cachots dans des couloirs latéraux situés aux deux extrémités du couloir principal. Sauf qu'ils ne servaient pas à des isolements prolongés, encore moins à des punitions ! — comme dans les cercles supérieurs, mais les malheureux y passaient leurs premiers jours de détention, avant de subir leur premier interrogatoire chez le procureur et d'être placés dans les cellules communes. Ainsi, leurs occupants changeaient souvent, le temps de retenir un visage, c'était déjà quelqu'un d'autre qui me regardait quand j'ouvrais la porte ou quand, contraint et forcé, je regardais par le judas. Parmi toutes mes tâches de gardien de prison, ce procédé humiliant était celui auquel j'ai eu le plus de mal à m'habituer, mais si moi je m'en plains, que devait dire celui à qui j'étais obligé de l'appliquer ? La toute première fois — je me rappelle que j'étais encore en formation — ils ont dû littéralement me forcer à le faire. Mon cœur battait à rompre, tant j'appréhendais le spectacle qui s'offrirait à mes yeux. Finalement, ce fut différent de ce à quoi je m'attendais, ce n'était pas terrible, mais peut-être pire encore : désespéré. Par le trou, j'ai vu une cellule, une couchette, une cuvette deW.-C. sans battant, un lavabo et puis un homme qui devait vivre là-dedans. Par la suite, j'ai essayé de regarder cela comme si ce n'était pas moi qui regardais mais un gardien de prison — bien sûr, j'ai dû bientôt me résigner à ne pouvoir de toute façon regarder qu'en gardien de prison, et au demeurant, ce gardien, hélas, c'était moi. Je n'ai absolument pas pu me faire à ces maudits judas à travers lesquels on pouvait à tout instant, y compris les moins convenables pour lui, épier le détenu dans sa cellule. Bien sûr, on m'avait expliqué que le judas servait justement à surveiller le détenu, à vérifier s'il n'était pas malade, s'il ne se faisait pas du mal, ou à éventuellement le surprendre en train de se livrer à des activités interdites. Sauf que moi, je ne voulais surprendre personne, et je ne voulais rien

constater qui pourrait susciter en moi de la répugnance, du dégoût — tout simplement, je ne voulais pas savoir ce que fait un homme enfermé seul dans une cellule. De toute manière, je n'avais aucun mal à l'imaginer, bien sûr : il a peur et il s'ennuie, et à certains signes qui par la suite, comme involontairement, ont convergé en une déduction, j'ai remarqué à ma grande surprise que si le gardien n'ouvrait pas parfois la cellule, cela ne faisait que conforter chez certains détenus le sentiment d'être complètement abandonnés à eux-mêmes. J'ai trouvé quelques méthodes évidentes : je faisais résonner mes pas dans le couloir, pour qu'on m'entende venir (ce qui était contraire au règlement ; le maton en chef avec sa tête de singe enfilait des patins de feutre sur ses bottes et il s'approchait des cellules comme une hyène qui jeûne depuis des mois) ; au lieu de frapper à la porte, je trifouillais longuement avec la clé sur la serrure, comme si je ne trouvais pas le trou, avant d'ouvrir une cellule ; et bien que dans ces portes fabriquées avec un utilitarisme ignoble il y eût un fenestron muni d'un clapet rabattable à travers lequel les malheureux recevaient leurs repas, j'ouvrerais toujours la porte en grand pour faire entrer un peu d'air, le vacarme des gamelles, le spectacle malgré tout réjouissant du va-et-vient affairé. Puisque je vous le dis : dans notre prison, j'étais le bon gardien.

Donc, l'un des détenus ne mange pas, me dit le bonhomme. Je lui dis qu'il est peut-être malade. Tu parles, dit-il, il est en train de concocter une saloperie, le salaud. Allons, allons, dis-je, il ne faut pas tout de suite... Il me dit que bon, il a déjà fait son rapport, et que je devrai à mon tour en faire un sur l'évolution de la situation, sans quoi il sera obligé de faire un rapport sur le fait que je néglige les rapports. Putain de ta mère, lui dis-je en toute amitié, rentre chez toi, merde, c'est moi qui suis de service maintenant.

Telle fut donc notre conversation, et ensuite je me suis dépêché de l'oublier. Et qu'est-ce que je constate ? Effectivement, il ne veut pas manger. Ni à midi, ni le soir.

J'attends le couvre-feu et quand le silence de la nuit s'abat sur la prison — c'est un calme étrange, une nuit éclairée, atemporelle, l'éternité des cercles de l'enfer, plein de bruits sourds, mystérieux, étouffés, de sifflements et de bouillonnements, comme ce qu'on

entend sous l'eau — j'ouvre sa cellule, telle une plaie lancinante, avec un vague espoir. Alors, pourquoi... ?, dis-je pour commencer, je ne vois pas très bien son visage allongé parce qu'il est mangé par une longue barbe qui se termine en une longue pointe hirsute (elle sera rasée dès qu'il sera transféré dans les cellules communes, lui dis-je avec une mélancolie condescendante de gardien de prison). Il me dit du bout des lèvres que sa conviction l'exige, je me rappelle nettement du mot de conviction. Je lui demande avec un sourire bienveillant quelle est sa conviction, parce qu'à l'époque, j'avais l'impression qu'il n'y avait sur cette terre pas de convictions que je ne pourrais réfuter. " Celle d'être innocent ", lance-t-il sèchement, et je n'ai même pas besoin de le réfuter : effectivement, qui parmi nous n'est pas innocent, et qu'est-ce que cela veut dire ?

Je l'ai dit ou peut-être seulement pensé, je ne sais plus. Quoi qu'il en soit, je suis entré dans sa cellule, renonçant à toute la réserve du gardien de prison. Mais force a été de constater que mes efforts étaient parfaitement vains : il n'écoutait pas mes arguments, ne bronchait pas à mes ordres, en fait, il n'a plus prononcé un traître mot. Seul son regard sombre et buté tâtit mon visage, telle une main d'aveugle. Semblant ne pas se laisser endormir un seul instant par des paroles trompeuses, il était aux aguets comme un animal acculé dans un coin et prêt, à la première alerte, à se réfugier sous sa couchette ou à se faufiler entre mes jambes. Je voyais qu'il était préparé à tout : il voyait en moi un ennemi, ou même pas un ennemi — seulement un gardien, un bourreau avec lequel on ne discute pas. Ses yeux étaient fiévreux, il avait les joues en feu, il n'avait rien mangé depuis deux jours. Je parlais encore et encore, et finalement, je ne savais plus moi-même ce qui m'énervait le plus : son regard qui me bannissait inexorablement du monde de l'explication et de la compréhension, ou la situation qui m'avait été imposée, qui me transformait peu à peu en prisonnier, m'enfermait dans cette cellule, avec ce détenu jusqu'à ce que soudain, avant que j'aie eu le temps de m'enfuir, le temps se referme sur nous et que la nuit nous entraîne avec elle. Finalement, je lui demande : " Est-ce que tu sais seulement ce qui t'attend ? ", parce que règlement par-ci, règlement par-là, il y a longtemps que j'étais passé au tutoiement, mais ne croyez pas que ce

soit par mépris : non, non, seul un ressentiment amical m'y avait amené, pour parler précisément. Je continue :

“ Tu ne manges pas ? ” J'éclate de rire, mais nullement de joie : “ Sauf qu'ici, ils ne te permettront pas ce luxe, tu peux jeûner, c'est sûr, mais uniquement si c'est eux qui t'affament. Et si tu refuses de manger, ils te forceront. Ils t'emmèneront à l'infirmerie, ils te mettront un tuyau dans l'estomac et, à l'occasion, ils t'abîmeront l'œsophage : je l'ai déjà vu faire. ” Je mens, mais c'est pardonnables parce que j'ai déjà entendu parler de ce genre de procédé, et j'ai toujours pris soin de ne pas y assister. Je poursuis : “ Et si tu rends la nourriture par la bouche, ils te la feront entrer par le derrière. Ou bien ils t'attacheront sur un lit, te planteront une aiguille dans le bras et introduiront de cette manière la nourriture dans le corps. Et tu crois que ça se passera comme ça : en quelque sorte, comme si tu n'étais pas là, c'est-à-dire sans ta participation ? Et que tu pourras t'en sortir sans éclaboussures ? Tu te trompes, si tu savais à quel point tu te trompes ! ”, et je ne sais plus moi-même quelles bribes de souvenirs mes paroles soulèvent alors en moi et quelles images elles font sortir des profondeurs, comme après un coup de vent au fond d'une cave d'une maison en ruine. Je m'écrie : “ Personne, tu entends, personne ne sort sans éclaboussures de la torture — je le sais bien, ne me demande pas comment je l'ai appris. Après, tu ne pourras plus parler d'innocence, tout au plus de survie. Et si par hasard tu voulais mourir, ce ne serait pas permis non plus. Tu crois qu'ils auront pitié de toi ? Ils te ramèneront vingt fois à la vie, n'aie crainte — ici, on ne peut mourir que de la manière autorisée : à savoir si c'est eux qui te tuent. ”

Je parlais ainsi et mes paroles n'avaient visiblement aucune prise sur lui. “ C'est donc ce que tu veux ? dis-je encore. Tu ne vois pas que tu te livres à eux pour être humilié ? ”

Et soudain, quelque chose me vient à l'esprit et je ne comprends pas comment j'ai pu ne pas y penser plus tôt ; ou bien est-il possible que cela m'ait guidé en secret depuis le début ? Je poursuis donc :

“ A part ça, tu entraînes les autres dans l'humiliation : il faut que j'écrive un rapport sur toi. ” Ces paroles m'ont échappé avant que j'aie eu le temps d'y réfléchir. J'entends ma proche voix chargée de

reproches : “ Tu ne penses pas à l’innocence des autres ? ! ” Je balbutie : “ Je n’ai jamais fait de mal à personne ici ” et, tout en étant gardien, j’aurais imploré le détenu si quelque chose ne m’avait retenu. Qu’est-ce que c’était ? A présent, ouvrez vos oreilles, ou vos yeux, parce que vous allez entendre, ou plutôt lire, la chose la plus horrible et en même temps la plus évidente, je pourrais dire que le génie de l’instant y a déployé ses ailes. Et donc : bien sûr, sa barbe cachait beaucoup de choses, mais j’ai cru voir sur son visage l’ombre furtive d’un sourire ironique.

J’ai essayé des milliers de fois d’analyser sereinement cet instant – qu’il soit clair pour ma défense que l’analyse aussi bien que la sérénité ne m’ont jamais réussi. Je voudrais me rappeler que ce sourire m’a énervé, que je me suis laissé emporter par la colère. Mais malgré tous mes efforts, je ne me souviens d’aucune émotion, en particulier d’aucune émotion qui aurait pu me priver de ma lucidité, ou ne serait-ce que la troubler. Non : je ne ressentais que du dégoût, une lassitude et une irritation soudaines, puis à nouveau seulement un dégoût dans lequel l’instant, par un enchaînement étrange des faits, avait réuni le détenu à l’haleine carcérale, avec sa misère qui m’était devenue soudain tellement étrangère, et moi-même. Tout, tout me poussait vers la solution la plus simple, pour autant bien sûr que je puisse la considérer comme une solution, qui consistait à me libérer le plus vite et le plus aisément possible de cet instant, dès que l’occasion s’en présenterait. Mais je sentais une résistance, opiniâtre, acculée dans un coin et sans raison qui, injuste et incompréhensible, se dressait devant moi qui ne désirais que la lueur de la compréhension, et j’avais incontestablement raison ; et puis, de façon comme abstraite, je ressentais la différence incommensurable des forces qui séparent un détenu entêté et un gardien de prison qui, les manches retroussées jusqu’au coude, sa ceinture lui barrant obliquement la poitrine, son pistolet sur le derrière et les jambes de son pantalon rentrées dans ses bottes, peut, si tel est son bon plaisir, être l’image de l’arbitraire et de la terreur.

Sans raison précise, j’ai fait un pas en avant. Un minuscule petit pas, et je me suis arrêté. Mais le prisonnier a quand même dû mal comprendre – ou, comme à cet instant, j’ai préféré le croire : mal

interpréter — mon geste, parce qu'il s'est immédiatement reculé. L'endroit était exigu, ses pieds ont heurté le lit, si bien qu'il n'a pu que se pencher en arrière et, dans cette position, il m'a regardé dans les yeux. Alors j'ai levé la main et je l'ai abattue sur le visage du détenu sans défense qui s'est effondré sur le lit d'où il continuait à me regarder, non sans crainte, mais avec toutefois une certaine satisfaction, si je ne m'abuse, voire, semblait-il, avec un défi secret.

Quant à moi, je ne lui ai plus prêté attention. Je suis sorti à reculons de sa cellule, la main tremblante j'ai refermé avec difficulté la porte puis, lentement, comme au rythme de la marche funèbre de l'accomplissement, j'ai regagné ma chambre.....

Ecce epistola, telle que vous pouvez la souhaiter. “ L'acte chimiquement pur ” (j'ai bonne mémoire, n'est-ce pas ?), la blessure qui ne se referme jamais.

Par ailleurs, si on veut, cela peut servir à ouvrir la route vers les trente mille cadavres.

Pour satisfaire aux exigences de l'ordre et des relations de cause à effet, j'ajouterai encore qu'en ce qui me concerne, le lendemain matin, au moment, d'une solennité à couper le souffle, de la lecture de l'ordre du jour, je suis tout simplement tombé à la renverse et ensuite, pendant des semaines, des mois, j'ai défendu avec opiniâtreté, également dans mes rêves, le nouvel être qu'une maladie, incontestablement pas très bien identifiée, avait révélé et que j'étais devenu, ou plutôt que je voulais être.

C'était un fou, pas de doute, il était la seule issue que j'avais trouvée — l'autre aurait été de provoquer mon arrestation, et j'ignore si je ne le voulais pas en réalité, même si ce n'était que secrètement, de manière à ne pas le savoir moi-même, parce que je ne pouvais quand même pas le vouloir. Je ne vous raconterai pas combien de fois j'ai été mis aux arrêts, combien de punitions, j'ai failli dire : d'humiliations (comme s'il avait été encore possible de m'humilier), m'ont été infligées — finalement, je me suis retrouvé à l'hôpital où j'ai continué, sous le feu croisé de regards professionnels, mon jeu peut-être absurde qui obéissait néanmoins à une logique implacable. En fin de compte, tout dépend de la fermeté de notre décision et, comme le montre mon expérience, on peut tomber avec une facilité

déconcertante dans la folie si on le veut à tout prix. Mais j'ai été obligé d'admettre que ce n'était pas une solution. Non parce que je l'aurais trouvée trop facile, mais plutôt parce que ma vie normale ne m'est pas plus étrangère que la folie ; Ensuite, les examens se sont brusquement interrompus, on m'a laissé tranquille pendant un moment, puis, sous un prétexte quelconque, j'ai été chassé de l'hôpital et libéré du service — à la suite des changements, comme je l'entends dire partout dernièrement.

Et maintenant, me voilà avec mon histoire, et je vous la soumets puisque je ne sais pas quoi en faire. En définitive, il ne s'est rien passé d'irréparable : je n'ai pas été tué et je n'ai tué personne, seulement toutes les corrélations se sont rompues et quelque chose, je ne sais peut-être pas quoi, est tombé en ruine. Je m'efforce de m'enfoncer de plus en plus profondément sous les gravats, pour qu'ils me recouvrent entièrement — que pourrais-je faire d'autre ? Je n'ai pas su prendre le chemin de la grâce que vous m'avez indiqué ; je n'ai pas pu en faire davantage que ce que j'ai raconté, et même cela a fini par épuiser mes forces. Je sais qu'il y a une autre voie possible : mais elle ne pourrait pas me réussir vraiment, j'ai manqué l'occasion, du moins pour l'instant. Durant ce long et pénible instant, je dois l'admettre, le destin prend une pause-café. Ainsi, je vis caché au milieu de la foule, dans une insignifiance protégée, j'allais dire : heureuse. J'écris des articles de presse et des comédies. Si je m'y applique vraiment, je finirai sans aucun doute par réussir. Je ne peux raconter à personne ce qui m'est arrivé : ou bien on me comprendrait et on me pardonnerait, ou bien on me condamnerait sévèrement, alors que je n'ai besoin ni de l'un ni de l'autre, car cela n'altérerait pas l'inaltérable. Il faudrait quelque chose d'autre, et c'est de nouveau votre parole qui me vient à l'esprit, toutefois nullement au sens où vous l'employez : la grâce. Je la sens plus éloignée de moi que tout. Le bruissement stérile de ma perplexité est parfois recouvert par les hurlements sauvages de la peur. Ce n'est pas la crainte de la peur, la lâcheté, non, c'est plutôt autre chose ; et quelquefois j'ai l'impression de ne pouvoir me fier qu'à ma peur, comme si c'était ce qu'il y a de meilleur en moi, qui avec le temps me mènera peut-être quelque part, je m'exprime mal : qui peut-être me sortira de quelque part, même si elle ne me mène nulle part...

Mais cela ne vous intéresse plus. Vous avez simplement transcendé tout cela par un jugement, et avec un sentiment de familiarité hallucinante, vous vous êtes enfermé dans un monde de constructions abstraites d'où vous refusez toute issue à tout être vivant au nom de la seule grâce possible, laquelle est en réalité une forme de damnation, je le reconnais, vous avez parfaitement raison, même si par ailleurs vous n'avez quand même pas raison, parce que ce n'est pas si simple et facile, même si par ailleurs c'est effectivement aussi simple et facile..."

Köves leva soudain sa plume, sentant peut-être qu'il se lançait dans des réflexions confuses dont, à cet instant, il était à peine capable de se débêtrer — il était vraisemblablement un peu fatigué, de surcroît, il avait soudain perdu patience — puis il resta assis devant ses feuilles de papier noircies, comme s'il se demandait s'il devait les parcourir encore une fois ; brusquement, il rassembla les feuilles et les plia en quatre, jeta un coup d'œil hésitant autour de lui pour chercher une enveloppe, bien sûr en vain, finalement, il les mit dans sa poche et sortit en toute hâte.

Il était déjà assez près de son but — il avait décidé de glisser personnellement la lettre sous la porte de son destinataire — quand quelque chose l'arrêta dans une rue étroite et passante. Il tendit le cou et scruta la foule : effectivement, de l'autre côté marchait une femme entre deux âges, deux plis profonds et tragiques labouraient son visage agréable qu'il n'avait pas vu depuis longtemps. A côté d'elle — ou plutôt derrière, en retrait — avançait un homme corpulent : crâne ovale dégarni, visage charnu — comment Köves avait-il pu ne pas le reconnaître immédiatement, et pourtant il ne le reconnut pas mais resta simplement cloué sur place. En effet, il manquait à ce visage quelque chose qui le rendait d'habitude si reconnaissable et si unique — et quant à savoir ce qui manquait, Köves le murmura de longues minutes plus tard de ses lèvres glacées d'horreur : la raison.

A cet instant, l'homme s'arrêta brusquement devant une vitrine — c'était une sorte de pâtisserie, la vitrine était garnie de gâteaux, de tartes et de petits-fours —, la femme fit encore un pas, et quand elle sentit qu'elle ne pouvait plus le traîner, elle s'arrêta et revint en

arrière. Köves voyait qu'elle lui disait quelque chose en hochant la tête, peut-être l'encourageait-elle à se remettre en route ; cependant, manifestement entêté, il s'était accroupi et, les bras tendus, comme un enfant, la tirait devant la vitrine, elle finit par céder et, avec un léger mouvement de la tête, entra avec lui dans la boutique.

Atterré, Köves demeura immobile durant un instant sur le bord du trottoir, au milieu des passants, puis il tourna vite au coin de la rue et bouleversé, perplexe, il se dirigea à grands pas vers la ville, comme s'il espérait perdre cette scène dans la rue, tel un objet lourd et encombrant, et en même temps il était hanté par l'idée qu'au contraire, il devrait plutôt la garder et la ressortir de temps en temps pour un jour comprendre le message qu'elle contenait.

La lettre était restée dans sa poche.

L

Une mission fut confiée à Köves : il devait trouver pourquoi les trains arrivaient en retard et écrire un article sur la question, bien sûr, les trains avaient toujours eu du retard et, à l'évidence, on venait tout juste de trouver cela inhabituel alors que tout le monde s'y était enfin habitué, et dès le lendemain Köves, qui bien sûr ne connaissait pas grand-chose aux chemins de fer — il ne voyageait même pas, si bien que la question du retard le laissait parfaitement indifférent, il faut bien le dire —, courut d'un bureau à l'autre pour amasser les connaissances élémentaires dont il avait besoin pour rédiger son article et ne pas risquer d'être accusé d'ignorance quand il se présenterait avec son texte, revêtu d'une cuirasse de supériorité et d'irréfutabilité. Il visita même les locaux de l'une des gares, regarda avec intérêt les installations complexes d'aiguillage et de signalisation, écouta poliment, avec un certain ennui mais en opinant du chef, des employés de haut niveau qui lui détaillaient, presque en s'excusant, l'état des moyens de transport, les difficultés du transport des marchandises, et à la fin, il se retrouva dans un bureau depuis

lequel, comme on le lui expliqua, étaient dirigés les trains qui filaient sur les rails, à moins d'être à l'arrêt ; et comme le chef de service avec lequel Köves devait parler dirigeait en même temps plusieurs trains, au milieu de graphiques compliqués, de diverses installations lumineuses et sonores, on lui demanda de bien vouloir patienter un peu, on l'appellerait.

Mais ils semblèrent l'oublier, ou bien des difficultés inattendues étaient apparues dans le guidage des trains ; toujours est-il que Köves faisait les cent pas dans un couloir sans fenêtre, étroit et désert, éclairé seulement par la lueur spectrale d'un néon — d'un côté, le couloir se terminait en cul-de-sac, mais l'autre côté tournait à angle droit et laissait supposer une plus grande longueur, Köves devait donc se trouver dans la branche courte d'un couloir en L, depuis assez longtemps pour oublier, ou du moins ne plus penser à ce qu'il faisait là, qui il attendait ou quoi, et même ne plus savoir s'il attendait tout court ou se trouvait là par hasard et aurait pu tout aussi bien être ailleurs. En outre, Köves était d'une humeur un peu particulière : il était à la fois énergique et distrait, inattentif et stimulé, comme tout le monde aujourd'hui, lui semblait-il. Le matin, il était sorti des *Mers du Sud*, après y avoir pris un copieux petit déjeuner, qu'il avait trouvées en pleine effervescence : à la table du Roi — à une heure aussi matinale, le Roi en personne avait déjà pris place en tête de table — on déroulait une espèce d'étoffe, une longue bande de tissu aux extrémités de laquelle on pouvait fixer des tiges qui permettaient de tendre le tissu et de le maintenir en l'air, d'ailleurs ils étaient justement en train d'essayer de le faire, sur la banderole était écrit en lettres colorées pleines de fioritures : "Nous voulons vivre !", l'un des serveurs fut obligé de se précipiter vers la table et au nom du directeur de l'établissement — qui n'avait pas le temps de venir personnellement et envoyait ses salutations compréhensives — de demander à ces messieurs de "bien vouloir, dans l'intérêt général, s'abstenir de manifestation de toute sorte". Plus tard, pendant qu'il faisait le tour des administrations, Köves avait aperçu dans les rues peut-être un peu plus animées que d'habitude ces trois mots qu'il avait d'abord entendus aux *Mers du Sud*, les chefs de bureau donnaient des signes d'énerverment et, malgré le caractère plutôt angoissant de leurs idées concernant la

question, ils souriaient parfois pendant leurs explications, ils perdaient le fil ou l'abandonnaient un instant, tendant l'oreille vers la fenêtre à travers laquelle entrait la rumeur de la rue — bien sûr, tout cela fit son effet sur Köves, même si ce n'était pas exprimable en mots précis.

Cette excitation, cette attente qui ne savait même pas à quoi elle devait s'attendre, donnant ainsi au moindre détail des proportions gigantesques : c'était peut-être la raison pour laquelle Köves entendit soudain des pas défiler dans le couloir. Ils étaient des dizaines, des centaines de milliers, voire des millions ? Il n'aurait pas su le dire. Bien sûr, en réalité il y avait un seul homme et il n'était pas là, mais dans la branche longue du couloir en L, où Köves ne pouvait pas le voir, sûrement un employé qui était sûrement sorti de son bureau et se dirigeait sûrement vers un autre bureau et le couloir étroit faisait résonner ses pas : c'était sans aucun doute parfaitement clair pour Köves — sauf que, dans sa disposition d'esprit, il ne supportait pas d'avoir à prendre en considération des faits aussi creux et déprimants. Lui, il ne sentait qu'une chose : le tourbillon de ces pas ; l'attrance de la foule qui lui donnait le vertige, l'enivrait, l'invitait à se joindre au mouvement, le poussait inexorablement vers la foule en marche. Oui, c'est dans la multitude — car non seulement les pas de l'employé lui semblaient être ceux d'une foule, mais en plus, il voyait presque la multitude — que l'attendaient la chaleur, la sécurité, le courant aveugle et irrésistible des pas incessants, le bonheur obscur de l'oubli éternel : il n'en doutait pas un seul instant. Au même instant, il vit autre chose dans le couloir — une vague apparition qui ressemblait au noyé qui hantait ses rêves. Bien sûr, Köves voyait le noyé comme la foule : c'est-à-dire pas du tout, tout en ayant l'impression de le voir plus clairement que s'il le voyait — c'était sa solitude qui se débattait là, sa vie délaissée, abandonnée. A cet instant, il sentit avec une clarté pour ainsi dire tranchante que son temps était passé et définitivement accompli : sauter ou ne pas sauter, il devait choisir — de plus, il sentait avec un obscur soulagement qu'il ne devait même plus choisir. Il allait sauter, tout simplement, parce qu'il ne pouvait rien faire d'autre, il allait sauter, bien qu'il sût que le saut lui serait fatal, le noyé l'entraînerait avec lui et qui sait combien de temps ils devraient lutter dans les

profondeurs, et qui sait s'ils pourraient jamais remonter au grand jour.

Combien de temps resta-t-il immobile dans ce couloir, combien de temps garda-t-il cet état d'esprit qui semblait devoir durer toujours et qui avait fondu sur lui de l'extérieur et l'avait atteint comme un choc soudain ? Il n'en avait qu'une très vague idée. Le fait est que les pas qui avaient éveillé en lui cette ivresse pareille à une fièvre ne s'étaient pas encore estompés que déjà la porte s'ouvrait et qu'on l'appelait ; il entra et se comporta comme s'il était Köves — le pigiste qui ne s'intéressait à rien d'autre qu'aux retards des trains ; il regarda des graphiques, écouta des explications, il posa peut-être même des questions, qui sait ; il opina, sourit, serra des mains, prit congé et rien de tout cela ne le dérangea ni même ne l'atteignit, comme si cela ne l'avait pas concerné, ou, plus précisément, comme si cela l'avait concerné exclusivement puisque, il s'en rendit soudain compte pendant qu'il dévalait l'escalier et sortait dans la rue — justement de ce point de vue, il lui était arrivé quelque chose d'irréversible : tout ce qui arrivait et arriverait, c'était à lui que cela arrivait et arriverait, et plus rien ne pourrait jamais lui arriver sans la conscience aiguë de cette présence. Bien qu'il fût encore vivant, il avait déjà vécu sa vie, et il aperçut soudain cette vie sous la forme d'une histoire lointaine, accomplie, close et achevée qui lui était tellement étrangère qu'il en fut atterré. Et si ce spectacle éveillait en lui un espoir, celui-ci était inspiré uniquement par cette histoire, Köves avait seulement l'espoir que si lui était perdu, au moins son histoire pouvait-elle encore être sauvée. Comment avait-il pu s'imaginer pouvoir se cacher, pouvoir échapper au poids de sa vie, comme un animal errant à sa chaîne ? Non, non : il devrait vivre ainsi, le regard fixé sur cette existence, et la regarder longuement, attentivement, émerveillé et incrédule, simplement la regarder jusqu'à y déceler quelque chose qui n'appartiendrait déjà presque plus à cette vie ; quelque chose qui serait palpable, limité à l'essentiel, indiscutable et accompli comme une catastrophe, quelque chose qui se détacherait petit à petit de cette vie, comme un cristal de glace que n'importe qui peut prendre pour regarder ses structures définitives et le faire passer dans d'autres mains, en tant que produit étonnant de la nature...

Köves arpentait les rues, s'arrêtant puis repartant à nouveau, sans but, alors qu'il s'était toutefois fixé des buts ; bien sûr, il remarqua qu'il trébuchait parfois sur des obstacles, il devait éviter des gens, des attroupements, il y en avait beaucoup dans la rue et ils étaient assez bruyants, Köves vit aussi une foule défiler, pour de vrai cette fois-ci, et sur les pancartes qui s'élevaient au-dessus des têtes, il lut ces trois mêmes mots : "Nous voulons vivre !", et il ressentit furtivement une approbation amusée et distraite à leur vue, comme il approuvait également le soleil, par exemple, même si ses occupations solitaires ne lui permettaient pas de lui consacrer une attention particulière. Il était sûrement déjà tard, bien que le soir fût encore clair, quand il se retrouva dans sa rue, et il lui sembla entendre son nom parmi les cris, mais il tressaillit seulement quand quelqu'un le saisit par le bras : c'était Sziklai, il revenait de chez lui, et lui avait laissé un mot chez la "maîtresse de maison", il l'avait attendu un instant, faisant les cent pas dans la rue, et il venait de décider de ne pas attendre une minute de plus quand soudain, il avait enfin vu Köves en personne.

"Mon vieux", s'écria-t-il, l'air particulièrement excité, les traits marqués de son visage dur au teint olivâtre rappelaient une sculpture en bois, "prépare-toi vite fait, on viendra te chercher cette nuit avec le camion !

— Quel camion ?" demanda Köves ahuri, comme s'il n'était pas tout à fait sûr que ce fût à lui qu'on parlait et dont on tenait le bras, et que celui à qui on parlait et dont on tenait le bras fût effectivement lui-même. Irrité et riant nerveusement de l'étonnement de Köves, Sziklai finit par être obligé de lui expliquer ce qui s'était passé : toute la ville était sens dessus dessous, les pompiers s'étaient dissous, les soldats étaient rentrés chez eux, les *Mers du Sud* fermées, il paraissait que plus personne ne surveillait les frontières, certains, y compris Sziklai, qui attendaient depuis de longues années, parfois sans le savoir, de pouvoir fuir cette ville qui interdisait tout espoir, cette vie qui démentait tout espoir, s'étaient "réunis", s'étaient procuré un camion avec lequel ils partiraient à la faveur de la nuit, et ils voulaient emmener Köves avec eux.

"Où ça ?" demanda Köves sans comprendre, et Sziklai s'arrêta net, excédé — dans l'intervalle il était déjà reparti presque en courant,

Köves ne savait pas très bien où il allait, il s'était joint à lui machinalement :

“C'est égal, non ? dit-il avec colère. N'importe où !..., lança-t-il en repartant. A l'étranger”, ajouta-t-il, et ce mot sembla soudain faire sonner des cloches de fêtes à l'oreille de Köves.

Pendant un instant, il marcha auprès de Sziklai sans un mot, la tête baissée.

“Je ne peux malheureusement pas venir, dit-il ensuite.

— Pourquoi ? demanda Sziklai en s'arrêtant de nouveau, l'étonnement se peignant sur son visage. Alors tu ne veux pas être libre ? demanda-t-il.

— Bien sûr que si, répondit Köves, L'ennui, dit-il en souriant d'un air contrit, c'est que je dois écrire un roman.

— Un roman ? fit Sziklai, sidéré. Juste maintenant... Tu l'écriras ailleurs”, dit-il ensuite, mais Köves arborait toujours son sourire en coin :

“Oui, mais je ne connais que cette langue, dit-il avec inquiétude.

— Tu en apprendras une autre”, dit Sziklai avec un geste dédaigneux de la main, trépignant presque d'impatience, manifestement, des tâches urgentes l'appelaient.

“Le temps de l'apprendre, dit Köves, j'aurai oublié mon roman.

— Alors tu en écriras un autre”, dit Sziklai d'une voix où l'on sentait une pointe d'irritation, et Köves tint à préciser, à tout hasard et sans espérer être compris :

“Il n'y a qu'un seul roman que je puisse écrire”, à quoi Sziklai ne trouva aucun argument à opposer, si tant est qu'il en avait cherché. Ils restèrent immobiles dans la rue, l'un en face de l'autre, autour d'eux se déchaînaient les cris : “Nous voulons vivre !” puis — Sziklai avait-il bougé le premier ou était-ce Köves ? — ils s'embrassèrent rapidement. Ensuite, Sziklai disparut dans la foule, Köves tourna au coin de la rue et, lentement, en traînant des pieds, il revint sur ses pas, sans se presser, comme s'il pressentait déjà toute la souffrance et la honte de l'avenir.

CHAPITRE IX

Nous avons fini

bien qu'il n'y ait pas de fin puisque, nous le savons déjà, rien ne se termine jamais : il faut continuer, encore et encore, confidentiellement et avec une loquacité écœurante, comme une conversation de deux assassins. Pourtant ce que nous avons à dire est aride et objectif tel un meurtre réduit à son mécanisme, à une donnée statistique de plus aussi superflue que le fait, disons, que les années ont passé, et que Köves a écrit son roman. Il l'a même fait dactylographier, et l'a porté, comme une requête, à une maison d'édition. Un beau jour, le facteur lui remet un gros paquet et rien qu'au toucher, il reconnaît son roman. Il défait l'enveloppe et trouve une lettre jointe à son manuscrit : en quelques mots inamicaux, on lui fait savoir que son roman n'a pas été retenu pour la publication.

C'est à cet instant, qui mène dans les ténèbres comme une pente abrupte, durant cette pause de sa vie, que Köves nous intéresse une dernière fois, et plus pour longtemps. Il se tient encore dans le vestibule, son roman dans les mains, ses lèvres ont le sourire blessé de celui qui a compris : c'est en général la grimace qu'il réserve au destin. Il doit s'imaginer avoir reçu un coup terrible, définitif. Pendant quelque temps, avant de se décider à mettre un pied sur la pente qui mène vers le bas, pour se reposer, il va se retirer dans son échec comme un aigle blessé dans son aire, les ailes brisées, mais avec le regard encore suffisamment perçant pour scruter le champ dévasté des vérités et des justifications, à la recherche d'une proie. Finalement, l'heure sonne, pour ainsi dire, il doit partir. S'il fait bien attention, il trouvera le long de sa route quelques plantes utiles que — même si elles ne peuvent pas se comparer à l'immortelle des neiges, disons — il pourra à juste titre cueillir. Avant tout, il se

demandera si l'éditeur a eu raison, s'il a écrit un bon ou un mauvais livre. Il se rendra bientôt compte que de son point de vue — et bien que ce point de vue soit peut-être partiel, c'est le seul d'où il puisse regarder le monde — peu importe s'il considère lui-même que son livre est juste tel qu'il pouvait être. Car — il le comprendra et ce sera sûrement une surprise pour lui — plus important encore que le roman lui-même sera ce qu'il aura vécu à travers lui, par son écriture. C'était pourtant un choix et un combat : justement le genre de combat qui lui était destiné. Une liberté confrontée à lui-même et à son destin, une force qui s'affranchit des circonstances, un attentat qui sape le nécessaire, car qu'est une œuvre, qu'est toute œuvre humaine, si ce n'est cela ?...

Et après ? Il y aura un *happy end* : avant qu'il n'atteigne le fond de l'abîme, il apprendra que son livre sera quand même publié. Il sera alors pris d'une douloureuse mélancolie et il savourera insatiabillement avec l'amertume de la nostalgie le doux souvenir de son échec, le temps où il vivait une vraie vie, rongé par la passion et nourri d'espoirs secrets qu'un vieil homme à venir, qui se tient devant son secrétaire et réfléchit, ne peut plus partager. Son aventure, son époque héroïque ont pris fin une fois pour toutes. Il a transformé sa personne en objet, il a dilué en généralité son secret obstiné, il a distillé en signes son indicible réalité. Son seul roman possible sera un livre parmi les livres et il partagera le sort de ces derniers, attendant que le regard d'un rare acheteur se pose sur lui. Sa vie deviendra une vie d'écrivain qui écrit encore et toujours ses livres jusqu'à s'épuiser et à s'épurer au point de devenir un squelette, se libérant de ses oripeaux superflus : de la vie. Il faut s'imaginer Sisyphe heureux, dit la légende. Assurément. Mais lui aussi est menacé par la grâce. Sisyphe et le travail obligatoire sont, il est vrai, éternels ; mais le rocher n'est pas immortel. Après avoir été roulé tant de fois sur son chemin accidenté, il finira par s'user et un jour Sisyphe se rendra compte que, depuis longtemps, il pousse du pied un caillou gris dans la poussière en sifflotant.

Et que peut-il en faire alors ? Il se baisse sans doute, le met dans sa poche et l'emporte chez lui, puisqu'il lui appartient. Durant ses heures creuses, et il n'aura désormais plus que des heures creuses, il

lui arrivera sûrement de le ressortir. Prendre son élan pour le rouler en haut de la montagne serait bien sûr ridicule : mais avec ses vieux yeux voilés, il le regardera encore pour en évaluer le poids et chercher des prises. Il refermera dessus ses doigts tremblants et insensibles et le serrera sûrement à l'instant du dernier, de l'ultime élan — quand il tombera sans vie de sa chaise devant son secrétaire.

[1] Jorge Semprun, *Le Grand Voyage*, p. 175-176, Gallimard, coll. “Folio”, 1963

[2] Köves signifie littéralement “pierreux” et Sziklai est dérivé d'un mot qui veut dire “roche”. (N. d. T.)